

HORS
SÉRIE

Problèmes généraux
de l'Archéologie
Malgache

annales de
l'université
de
madagascar

IZAY ADALA NO TOA AN-DRAINY
INSENSÉ QUI NE FAIT PAS MIEUX QUE SON PÈRE

Série Lettres et Sciences Humaines
TALOHA 1 - Archéologie

MADAGASCAR : REVUE DE GÉOGRAPHIE

No 1
Juillet-Décembre
1962

No 2
Janvier-Juin
1963

No 3
Juillet-Décembre
1963

No 4
Janvier-Juin
1964

No 5
Juillet-Décembre
1964

(sous-presse)
No 6
Janvier-Juin
1965

No 7
Juillet-Décembre
1965

Les Industries de Tananarive.

Etude de quelques types de temps à Madagascar.
Phénomènes d'allure karstique dans les quarzites de l'Ibity.

Les Français de Tananarive.

L'excursion dans le massif volcanique de l'Itasy.
La situation économique des Comores.

Contribution à l'étude morphologique des « plateaux » du Centre de Madagascar.

Essai de microrégionalisation dans la préfecture du Vakinankaratra.

Les caractères morphologiques du secteur littoral compris entre Foulpointe et Maroantsetra.

Sur les témoins d'un remblaiement ancien dans la moyenne vallée du Mangoky.

Origine géographique et sociale des étudiants de l'Université de Madagascar.

Les industries de Tananarive : mise au point au 1^{er} Février 1964.

La forêt d'Ambohitantely.

Problèmes morphologiques du Vakinankaratra.

Les cultures maraîchères autour de Tananarive.

Reconnaissance aérienne des îles Barren.

La morphologie de l'île Europa.

La cuvette d'Andapa.

Problèmes d'aménagement de la Sakay.

Quelques types de terroirs du Sud et du Sud-Est de Madagascar.

Problèmes morphologiques de l'Extrême Nord de Madagascar.

Les dépôts détritiques de la Savazy et de la Sakoa.

Le zoma de Tananarive.

— Chaque numéro contient en plus des articles, des notes, ainsi que des comptes-rendus des travaux français et étrangers concernant la géographie physique, humaine ou économique de Madagascar.

— Abonnement pour 2 numéros: 900-FMG ou 18 Nouveaux Francs.

— Règlement par virement adressé à l'Agent Comptable de la Fondation de l'Enseignement Supérieur, C.C.P. 99.000 — Tananarive, (Madagascar).

**Annales de l'Université
de Madagascar**

Série Lettres et Sciences Humaines

COMITÉ DE REDACTION DES ANNALES

Série Lettres et Sciences Humaines

P.-R. GAUSSIN, L.-F. FLUTRE, A. MAVROCORDATO,
Y. DAUGE, F. ROUY, G. JACOB.

TALOHA

Publication Hors Série
consacrée à l'Archéologie

des

**Annales de l'Université
de Madagascar**

« *Vatolampy nanasan-dandy : ny lavenona lasan' ny rano, ary ny landy nentin' ny tompony, fa ny vato mbola tratra ao.* »

On a lavé le vêtement de soie sur une grosse pierre : les cendres sont parties au fil de l'eau, le vêtement s'en retourne avec son propriétaire, mais la pierre est toujours là.

PROVERBE DES ANCÉTRES.

PATRONAGE D'HONNEUR

*Monsieur le Ministre de l'Education Nationale
de la République Malgache,
Monsieur le Recteur de l'Université de Madagascar,
Monsieur le Président de l'Académie Malgache.*

COMITÉ SCIENTIFIQUE DE PATRONAGE

H. ALIMEN, N. CHITTICK, G. CONDOMINAS, R. CORNEVIN,
P. COURBIN, R. DECARY, H. DESCHAMPS, J. FAUBLÉE,
J. KIRKMAN, L.-S. LEAKY, A. LEROI-GOURHAN, R. MALLET,
J. MILLOT, M. MOLLAT DU JOURDIN, Th. MONOD,
G.-P. MURDOCK, A. PARROT, P. QUONIAM, W. SOLHEIM,
J. VALETTE, E. VERNIER.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Pierre VÉRIN

Centre d'Archéologie — Boîte Postale : 907

Faculté des Lettres — Tananarive

SOMMAIRE

- **Pierre-Roger GAUSSIN**, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar.
- Avant-propos* p. 7 à 10
- **Hubert DESCHAMPS**, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris.
- Les tâches de l'archéologie à Madagascar* p. 11 à 14
- ~~Jean VALETIE~~ **Jean VALETIE**, Archiviste paléographe, Directeur du Service des Archives de la République Malgache.
- De l'origine des Malgaches* p. 15 à 32
- **Wilhelm SOLHEIM**, Professeur à l'Université d'Hawaï, Directeur de la Revue « Asian Perspectives ».
- Indonesian Culture and Malagasy origins* p. 33 à 42
- **Gérald DONQUE**, Maître-assistant au Département de Géographie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar.
- Le contexte océanique des migrations malgaches* p. 43 à 69
- ~~Jean POIRIER~~ **Jean POIRIER**, Directeur du Département des Sciences Humaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar.
- Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-malgaches* p. 61 à 82
- **Jean-Claude HEBERT**, Membre associé de l'Académie Malgache.
- La cosmographie ancienne malgache suivie de l'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est*. p. 83 à 195
- **Jacques DEZ**, Assistant au Département des Sciences Humaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar.
- Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'archéologie* p. 197 à 213
- **René BATTISTINI**, Directeur du Département de Géographie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar.
- L'importance de l'action de l'homme dans les transformations protohistoriques du milieu naturel à Madagascar* p. 215 à 223

TRAVAUX ET RECHERCHES EN COURS

- **Claude CHIPPAUX**, Médecin-Général, Directeur de l'hôpital du Val-de-Grâce, Paris, avec la collaboration de **Guy BABIN**, Service Culturel de l'ambassade de France et **Jean-Paul KARCHE**, Maître-Assistant à la Faculté des Sciences et Techniques de Madagascar.
Etude des sépultures de la grotte de Bekopaka et de l'abri sous roche du Manambolo p. 227 à 247
- **Pierre VERIN**, Directeur du Centre d'Archéologie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar, avec la collaboration de **René BATTISTINI**, Directeur du Département de Géographie et **Daniel CHABOIS**, Collaborateur technique au Centre d'Archéologie.
L'ancienne civilisation de l'Isandra p. 249 à 285
- **Simon AYACHE**, Professeur à l'Ecole Normale de Tananarive.
Travaux d'histoire culturelle à l'Ecole Normale de Tananarive p. 287 à 301

A V A N T - P R O P O S

par Pierre-Roger GAUSSIN

*V*OICI le premier numéro de TALOHA qui dans le cadre de la revue des *Annales*, publiée par l'Université de Madagascar, est consacré au questions archéologiques et historiques. Celui-ci est plus spécialement tourné vers l'archéologie malgache, actuellement en plein essor tant dans le domaine de la recherche que dans celui de l'enseignement, sous les auspices de la Faculté des Lettres.

Dans une première partie, des articles généraux sont consacrés à l'ancienne culture malgache. Puis les travaux et recherches en cours sont exposés dans la seconde partie.

**

Dans la contribution qu'il a bien voulu donner à TALOHA, M. Hubert DESCHAMPS rappelle l'œuvre déjà accomplie par « nos maîtres, les grands malgachisants du passé » et salue les nouveaux aspects de l'archéologie grâce à la mise en œuvre des techniques de la protohistoire pour l'exploration du passé: relevés de surface, fouilles, analyses des pollens et de la zoologie contribueront à retracer l'histoire des anciens Malgaches depuis les premières arrivées jusqu'au XIX^e siècle. Mais, d'autres disciplines telles que l'océanographie, la technologie maritime, l'ethnographie comparée, la linguistique, l'anthropologie physique pourront collaborer pour éclaircir le mystère des origines malgaches.

M. Jean VALETTE expose certaines des « multiples et divergentes théories émises » sur l'origine des Malgaches et s'efforce de clarifier la question. Ainsi fait-il un sort à un traitant anonyme qui, vers 1750, a perçu l'importance des différences ethniques entre les habitants. SONNERAT, autre voyageur du XVIII^e siècle, rejoint l'Anonyme dans ses classifications ; Alfred GRANDIDIER a étudié le premier de façon vraiment scientifique le problème de l'origine des Malgaches

dans son Ethnographie de Madagascar. Même si ses idées sur la venue des « Indo-Mélanésiens » et des autres vagues ont été depuis battues en brèche, il lui restera l'honneur d'avoir, avant quiconque, mis en lumière l'unité profonde de la langue et les coutumes et présumé l'antiquité du peuplement. JULIEN a admis la contribution malayo-polynésienne mais la fait précéder par une immigration d'Africains. Quant au R.P. MALZAC, il a apporté plus de précisions sur l'histoire tardive des Merina que sur leurs origines. Or, il est possible d'interpréter autrement les matériaux des Tantara. La combinaison des apports africain et indonésien s'est faite à une époque et en des terres que l'on ignore. Aussi le tableau donné par DESCHAMPS est-il, à l'heure actuelle, le plus vraisemblable sur les anciennes migrations.

M. Wilhelm SOLHEIM fait le point sur l'ancienne civilisation indonésienne au début du premier millénaire de notre ère, époque à laquelle certains de ses membres ont peut-être émigré vers les rives occidentales de l'Océan Indien. Il expose et discute la théorie de l'impact culturel indonésien de MURDOCK et la notion de « complexe Sud-asiatique » de LINTON. Il montre combien l'étude comparée des styles de poterie a apporté des données nouvelles à la connaissance des anciennes migrations : la poterie des Proto-Malgaches d'origine indonésienne se rattache probablement à la tradition de Sa-Huynh-Kalanay. Les sites malgaches les plus anciens pourraient livrer des haches et des herminettes en pierre ou en métal ressemblant aux formes indonésiennes de cette époque ; quant aux ornements, on peut s'attendre à une variété de types venant aussi de l'Inde et d'Afrique.

En ce qui concerne l'ancien système économique et social, si l'agriculture sur brûlis était développée, la riziculture inondée faisait défaut, ce qui semble confirmer les recherches linguistiques.

M. Gérald DONQUE éclaire le problème des itinéraires maritimes qu'ont pu emprunter les Proto-Malgaches. Il convient de rejeter toute interprétation déterministe, qu'elle soit négative ou positive. Toutefois, les itinéraires le long des côtes sud-asiatiques et africaines ainsi que la traversée du Canal de Mozambique paraissent plus réalisables qu'un itinéraire qui suivrait le sens du grand courant sud-équatorial à travers l'Océan Indien, encore que cette dernière hypothèse ne puisse être absolument rejetée.

M. Jean POIRIER montre comment on peut contribuer à la solution du problème des couches culturelles et à celle du problème de la mise en place des groupes malgaches par des méthodes nouvelles,

- l'analyse de la densité démographique des groupes en place lors de l'arrivée des navigateurs ;
- l'étude des migrations anciennes ;
- l'étude de l'évolution de la déforestation en fonction de la superficie des forêts nécessaires à la vie traditionnelle d'une société de collectionneurs. Il donne quelques indications sur la glotto-chronologie qui permet, en fonction de l'évolution des différents dialectes, de porter des conclusions sur les migrations ethniques.

On connaît le parti que DAHL a tiré des dénominations des directions cardinales en Indonésie et à Madagascar. Un approfondissement de la cosmographie ancienne de Madagascar peut contribuer au renouvellement des hypothèses de l'histoire culturelle, mais jusqu'ici l'état réduit des connaissances a laissé croire que cette cosmographie était peu développée. M. Jean-Claude HÉBERT étudie successivement les vocables relatifs au ciel, au soleil, à l'arc-en-ciel, à la lune, aux éclipses, au Nord-Est et aux étoiles. Parmi ces dernières, les nuages de Magellan ont un rôle important dans l'art nautique de l'hémisphère Sud, comme peut-être le Baudrier d'Orion : une partie de la terminologie est d'origine indonésienne, mais la contribution arabe est appréciable.

En attendant que les fouilles archéologiques nous livrent la proto-culture malgache, M. Jacques DEZ tente une reconstruction à l'aide des faits du langage. On connaît la part de la collaboration des linguistes, inventeurs des méthodes de Wörter und Sachen, et des archéologues, dans le problème des origines indo-européennes. Nul doute que la conjonction de ces deux disciplines aidera à la résurrection du passé des Malayo-Polynésiens. C'est surtout à propos de la culture matérielle que la linguistique comparée apporte d'utiles précisions : grâce à elle, nous pouvons nous faire une idée de l'agriculture, de l'élevage, des techniques, de l'habillement, de l'habitat, de la musique et des navigations des premiers Malgaches.

Lorsque les premiers occupants de Madagascar sont arrivés dans l'île, ils ont trouvé un milieu bien différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. De nombreux auteurs ont défini les transformations que la flore et la faune ont subi du fait de l'homme pendant des siècles. Cependant, les interprétations de ces phénomènes varient considérablement et M. René BATTISTINI fait la synthèse des différents points de vue. Il y ajoute le résultat des nouvelles découvertes et des datations au Radio-carbone 14 grâce auxquelles on peut affirmer que l'homme malgache a été le témoin et dans une certaine mesure, l'agent, de la disparition des grands subfossiles.

Les grottes perchées des gorges du Manambolo et du karst de la région de Bekopaka explorées par MM. Claude CHIPPAUX, Guy BABIN et Jean-Paul KARCHE, contiennent des sépultures que les habitants du lieu attribuent à des ancêtres vazimba. Les squelettes sont déposés dans des pirogues avec quelques objets, surtout de parure, en symbiose. Dans les deux sites visités, les squelettes ont fait l'objet d'une étude anthropologique approfondie qui apporte des matériaux précieux dans une discipline encore fort négligée à Madagascar. Les sépultures ne sont pas anciennes, mais les individus qu'elles contiennent appartiennent à un groupement ethnique original, mais mal connu.

MM. Pierre VÉRIN et Daniel CHABOIS font connaître le résultat des recherches menées dans les grottes de l'Isandra à 21 km à l'Ouest de Fianarantsoa. Dans un chaos d'éboulis rocheux, les anciens Betsileo avaient édifié une véritable cité-refuge dont subsistent les habitats, les parcs à bœufs, les greniers à riz, etc... L'étude de la poterie malgache de la fin de la période protohistorique révèle les similitudes qui existaient entre les pièces betsileo et sihanaka.

Enfin, M. Simon AYACHE nous donne un bel exemple des recherches d'histoire culturelle qui peuvent être menées avec la collaboration d'élèves-instituteurs, dans le cadre de son enseignement à l'Ecole Normale de Tananarive.

Les résumés en langues malgache et anglaise ont été préparées par Charles RAVOJANAHARY, assistant au Département de Langue et Littérature malgaches de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar, et par Edith Yung, lectrice au département des langues vivantes de la même faculté.

**

« Ny be no avy, ny kely no mialoha làlana ».

« Les plus petits ouvrent la marche et les plus importants vont venir », dit le proverbe malgache. Souhaitons que l'ordre de cette progression scientifique soit celle de TALOHA et de l'archéologie malgache dont nous attendons des découvertes toujours plus importantes.

LES TACHES DE L'ARCHÉOLOGIE A MADAGASCAR

par Hubert DESCHAMPS

Dans la préface à mon « *Histoire de Madagascar* », j'écrivais en 1960 : « Une telle synthèse, utile par les rapprochements qu'elle permet, peut l'être tout autant par les lacunes qu'elle révèle. J'ai dû me livrer, sur certains points, à des hypothèses aventureuses (en indiquant bien qu'il s'agissait d'hypothèses) et, sur d'autres, exposer les éléments des problèmes sans pouvoir conclure. Que ces hypothèses soient un jour confirmées ou remplacées par d'autres prouvées plus solides, que ces lacunes soient comblées, que ces problèmes soient résolus, ce sont les vœux bien ardents que je forme. Et je salue ici par avance les historiens de l'avenir qui poursuivront la tâche si bien commencée par nos maîtres, les grands malgachisants du passé ». »

Le moment paraît venu. Cette Série Archéologique, c'est l'aube des temps nouveaux. « Archéologie » dans un sens large, qui n'est pas seulement comme le concevait LITTRÉ l'« étude des monuments de l'antiquité », mais l'ensemble des recherches concernant le passé le plus lointain, celui qui ne peut être atteint que partiellement ou pas du tout par les textes écrits ou la tradition orale ; c'est ce qu'on pourrait définir comme les *techniques de la proto-histoire*.

Préhistoire a un sens plus restreint et ne s'applique guère qu'aux industries lithiques. L'absence d'outils de pierre, taillée ou polie, laisse supposer que les Proto-Malgaches sont arrivés avec le fer. Du moins tant qu'une découverte n'aura pas tout remis en question. Encore faudrait-il pouvoir la dater. Les Touareg ont encore des bracelets de pierre, et nous même des pierres à repasser ; quant aux menhirs, je suppose que mes compatriotes Antaisaka en élèvent encore.

Tes premières trouvailles de « haute époque » faites ces dernières années par MM. VÉRIN et BATTISTINI dans l'Extrême Sud et l'Extrême Nord ont démontré la présence humaine sur les côtes aux environs de l'an 1000 ; grâce au carbone 14 nous avons ainsi la confirmation des hypothèses antérieures et nous pouvons espérer de futures précisions.

Les pierres levées, les terrasses, les statues anciennes et tous les témoignages technologiques, enfouis dans la terre, dans la vase des marais, dans les sables, pourront, il faut le souhaiter, nous apporter des traces des premières installations côtières et des cheminements vers l'intérieur. Il en est de même des modifications écologiques que peut révéler la stratigraphie : la disparition des forêts, celle des grands lémuriens, l'apparition de certaines plantes, outre la dendrochronologie et la palynologie, livreront-elles un jour l'itinéraire et l'époque des mouvements humains, dont nous ignorons tout ? Les premières civilisations de l'Île, peut être différentes de l'ethnologie malgache ultérieure et plus diversifiées, livreront-elles certains de leurs secrets ?

Bien sûr, précédant toutes ces démarches dans l'île elle-même, il y a le problème toujours lancinant, de l'origine des Malgaches : la plus belle énigme du monde, aussi propre à agiter les passions qu'au temps où elle brouillait à mort FERRAND et A. GRANDIDIER. L'océanographie et la technologie maritime ont beaucoup à dire. Et aussi l'ethnographie : à part l'étude de CURT SACHS sur les instruments de musique, déjà ancienne (je le vois, avec ses lunettes et sa petite barbe, me questionnant avidement sur le *hazolahy* et le *jejolava*, à Maignon en 1936, alors que toute la France du Front Populaire battait les portes), il n'existe aucun travail de comparatisme systématique, ni pour la technologie, ni pour les croyances, ni pour les coutumes, et c'est de là surtout que doit jaillir la lumière. L'hypothèse, que j'ai adoptée, d'un séjour des Proto-malgaches sur la Côte Orientale d'Afrique, se relie aux « influences indonésiennes » sur le continent africain, dont MURDOCK a fait un grand usage, probablement abusif, et en tout cas imprécis. Tout récemment le professeur A.M. JONES dans son curieux ouvrage *Africa and Indonesia* a tiré de la diffusion du xylophone, et même des trous si énigmatiques des bronzes d'Ifé, des conclusions hardies. Pour tout ce comparatisme une collaboration internationale serait nécessaire.

La linguistique a été longtemps le grand cheval de bataille des controverses à la fin du XIX^e siècle et au début de celui-ci. Depuis lors certaines précisions ont été apportées, notamment par

l'ouvrage de DAHL : *Malgache et Maanjan*. Et tout n'est pas dit, loin de là, sans même parler d'une « glottochronologie » encore contestable. Mais c'est peut-être pour les époques ultérieures à celles des origines, pour ce que j'ai appelé « *les Nouvelles Arrivées* », c'est-à-dire le Moyen Age, que l'étude plus poussée de la langue, et surtout des dialectes, pourra donner des indications précises, sinon toujours faciles à interpréter. Les travaux de MM. HÉBERT et DEZ nous ont fait entrevoir, de ce côté, des possibilités jusqu'alors inaperçues, et immenses, cependant que M. FAUBLÉE prépare des études serrées des manuscrits arabo-malgaches dont la langue peut être révélatrice. L'archéologie aura, là aussi, son mot à dire. Déjà les découvertes de GAUDEBOUT et VERNIER à Vohémar nous ont livré, il y a plus de 20 ans, la civilisation d'Iharana qui a renouvelé la question. D'autres trouvailles sont à espérer et d'autres fouilles à financer.

Un ordre de recherches important, et pendant longtemps négligé, est l'anthropologie physique. Les descriptions de GRANDIDIER restent généralement vagues ; l'étude de S.E. RAKOTO-RATSIMAMANGA, fort précieuse, ne porte que sur un seul caractère ; la thèse de Mme CHAMLA n'a en comme matériel de base que quelques crânes au Musée de l'Homme et quelques photos. Des enquêtes précises dans toutes les ethnies et dans toutes les grandes divisions de chacune d'elles sont indispensables si nous voulons savoir de quoi se compose le peuple malgache, original s'il en fût, mais formé de toutes sortes d'apports, comme nous-mêmes.

N'ais-je rien oublié ? J'espère que si, et qu'il reste encore d'autres moyens de parvenir à la connaissance de ce que PERRIER DE LA BATHIE, dans une excursion que nous fîmes ensemble à la Montagne d'Ambre en 1932, appelait, en regardant l'horizon de la mer, « cet être caché, là-bas, le premier Malgache ».

RÉSUMÉ

Notsiahivin' Andriamatoa Hubert DESCHAMPS ny asa efa vitan' ireo « mpampianatra, mpialoha lalana antsika, nanam-pahaizana tokoa momba ny Malagasy ». Faly izy mahita ny fandrosoana vaovao eo amin' ny Arkelojia izay mampiasa ny teknika fanao amin' ny « protohistoire » (fahalalana ny Tantara talohan' ny nitrangan' ny soratra) mba hamantarana ny lasa : fandinihana ny vohin' ny tany, fihadiana ny atin' ny tany fantatra fa nonenan' ny olombelona, fandinihana ny vovom-boninkazo (pollen) sy ny biby. Ireny rehetra ireny dia manampy antsika ary ahazahoantsika mainmantatra ny tantara hatramin' ny Malagasy voalohany tamin' ny nahatongavany teto ka hatramin' ny taon-jato faha-XIX.

Tokony hiara-miasa mba hanajana ny zava-miafina ao amin' ny fianđohan' ny fianarana hafa ny Malagasy, toy ny fianarana mikasika ny ranomasina, ny fianarana ny teny, ny fianarana ny toetoe-batan' ny olombelona, ets...

..

Hubert DESCHAMPS reminds us of work already accomplished by « our masters, the great earlier specialists on Madagascar », and hails the new age of Archaeology, bringing the application of the techniques of protohistory to the exploration of the past : surface surveys, excavations, zoological and pollen analyses will contribute to tracing back the history of the early Malagasy from their first settlements to the 19th century ; but beyond that, other branches of study such as oceanography, maritime technology, comparative ethnography, linguistics, physical anthropology must collaborate closely to throw light on the mystery of the Malagasy origins.

DE L'ORIGINE DES MALGACHES

par Jean VALETTE

Il est peu de questions qui aient posé et qui posent encore plus de problèmes que *l'origine du peuple malgache* (1). Ce n'est pas faute d'ailleurs de ne pas avoir attiré très tôt l'attention des auteurs, car la littérature en la matière est particulièrement abondante. Mais cette abondance même a largement contribué à obscurcir le problème car, disons-le d'entrée, bien peu de ces auteurs étaient à même de traiter de la question, et la plus grande fantaisie a longtemps été la règle tant dans leurs conclusions que dans leurs prolégomènes. Il convient d'ailleurs de rappeler que la question est infiniment complexe, et que pour la résoudre il faut — et il faudra — utiliser une masse énorme de connaissances relevant des disciplines les plus diverses : anthropologie, ethnologie, linguistique, géographie, archéologie, histoire etc... et portant sur une aire géographique étendue. C'est en définitive à tout un faisceau d'études comparatives, et où autant que possible il faut connaître parfaitement les divers problèmes à comparer, qu'il conviendra de se livrer, avec tous les moyens modernes d'investigation qui, naturellement, faisaient défaut aux chercheurs des siècles passés.

Notre propos ici n'est point d'apporter à ce problème fondamental une nouvelle solution, mais d'exposer les multiples et divergentes théories émises jusqu'à présent, en essayant de clarifier et de simplifier ce qui a été bien trop souvent obscurci par des auteurs plus soucieux d'affirmer que de démontrer.

Certes ce problème des origines a préoccupé la plupart de ceux qui, dès les XVI^e et XVII^e siècles, se sont occupés de Madagascar, mais les renseignements encore fragmentaires dont ils pouvaient disposer ne donnent que peu d'intérêt à leurs dires, et il faut attendre le XVIII^e siècle pour que les hypothèses — et affirmations — des auteurs soient à retenir.

Nous insisterons tout d'abord sur un manuscrit anonyme des environs de 1750, dont nous avons récemment donné une édition criti-

(1) Cette étude a été initialement préparée à la demande de Monsieur le Secrétaire Général de Radio-Université et diffusée sur les antennes de la Radiodiffusion nationale malgache (Chaine III) en novembre 1964.

que (1), et qui était resté totalement inconnu jusqu'ici. Cet anonyme, traitant sans nul doute, avait eu pendant de nombreuses années l'occasion de parcourir Madagascar, et ce sont ses propres observations qu'il nous donne dans son *Mémoire* qui est de ce fait extrêmement intéressant.

« Deux races d'hommes habitent Madagascar. L'une tire son origine d'un peuple blanc et l'autre d'un peuple noir. Ils se distinguent entre eux par cette dénomination. La différence d'origine les a toujours rendus ennemis les uns des autres. Les noirs, répandus dans toute l'île, tirent la leur des Séclaves, peuple qui occupe la plus grande partie de la côte de l'ouest. Tout annonce que ces derniers sont les vrais naturels de Madagascar. Les autres descendants des blanches proviennent de deux différents peuples. Ceux qui sont fixés dans le Sud de l'île sortent des Arabes ; mais on ignore d'où viennent ceux qui sont dans le Nord... Ce peuple est vu d'un mauvais œil par tous les Madécasses qui l'appellent la *race étrangère*. »

Il est d'ailleurs à relever que pour notre auteur les « blanches du Nord » sont les Merina qui sont effectivement placés au Nord des autres blanches de l'Anosy.

Et l'Anonyme de continuer : « l'origine des noirs de Madagascar, c'est-à-dire des vrais naturels de l'île, est encore plus difficile à connaître. On n'imagine pas le pays d'où ils sortent. On est tenté de les croire originaires des côtes de l'Afrique dont ils ne sont séparés que par le canal de Mozambique. Mais quand on vient à comparer les Cafres des côtes d'Afrique avec les Noirs de Madagascar, l'identité disparaît. On ne leur trouve plus aucune ressemblance... »

Nous retiendrons de ces quelques extraits que notre auteur a perçu l'existence de plusieurs races à Madagascar et, si l'on exclut les Arabes, qu'il n'entre pas dans notre propos d'étudier, il distingue : 1) des noirs, vrais naturels de Madagascar, dont l'origine lui échappe ; 2) des blanches, ou Merina, qu'il traite d'ailleurs de *race étrangère*, et pour lesquels il avance, prudemment, une origine phénicienne. Notons d'ailleurs une certaine confusion chez cet auteur lorsqu'il traite de la langue de Madagascar. « On ne peut donc pas dire avec certitude d'où les vrais naturels de Madagascar tirent leur origine, ni même d'où dérive la langue dominante dans le pays qu'on appelle vulgairement le malgache. Je les ai fait connaître sous le nom d'Hova, de Zafferaminis et de Séclaves. Ils parlent tous la même langue à quelque chose près. Mais auquel de ces trois peuples appartient la langue de Madagascar qu'on peut appeler langue mère ? ». Et très curieusement il conclut que la langue « appartient aux Hovas ; du moins c'est mon opinion, vu la douceur du caractère de ces peuples, leurs arts, leur industrie ».

(1) VALETTE Jean, Madagascar vers 1750, d'après un manuscrit anonyme, Tananarive, 1964, In. 8°, 50 pp.

Il attribue donc à un *peuple étranger*, selon son expression, une langue parlée dans tout Madagascar.

Nous retiendrons aussi pour le XVIII^e siècle l'opinion d'un autre voyageur, SONNERAT (1), qui rejoint l'Anonyme dans sa division. « Il y a trois races d'hommes très distinctes à Madagascar. La première est très noire et a les cheveux courts et crépus: elle paraît être la seule qui soit originaire de cette Ile. Ceux qui forment la seconde habitent quelques provinces de l'intérieur ; ils sont basanés et ont les cheveux longs et plats ; on les nomme *Malambois* [pour Amboalambo] ; ... leurs traits ressemblent assez à ceux des Malais ». La troisième race, ajoute SONNERAT, est composée d'Arabes.

Nous retiendrons de ces deux auteurs utilisés qu'au XVIII^e siècle existait déjà la notion d'un peuplement de Madagascar composite, et que se posait déjà le grand problème de la date d'arrivée des populations. La notion d'antériorité du *peuple noir*, recouvert chez l'Anonyme sous le nom de Sakalava, est attesté de façon générale, les Merina étant considérés comme postérieurs, et même appelés la *race étrangère*.

Mais ce problème des origines ne fut véritablement étudié de façon scientifique qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e, lorsque GRANDIDIER eut réellement créé de toutes pièces les études sur Madagascar. Et les grandes polémiques ne doivent donc réellement être examinées qu'à partir de cette époque, bien qu'il puisse être utile de prendre en considération certaines données antérieures basées sur la tradition, et qui ont l'intérêt d'avoir été recueillies à une haute époque, donc beaucoup plus près des événements.

Avec GRANDIDIER, avons-nous dit, commence réellement l'étude scientifique de Madagascar et des Malgaches. La part primordiale prise par ce savant dans cette étude donne à ses théories une valeur considérable, et nous nous y arrêterons longuement.

C'est dans sa monumentale (*Ethnographie de Madagascar*), au livre 1^{er}, paru en 1901, qu'ALFRÉD GRANDIDIER a réuni en quelque sorte les résultats de ses multiples travaux. Dès la première page, il pose largement le problème : « D'où sont venus les habitants de Madagascar ? A quelle race appartiennent-ils ? L'étude comparée des caractères anthropologiques et physiques, des mœurs, des croyances, des institutions, de l'industrie, de l'architecture, de la langue des Malgaches, nous permet aujourd'hui de répondre à cette question ». S'il nous est difficile, malheureusement, d'admettre l'optimisme du dernier membre de cette phrase, nous en retiendrons que le problème est posé par GRANDIDIER d'une façon véritablement scientifique et que ce

(1) Dont les textes sur Madagascar ont été réédités par nous dans le *Bulletin de Madagascar*, n° 226 (mars 1965), pp. 195 à 243.

qu'il nous livre est véritablement le fruit d'études comparées menées avec le plus grand sérieux par un véritable savant qui avait par lui-même abordé les différentes branches qu'il annonce. Ce qui ne fut pas toujours le cas pour ses successeurs.

GRANDIDIER part, lui aussi, de l'idée d'un mélange de races très diverses, et en gros établit aussi la distinction formulée par nos deux auteurs précédents : la division en Merina et en non Merina. Et examinant les théories antérieures, il remarque que la plupart des auteurs ont attribué une origine africaine et « considèrent, à cause de la proximité de l'Afrique, la masse de la population comme composée de nègres africains ». Il relève aussi que d'autres, « se fondant sur leurs croyances et certaines particularités de leurs mœurs sans tenir compte de leur aspect physique, les font descendre d'une colonie soit jaune, soit arabe, ou d'immigrants mongols ». Quant à lui, il rappelle que dès 1872, il a émis « l'opinion que l'Ile de Madagascar a été peuplée par des immigrations successives, remontant à des temps fort éloignés (selon lui bien des siècles avant Jésus-Christ), de nègres indo-océaniens ou orientaux, que je désignerai sous le nom général d'Indo-Mélanésiens, pour rappeler que la branche orientale du tronc nègre existe non seulement dans les îles de l'Asie et de l'Océanie, mais aussi sur le continent ». Et il expose ensuite les raisons qui l'ont amené à « relier les Malgaches, hormis les Andriana de l'Imerina et les familles des chefs des principales tribus, aux nègres de l'Extrême-Orient plutôt qu'à ceux du continent africain, comme le faisaient tous les auteurs, et même les anthropologistes ».

L'idée première qui l'a frappé est *l'unité de la langue parlée dans l'Ile entière et l'uniformité des mœurs et des traits physiques de la masse de sa population*.

Retenons d'abord l'unité de la langue, d'origine malayo-polynésienne, déjà constatée depuis longtemps, et que de nos jours personne ne met en doute. Cette unité, certains en ont attribué l'introduction à la poignée de Malais venus il y a quelques siècles. Idée assez surprenante, car « n'est-il pas en effet extraordinaire que des peuplades ou plutôt des familles, qui n'ont eu jusque tout récemment aucun lien politique ni commercial, qui ne se connaissaient même pas de nom au commencement du XIX^e siècle, qui vivaient dans l'isolement le plus complet et n'avaient entre elles d'autres relations que les razzias et les pillages auxquelles elles se livraient entre voisins immédiats, parlent toute la même langue ». Et GRANDIDIER de continuer : « Je ne sais vraiment pas comment on a pendant si longtemps accepté, sans discussion, l'assertion, qui eut dû paraître à tous inacceptable, comme elle l'est en réalité, qu'en quatre ou cinq siècles quelques milliers ou plutôt quelques centaines d'étrangers aient imposé leur langue à tous les anciens habitants du pays, d'autant plus qu'emprisonnés dans un petit canton au milieu des montagnes et honnis de tous leurs voisins

jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucune autorité ni aucune influence sur les autres tribus, avec la plupart desquelles du reste ils n'ont point eu jusqu'à ce jour de relations. »

GRANDIDIER pose alors son grand principe, à savoir que la langue malgache existait certainement telle qu'elle est aujourd'hui longtemps avant la venue des Malais, et il n'est pas douteux qu'elle a été apportée par les nègres indo-mélanésiens, dont les immigrations successives ont peuplé Madagascar. Et il relève que si le caractère indo-mélanésien de la langue a été reconnu dès la découverte de l'Île, la parenté de la masse de ses habitants avec les nègres orientaux n'avait été jamais affirmée avant lui.

Une des grandes raisons qui avaient amené tous les auteurs à admettre l'origine africaine des Malgaches, c'est d'une part la proximité du continent africain, et d'autre part le grand éloignement des terres orientales distantes de plus de 4.000 kms. Mais, dit GRANDIDIER, les noirs d'Afrique sont et ont toujours été peu adonnés à la navigation, et les courants, qui sont contraires pour venir du continent à la Grande Île, rendent difficile la traversée du Mozambique de l'Ouest vers l'Est, tandis que les noirs indo-mélanésiens sont d'excellents marins et que le grand courant équatorial leur est favorable. Du reste, si l'on admet que l'Inde primitive et la presqu'île malaise ont été le point de départ d'où les noirs océaniens se sont répandus en Océanie, comme semblent l'attester les îlots ethniques que l'on retrouve encore dans les montagnes de l'Himalaya et de Vindhya, il est tout naturel qu'une branche se soit portée vers l'Ouest, pendant que d'autres sont allées vers l'Est, fuyant les invasions mongoliennes et caucasiennes qui eurent lieu dans le Sud de l'Asie plus de 2500 ans avant J.C. Il est en tout cas certain que l'immigration des Indo-mélanésiens à Madagascar a précédé l'ère chrétienne, car le malgache, contrairement aux langues de l'archipel asiatique, ne contient pas de mots d'origine sanscrite. 7

Mais les premiers indo-mélanésiens ont-ils trouvé Madagascar occupé par des habitants d'une autre race, issus d'immigrants africains ? GRANDIDIER hésite à répondre, mais il relève que s'il y avait des aborigènes, ils devaient être en bien petit nombre puisque ni dans les mœurs, ni dans la langue des Malgaches, on ne retrouve des traces de leur influence.

GRANDIDIER se livre alors à une étude comparative des Malgaches et des Indo-océaniens, trop connue pour que nous y arrêtons.

A côté de ces Indo-mélanésiens, qui forment le fond de la population malgache, se sont juxtaposés des Malais, car, dit GRANDIDIER, il n'y a aucun doute que les Andriana, ou nobles de l'Imerina, appartiennent à la race malaise pure. Ces Andriana, ajoute-t-il, descendent des

conquérants de cette province qui ont imposé leur autorité à ses habitants primitifs, les Vazimba, dont une partie a émigré dans l'Ouest, d'où ils étaient venus originairement, et dont les chefs (en malgache *Hova*) de ceux qui sont restés en Imerina sont les ancêtres des Hovas actuels.

Mais où et quand ces immigrants de race jaune ont-ils abordé à Madagascar ? Il est bien difficile d'y répondre, mais « cependant il semble certain que les Malais, dont sont issus les Andriana de l'Imerina, ont atterri dans l'Est ». C'est en effet à la côte orientale que les courants et les vents généraux de l'Océan Indien les amenaient tout naturellement, et le climat insalubre de cette côte, d'autre part les Arabes qui y avaient depuis longtemps déjà imposé leur autorité, pouvaient seuls les faire quitter un pays fertile pour un pays aussi nu et aussi aride que le plateau central. La position de leurs premiers établissements connus sur ce plateau, qui étaient dans le S.E. de Tananarive, tout près de la crête de la chaîne côtière, montre bien qu'ils venaient de l'Est.

Quant à l'époque à laquelle ces Malais ont atterri à Madagascar GRANDIDIER essaye de l'établir à partir de la généalogie d'Andrianampoinimerina, et il conjecture que leur arrivée dans le centre de l'Île doit se placer vers 1500. Disons d'ailleurs que cela ne nous livre pas la date de l'arrivée sur la côte Est, bien que GRANDIDIER, peu après, pense que cette arrivée ne doit guère être antérieure.

Ainsi, pour GRANDIDIER, si l'on ne tient pas compte de divers petits groupes d'immigrants (Arabes, etc.), la population de Madagascar se compose : 1) d'Indo-océaniens (ou Mélanésiens) arrivés à une époque ancienne, dont la langue est celle actuellement parlée dans tout Madagascar ; 2) de Malais, dont l'arrivée remonte au XVI^e siècle environ, qui ont pris la langue des populations qu'ils ont trouvé déjà installées.

Bien qu'il s'en défende — attitude assez compréhensible dans un ouvrage de droit, JULIEN a consacré le premier chapitre de ses *Institutions politiques et sociales de Madagascar* à quelques « Considérations sur les premiers habitants de Madagascar ». Assez peu préparé à ce genre d'étude il en est réduit à partir des données de différents chercheurs, de linguistes en particulier. Avec GAUTHIER, il pense « que non seulement la langue malgache n'est qu'une simple branche du tronc malayo-polynésien, mais encore qu'elle s'est séparée de la famille indonésienne avant que l'influence du sanscrit s'y fut faite sentir, et que l'influence arabe, en raison de la différence très marquée qu'elle revêt dans les vocabulaires malgache et malais, a dû s'exercer séparément sur les deux langues à une époque où elles étaient par conséquent distinctes ». Il y avait là, en partant de ses prémisses, un certain nombre de conclusions à tirer. Mais ce n'était pas le but de JULIEN, car, beaucoup plus ambitieux, c'est au delà de ces Océaniens que vont ses

préoccupations, c'est à ce qu'ils appellent les vrais autochtones, ceux qui habitaient Madagascar avant les Océaniens. Et il n'hésite pas à formuler sa thèse : « Il ne nous paraît pas téméraire d'affirmer que les Africains y précédèrent tous autres immigrants ». Nous revenons ainsi à la thèse du peuplement africain, qu'il appuie sur des faits linguistiques. « Notre conviction est née de constatations que nous avons pu faire dès longtemps et à maintes reprises au cours de nos travaux. Elle est basée sur un fait linguistique de la plus haute importance, lequel réside en ce que presque aucun mot de la famille malayo-polynésienne ne désigne les choses qui sont de l'essence même du milieu, tels les éléments de la faune et de la flore. La grande majorité des plantes et des animaux qui ne sont pas tous d'importation, sont désignés par des noms bantous ; il en est de même d'un grand nombre d'instruments ou d'ustensiles, d'objets mobiliers, des vêtements, termes fiscaux et administratifs, etc..., preuve irréfutable que l'influence de civilisations africaines dans l'évolution de la civilisation malgache s'est exercée antérieurement à toutes autres, ainsi que le corrobore la signification de noms géographiques restés jusqu'ici inexplicables et comptant parmi les plus anciens dont les légendes aient conservé le souvenir ».

Cette prise de position de JULIEN, indépendamment d'une série d'autres raisons, doit être cherchées dans l'importance sans cesse accrue que les historiens — ou disons les curieux — ont accordé depuis 1900 au problème des Vazimba, ancêtres que les Malgaches se donnent eux-mêmes dans leurs traditions. Et obnubilé par le substrat bantou — qui peut-être expliqué autrement — JULIEN trouve que « ce nom de Vazimba a non seulement une singulière allure bantoue, mais, sous la forme de Vazimba, il désigne encore de nos jours une peuplade africaine qu'on rencontre à hauteur de Zanzibar dans l'intérieur du Continent ». Et pour affirmer cette constatation, JULIEN ne craint pas d'écrire que « puisqu'il y a, à l'heure actuelle, sur la côte Ouest une caste, celle des Makoa, portant le nom de sa tribu, laquelle est africaine, pourquoi il n'en aurait pas été de même, il y a plusieurs siècles, des Vazimba ».

C'est oublier, ce que JULIEN savait pourtant, que ces Makoa sont des esclaves importés à une date très récente, et de ce fait leur migration n'a rien de volontaire et ne préjuge en rien de leurs qualités de marins. Il n'en aurait pas été de même des Vazimba, si, premiers habitants, ils étaient arrivés par leurs propres moyens ! Et JULIEN de continuer en relevant diverses traditions sur les Vazimba, tout en semblant condamner sa propre théorie en écrivant : « Qu'il s'agisse de l'Océan Indien, du Pacifique ou de tout autre mer, on ne doit pas perdre de vue que les courants furent dans les temps anciens les meilleurs propagateurs de l'espèce humaine ». Cet argument n'est-il pas un des plus forts avancé par GRANDIDIER contre l'origine africaine des populations ?

Entre GRANDIDIER et JULIEN il s'agit d'une option fondamentale ayant trait aux couches originelles de la population malgache : Océanienne ou Africaine. Nous avouons ne pas être convaincu par le second, dont l'argumentation est d'une extrême faiblesse et peut être aisément retournée. Jusqu'à preuve du contraire nous restons fidèle à la théorie émise en la matière par GRANDIDIER.

Il n'en est pas de même du R.P. MALZAC qui aborde la question dans la première partie de son *Histoire du Royaume Hova*, et qui l'aborde sous un angle spécial.

Certes la complexité du sujet ne lui échappe pas. « Il n'est pas facile de dire d'où sont venues les diverses tribus qui ont peuplé Madagascar, et il n'est guère plus commode de déterminer l'époque précise de leur apparition. On s'accorde d'ailleurs à dire que la Grande Ile africaine n'a pas reçu en une fois ni du même pays la population qu'elle nourrit ». Et d'examiner rapidement ces divers éléments : Africains, dont l'immigration paraît de date récente ; Arabes arrivés vers le 7^e ou le 8^e siècle ; les Merina enfin qui occupent toute sa pensée (n'est-il pas d'ailleurs leur historien ?) et qui lui font oublier tout apport indo-océanien.

Car pour le R.P. MALZAC l'origine du peuple malgache, à part les quelques groupes hétérogènes qui n'offrent en la matière qu'un intérêt limité, doit être trouvée dans la philologie. Ce qui le frappe avant tout, c'est « le fait remarquable de l'unité de la langue ». Et cette langue, qui l'a introduite ? Ce ne peut être pour le R.P. MALZAC qu'un peuple unique antérieurement maître de l'Ile entière, qui a subi toutes les invasions successives sans être profondément altéré. Et il ajoute : « La philologie comparée seule donne à ce problème une solution, sinon précise, du moins satisfaisante ». Et cette solution donnée par la philologie, le R. P. MALZAC l'énonce sans ambiguïté dans la forme en titrant son chapitre II : « Les Hovas premiers habitants de l'Imerina ». Mais dans le fond, il y a en réalité beaucoup d'ambiguïté, car on saisit mal la pensée du R. P. MALZAC qui, à aucun moment, n'expose le problème de la juxtaposition de Malais, de Polynésiens, de Mélanésiens qui ne fait pourtant aucun doute. Et s'il parle de langues malayo-polynésiennes ou mélano-polynésiennes, il ne nous parle en aucun cas de Mélanésiens ou de Polynésiens, puisque finalement on ne trouve trace dans son ouvrage que de Merina, c'est-à-dire de Malais. Il y a là un tour de prestidigitation peu scientifique.

Il en est de même du problème de la datation des immigrations merina, dont le R.P. MALZAC a senti l'importance, mais qu'il résout somme toute également par une pirouette. « Mais à quelle époque les Hovas sont-ils venus s'établir dans l'Ile ? Leur immigration est-elle récente, ou remonte-t-elle à une époque reculée ? Sont-ils, en un mot, les cadets ou les ainés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? »

L'expression « en un mot » est de trop, car c'est justement en rassasant par trop les questions qu'il énonçait lui-même que le R.P. MALZAC arrive à en oublier, et la plus importante. Nous ne voyons pas en effet comment, en bonne logique, on peut suivre son raisonnement où il mélange beaucoup de données — ou plutôt d'interrogations disparates. En effet que renferment ses deux premières questions ? Simplement une interrogation sur l'époque de l'arrivée des Merina à Madagascar. Tandis que dans la troisième question, sans avoir résolu les deux premières, il pose un tout autre problème : « Sont-ils (les Merina) les cadets ou les ainés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? » Comme on peut s'en rendre compte, il n'y a guère de lien entre ces trois questions, ou plus exactement, puisque le R.P. MALZAC parle dans les deux premières de Madagascar en général, et dans la troisième de l'Imerina, il confond deux données différentes, qui ont place dans la chronologie à deux époques distinctes.

✓ Essayons de le suivre dans son raisonnement qui curieusement ne s'attache à résoudre que sa dernière question : « Les Merina sont-ils les cadets ou les ainés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? » D'entrée de jeu, il trouve une réponse à cette question : « Non seulement les Hovas ne sont pas venus à Madagascar à une époque assez rapprochée de nous, mais encore ils ont formé de temps immémorial une portion notable de la population primitive immigrée dans l'Île ». La prise de position est claire et sans ambiguïté. Reste maintenant à prouver ce postulat, et le R.P. MALZAC s'y emploie en utilisant deux sortes d'arguments : « l'unité de la langue malgache et surtout les traditions hovas nous fourniront des preuves convaincantes de cette assertion ».

« Et d'abord l'unité de la langue malgache le prouve clairement. Cette langue est identique dans le fond et les différences entre dialectes n'en sont que des variantes. C'est une seule langue que parlent dans les diverses provinces les nombreuses peuplades de Madagascar. Or, peut-on supposer que les Hovas venus à une époque récente, et en petit nombre, l'auraient introduite dans les diverses régions ? Cela n'est nullement vraisemblable. Ils n'auraient pu, eux parlant cette langue, provoquer chez les autochtones l'abandon complet de la leur au point qu'il n'en reste plus trace. Cet abandon d'une langue première ne saurait davantage s'expliquer par l'influence morale et politique acquise par les vainqueurs sur les peuplades aborigènes. Car nombre d'entre elles ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas. Le fait bien établi de l'unité de la langue malgache semble donc prouver que les Hovas n'auraient pu la généraliser dans toute l'Île, s'ils y étaient venus à une époque récente, et on est autorisé à penser qu'ils n'auraient pu l'introduire à Madagascar qu'en y arrivant eux-mêmes les premiers ».

Le moins qu'on puisse dire est que cette longue citation est composée d'arguments d'ordre métaphysique, et qu'à tout prendre elle

ressemble fort à un syllogisme et contient pas mal de sophismes ! Elle contient surtout beaucoup d'affirmations dont on ne trouve nulle part la démonstration. Et ce qui est beaucoup plus grave, sur le plan de la logique, c'est grâce à ces affirmations, dont on ne sait trop si elles sont des axiomes ou des postulats, que le R.P. MALZAC arrive à sa conclusion qui est naturellement conforme à sa prise de position initiale.

Éforçons-nous sur le plan logique de disséquer la citation textuelle et *in-extenso* du R.P. MALZAC. On obtient les éléments suivants :

- 1) une affirmation : *l'unicité de la langue malgache*. Cette unicité est actuellement universellement acceptée et nous n'y insisterons pas ;
- 2) une interrogation : « Peut-on supposer que les Merina aient introduit cette langue s'ils sont d'arrivée récente à Madagascar ? » ;
- 3) une affirmation : « Cela n'est pas possible » ;
- 4) apparaît ici le syllogisme : *donc, les Merina sont installés à Madagascar depuis longtemps*.

Qui ne reconnaîtra où s'est glissé l'erreur dans ce raisonnement ? Elle se trouve tout naturellement dans la deuxième partie du raisonnement, ou plus exactement dans une deuxième partie non énoncée mais qu'il est nécessaire d'introduire, car elle constitue le fond de la pensée du R.P. MALZAC, et tout à la fois son axiome, une partie du syllogisme, et sa conclusion, ce qui est tout de même beaucoup : *seuls les Merina sont susceptibles d'avoir introduit la langue malgache à Madagascar*.

Et c'est cette proposition qu'il aurait fallu démontrer avant de l'introduire dans le raisonnement.

Relevons aussi dans la citation d'autres points extrêmement faibles qui, tels qu'ils sont énoncés, peuvent être retournés tant sur le plan logique que sur le plan des faits. « Cet abandon d'une langue première ne saurait davantage s'expliquer par l'influence morale et politique acquise par les vainqueurs sur les peuplades aborigènes. Car nombre d'entre elles ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas ». Il s'agit de faits historiques, palpables et démontrés. En admettant que les Merina soient arrivés à Madagascar depuis longtemps, en admettant même qu'ils aient « formé de temps immémorial une portion notable de la population primitive immigrée dans l'Île », comme l'écrit le R.P. MALZAC, il n'en reste pas moins, c'est le R.P. MALZAC qui le reconnaît lui-même, qu'il a parallèlement existé des peuplades aborigènes qui « ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas ». Et qu'on le veuille ou non, le problème reste de ce fait entier !

Cette difficulté ne semble pas d'ailleurs avoir échappé au R.P. MALZAC, car, outre l'unité de la langue malgache, il fait appel également aux traditions, se plaçant ainsi sur un plan historique. « L'unité

de la langue malgache et surtout les traditions nous fourniront des preuves convaincantes de cette assertion ».

Disons de suite que certains des arguments avancés ne paraissent guère résister à la critique historique. Nous relèverons en premier lieu l'argument tiré du nombre de la population merina. « Le nombre des habitants de l'Imerina prouve que ceux-ci ont dû former de tout temps une partie notable de la population malgache ». Les termes même présentent une certaine ambiguïté, car il aurait été heureux que le R.P. MALZAC nous précise ce qu'il faut entendre par « de tout temps une partie notable de la population malgache ».

La démographie historique n'a jamais été d'un maniement facile, à Madagascar moins qu'ailleurs. Nous ignorons encore la population de Madagascar en 1900. Pour 1800, les quelques renseignements que nous possédons permettent des approximations qui en toute bonne foi peuvent varier du simple au triple. Que dire de nos connaissances en la matière pour le XVI^e siècle, et surtout pour un temps immémorial ! On ne peut guère fixer que des ordres de grandeur, établis d'ailleurs à partir de telles extrapolations qu'ils n'ont guère de valeur. Mais si l'on s'y essaie malgré tout, en utilisant par exemple le R.P. MALZAC lui-même, on n'arrive pas à des conclusions aussi optimistes que lui. Si l'on se base par exemple sur des données relativement solides, l'expansion merina en 1787, et si l'on reporte sur une carte ces données — travail qu'il faudra bien faire un jour ! — on a un royaume dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est exigu. Considérons ses limites à l'Est, et nous constatons qu'il s'arrête à Ambatomanga, soit à 20 km. à vol d'oiseau de Tananarive. Qu'en est-il à l'Ouest ? Nous relevons à plusieurs reprises dans le R.P. MALZAC la nécessité d'établir des colonies militaires à quelques kilomètres d'Ambohimanga pour résister à la poussée sakalava. Vers le Sud, il semble qu'en 1800 le Vakinankaratra constituait un vaste *no man's land*. Et même si l'on admet, ce qui est vraisemblable, une grande densité relative dans les limites que l'on peut fixer, on n'arrive pas à une très forte population.

Le R.P. MALZAC passe alors aux traditions « dont on a fait tant de cas jusqu'ici, et qui ramènent à une époque assez voisine de nous l'arrivée des Hovas à Madagascar ». Il les balaie, estimant que provenant de peuples voisins on ne peut s'y fier. On pourrait certes suivre le R.P. MALZAC sur cette voie, mais il faut tout de même se rappeler que cette tradition apparaît comme très ancienne (nous avons vu plus haut l'Anonyme la rapporter) et qu'elle est très répandue. Nous verrons plus bas que certaines données contenues dans les traditions merina elles-mêmes peuvent lui apporter quelque consistance. Et pourtant ce sont ces traditions merina, les *Tantaran' ny Andriana*, qui permettent au R.P. MALZAC de nous fournir sa théorie. Elle tourne une fois de plus autour des Vazimba, qui sont d'autant plus commodes que l'on en ignore tout !

Que disent ces traditions merina. « Elles nous permettront d'éclairer la question. Elles rapportent que les Vazimba habitaient l'Imerina de temps immémorial, avant la formation du royaume hova. La population étant encore fort peu considérable (1), ils formaient une multitude de petits royaumes épars dans la contrée. C'étaient plutôt des familles plus ou moins nombreuses dont le plus ancien ou le plus influent se proclamait roi, de sa propre autorité. Une de ces familles absorbant les autres est devenue le royaume hova. Telles sont les principales idées exposées en plusieurs endroits du *Tantarā' ny Andriana*. Disons que c'est là exposer un peu brièvement les idées contenues dans les *Tantara*.

Et pour étayer cette thèse, le R.P. MALZAC fait appel à certains écrits d'ANTONY JULLY, et, faisant intervenir le peuple légendaire des Kimosses, il identifie ces Kimosses avec les Vazimba. Il faut reconnaître que cette assimilation était simple, et qu'il suffisait d'y penser !

Mais reprenons la théorie du R.P. MALZAC qui peut se résumer ainsi : Les Vazimba ont habité l'Imerina de temps immémorial, et c'est par suite de transformations de caractère social et politique qu'ils sont devenus les Merina. Il n'y aurait donc eu qu'un seul changement de nom !

Cette thèse, dans sa simplicité, soulève un certain nombre d'objections. La première est de caractère anthropologique. Certes nous ne possédons pas un nombre de squelettes de cette époque vazimba suffisant pour établir des comparaisons avec l'époque actuelle, mais il semble néanmoins que l'on puisse montrer qu'il y a dans le peuple merina actuel plusieurs groupes raciaux, et qu'il y a eu à tout le moins à une certaine époque des apports nouveaux. Il est d'ailleurs difficile d'admettre que la transformation politique dont parle le R.P. MALZAC — et qui est même une véritable révolution, celle du passage des clans aux royaumes — ait pu avoir lieu sans l'apport de nouvelles populations qui l'ont apportée avec elles. C'est ce que nous montre l'exemple sakalava, ce peuple ayant connu lui aussi cette révolution vers 1550. Il y a aussi un autre argument que nous tireront des *Tantara*. Cette révolution s'est accompagnée de l'introduction de techniques nouvelles : celles du fer, dont les *Tantara* font expressément mention : la lutte des sagaies de fer contre les sagaies d'argile. Une telle transformation technique est généralement due à des apports nouveaux de population.

Mais reprenons les *Tantara* qui peuvent éclairer sur l'époque et le lieu de cette révolution. Les *Tantara* et le R.P. MALZAC en fixent le lieu à Alasora où régnait une famille vazimba et une reine vazimba : Rangita. Ses prédécesseurs, qui nous sont donnés par les *Tantara*, sont eux aussi *Vazimba*, et attestés comme tels. Or, c'est à partir de cette reine, ou plus exactement à partir du successeur de cette reine, que commencerait le royaume merina. Les *Tantara* sont formels à ce sujet :

(1) Ce qui nous éloigne de l'affirmation avancée plus haut : « Une partie notable... ».

le fils de Rangita, Andriamanelo, est un souverain merina. Pour le R. P. MALZAC cette transformation serait due au fait que Rangita, qui avait deux fils, Andriamanelo et Andriamanitany, aurait désigné clairement l'ainé, Andriamanelo, pour être son unique successeur au trône. « Pour la première fois, le royaume hova parut alors sérieusement constitué ». Ce raisonnement paraît extrêmement spécieux. Voici une dynastie dont le caractère vazimba est formellement attesté, en particulier par les noms même de Rafohy et de Rangita, et soudain, par suite d'une simple modification dans l'ordre de dévolution du pouvoir — d'ailleurs capitale — elle se transforme en dynastie merina ! C'est cette modification dans l'ordre de dévolution qui nous retiendra. Nous pensons en effet qu'elle ne peut être due qu'à un apport nouveau de population, d'une population qui amène avec elle de nouvelles idées d'ordre politique et sociale, et aussi de nouvelles techniques (le fer) qui permettront d'imposer les nouvelles idées.

Disons que tout semble s'être passé de la façon suivante : un groupe extérieur, d'origine malaise, et présentant un stade d'évolution supérieur, pénètre dans une région déjà habitée par des Vazimba, se heurte à la population première à laquelle il réussit par ses techniques guerrières à s'imposer, mais qu'il ne peut subjuger en raison de son petit nombre, et qui parvient néanmoins à s'y établir par le mariage de son chef avec la représentante de la dynastie locale. Cette hypothèse, dont nous n'affirmerons pas qu'elle soit assurée, permet d'expliquer :

a) Le nouveau mode de dévolution du pouvoir ;

b) Le changement de nom de la dynastie qui reçoit des nouveaux venus un apport de sang tout en gardant par les femmes son origine vazimba.

Nous en arrivons d'ailleurs, sur un certain point, à des conclusions identiques à celles du R.P. MALZAC lorsqu'il écrit qu' « il est indubitable que les Vazimba restèrent dans la contrée et que leurs descendants y habitent encore ».

Quant à la date où ont eu lieu les faits cités plus haut, nous accepterons, faute de mieux, celle tirée des *Tantara* par le R.P. CALLET, que l'on peut discuter certes à 50 ans près, mais qu'il faut placer aux alentours de 1500 environ ou de 1540.

Mais à quelle époque faut-il placer la date de l'arrivée de ces Malais non plus en Imerina, mais sur les côtes malgaches ? La question reste jusqu'à présent sans réponse.

Il faut d'ailleurs reconnaître que nous n'avons en rien fait avancer le problème linguistique qui tenait tant à cœur au R.P. MALZAC : la langue des Vazimba est-elle ou non la langue originelle de Madagascar, la langue unique encore parlée de nos jours.

On peut simplement déduire de l'hypothèse que nous avançons

prudemment que ce n'est pas la poignée de Malais qui s'est installée en Imerina vers 1500 qui a fait triompher sa langue, non pas même dans l'ensemble de l'Île, mais seulement en Imerina. Ne formant qu'une minorité, même s'il s'agissait d'une minorité de seigneurs, les Malais, perdus dans la masse générale de la population, n'ont pu qu'abandonner leur propre langue et adopter la langue du peuple qu'ils ont soumis. L'Histoire nous montre de nombreux cas de ce phénomène, nous n'en retiendrons que l'exemple de la minorité franque qui a rapidement assimilé la langue du peuple qu'elle avait subjugué, les Gallo-Romains.

Comme on peut aisément s'en rendre compte, le R.P. MALZAC n'apporte aucune solution aux problèmes qu'il se proposait de résoudre. La fragilité de ses théories et la faiblesse de ses raisonnements en sont en grande partie la cause, et peut-être aussi le fait qu'il est parti d'idées *a-priori*, non démontrées, et qu'il a essayé, de gré ou de force, de faire concorder ces idées aux faits connus, ou vraisemblables. Il n'aurait pas mérité en lui-même que nous lui accordions autant d'importance. Mais la chose était pourtant nécessaire en raison de la large diffusion de son *Histoire du Royaume Hova*, et aussi parce que sa thèse a été récemment reprise, telle qu'elle, et sans que ne soient apportés de nouveaux arguments.

La question n'en est pas cependant restée là. Des travaux récents ont essayé de la reprendre. Sur le plan anthropologique, H. VALLOIS et C. CHAMLA ont publié le résultat de leurs recherches, qui n'avaient malheureusement porté que sur un nombre relativement faible de sujets. Ils aboutissent à cette conclusion que les populations merina et betsismisaraka sont proches l'une de l'autre, malgré quelques caractères différenciels, et que les premiers, par suite de métissage, présentent des caractères moins homogènes que les seconds.

Mais Madame CHAMLA a par la suite repris son étude, après avoir largement étendu ses investigations, avoir étudié les groupes sanguins, etc..., et elle abouti aux résultats suivants : « Il nous semble indéniable que les caractères physiques des populations malgaches ne relèvent en aucune façon des caractères particuliers que l'on peut observer chez les populations mélanesiennes... Comparés par ailleurs aux populations noires d'Afrique du Sud, certains groupes de Madagascar se sont révélés leur être très proches, en particulier les Bara qui forment un groupement purement mélano-africain. Chez d'autres groupes, les caractères physiques, bien qu'encore très mélanoïdes, ont montré une certaine intrusion de l'élément jaune immigré à Madagascar à une date probablement postérieure aux premiers éléments africains. Ces premiers éléments repoussés, semble-t-il, vers la côte orientale de l'Île par les envahisseurs successifs, ne paraissent pas relever du même type sous-racial que les éléments mélano-africains plus récents (type bara) que l'on trouve au Sud ou dans l'Ouest de Madagascar. Il est

possible qu'ils soient les représentants d'un vieux stock mélano-africain très anciennement immigré, plus ou moins imprégné actuellement par l'élément xanthoderme, sauf peut-être dans le Sud-Est de l'Île. Cette imprégnation, ainsi que le brassage intense entre les différents groupes qui se produit dans l'Île toute entière, pourrait expliquer la difficulté d'une mise en évidence de types raciaux distincts. L'évolution interne actuelle aboutit à la création de types nouveaux mixtes et spécifiquement malgaches ».

Cela confirmerait-il la théorie du premier substrat africain, comme certains le prétendent ? Il faut être certainement plus nuancé, et s'entendre d'abord sur le sens à accorder à l'expression « mélano-africaine ».

D'ailleurs deux autres thèses sont également soutenues de nos jours :

a) Les Proto-malgaches sont des Indonésiens qui, après avoir occupé l'île, ont ensuite razié la côte africaine pour se procurer des esclaves ;

b) Venant de l'Inde, où ils ont séjourné, à la côte d'Afrique, les Proto-malgaches s'y sont mélangés ou alliés à des Africains avec lesquels, reprenant leur navigation, ils ont ensuite atteint Madagascar.

Cette deuxième théorie a été développée par le professeur HUBERT DESCHAMPS dans sa récente *Histoire de Madagascar*, et elle mérite de nous retenir en raison de la grande personnalité et de la haute compétence de son auteur.

Après avoir balayé l'hypothèse d'un peuplement pygmée qui ne repose que sur des légendes (Kinaoly, Kokolampo, etc...), M. DESCHAMPS passe au substrat bantou. « Le « substrat bantou », que la quasi-totalité des auteurs place à Madagascar avant l'arrivée des Indonésiens, me paraît aussi dépourvu de preuves scientifiques. L'existence des Vazimba, premiers occupants du plateau central, n'apporte aucun appui à cette thèse, contrairement à ce que l'on a longtemps supposé. Les Vazimba, non seulement ceux qui subsistent dans la population du centre, mais ceux qui vivent isolés dans l'Ouest, n'offrent pas de traits linguistiques ou ethniques permettant de les tenir pour autre chose que pour des Malgaches ».

« Je ne veux pas dire par là que toute arrivée d'Africains avant les Malgaches ait été impossible... On peut imaginer que quelques-uns ont pu se risquer jusqu'à Madagascar pour y pêcher la tortue. Mais il n'y a certainement pas eu d'établissement général et massif. Sinon il aurait absorbé, comme il l'a fait sans doute en certains points d'Afrique, les immigrants indonésiens arrivant en pirogue, peu nombreux et dispersés. Le « substrat bantou » n'est pas prouvé ; il est improbable (au moins sous forme massive) ; j'ajoute qu'il n'est pas

nécessaire à la compréhension du peuplement de Madagascar et qu'il rendrait celle-ci difficile. Il ne réussit pas en effet à expliquer la présence dans la Grande Ile d'un peuplement mixte assorti d'une langue et de coutumes d'origine essentiellement indonésienne ».

Et pour expliquer cette double présence, M. DESCHAMPS formule une hypothèse qui, à vrai dire, est séduisante en ce sens qu'elle explique réellement le phénomène : « Venant de l'Inde, les immigrants Indonésiens ont séjourné à la côte d'Afrique, s'y sont mélangés ou alliés à des Africains avec lesquels ils se sont rendus ensuite à Madagascar ».

Pour étayer cette hypothèse, M. DESCHAMPS étudie le parcours effectué, et la date où il a eu lieu : le parcours, d'après cet auteur, comporte diverses phases : d'Indonésie en Inde d'abord, une véritable version occidentale de l'épopée polynésienne ; puis d'Inde en Afrique orientale (1). Là, M. DESCHAMPS souligne très loyalement que l'on ne dispose que de récits historico-légendaires et non pas de traces de cités Proto-malgaches d'origine indonésienne. Souhaitons que les fouilles dans le Sud de l'Inde et à Ceylan s'intéressent de près aux vestiges archéologiques indonésiens qui ont pu subsister.

En ce qui concerne le séjour de ces Indonésiens en Afrique Orientale, on dispose d'un plus grand nombre d'indices dont « le plus net est le canot à balancier. Le cocotier, la case quadrangulaire à pignon, le culte du serpent, les tissus d'écorce en sont peut-être d'autres » (2).

Remarquons que jusqu'à présent, malgré les fouilles entreprises sur la côte africaine, on a encore assez mal distingué dans les sites archéologiques les apports indonésiens des contributions arabes et indiennes.

Enfin, pour le parcours Afrique-Madagascar, il n'y a pas lieu de retenir l'obstacle insurmontable des courants qu'avait imaginé A. GRANDIDIER. M. DESCHAMPS rappelle les possibilités d'effectuer cet itinéraire et insiste sur l'intérêt de l'hypothèse de DAHL qui permet d'inférer que le Nord-Ouest fut touché le premier.

Quant à la date des migrations, nous partageons pleinement le relativisme de l'auteur de l'*Histoire de Madagascar*. La date la plus ancienne du départ des Indonésiens serait moins 500 avant Jésus-Christ, et la plus récente possible pour ce même départ l'hindouisation de l'Indonésie (3). Seule, l'archéologie des Proto-indonésiens sur la côte orientale d'Afrique, aux Comores et à Madagascar, apportera de

(1) Hubert DESCHAMPS, *Histoire de Madagascar*, Coll. Monde d'Outre-Mer, Ed. Berger-Levrault, 1961, 2ème éd., pp. 26-27.

(2) Hubert DESCHAMPS, op. cit., p. 28.

(3) Hubert DESCHAMPS, op. cit., p. 29.

nouvelles précisions. Les sites les plus anciens permettront d'exhumer des haches, des herminettes en fer ou en bronze ou même en pierre et ces outils seront de précieux fossiles directeurs.

Au cours de cet exposé déjà long, bien que nous n'ayons relevé que les hypothèses les plus marquantes, on a pu aisément se rendre compte de la complexité de l'origine du peuple malgache et de l'incertitude qui règne encore sur cette origine.

Ce n'est point pourtant faute de livres, d'articles, de discussions parfois byzantines, car il est peu de questions qui ait engendré autant de littérature. C'est d'ailleurs peut-être en raison de cette abondance même qu'il est difficile d'y voir clair. En effet en face d'un problème d'une immense complexité et pour lequel on ne possède encore que bien peu d'éléments de réponse, il est tentant pour chacun d'échafauder sa propre théorie, et par la suite de la défendre envers et contre tous. Beaucoup ont cru qu'il suffisait pour résoudre cette question d'aborder seulement un de ses aspects, alors qu'elle dépasse de beaucoup le cadre même de Madagascar pour s'inscrire dans un cadre infiniment plus vaste, celui de l'Océan Indien et de l'Océanie.

Est-ce à dire que nous sommes condamnés à rester pour toujours dans cette irritante incertitude ? En étant optimiste on peut sans doute répondre par la négative, mais à la condition de changer de méthode. Ce problème en effet n'appartient pas aux rhétoreurs ou aux dilettantes. Il est sérieux et doit être abordé comme tel.

Il est vaste aussi, et il n'appartiendra certainement pas à un seul homme, aussi brillant soit-il, de le résoudre. Des équipes seules pourront peut-être arriver à percer le voile qui l'entoure.

Certes il y a sur le plan national une tâche importante à accomplir et il y a aussi des travaux à mener par un seul, à condition que celui qui s'y livrera ne se croit pas obligé à partir d'un fragment d'ossement de reconstituer un diplodocus. Chacun peut y contribuer efficacement, mais cette efficacité ne sera réelle que si chaque chercheur est conscient du fait que son rôle sera fatalement limité, s'il se cantonne dans sa spécialité et s'il sait s'imposer de ne pas se lancer dans les discussions philosophiques. Mais il est bien évident qu'à Madagascar même il faut réaliser des études qui éclaireront une partie du problème. Chaque fouille heureuse, qui nous révèle un apport humain, aussi modeste soit-il, et aussi incompréhensible qu'il nous apparaisse, fait certainement apparaître un aspect de la question. L'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, l'histoire ont assurément intérêt à s'unir, à coufronter leurs résultats. C'est le vœu que nous pouvons former.

Mais au-delà de Madagascar doivent aussi être entrepris d'autres travaux. Afrique, Polynésie, Mélanésie, Inde, tous ces noms avancés dans les théories dont nous avons parlé, ont assurément à contribuer à éclairer les origines malgaches. Souhaitons en la matière une grande émulation et une grande confraternité.

RÉSUMÉ

Andriamatoa Jean VALETTE dia mampiseho ireo hevitra samy hafa toa mifandaka « momba ny fiandohan' ny Malagasy » ary miezaka hanazava ireo izay « indraindray maizimaizina ». Ny iray amin' ny hevitra tranainy indrindra dia ny an' ilay mpijirika tsy fantatra ana-rana izay tokony ho tamin'ny taona 1750. Tsapany ny maha-samy hafa ny foko nonina teto. Manaraka izany heviny izany SONNERAT tamin'ny taona-jato faha-XVIII. ALFRED GRANDIDIER no voalohany indrindra nandinika araky ny fomba siantifika ny momba ny fiavian' ny Malagasy ao amin' ny Ethnographie de Madagascar. Na dia voaporofa aza fa misy tsy marina ny zavatra nambarany toy ny fahatongavan' ny « Indo-Mélanésiens » dia voninahitra tsy azo alâna aminy ny nampibaribariany voalohany indrindra ny maha iray tanteraka ny fiteny eto izay manambara fa efa ela ihany no tonga ny mponina. Neken' i JULIEN ny fisian' ny « Malay-Polynesian » nefa nolazainy fa talohan' ireo no nahatongavan' ny Afrikana. Ny R.P. MALZAC kosa dia nanome fanazavana momba ny tantara merina sy ny fiavian' io foko io. Tsy fantatra izay tany nifangaroan' ny Afrikana sy Indoneziana sy ny fotoana nanombohan' izany. Koa ny hevitra natolotr' Andriamatoa DESCHAMPS ankehitriny momba ny fahatongavan' ny mponina teto no toa azo inoana indrindra.

**

Jean VALETTE sets forth some of the « numerous and divergent theories put forward on the origin of the Malagasy and strives to clarify what has often been obscured ». Among the most ancient opinions appears that of an anonymous trader who, about 1750, noticed the extent of the ethnic differences among the inhabitants. SONNERAT, another 18 th Century traveller, forms the same classifications as the unknown trader ; ALFRED GRANDIDIER was the first to study in a really scientific way the problem of the origin of the Malagasy in his *Ethnographie de Madagascar*. Even though his ideas about the coming of the « Indo-Melanesians » and the other waves of immigrants must be reconsidered, he will retain the honour of having, before anyone else, brought out the deep unity of the language and customs, and assumed a certain antiquity in the population. JULIEN accepted the Malay-Polynesian element, but, according to him, it was preceded by an African immigration. For his part, Father MALZAC added precise details of the later history of the Merina rather than of the origins of this cultural group. It is in fact possible to give a different interpretation of the subject-matter of the *Tantara* (traditional history collected by CALLET). The combination of the African and Indonesian elements was effected in a period and in regions about which we are still in the dark. So, at the present time, it is DESCHAMPS' hypotheses that offer the most likely picture of the ancient migrations.

INDONESIAN CULTURE AND MALAGASY ORIGINS

par Wilhelm G. SOLHEIM II

The purpose of this paper is to look at what is known of the pre-history of Indonesia and from this present some idea of what the culture of the first Indonesian settlers of Madagascar may have been like. M. VÉRIN asked me to give a description of « Indonesian or Malayo-Polynesian culture » in Southeast Asia and the adjacent islands around the beginning of the Christian era, which, we could infer, would be similar to the culture of the first Indonesian settlers in Madagascar. This, I do not feel I will be able to do before another twenty or thirty years. Therefore, I have reframed my task to that stated above.

Indonesian prehistoric archaeology is not well enough known to infer in any detail, with hope for accuracy, what can be expected to be present in Madagascar in early prehistoric times. No single area in Southeast Asia or Indonesia is well known prehistorically. There are data from surface collections scattered widely over the whole area. From this data plus data from linguistic distribution studies and ethnographic studies there have been general reconstructions of the Malayo-Polynesian or Austronesian migrations (HEINE-GELDERN 1932) (1) and reconstructions for more specific areas, such as for the Philippines (BEYER 1948) (2) and Malaya (TWEEDIE 1955) (3). Examination of HEINE-GELDERN's (1945) (4) and HEEKEREN's (1957 and 1958) (5) reviews of Indonesian archeology demonstrate clearly the impossibility of presenting a detailed picture of Indonesian prehistory.

-
- (1) Heine-Geldern, Robert. 1932 — Urheimat und Frühste Wanderungen der Austronesier. *Anthropos*. 27, 543-619.
 - (2) Beyer, H. Otley — Philippines and East Asian Archaeology, and its relation to the origin of the Pacific Island population. *Bull. Nat. Res. Coun. Phil.*, n° 29.
 - (3) Tweedie, M.W.F. — **Prehistoric Malaya**, (Background to Malaya Series n° 6) Singapore, Donald Moore.
 - (4) Heine-Geldern, Robert. 1945 — Prehistoric research in the Netherlands Indies. **Science and Scientists in the Netherlands Indies**, 129-167, Ed. by Pieter Honig and Frans Verdoorn, New York, Riverside Press.
 - (5) Heeckeren, H. R. van — 1957 and 1958 — The Stone Age of Indonesia. *Verhandelingen van Koninklijk Instituut voor Taal — Land — en Volkendunde*, XXI The Bronze-Iron Age of Indonesia. *Verhandelingen van het Koninklijk Instituut voor Taal — Land — en Volkendunde*, XXII.

Three recent American publications, in varying degrees, have considered the prehistoric origins of the Malagasy in Indonesia. Murdock, in « Part Seven » of work on Africa (1959, 212-270) (1) is concerned with the « Cultural Impact of Indonesia ». His first chapter in this section deals with the Malagasy (212-221) and he begins this with a consideration of Indonesian origins and what the Indonesian ancestors of the Malagasy brought with them. LINTON, in his *Tree of Culture*, presents the most recently published extensive discussion of the « Southeast Asiatic Complex » (1955, 173-222). In the first part of this section LINTON covers the « Southeast Asiatic Neolithic » (1955, 173-82) (2) and here presents a summary of what he felt was the general culture pattern in the late prehistoric period of Southeast Asia. While LINTON did not use the most recent archeological reports from Southeast Asia that were available to him, his review is, in general, good. I have reviewed his section on the Southeast Asian Neolithic in some detail elsewhere (SOLHEIM 1957, 46-50) (3), so will not repeat this here. Linton's second chapter in his Southeast Asia section, titled « Oceania and Madagascar », deals with the spread of the Malayo-Polynesian speaking peoples from Southeast Asia, and here he briefly discusses the origins of Indonesian culture in Madagascar (1955, 202-04) (4). The most recent paper which includes a consideration of Indonesian movement to Madagascar is concerned with the movements of these peoples as seen from a study of prehistoric and present day pottery (SOLHEIM 1964) (5). The inclusion of Madagascar in this paper is brief, but I mention it here because it provides background for my discussion of the culture of the first Indonesian settlers in Madagascar.

Murdock apparently feels, on the basis of linguistic evidence, that the Indonesian settlers that came to Madagascar were Maanyan from southeastern Borneo (1959, 214) (6). If this were so, the logical procedure for this paper would be to reconstruct as far as possible the ancestral culture of the Maanyan shortly before the beginning of the Christian era and that would be sufficient. I do not do this for several reasons. First, there is not available the needed evidence, archeological or otherwise, to reconstruct an ancestral Maanyan culture as distinct from any other of the many unknown « cultures » of that time in Southeast Asia. Second, there is no evidence, that I know of, to

-
- (1) Murdock, George Peter 1959 — *Africa its Peoples and their Culture History*, New York, Mc Graw-Hill Book Company, Inc.
- (2) Linton, Ralph 1955 — *The Tree of Culture*, New-York, Alfred A. Knopf.
- (3) Solheim II, Wilhelm G. — 1957 Southeast Asia, *Asian Perspectives*, 1, 46-52.
- (4) Linton, Ralph 1955 — *The Tree of Culture*, New York, Alfred A. Knopf.
- (5) Solheim II, Wilhelm G. — 1964 — Pottery and the Malayo-Polynesians, *Current Anthropology*, V (5).
- (6) Murdock, George Peter 1959 — *Africa, its Peoples and their Culture History*, New York, Mc Graw-Hill Book Company, Inc.

indicate that the ancestors of the Maanyan, with whom we are presumably concerned, were living along the coast of southeastern Borneo at the time in which we are interested. Therefore, any archeological evidence in this area for this time period may or may not have a relationship to the ancestral Maanyan. Third, I doubt that we can say that these ancestral Maanyan are also *the* ancestors of the Indonesian element of the Malagasy peoples.

The history of a language and the history of the specific ethnic group that speaks that language are not necessarily the same. I do not question the close relationship of the Malagasy language to the Maanyan language, but I do question the assumption that from this it follows that there is an equal relationship of the present day speakers of these two languages. Just because we speak English in the United States at the present time, it does not mean that the ancestors of the Americans of the United States lived in southern England about 500 years ago. Even if we could assume this, if we followed the ancestry of the English in southern England back another 1,500 years, I am sure we would not find these ancestors all living in southern England shortly before the beginning of the Christian era. While the documented history of Southeast Asia and Indonesia is not as complete as that of Western Europe, there is still data indicating considerable movement of peoples and tribes during the last 500 years in Southeast Asia, particularly among many of the slash and burn agriculturists, whom, I would expect, would include the ancestors of the Maanyan.

The bearers of the culture (s) that I feel came to Madagascar were scattered widely over Southeast Asia, Indonesia, and into New Guinea around 500 B.C. They were expert sailors and many of them from many different home were sailing, fishing, and trading. In ethnographic terms, these sailors must have come from several different cultures, but cultures which were closely related and which probably derived primarily from one culture 1,000 to 1,500 years earlier. They were all speakers of different languages and dialects of the Malayo-Polynesian family. Probably several of these ethnic groups included traders among their number who regularly came in contact with each other. No doubt, the language of the traders of one of these groups came to serve as a *lingua franca* among the traders, and this language was probably either the ancestral language of both Maanyan and the languages of Madagascar, or a dialect of the ancestral language of Maanyan, of which the only remaining descendant languages are those of Madagascar.

These, then, are the assumptions that I make about the ancestors of the first Indonesian arrivals in Madagascar : they were sailors, moving, at least to some degree, with families, coming from several different but closely related cultures in Southeast Asia and Indonesia, speaking different Malayo-Polynesian language but having in common

as a *lingua franca* the language ancestral to Maanyan, or one closely related to it. These sailors, or their ancestors, may have last touched their home port in Southeast Asia or Indonesia anywhere between 1,000 B.C. and 500 A.D., though the period between 500 and 1 B.C. is the most likely. It is possible that there were small relatively permanent settlements of these people along the east coast of India but no definite indications of such have been found. It is possible that many of the Indonesian settlers in Madagascar came after voyaging from Indonesia, along the intervening coast lines, in a matter of a very few years. It seems likely to me, however, that for many Indonesian arrivals in Madagascar it had been a number of years since they were last in Indonesian and in some cases it may have been several generations.

The general Indonesian culture which I feel would have most recently included among its bearers the Indonesian ancestry of the Malayo-Polynesian speaking peoples of Madagascar is that known from widely scattered archaeological sites in Indonesia and Southeast Asia dating from the latter half of the first millennium B.C.

MALAGASY ANCESTRAL INDONESIAN CULTURE

The ancestral culture (s) of the Indonesian culture that evolved in Madagascar is at best hypothetical. I do not attempt to reconstruct that culture but present elements that I think probably were a part of that ancestral culture (s). For alternate presentations see MURDOCK (1959) and LINTON (1955) (1).

MATERIAL CULTURE

One of the best known elements of the material culture of Southeast Asia for the second half of the first millennium B.C. is pottery. There is one pottery tradition that appears to have been widespread in Southeast Asia and it is most likely that the first potters in Madagascar made pottery of this tradition. This tradition is called the Sa-huynh-Kalanay Pottery Tradition and has been reported from prehistoric sites in Vietnam, Cambodia, Thailand, Malaya, the central Philippines, New Guinea, Celebes, Borneo, Bali, and Java (SOLHEIM

(1) Murdock, Georg Peter 1959 — Africa, its Peoples and their Culture History, New-York, Mc Graw-Hill Book Company, Inc.
Linton, Ralph 1955 — The Tree of Culture, New York, Alfred A. Knopf.

1961 (1), 1964 (2) and 1965 (3). Though these sites come from a considerably greater period of time than the 500 year period we are concerned with here, I feel that probably this pottery tradition was present in all these areas during our period of reference.

A general description of this pottery is being published (SOLHEIM 1965 (4), but would be worthwhile repeating it here :

« The pottery of this tradition is characterized as a sophisticated, technologically well-made pottery with variation in decoration and much variety in form. Surface markings on vessels from many sites indicate the use of some form of a slow wheel in manufacture. The use of paddle and anvil is also important in manufacture. Surfaces are usually well smoothed, if not patterned, and are often highly polished. The use of wrapped or carved paddles in manufacture was not uncommon, as shown by the cord-marked pottery of all complexes except for the Kalanay complex, and the less common patterns from basketry wrapped paddles as grooved and crossed carved paddles. Paddle decoration appears to be early. Red slipping is common.

« Decoration includes elements made by incising, impressing, painting, and carving. Besides the impressed decoration from a carved or bound paddle, there are simple tool impressions of punctuations and circles, and compound tool impressions from a dentate tool and from Arca shells. Painting, always found within incised borders, is done in red, or rarely, in red and black, both on the natural tan background. Carving is used to notch or scallop rims or flanges. The patterns of decoration are commonly in horizontal bands, and include vertical or diagonal rectangular elements, curvilinear scrolls, rectangular scrolls or meanders, zigzags, triangles, and chevrons... The incised decoration is often emphasized by impressed punctuations or circles, painting, or more rarely by a white inlay in the incised lines (p. 183) (5).

« The great variety in form is brought about by different combinations of three primary forms : the cylinder, the truncated cone, and the sphere (not truly spherical but rounded) (p. 183). In the

- (1) Solheim II, Wilhelm G. — 1961 — Ed. of Sa-huynh Pottery Relationships in Southeast Asia, *Asian Perspectives*, III (ii), 97-188.
- (2) Solheim II, Wilhelm G. — 1964 — *The Archaeology of Central Philippines : A Study Chiefly of the Iron Age and its Relationships*, Manila, Monographs of the National Institute of Science and Technology, n° 10.
- (3) Solheim II, Wilhelm G. — 1965 — Further Relationships of the Sa-huynh-Kalanay Pottery Tradition, *Asian Perspectives*, VIII (in press).
- (4) Solheim II, Wilhelm G. — 1965 — Two Pottery Traditions of Late Prehistoric Times in Southeast Asia. *Proceedings of the Golden Jubilee Congress, University of Hong-Kong*. (in press).
- (5) Solheim II, Wilhelm G. — 1961 — Sa-huynh Related Pottery in Southeast Asia, *Asian Perspectives*, III (ii) 177-188.

various combinations of these primary forms there is often an angle at the line of change from one form to the other and not uncommonly the angle is accented with a flange. Both high and low ring stands are used, having been made separately from the rest of the vessel and then joined together. Rounded bottoms are the most common but flat bottoms are present. Very rare tetrapods are found in the Philippines and... tripods are present in Malaya. Multiple rims are occasionally found, added one above the other. The ring stands, and other portions of vessels, are often perforated ».

More detailed descriptions of several of the pottery complexes found within this tradition presents more of the variety of the pottery and should be of interest for comparative purposes if this pottery is found in Madagascar. A specific example of the importance of this variation might be the presence on many vessels of the Sa-huynh complex in Annam of « ... a blackish, probably polished surface, as if graphite had been spread over the outer surface » (p. 177).

Jar burial has been found in a number of the sites with Sa-huynh-Kalanay pottery, so it could very well be found in Madagascar, with large ovoid jars, with either a special pottery lid or large worked stone for a lid (JANSE 1961 ; SOLHEIM 1965) (1-2).

The last half of the first millennium B.C. saw both stone and metal in use for tools. Polished stone adzes, rectangular in cross section, or possibly trapezoidal, are often associated with the Sa-huynh-Kalanay pottery and may well be found in Madagascar. Bronze socketed axes and/or iron socketed and/or tanged tools could be found in the earliest sites in Madagascar.

Ornaments of much variety will probably be found. Ornaments of non-Indonesian or Southeast Asian types could be found as these could easily have been picked up in India or Africa during the movement to Madagascar. From Southeast Asia and Indonesia could come stone and transparent green glass beads. Bracelets of stone, green glass, or shell in several different forms may be found.

The lack of published data on sites of approximately our period of interest prevents further profitable conjecture on specific elements of material culture that may be found in archaeological sites in Madagascar.

ECONOMY

No attempt is made in this and the following section to present

(1) Janse, Olov. R.T. 1961 — Some Notes on the Sa-huynh Complex, *Asian Perspectives*, III (ii), 109-111.

(2) Solheim II, Wilhem G. — 1965 — Further Relationships of the Sa-huynh-Kalanay Pottery Tradition, *Asian Perspectives*, VIII (in press).

a rounded and complete picture of the non-material culture of the Malagasy Indonesian ancestors. Only scattered elements of this culture are mentioned with hopes that they may give useful suggestions for reconstruction of the culture represented in the early prehistoric sites to be found and excavated.

It would seem to me that there were three general kinds of Indonesian voyagers that found their way to Madagascar. In different areas of Southeast Asia and Indonesia today there are both full time professional sailor-traders and part-time sailor-fisher-farmers. The former work back and forth along some coastal area in their relatively small sail and power boats transporting passengers and local produce. The latter might be considered primarily a farmer as he owns and works his own land but his responsibility in the agricultural cycle requires his presence for only two or three months out of the year while the women in the family are much more concerned with the farming. When he is not needed at home he may spend considerable time fishing or do a bit of part time trading of his own or neighbors' produce. Some tribes, such as the Iban in Sarawak, have a tradition that the young men, and older men too on occasion, leave the community for several years while they travel far and wide; most of them, but not all, to return after five to ten years to raise a family and stay, more or less, at home. One of the apparent purposes of this voyaging was to scout out new areas of virgin jungle for future settlement by these slash-and-burn farmers (FREEMAN 1955) (1).

These three kinds of voyagers were probably present during our period of interest as well. The full time trader could very well have become scattered along the coasts from Indonesia, along both coasts of India, over to Africa and down to Madagascar. The permanent farmer who would ordinarily return to his farm for a period every year would not have gotten very far along this route of trade but would have been in contact with those who had and would hear from them stories of the far distant lands. The young man out for adventure, however, in ten years time could well work his way at least to India and some cases could have gone as far as Madagascar and then returner home.

There is no indication of inhabitants on Madagascar before the arrival of the Indonesians (MURDOCK 1959) (2). The full time traders reaching here would have found an uninhabited land of little interest but any of the young adventurers from a slash-and-burn society would have found the possibilities of this island very exciting. Stories of the island would have worked back to Southeast Asia and Indonesia

(1) Freeman, J.D. 1955 — *Iban Agriculture*, London, Her Majesty's Stationery Office.

(2) Murdock, George Peter — 1959 — *Africa, its Peoples and their Culture History*, New York, Mc Graw-Hill Book Company, Inc.

so that either the moving slash-and-burn, the sedentary slash-and-burn, or the permanent farmer could have known of this island and decided that, because the country was so crowded at home, this would be a good place to move to. The farmers, of whatever variety, could have brought young wives, or families, with them all the way from Southeast Asia or Indonesia. The women in this area today do not often move very far however, so, if it was the same in the past, it may be that not many families moved all the way from Southeast Asia or Indonesia.

Unlike the part time voyager, the full time voyager probably had his family with or had them at a home port situated anywhere along this great length of coastline. They probably produced a surplus of daughters as the sons would have gone into the dangerous trader's life while the daughters would have remained at home where there probably was less chance of early death. Here was a source of wives for the adventurers ; wives with generally similar values and who spoke the *lingua franca* the young men understood. The traders would probably be pleased to have a daughter marry one of these young men and go with him to Madagascar to start slash-and-burn farming and to gather forest products, and whatever other materials Madagascar might have been able to produce.

Slash-and-burn farming thus would probably have been the economic base for the newly arrived Indonesians but they would also have grown the taro, bananas, and other foods they were used to, plus dogs and chickens. They would have known fishing, so both fresh water fishing, with many kinds of traps, weirs, and possibly poisons, and salt water fishing, with nets and spears, would have been important. Besides these food products, honey, beeswax, and many other products that could be gathered from the forests for trade with their trader relatives would have been of importance.

The first Indonesia settlers, even though they may have been permanent farmers back in Indonesia or Southeast Asia, probably did not know irrigated rice farming. There are no indications from archaeology that irrigation of rice was known in Southeast Asia before the beginning of the Christian era. Once it was begun it only spread slowly into some areas. The irrigation of rice may have been picked up after a stay in India for a time, or it may well be that a continuing small trickle of settlers came from Southeast Asia and Indonesia for several hundred years and those that left after rice irrigation had started in the east, introduced it into Madagascar at a later date.

SOCIAL ORGANIZATION

There is considerable variation of detail in the social organization of Southeast Asia, but there are certain elements of organization that are very widely spread.

There was a distinct sexual division of labor as has already been noted, but with this there was a near equality in the position of men and women. Bilateral kinship is the general rule with considerable variation of residence after marriage, probably the most common practice being for the new couple to live near parents from whom they could inherit more. With virgin land available for the working a new couple often is neolocal.

Indications of individual accumulation in wealth, and probably with that, prestige, are evident in some of the archaeological sites containing Sa-huynh-Kalanay pottery. There are no indications of political organization beyond family ties but with differences in status due to differential wealth more complex organization of power within communities could easily come into any of these societies as happened in many cases in Southeast Asia and Indonesia during the first half of the first millennium A.D. following Indian influence.

Religion was organized around ancestor worship and general appeasement of local spirits. There were apparently no full time religious specialists but there were probably part time specialists as some of the ceremonies were probably rather complex. These part time specialists no doubt had more than the ordinary prestige but there was no indication that the religion could become an organized religion with a church and a hierarchy of priests. This idea could, however, come in from the outside, as it did with both Buddhism and Islam in Southeast Asia and Oceania.

It is likely that early Madagascar societies were relatively open with wealth differential, but with the possibility, and desirability, of a man or family improving its position by hard work, help from the ancestors, and no hindrance by the local spirits.

RÉSUMÉ

W. SOLHEIM dia nitantara izay fantatra ankehitriny momba ny sivilizasiona indoneziana tamin' ny fiandohan' ny arivo taona voalohany amin' izao fotoana iainantsika izao. Fahizay ny sasany tamin' izy ireo dia angamba nisaraka tamin' ny maro ka nanaraka ny morony andrefana amin' ny Ranomasina Indiana. Asehony ilay hevitri'i MURDOCK momba ny toerana nisehoan' ny koltora indoneziana ary tadiaviny izay marina amin' izany, toy izany koa ny amin' ny hevitri'i LINTON momba ny « firaismben' i Azia Atsimo ». Marihiny koa fa ny jampitahana ny endriky ny vilany tany dia ahitana hevitra vaovao momba ny fifindran-tany taloha. Ny vilany tamin' ireo razam-ben' ny Malagasy avy amin' ny tarazo Sa-Huynh-Kalanay. Ireo toerana nipe-trahan' ny olona fahizay dia mety ahitana famaky vato, na vy sy fitaovana hafa izay mitovy endrika amin' ny any Indonezia tamin' izany fotoena izany. Amin' ny haingon-javatra kosa dia karazan' ny avy any India na Afrika no tokony ho hita koa.

Ny amin' ireo hevitra naroso momba ny toe-karena na fixinam-bahoaka kosa dia hita fa nanan-toerana lehibe teo amin' ny fambolena ny tavy, ary tsy nisy kosa ny tanimbary tondra-drano. Izany toe-javatra izany dia nohamarinin' ny fandinihana ny teny.

**

W. SOLHEIM establishes precisely what is known up to date of the ancient Indonesian civilisation at the beginning of the first millenary of our era, a period when some of its members perhaps broke away and emigrated to the western shores of the Indian Ocean. He sets out and discusses MURDOCK's theory of the Indonesian cultural impact and LINTON's idea of a « South Asiatic Complex ». He also notes that the comparative study of styles in pottery had added new data to our knowledge of the ancient migrations. The pottery of the Proto-Malagasy of Indonesian origin is probably connected with the Sa-Huynh-Kalanay tradition. The oldest Malagasy sites may yield stone or metal axes and adzes similar to the Indonesian shapes of this period. As to ornaments, we must expect in addition a variety of types coming from Africa and India. As regards the assumptions about the ancient economic and social system, we must note the importance of slash-and-burn agriculture and the absence of flooding in rice-growing, suppositions apparently confirmed by linguistic research.

LE CONTEXTE OCÉANIQUE DES ANCIENNES MIGRATIONS : VENTS ET COURANTS DANS L'Océan INDIEN

par Gérald DONQUE

Lorsque DE HOUTMAN nota, il y a plus de trois siècles et demi, des ressemblances entre les langues malgache et malaise, il venait sans s'en douter d'ouvrir une controverse qui n'est pas encore sur le point d'être résolue aujourd'hui. En effet, les multiples chercheurs qui se sont préoccupés de l'origine des Malgaches ont retrouvé dans les composantes du peuplement des apports africains, asiatiques (Arabie du Sud, Perse, Inde) et Austronésiens (Indonésiens et même Mélanésiens) sans se mettre d'accord sur les proportions respectives de ces apports et l'époque de leur venue.

Notre propos n'est pas ici de mettre en doute la valeur des arguments reposant sur la linguistique, l'anthropologie physique et l'ethnographie comparée qui ont été avancés pour justifier telle ou telle hypothèse. Pourtant, force est de constater que bien souvent, c'est seulement une fois le rapprochement assuré qu'on se préoccupe des liaisons maritimes qui auraient pu le rendre possible. Or, n'est-ce pas l'inverse qu'il faudrait faire, c'est-à-dire, rechercher d'abord les voies de circulation dont l'emprunt a provoqué les contacts culturels et les brassages ethniques ? Les auteurs qui ont établi *in abstracto* des itinéraires pour les migrations anciennes, tantôt présumé chez les Proto-Malgaches des talents de navigateurs leur permettant d'emprunter n'importe quelle route, tantôt, au contraire, les livrent à des déterminismes absolus qui pourraient leur interdire le franchissement du Canal de Mozambique ou les conduire directement d'Indonésie sur la côte orientale de Madagascar par le grand courant Sud-Equatorial.

En fait, même si les navigations proto-malgaches n'ont pas toujours tiré parti des conditions océaniques théoriquement favorables ou à l'inverse se sont attachées à parcourir des itinéraires où elles étaient plus difficiles, il semble qu'il soit néanmoins possible de déterminer certaines routes et de discuter l'utilisation qui a pu en être faite. Ces examens nécessite toutefois, au préalable, un rappel quelque peu détaillé des conditions océaniques elles-mêmes.

I. Les conditions physiques de l'Océan Indien (1)

L'Océan Indien couvre en gros 75 millions de kilomètres carrés. Sur trois côtés, des façades continentales le délimitent nettement : l'Afrique à l'Ouest ; les côtes malaises et indonésiennes à l'Est ; au Nord enfin, la péninsule indienne s'avance en coin vers le Sud et détermine ainsi deux profondes échancrures, la Mer d'Oman et le Golfe du Bengale dans lesquelles l'Océan prend des caractères de mer intra-continentale, caractères qui s'accentuent dans les deux appendices de la Mer Rouge et du Golfe Persique. En revanche, vers le Sud, la limite est beaucoup moins visible : l'Océan Indien s'ouvre très largement sur l'Océan Austral et ses frontières sont ici purement hydrologiques ; on a coutume de les voir le long du 40° parallèle Sud dans la zone de convergence subtropicale au-delà de laquelle la température des eaux s'effondre brusquement avec l'apparition en surface d'eaux subantarctiques plus froides.

I. — *Les fonds sous-marins et les eaux profondes.*

Du point de vue de la nature de ses fonds (fig. 1), l'Océan Indien est partagé en une série de bassins, petits et morcelés dans l'Ouest, plus larges et mal sondés dans l'Est qui se répartissent grossièrement dans le sens méridien, séparés par des dorsales et des hauts-fonds. La dorsale la plus importante (Dorsale du Carlsberg), part de l'île de Socotra et se dirige vers l'archipel des Chagos où elle est rejointe par une dorsale secondaire, celle qui porte les îles Laquedives, Maldives et les Chagos elles-mêmes. Cette dorsale « fondamentale » se continue ensuite vers le Sud en direction de l'îlot Rodriguez et se prolonge enfin dans l'Océan Austral par les îles Amsterdam, St-Paul et Kerguelen. D'autres dorsales de moindre importance s'alignent également dans une direction méridienne ou sub-méridienne, telles celle portant les Seychelles et les îles Amirantes au Nord de Madagascar, celle des Mascareignes à l'Est de la Grande Ile, celle, tout à fait à l'Est de l'Océan Indien, des îles Andaman, Nicobar et Mentawai.

Entre ces dorsales et ces hauts-fonds émergés ou non, des bassins plus ou moins profonds sont enserrés : bassin d'Arabie entre la dorsale du Carlsberg et celle des Maldives-Laquedives; bassin des Mascareignes

(1) Cette mise au point très simplifiée est inspirée essentiellement des ouvrages suivants :

DOBBY : *Winds and fronts over Southeast Asia*, Geographical Review, 1945.

VALLAUX : *Géographie générale des mers*, Paris, 1933.

SVERDRUP-JOHNSON FLEMING : *The oceans, their physics, chemistry and general biology*, 1060 p., New-York, 1949.

P. PEDELABORDE : *Les Moussons*, 208 p., A. Colin, Paris, 1958.

GUILCHER : *Cours d'océanographie*, CDU, Paris, 1954.

entre cette même dorsale du Carlsberg et celle des Seychelles ; bassin Indo-Australien, le plus vaste, à l'Ouest et au Nord de l'Australie.

Dans l'ensemble les profondeurs moyennes de l'Océan Indien demeurent inférieures à celles des autres océans. Il existe cependant des fosses ; surtout dans le Sud-Est (Fosse Wharton, 6460 m. ; fosse de

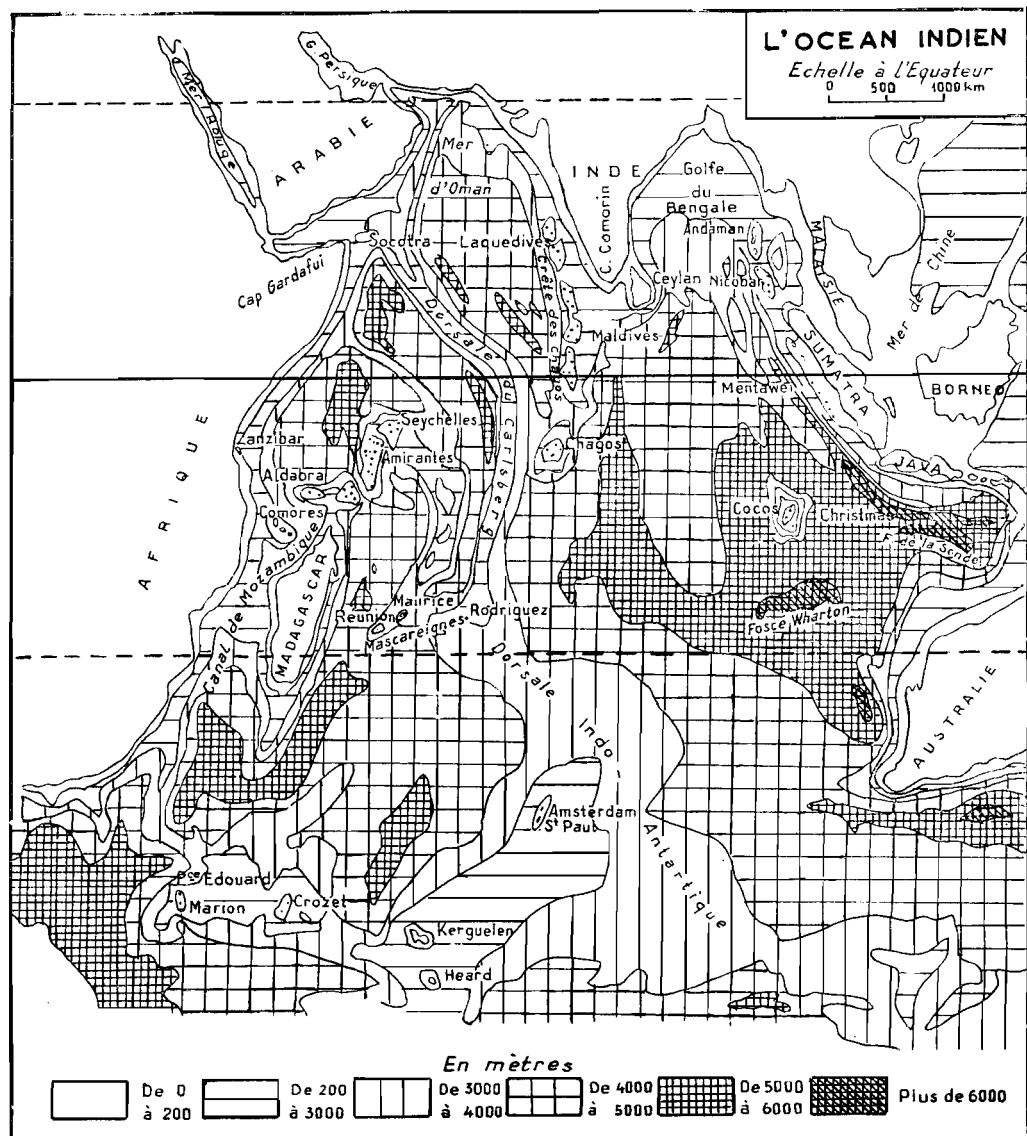


Figure I

la Sonde, 7460 m.) mais les fonds inférieurs à 5000 m. prédominent. Dans le Nord (Mer d'Oman et Golfe du Bengale) et au Sud-Ouest (Canal de Mozambique), les profondeurs ne dépassent guère 3000 m. L'existence des hauts-fonds ou des bas-fonds se traduit en surface par des colorations diverses de la mer (les sables coralliens et d'autres dépôts meubles des hauts-fonds, par exemple, reviennent parfois en surface sous l'effet d'une houle profonde et provoquent une coloration en jaune ou en vert) et par des faits d'agitation des eaux que les conditions météorologiques ne suffisent pas à expliquer (la marée, pourtant en général insensible au large, se révèle sur les hauts-fonds par des courants assez forts, distincts des courants généraux).

La stratification des eaux au-dessous de la surface montre l'existence de trois couches superposées. Au-dessous de 2.000 m., l'eau « profonde » ; au-dessus, l'eau de l'Océan Indien Equatorial et, encore au-dessus, l'eau de l'Océan Indien Central, cette dernière ayant sa limite méridionale qui coïncide avec la Convergence Subtropicale. Un flot originaire de la Mer Rouge pénètre en lange de haute salinité qui plonge de — 500 m. à — 1.250 m. de 8° N jusqu'à 20° S. Les eaux des profondeurs moyennes et grandes sont en général de température assez basse. Sous la couche superficielle épaisse de 75 à 100 m. et aux températures en général assez élevées et uniformes quelle que soit la longitude, couche sur laquelle nous reviendrons en détail plus loin, on observe une brusque descente thermique dépassant souvent 10° C par 50 m. de profondeur, au-delà de laquelle, la chute de température devient moins rapide et les eaux des grandes profondeurs se stabilisent entre 3° C et 1° C. La brutale baisse des températures au-dessous de la couche superficielle apparaît particulièrement notable au Nord de l'équateur.

Quant à la salinité, on constate un maximum de surface très marqué au voisinage de la Mer d'Oman et au débouché de la Mer Rouge. Avec la profondeur, la salinité décroît graduellement jusqu'à atteindre une valeur constante de 34,76 % vers 2500-3000 m.

Les eaux de surface, elles, sur lesquelles nous allons nous attarder davantage, ressentent très fortement l'influence des conditions atmosphériques sus-jacentes.

2. — *Les mouvements dans les basses couches de l'atmosphère sur l'Océan Indien.*

Placé à cheval sur l'équateur, l'Océan Indien s'étend à la fois dans l'hémisphère Nord et dans l'hémisphère Sud. Mais ici, la zonation climatique classique à ces latitudes se trouve perturbée par l'existence de vents saisonniers alternant, les moussons. Ces vents composent la dominante du régime météorologique de ces régions et gouvernent

en grande partie les conditions thermiques et dynamiques des eaux de surface.

Un bref rappel du mécanisme théorique de la circulation atmosphérique dans les basses couches de la zone inter-tropicale semble ici nécessaire. En considérant les cartes des vents et des pressions au sol, on s'aperçoit que la zone intertropicale peut se diviser en trois bandes parallèles étirées d'Ouest en Est :

— entre les 20° et 40° parallèles, aussi bien dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère austral, existe une bande discontinue de cellules anti-cycloniques appelée « zone de hautes pressions subtropicales ». Ces cellules n'existent que dans les basses couches de l'atmosphère et se localisent essentiellement sur les océans et surtout dans les secteurs orientaux de ceux-ci. Elles semblent résulter d'un affaissement de l'air à la droite du Jet-Stream, ce grand courant stratosphérique des latitudes moyennes circulant d'Ouest en Est ;

— entre ces hautes pressions et l'équateur, l'air s'écoule mais, dévié par la force de Coriolis (force due à la rotation terrestre), il prend très souvent une direction SE-NW dans l'hémisphère Sud et NE-SW dans l'hémisphère Nord : ce sont les alizés austral et boréal. Ces vents sont en général réguliers et doux (20 km/h. en moyenne) mais leur constance tant en direction qu'en ce qui concerne leur régularité est loin d'être absolue : il se produit parfois des « pannes d'alizés » fréquentes dans l'Ouest des océans et nous verrons plus loin les modifications survenant dans la direction de ces vents ;

— enfin, la région équatoriale est une zone de convergence entre l'alizé boréal et l'alizé austral. Cette convergence provoque la prédominance des mouvements ascendants d'où la faible pression au voisinage du sol (aussi cette bande est-elle appelée « zone des basses pressions intertropicales ») et la faiblesse du gradient horizontal d'où résulte l'absence de vents (zone des calmes équatoriaux ou « doldrums »).

Tel est le schéma théorique de la répartition des pressions et de la circulation troposphérique dans la zone intertropicale. De nombreuses nuances sont à apporter. Il faut d'abord signaler que cette trizonation n'affecte que les couches les plus basses de l'atmosphère (sur 3 ou 4 km. d'épaisseur en partant du sol) et qu'au-dessus, on observe partout une diminution graduelle de la pression et de la température et l'établissement d'un régime permanent de vents d'Ouest ou d'Est selon la saison. D'autre part, dans les basses couches atmosphériques, il faut tenir compte de la translation saisonnière que subissent ces zones. En effet, pendant l'été boréal (juillet), ces zones (hautes pressions subtropicales, zone des alizés, basses pressions intertropicales) émigrent vers le Nord : elles retournent vers le Sud au cours de l'hiver (janvier), tout en demeurant superposées en latitude. L'axe des basses pressions intertropicales oscille ainsi en moyenne entre 17° S et 8° N en janvier et 2° N et 27° N en juillet. Dans le secteur de l'Océan

Indien, en particulier, le déplacement saisonnier atteint une ampleur exceptionnelle (37° sur le méridien de Madras !), remontant très loin vers le Nord au cours de l'été boréal pour se localiser au Sud de l'Himalaya et redescendant jusqu'au voisinage du 8° parallèle Sud pendant l'été austral. Les causes de cette oscillation et les hypothèses qui ont été formulées à son égard (hypothèse thermique aujourd'hui quasiment abandonnée, hypothèse dynamique planétaire, hypothèse orographique, hypothèse des poussées d'alizés — « surges » — et des aspirations s'exerçant sur la zone de convergence intertropicale...) nous entraîneraient, si nous les examinions, hors du cadre de cet article.

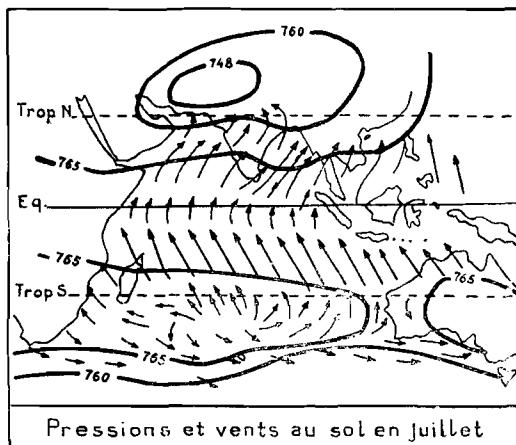
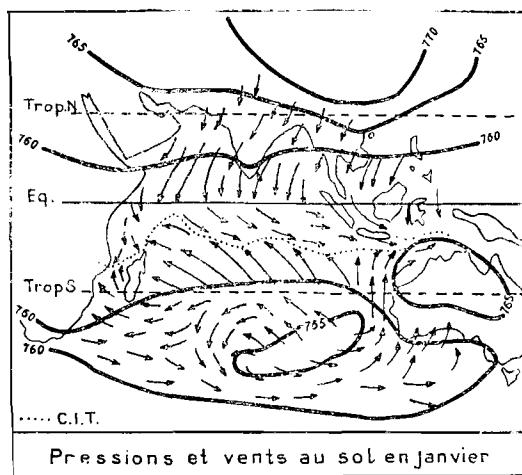


fig. II

La position selon la saison de ces zones par rapport à l'équateur peut amener les alizés à franchir ce dernier et à pénétrer ainsi dans l'hémisphère opposé et donc à subir une déviation contraire à celle de leur hémisphère d'origine : vers la droite dans l'hémisphère Nord, vers la gauche dans l'hémisphère Sud. Cette pénétration dans l'hémisphère opposé atteint une très grande ampleur sur l'Océan Indien et est à l'origine du flux alterné des moussons (fig. 2).

— en janvier, l'alizé de S.E. occupe son secteur le plus méridional : il souffle de 2° S à 10° S sur toute la partie centro-méridionale de l'Océan Indien comme un vent de S.E. en moyenne ; cependant, au voisinage du continent australien, la nécessaire divergence autour de

l'aire des hautes pressions jointe à l'appel du continent surchauffé devenu centre de basses pressions, tendent à le dévier et à le transformer en un vent de Sud et même de S.W. qui souffle sur les côtes de Java et de Timor. L'alizé septentrional, lui, souffle de N.E. vers le S.W. dans le Nord de l'Océan Indien ; puis il franchit l'équateur et devient un vent NW-SE : c'est la mousson d'hiver asiatique. La zone de convergence intertropicale (C.I.T.) se situe alors au Sud de l'équateur géographique, à peu près le long du 7° parallèle de l'hémisphère austral mais, dans sa partie occidentale, elle peut descendre plus au Sud et toucher Madagascar qui bénéficie ainsi de vents de Nord et même de N.W. s'opposant à l'alizé austral. Dans le Canal de Mozambique même, dans cette mer chaude qui agit comme un centre local de basses pressions et qui, de ce fait, attire la C.I.T., celle-ci peut en s'incurvant, atteindre des latitudes voisines de 15 ou même 20° S.

Ce schéma moyen ne subit que de très légères modifications en février.

— en mars commence la remontée vers le Nord du système tri-zonal. Si l'alizé austral présente des caractères semblables à ceux des mois précédents dans l'hémisphère Sud, en revanche l'alizé de N.E. voit sa limite régresser vers le Nord : il n'atteint plus que Ceylan, la Malaisie et Bornéo et ce n'est plus qu'au voisinage des Célèbes qu'il continue à franchir l'équateur. Sur la Mer d'Oman, l'Inde et le Golfe du Bengale, l'alizé septentrional a complètement disparu et est remplacé par un flux de S.W. dans le Nord du Golfe du Bengale (ainsi ce golfe voit-il souffler en ce moment de l'année, deux vents contraires de part et d'autre d'une ligne de discontinuité allant du détroit de Palk jusqu'à Arakan). L'axe de la C.I.T. demeure toujours au Sud de l'équateur, vers 7 ou 8° S mais le long de cette dernière, la zone des calmes équatoriaux (doldrums) s'est considérablement élargie.

— en avril, le recul de l'alizé septentrional se poursuit. Seuls, Mindanao, les Célèbes, la mer de Soulou et le N.E. de Bornéo restent affectés par des vents de secteur N.E. Mais pendant ce mois, les vents venus de l'hémisphère austral (alizé de S.E. franchissant l'équateur et devenant un vent de S.W. ou mousson d'été) règnent sur tout le Nord de l'Océan Indien et pénètrent jusque dans le Golfe du Siam. Dans l'hémisphère Sud, l'alizé austral ne subit plus de déviation au voisinage de l'Australie où le refroidissement du sol a fait disparaître les basses pressions.

— le mouvement de recul de l'alizé septentrional et d'avance de l'alizé austral se poursuit en mai : l'alizé austral n'atteint toujours pas l'équateur dans la partie orientale de l'Océan Indien mais à l'Ouest du méridien 90° E, il le franchit et devient un vent de S.W. régnant sur tout le Nord de l'océan. La zone des doldrums affecte une forme triangulaire occupant toute la Malaisie, Sumatra, Bornéo, les Philippines et l'Indochine.

— en juin, tout l'Océan Indien est soumis à la mousson de S.W. qui assume une trajectoire parabolique ; une partie, également originale de l'alizé de S.E. traverse l'équateur entre Sumatra et les Célebes et n'étant que très légèrement dévié sur la droite, ce flux touche Bornéo et la Mer de Chine et les Philippines comme un vent de Sud. Les doldrums ont pratiquement disparu. Cette situation persiste pendant tout le mois de juillet et le mois d'août.

— en septembre, si les vents de secteur S.W. demeurent sur la Mer d'Oman et le Golfe du Bengale, en revanche, ils vont loin vers le Nord dans la région de Bornéo et sur la Mer de Chine.

— en octobre, les masses d'air originaire de l'alizé austral cessent de franchir l'équateur à l'Est de 80° E et une nouvelle zone de doldrums se constitue sur les îles de la Sonde. Mais à l'Ouest de 80° E, l'alizé de S.E. continuant de passer dans l'hémisphère Nord, souffle toujours de S.W. sur la Mer d'Oman et même franchement d'Ouest entre l'équateur et 10° N jusqu'au Golfe du Siam. Le Golfe du Bengale est à ce moment-là à l'abri aussi bien des vents de N.E. que de S.W. ou de Sud et une tache de doldrums s'y est installée.

— enfin, en novembre, les alizés de N.E. ont reconquis presque toute la zone au Nord du 10° parallèle Nord, s'avancant loin vers le Sud dans le secteur des îles de la Sonde mais, plus à l'Ouest, ne dépassant guère Ceylan ; les alizés de S.E. se confinent dans l'hémisphère Sud, leur limite coïncide avec le 5° parallèle Sud ; entre les deux alizés, la ceinture des doldrums est pleinement reconstituée. Ce schéma persiste en décembre avec une seule altération : le commencement du franchissement de l'équateur par l'alizé septentrional qui va s'accentuer dans le mois suivant.

3. — *Les eaux de surface et leurs mouvements.*

Les eaux de surface de l'Océan Indien sont influencées, tant en ce qui concerne leur température qu'en ce qui concerne leurs mouvements par ce rythme saisonnier des vents.

Températures : Dans l'ensemble, bien sûr, les températures des eaux de surface croissent sensiblement vers le Nord à partir de la Convergence Subtropicale ; partout, elles restent élevées (au-dessus de 20° C) et l'Océan Indien apparaît donc comme un océan chaud. Cependant des variations sont observables au cours des mois. En août, sous l'effet de la mousson de S.W., les plus basses températures, inférieures à 22° C, se rencontrent sur les côtes S.E. de l'Arabie et la côte orientale de l'Afrique. Les plus hautes se localisent au fond des mers intracontinentales dépendant de l'Océan Indien, dans les culs-de-sac du Golfe Persique et de la Mer Rouge (30,32 et même plus de

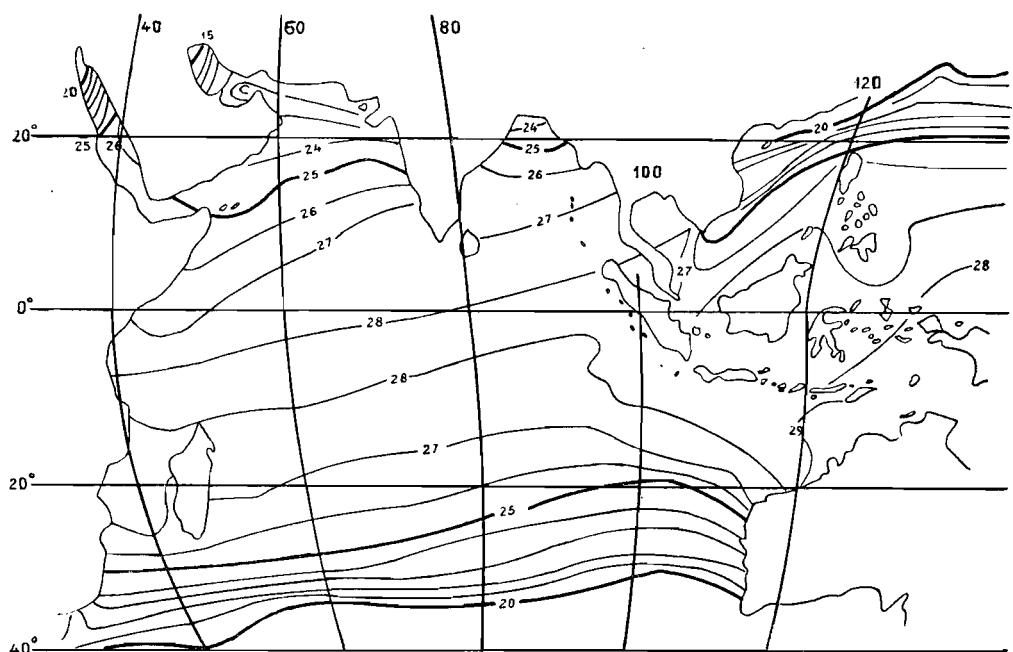
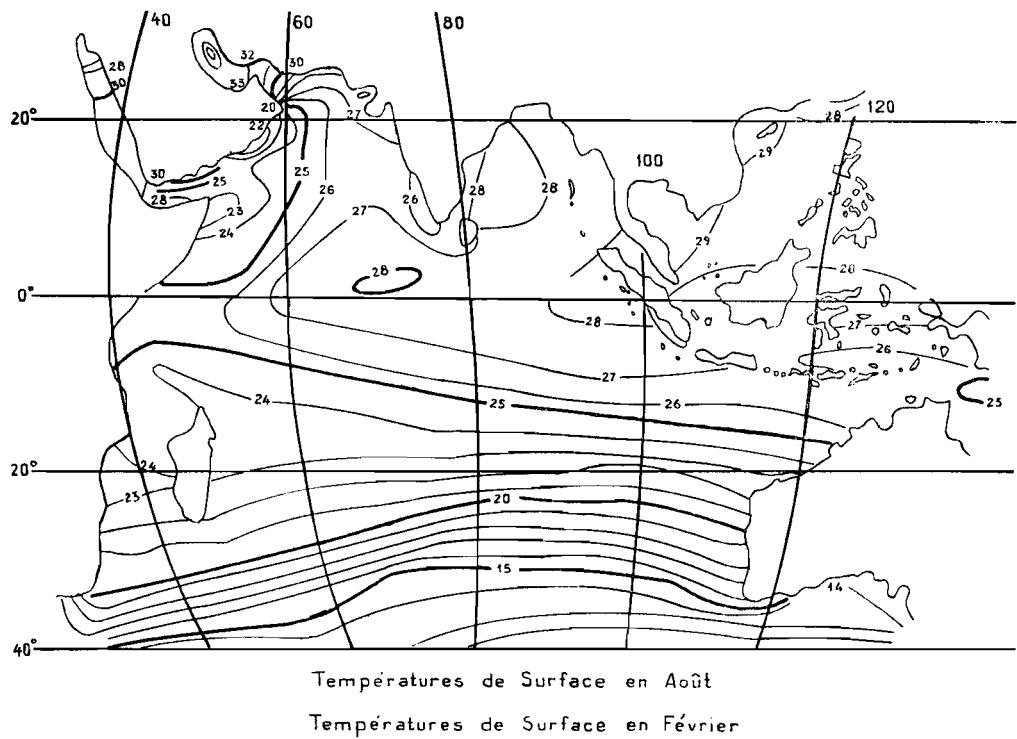


Figure III. D'après Sverdrup - Johnson - Fleming
Isothermes de Février et d'Août à la surface de l'Océan Indien

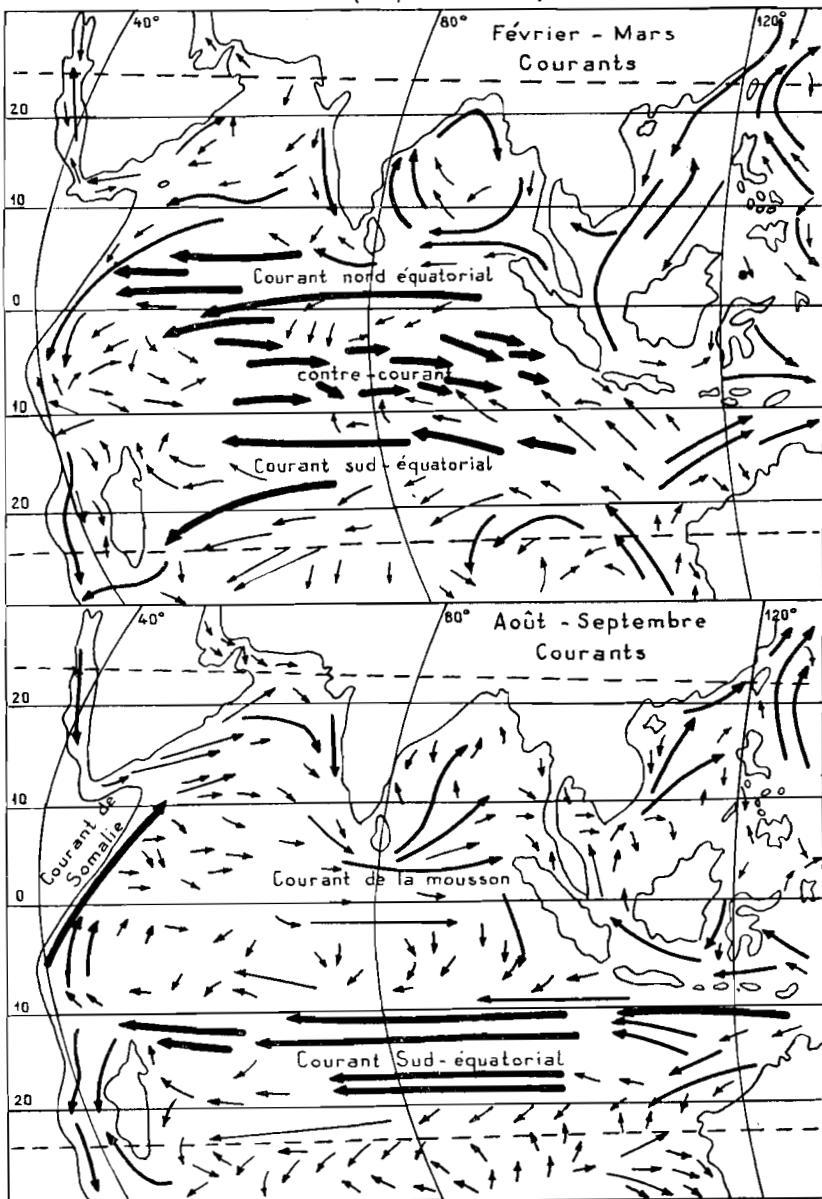
33° C) ainsi que dans la Mer d'Oman et le Golfe du Bengale. Au contraire, en février la mousson d'hiver abaisse les températures de 2 ou 3° C dans ces deux échancreures septentrionales. Plus on va vers le Sud, plus les températures ont tendance à rester assez uniformes en toutes saisons : le long de l'équateur, l'amplitude ne dépasse guère 2 ou 3° C (Août : maximum de 28° C dans la partie la plus orientale ; février : 28° C à peu près partout). En plus au Sud encore, le long du Tropique du Capricorne, toute l'année on observe en surface des moyennes de 25 ou 26° C. La plus forte influence continentale du secteur septentrional de l'Océan Indien explique ces contrastes. (fig. 3).

Courants : (fig. 4) En ce qui concerne les courants océaniques de surface, les choses sont beaucoup plus complexes car se combinent un mécanisme général de valeur planétaire et des oscillations saisonnières régionales. Là aussi, la partie méridionale de l'Océan Indien manifeste une stabilité plus grande.

— dans la partie méridionale de l'Océan Indien, un système anticyclonique (c'est-à-dire en sens contraire du mouvement des aiguilles d'une montre) semble dominer.

Eté austral : tout à fait au Sud, au voisinage de la Convergence Subtropicale, les eaux sont affectées d'un déplacement d'Ouest en Est, de l'Afrique du Sud vers l'Australie. En été austral, ce courant s'incurve avant de toucher l'Australie et remonte vers le Nord en longeant les côtes occidentales de ce continent. Vers 20° S, une première division s'opère : une petite partie des eaux pénètre dans l'Océan Pacifique en se glissant dans la Mer de Timor et la Mer d'Arafura ; le reste, continuant le mouvement amorcé dans le sens contraire des aiguilles d'une montre se dirige vers l'Ouest sous le double effet d'un mécanisme général d'ordre planétaire (déviation vers la gauche dans l'hémisphère Sud) et de l'influence des alizés de S.E. Ainsi entre 20° et 10° S, le Courant Sud-Equatorial entraîne les eaux d'Est en Ouest à une vitesse d'ailleurs médiocre (25-30 km par jour). Dans son déplacement vers le continent africain, les eaux s'échauffent et le courant prend les caractères d'un courant chaud. Le Courant Sud-Equatorial heurte Madagascar à peu près à la latitude de Tamatave et il se divise alors en deux branches. Une branche méridionale suit les côtes malgaches et va rejoindre le courant Ouest-Est des latitudes supérieures, bouclant ainsi le circuit anticyclonique tandis qu'une petite partie des eaux contourne le Cap Sainte-Marie et remonte dans le Canal de Mozambique. La deuxième branche, la plus importante, remonte vers le Nord de Madagascar et touche le continent africain au Cap Delgado ce qui entraîne une nouvelle division des eaux : vers le Nord, un courant se forme le long des côtes du Tanganiyka et de la Somalie ; au Sud, toujours le long des côtes africaines, les eaux descendent le Canal de Mozambique : c'est le Courant de Mozambique qui, plus au Sud, prend le nom de Courant des Aiguilles. Ainsi le Canal de

Fig. IV Courants de surface de l'Océan Indien
(d'après Guilcher)



Mozambique est-il parcouru par deux courants de sens contraires et inégaux en force : l'un orienté Sud-Nord, le long des rivages malgaches ; l'autre, le plus important, orienté Nord-Sud, le long de l'Afrique ; leur rencontre engendre dans cette mer étroite, la formation de nombreux contre-courants encore mal étudiés.

Hiver austral : Pendant l'hiver austral dans ce même secteur de l'Océan Indien méridional, le courant Ouest-Est de l'extrême Sud a tendance à gagner directement le Pacifique en longeant les côtes de l'Australie méridionale et le mouvement anticyclonique des eaux est donc moins marqué. Le courant Sud-Equatorial atteint pourtant pendant cette saison sa plus grande vitesse et sa plus forte régularité puisque les alizés austraux sont les mieux marqués alors.

Il est d'ailleurs renforcé par les eaux du Pacifique qui cette fois, pénètrent dans l'Océan Indien en empruntant toujours le passage que constituent les mers de Timor et d'Arafura. Les mêmes divisions et sub-divisions s'opèrent au contact des côtes malgaches d'abord, puis, des côtes africaines mais deux faits sont à noter : d'une part, le Courant de Mozambique s'accélère et s'intensifie ; d'autre part, la branche au Nord du Cap Delgado n'étant plus contrariée par la mousson asiatique mais au contraire favorisée par les vents de S.W. (mousson océanique), donne un courant très puissant remontant beaucoup plus au Nord qu'en été austral, jusqu'au Cap Gardafui et même au-delà : c'est le courant de Somalie.

— dans la partie centrale et septentrionale de l'Océan Indien, c'est-à-dire, en moyenne au Nord de 10° S, les variations saisonnières dans les courants de surface sont beaucoup plus fortes.

En austral : Pendant la mousson de N.-E., le courant Nord-Equatorial est bien développé et son axe suit à peu près l'équateur. Il est essentiellement dû aux vents de N.E. avec déviation normale sur la droite (hémisphère Nord). Un Contre-Courant Equatorial existe aussi en cette saison, le long du 7^e parallèle Sud. C'est donc en cette période que les courants de surface de l'Océan Indien se rapprochent le plus du schéma océanique classique des latitudes intertropicales, schéma qu'on retrouve dans l'Océan Atlantique comme dans l'Océan Pacifique mais alors en toutes saisons : deux courants orientés Est-Ouest (courants Nord-Equatorial et Sud-Equatorial) et un contre-courant de sens inverse (Contre-Courant Equatorial) situé dans le lit des doldrums. Une différence persiste cependant : dans l'Océan Indien, l'ensemble du système est rejeté vers le Sud et le Contre-Courant Equatorial, au lieu de chevaucher l'équateur est à plusieurs degrés au Sud de celui-ci.

Le long de l'Afrique Orientale, le Courant Nord-Equatorial s'incurve vers le Sud sous l'effet de la mousson de Nord-Est, gênant ainsi l'extension du Courant de Somalie. Plus au Nord, dans la Mer

d'Oman et dans le Golfe du Bengale, deux circuits s'organisent dans le sens des aiguilles d'une montre : dans la Mer d'Oman, le courant Nord-Equatorial monte haut en latitude, jusqu'au voisinage du Cap Gadaufui. Une petite partie des eaux pénètre dans la Mer Rouge jusqu'à l'isthme de Suez en longeant les côtes d'Arabie pour en revenir le long de la côte africaine ; la plus grande partie suit la côte S.E. de l'Arabie, va faire un crochet dans le Golfe Persique et redescend vers le Sud en suivant la côte des Malabars. Dans le Golfe du Bengale, la gyration est plus manifeste : à partir de Ceylan, les eaux remontent la côte de Coromandel pour redescendre le long des côtes siamoises et malaises. Enfin, en Mer de Chine, sous l'effet de l'alizé septentrional les eaux du Pacifique glissent le long de l'Indochine, de Sumatra et de Java avant de repénétrer dans l'Océan Pacifique pour alimenter le Contre-Courant Equatorial Pacifique.

Hiver austral : Les mêmes circuits existent dans la Mer d'Oman et dans le Golfe du Bengale. Mais la mousson de S.W. souffle, aussi le Contre Courant Equatorial disparaît-il complètement, remplacé par un courant de mousson orienté Ouest-Est. C'est à ce moment, nous l'avons vu, que le Courant de Somalie devient puissant (70-80 et même 120 milles à l'heure). Ses eaux s'étalent dans la Mer d'Oman en se réunissant à celles issues du Golfe d'Aden et, en s'étalant, elles perdent de leur force (40,30 puis 20 milles). La rencontre avec la côte indienne entraîne un infléchissement vers le Sud-Est et la reprise d'une vitesse légèrement plus grande (jusqu'à 30 milles). De même, dans le Golfe du Bengale, le courant issu du grand courant de mousson Ouest-Est, encore rapide au Cap Comorin et à Ceylan, s'épanouit dans le golfe qu'il emplit tout entier sauf quelques girations secondaires sur la côte indienne. Enfin, en Mer de Chine, toujours sous l'effet de la mousson de S.W., un courant s'établit de direction opposée à celle existant en été austral.

II. Discussion

A la lueur de ces faits de géographie physique bien établis, est-il possible de concevoir des routes maritimes naturelles portant directement ou indirectement d'Insulinde ou d'Afrique d'une part, vers Madagascar, d'autre part ? On sait que la Grande Ile doit beaucoup dans bien des domaines, à l'Indonésie. Des migrations de peuples se sont-elles produites à travers l'Océan Indien ? Mais le long de quels itinéraires et profitant de quels vents ou de quels courants favorables ? Plusieurs hypothèses ont été envisagées dont il convient maintenant d'examiner en détail les possibilités.

Une première route, la plus directe, peut, théoriquement, porter de Java vers Madagascar : celle du grand Courant Sud-Equatorial.

Mais il faut tout de suite faire une réserve : sans qu'elle apparaisse absolument impossible au cours de l'été austral, cette route semble peu propice en cette saison. Vers février-mars, en effet, la position très australe du courant Sud-Equatorial permet entre lui et les îles de la Sonde l'existence de courants secondaires qui, dans l'ensemble, portent plutôt vers le N.W. et qui viennent buter vers 10° S au large des côtes Sud-occidentales de Sumatra et occidentales de Java contre le Contre-Courant Equatorial dirigé d'Ouest en Est. En revanche, vers août-septembre, le Courant Sud-Equatorial, bien établi, puissant, frôle les rivages méridionaux de Java et suit une trajectoire très rectiligne le long du 10° parallèle Sud, de l'Australie du N.W. jusqu'au voisinage du Cap d'Ambre. Bien plus, des dérives ou des courants secondaires partant de l'extrême occidentale de Java, voire de l'Ouest de Sumatra permettent, de ces îles, une liaison aisée avec le courant principal : les ponces dues à l'explosion du Krakatau, volcan situé entre Java et Sumatra, ont voyagé selon ce trajet qui les a fait en partie échouer sur les côtes malgaches. L'abordage, dans l'hypothèse de l'utilisation de cette route maritime naturelle, aurait donc pu se faire entre la baie d'Antongil et le cap d'Ambre bien qu'en utilisant des courants secondaires qui, à partir des longitudes de 50-60° E portent vers le S.W., il y ait eu la possibilité, encore une fois toute théorique, de débarquement sur les secteurs les plus méridionaux des côtes orientales de Madagascar et même, en continuant la circumnavigation, dans le secteur côtier Cap Sainte-Marie - Tuléar - Morondava !

Un tel itinéraire direct Java-Madagascar ne rencontre donc pas, à priori, d'obstacle insurmontable au cours de l'hiver austral, saison pendant laquelle les cyclones tropicaux sont absents de cette zone. Cependant, il convient de noter des présomptions de preuves pouvant infirmer cette hypothèse. Le trajet direct représente une distance de près de 6000 km. dans un désert marin sans escale. Nulle île ne se rencontre le long de cette route permettant soit des reconnaissances successives sans cesse poussées plus loin vers l'Ouest, soit un ravitaillement pour des groupes en migration. Aucune île sauf, tout à fait à l'Ouest, l'archipel des Mascareignes mais est-il logique de penser que ces seules escales naturelles soient demeurées inhabitées avant l'arrivée des Européens alors que la Grande Terre plus à l'Ouest avait cessé de l'être depuis fort longtemps ?

Si cette route directe Insulinde-Madagascar, sans être absolument inutilisable, reste néanmoins difficile à concevoir, en revanche, une autre série d'itinéraires présente des conditions plus favorables. Le peuplement de Madagascar, en effet, a pu se faire non en traversant en ligne droite l'Océan Indien, mais par une succession de relais en longeant les côtes septentrionales de cet océan, c'est-à-dire par cabotage. Trajet beaucoup plus long certes mais combien plus aisés et moins aléatoire, exempt des dangers qui attendent des navigateurs aux techni-

ques encore rudimentaires en plein milieu d'immensités maritimes totalement inconnues.

Selon DESCHAMPS, reprenant certaines hypothèses avancées par ses prédécesseurs, le peuplement de Madagascar se serait effectué par la « route du Nord », sous forme, si l'on peut dire, de « sauts de puces », amenant, d'abri en abri, d'escales en zones de séjour plus ou moins temporaires, de l'Insulinde vers les îles Nicobar, de ces dernières à Ceylan ou dans le Sud de la péninsule indienne, de là, à Socotra et sur la côte orientale d'Afrique, après quoi restait à accomplir seulement la traversée du Canal de Mozambique, avec possibilité de prendre appui sur l'archipel des Comores. Cette hypothèse est séduisante, que l'on envisage ou non un séjour prolongé des Indonésiens en terre africaine; il convient maintenant de l'examiner elle aussi. Pour plus de commodité, nous décomposerons cette route en tronçons successifs.

A partir de Bornéo, des Célèbes, de Java ou de Sumatra, vers la côte orientale de la Malaisie, le trajet semble exempt de difficultés majeures : il est possible de caboter sans perdre de vue la terre bien que la navigation dans les détroits puisse présenter des difficultés. Néanmoins, un cabotage, serrant de près des côtes, aidé en août-septembre par un petit courant orienté du Sud vers le Nord dans le détroit de Malacca, rend l'hypothèse plausible. A partir de la côte orientale de la Malaisie (ou encore de la côte Nord-Ouest de Sumatra), une grande branche du Courant Nord-Equatorial porte, au cours de l'hiver boréal, droit sur Ceylan, escale possible, puis au-delà, jusque sur les côtes de Somalie, du Kenya et du Tanganyika. Seule l'époque importe car, pendant l'été boréal, le courant de mousson provoque une dérive vers l'Est (à remarquer d'ailleurs que l'existence de ce courant de direction opposé a pu jouer comme facteur psychologique : il laisse entrevoir à des émigrants la possibilité éventuelle de revenir sur leurs pas). Toujours pendant l'hiver boréal, le courant s'incurve vers le Sud le long de la côte somalienne et permet ainsi un débarquement entre le Cap Gardafui et Zanzibar. Donc, le trajet Indonésie-Afrique par la « route du Nord » semble facilement réalisable à condition de profiter de la saison propice, de la même manière qu'apparaîtrait concevable un mouvement migratoire vers l'Afrique (et au-delà vers Madagascar) de peuples issus de l'Arabie ou des régions côtières du Golfe d'Oman : les courants de ce golfe sont en effet affectés d'un mouvement giratoire dans le sens des aiguilles d'une montre au cours de l'hiver boréal.

Reste à envisager le trajet, infiniment plus court mais combien plus difficile, des côtes africaines vers les côtes malgaches. Au contact de l'Afrique, le long du 10° parallèle Sud, les courants d'Est divergent en toutes saisons. En toutes saisons également, le courant de Mozambique porte vers le Sud le long de la côte dont on lui a donné le nom. En hiver austral, l'autre rive du Canal de Mozambique est

parcourue par un courant de sens opposé (Sud-Nord) qui lui, longe les côtes malgaches. On conçoit ainsi que l'axe médian de cette mer le long duquel se frôlent les courants de sens opposé, puisse présenter bien des aléas à la navigation sans interdire, en louvoyant, un itinéraire grosso-modo NW-SE. En été boréal, le grand courant Sud-Nord à l'Ouest de la Grande Ile disparaît presque entièrement ne laissant subsister que des dérives beaucoup plus faibles de même sens que lui, surtout à la latitude du tropique du Capricorne. Par contre, le Courant de Mozambique, moins fort, existe toujours et des dérivations qui en sont issues, s'étalent dans le nord et le centre du Canal, portant d'abord de NNW à SSE, puis de NW à SE sous 20° de latitude Sud. Et si l'on envisage une escale aux Comores, on voit que deux petits courants en cette saison rejoignent l'archipel et la Grande Ile, parallèles entre eux, l'un amenant vers la Betsiboka, l'autre dirigeant vers le N.-O.

Certes, le heurt des courants dans une mer si étroite, la fréquence des dépressions tropicales en été, les brumes fréquentes, voire les puissantes marées peuvent accroître les difficultés de la navigation dans ce secteur et rendre dangereuse la liaison Afrique-Madagascar. Cela suffit-il, comme l'a fait GRANDIDIER, pour écarter définitivement cette route ? C'est d'ailleurs aujourd'hui une traversée routinière qu'accomplissent presque quotidiennement les boutres assurant les transports entre Majunga, les Comores et certains points de la côte d'Afrique.

Ainsi, qu'il s'agisse d'Africains venus à Madagascar (et ayant pu emprunter des techniques nautiques à d'autres peuples plus marins qu'eux, comme les Arabes) ou d'Indonésiens ayant transité pendant un temps plus ou moins long en Afrique Orientale, le peuplement de Madagascar a très bien pu s'effectuer par le passage du Canal de Mozambique dans sa partie centrale ou septentrionale.

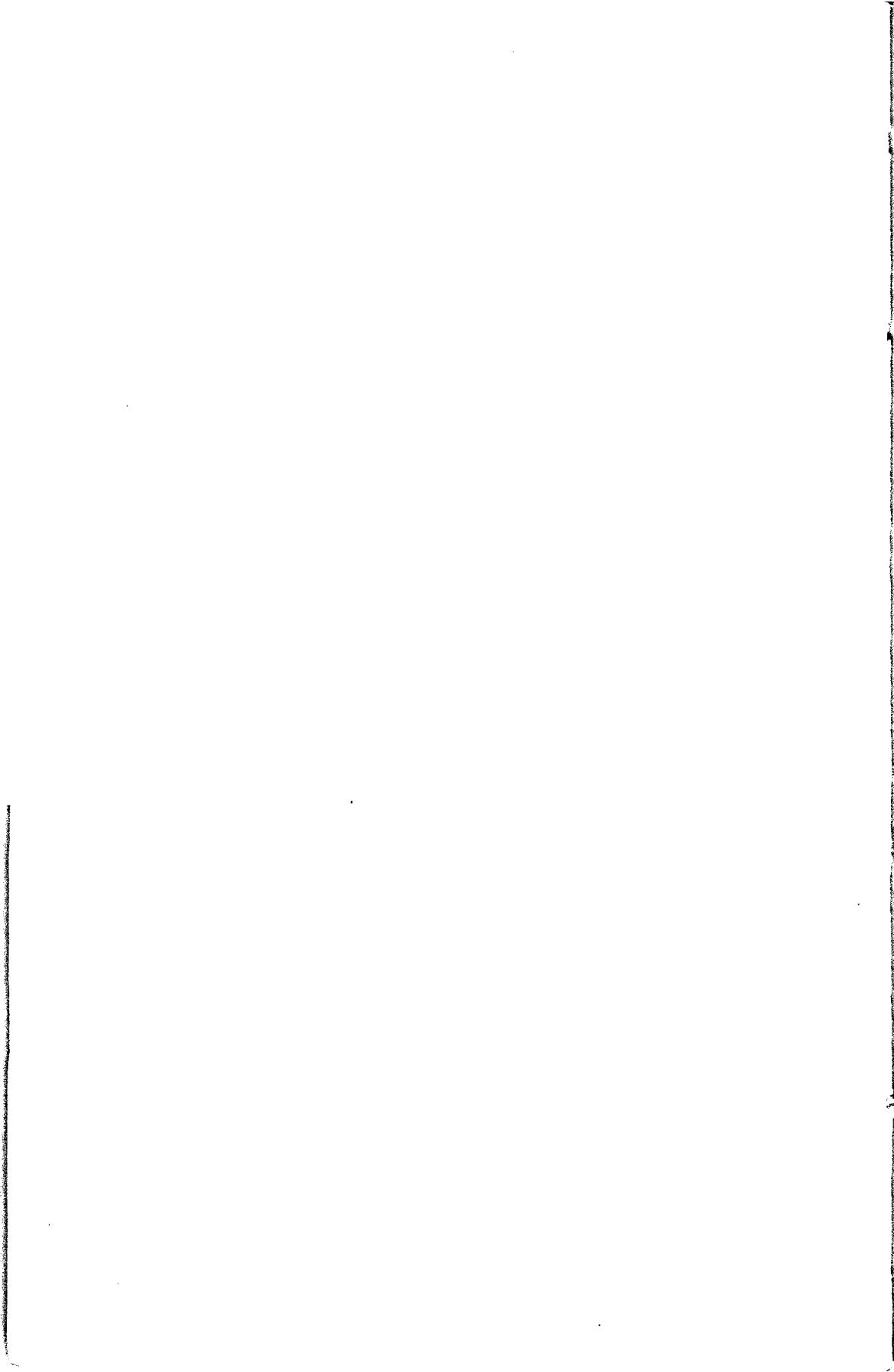
Nous nous garderons bien, au terme de cette étude, de conclure en faveur de l'une ou l'autre hypothèse. Il est cependant juste de faire remarquer que si certaines routes semblent, en certaines saisons, plus propices ou plus difficiles que d'autres, aucune ne peut, à la lueur des seuls éléments qu'apportent les données physiques de l'Océan Indien être absolument écartée ou absolument admise. Que de cette incertitude, on puisse tirer ici la preuve que le déterminisme géographique n'existe pas.

RÉSUMÉ

Soa ihany fa nohazzavain' Andriamatoa G. DONQUE ny lâlana andranomasina nomban' ireo razamben' ny Malagasy. Tokony hotsipahina ireo fanazavana mihevitra fa tsy maintsy manaraka itsy lâlana itsy izy na iroa nohon' ny toe-javatra samy hafa (fandehan' ny rivotra, rian-dranomasina, etc...). Na izany aza anefa, toa azo atao kokoa ny lâlana manaraka ny morontsiraka atsimon' i Azia sy Afrika, ary ny fitâna ny andilan' ny ranomasin' i Mozambika noho ny fanarahana ny rian-dranomasina ekoatorialy-atsimo. Tsy manambara akory izany fa azo tsipahina avy hatrany ity hevitra farany ity.

**

G. DONQUE successfully clears up the question of the sea-routes probably followed by the Proto-Malagasy. Any deterministic interpretation, whether positive or negative, should be rejected. However, the routes along the south Asiatic and African coasts and across the Mozambique Channel seem more practicable than a route following the great South-Equatorial current, though this latter hypothesis should not be entirely discarded.



DONNÉES ÉCOLOGIQUES ET DÉMOGRAPHIQUES DE LA MISE EN PLACE DES PROTO-MALGAGHES

par Jean POIRIER

Les nombreux et délicats problèmes que soulève l'étude du peuplement de Madagascar ont été abordés par des auteurs qui appartenaient à des disciplines très diverses, mais qui tous ont suivi des méthodes analogues, en discutant d'arguments et en analysant des documents d'ordre anthropologique et archéologique ; ces techniques de recherche classiques sont loin d'avoir épousé leurs possibilités, et il ne s'agit pas d'en contester le bien-fondé. Il apparaît certain que dans un avenir plus ou moins rapproché, des progrès importants, sinon décisifs, pourront être faits dans trois directions convergentes : en anthropologie physique d'abord, il conviendra de mener à bien un inventaire systématique des groupes malgaches, qui permettra ultérieurement des comparaisons fructueuses avec les types en place dans les « zones de départ » ou les zones de contact possibles (1). En second lieu, en ethnographie proprement dite et en histoire culturelle, en dépit d'une très riche bibliographie, il reste à effectuer un important travail sur le terrain, qui puisse garantir qu'aucun thème culturel important — vivant ou périmé — n'a échappé à l'attention. Mais ici nous nous heurtons à une difficulté « externe » : l'insuffisance grossière de notre connaissance ethnologique des *marges* de l'Océan Indien ; il serait par exemple du plus haut intérêt de savoir ce qui se passait dans la péninsule malaise et à Sumatra avant le début du processus d'indouisation, ou sur la côte orientale d'Afrique, de Zanzibar au sud de l'Arabie, à partir du triomphe de Mahomet jusqu'au XII^e siècle : or, documents et spécialistes sont trop rares ; il serait nécessaire d'engager des contacts entre les divers chercheurs de

(1) Un tel inventaire pose, à Madagascar, des problèmes spécifiques, en ce sens qu'il requiert des précautions particulières : la tête (face et crâne) est sacrée ; d'une manière plus générale, faire des mensurations sur le corps humain peut être considéré assez facilement comme attentatoire à la dignité ; la recherche a cependant été commencée dans le cadre du Département des Sciences Humaines, en 1964, par le Médecin Général CHIPPAUX et nous-même, avec l'aide de nos étudiants. Nous avons l'intention d'étendre progressivement le champ d'enquête, de manière à pouvoir disposer du nombre de fiches anthropométriques nécessaire pour permettre de caractériser les divers groupes.

cette aire culturelle (1). Mais c'est de l'archéologie que l'on peut espérer des résultats rapides ; tout est à faire, on le sait, en ce domaine, et les présents Cahiers témoignent suffisamment de l'intérêt de cette recherche des documents anciens. A Madagascar plus qu'ailleurs, archéologie et ethnologie sont indissociables, ce qui pose un problème grave : car l'étude des vestiges « vivants », c'est-à-dire ethnologiquement raccordés à des rituels ou à des lignages (qu'il s'agisse d'un tombeau, d'un mémorial ou de tel ou tel site), est souvent rendue impossible, en ce sens qu'elle est protégée par des *fady*. Il en est ainsi pour l'étude des sites *vazimba*, particulièrement nombreux pourtant, et dont la plupart sont interdits ; on commence cependant à rencontrer des lieux *vazimba* neutres, dont les fokonolona peuvent autoriser la fouille (2). Les explorations de sites anciens et les datations au radio-carbone donneront dans un avenir rapproché de précieux points de repères ; en particulier, on pourra fixer avec un degré d'approximation très suffisant la date de l'installation des Proto-malgaches et vérifier les conclusions du présent article, qui en proposent le rajeunissement.

**

En dehors de ces méthodes classiques, ne peut-on recourir à d'autres approches ? Nous voudrions marquer simplement quelques directions de recherches, menées dans des domaines assez différents. L'analyse de certaines caractéristiques écologiques, démographiques et linguistiques nous semble devoir permettre au minimum une nouvelle présentation du problème, et peut-être un essai de solution.

La distribution des densités démographiques à travers l'île témoigne de disparités considérables qui reflètent assez bien, aujourd'hui encore, l'histoire du peuplement. Ces diversités sont inquiétantes de façon frappante, très parlante, dans la *carte de répartition de la population*, établie par le Service de Statistiques ; cette carte fait

(1) Nous croyons devoir signaler le projet d'un colloque sur les couches culturelles de Madagascar, colloque qui serait pris en charge par une grande organisation internationale, en liaison avec l'Université, et conçu selon une formule nouvelle : il s'agirait d'instituer un dialogue, étalé sur cinq années, entre les divers spécialistes intéressés, dans les divers champs de recherche ; le problème posé est l'analyse des couches et thèmes culturels malgaches (on en attend l'identification de l'origine des différents éléments). Les travaux du colloque ne consisteraient pas en rapports indépendants les uns des autres, mais en discussions précises, selon des échanges de vues continus, entre les sessions, qui auraient lieu une fois par an, dans les principales régions intéressées : Côte orientale d'Afrique, littoral du Golfe Persique, Inde, Indonésie, Madagascar.

(2) Nous avons pu ainsi ouvrir, en 1963, en présence du fokonolona, et après accomplissement de diverses formalités, deux tombeaux *vazimba*, respectivement de 1 m. 30 et 1 m. 35 de long, qui se sont révélés vides — avec seulement des vestiges de cercueil en bois devenu très friable, et quelques restes de calottes dentaires en très mauvais état (à Anosivazimba, au sud de Beparasy, en pays Bezanozano). Il est évident que l'exiguité des tombeaux est intéressante, puisque de nombreuses traditions affirment la petite taille des *Vazimba*, mais ici, il s'agissait plus vraisemblablement de tombes d'enfants.

apparaître à sa place chaque groupe de 250 habitants, représenté par un point. Si l'on distrait du « semis du peuplement » les zones de penetration récente, pour essayer d'avoir l'image, aussi fidèle que possible, de la situation démographique à l'époque la plus reculée qu'on puisse atteindre par les sources historiques de la tradition (1), on est amené à faire d'importantes rectifications.

Dans l'état actuel de la répartition, il existe quatre grandes zones :

- 1) Un secteur en segment de cercle qui va de Sainte-Marie à Manambondro, en englobant les Hauts-Plateaux : zone de hautes densités ; à l'ouest, au nord et au sud, ce secteur est entouré de régions presque désertes, d'ampleur peu considérable au nord et au sud, et très importante à l'ouest ;
- 2) Au-delà de la marge para-désertique, un secteur nord, englobant tout le nord de l'île, caractérisé par des densités moyennes, (sauf exceptions, mais d'origine très récente, par exemple Andapa, zone d'endo-colonisation) ;
- 3) Un secteur sud allant de Tuléar au nord de Sainte-Claire, avec des densités moyennes ;
- 4) Un secteur ouest qui va de Manombo (nord de Tuléar) au sud de Majunga, caractérisé par de très faibles densités. Cette répartition, même sans corrections historiques, témoigne encore des conditions initiales du peuplement, centré sur la côte est.

Mais si l'on fait intervenir ce que l'on sait des migrations récentes, on est amené à modifier cette répartition. Remarquons d'abord que ces dynamismes démographiques (colonisation récente de bassins comme celui de l'Ankaizinina, d'Andapa, etc.), expansion tsimihety vers l'ouest, migrations antanosy...) donnent l'impression d'un peuplement qui, à l'arrivée des Européens et même aujourd'hui, est *loin d'être achevé*. L'île n'a été occupée que par fragments, d'immenses régions étant vides d'hommes.

Ce que l'on sait des migrations historiques confirme cette notion d'un peuplement en voie de se faire, en plein dynamisme interne. Sans parler des mouvements relativement récents, comme l'expansion

(1) Les fouilles archéologiques constituent un autre moyen, et beaucoup plus exact, pour restituer la répartition ancienne de la population ; on a pu ainsi en France, dresser des cartes du *semis du peuplement néolithique*, à partir d'un véritable comptage des « fonds de cabane », dont le plan apparaît très nettement sur le terrain, même en l'absence de toute superstructure. Mais à Madagascar, même lorsqu'on disposera d'une exploration archéologique du territoire suffisante pour permettre des conclusions, il n'est nullement certain qu'on puisse utiliser la même méthode, sauf pour des régions très circonscrites, cela pour deux raisons : les sites sont trop peu nombreux et trop disséminés, et le plan des cases ne doit plus être « lisible » (d'une part, il n'existe pas de fondations de cases, sauf les trous des pilotis -- peu profonds -- ; d'autre part, les conditions de conservation, compte tenu de l'érosion tropicale, sont très différentes de celles qui elles sont en Europe).

des Bara et des Antanosy vers l'ouest, ni des modifications intérieures sans signification pour notre propos, comme la migration des Onjaty, du nord au sud-est, nous relèverons rapidement les mouvements dont la tradition garde le souvenir :

- 1) Certaines tribus sont le produit de regroupements effectués à partir d'éléments en provenance d'autres tribus : ainsi pour les Tanala, les Sihanaka (dont les traditions précisent remarquablement les étapes de la mise en place en fixant à Anororo le premier endroit occupé), et une partie des Bezanozano ; il en est probablement de même pour les Antankarana, formés pour l'essentiel à partir des Sakalava entrés en contact avec des éléments plus ou moins arabisés ;
- 2) Les Sakalava savent encore qu'ils n'ont occupé leurs pâturages de l'Ouest malgache qu'à une époque relativement récente : ils proviennent du Sud, et plus précisément du Sud-Est ;
- 3) Il en est de même pour les Bara, dont l'origine semble se situer au Sud de leur habitat actuel ;
- 4) Les Tsimihety apparaissent historiquement comme un petit groupement localisé entre Mananara et le fond de la baie d'Antongil ;
- 5) Ceux des Betsimisaraka qui sont installés aujourd'hui au nord de la baie d'Antongil, jusqu'à Vohémar, semblent être des colons d'origine très récente : en effet, d'une part, on est frappé par les faibles densités (spécialement dans le Masoala, vide d'hommes), en comparaison des fortes densités des régions situées plus au sud ; d'autre part, on note que les très riches terres des cuvettes de l'intérieur sont restées vierges pendant toute l'histoire pré-européenne : cuvettes de Doany et d'Andapa, vallée d'Anoviara — cependant situées à proximité du littoral (quelques jours de marche) ; enfin ce littoral semble avoir été peuplé par des éléments antalaotra, allogènes —, arabes ou arabisés, indiens ou indianisés (cf. Rasikajy) — beaucoup plus que par des Proto-malgaches ;
- 6) L'ensemble merina est, bien entendu, d'origine récente et n'entre pas en ligne ici, où l'on cherche à restituer l'implantation des groupes proto-malgaches — le cas des Betsileo restant réservé.

On constate donc que tous les éléments malgaches autres que ceux installés sur la côte est, à partir de la pointe Tintingue et dans le sud de l'île, jusqu'à l'habitat actuel des Karimbola, sont d'origine récente. Les hautes densités confirment la concentration première sur la côte est : elles existent seulement là où l'installation est ancienne ; nous

les avons fait apparaître en les cernant sur la « carte de la répartition de la population (fig. 1) par un trait plein.

Les premières vagues migratoires ont pris pied sur ce liseré oriental de l'île, vraisemblablement dans la région comprise entre Mananjary et Farafangana, là où arrivent encore de temps en temps des épaves, portées par les courants depuis l'Indonésie : troncs d'arbres, graines, radeaux de naufragés comme ceux qui ont abordé au cours de la dernière guerre mondiale (après torpillage au large des côtes malaises (1)).

La localisation de l'ancien peuplement, l'inégalité de répartition des densités, le caractère inachevé de la mise en place des tribus, tout cela concourt à faire conclure à une médiocre ancienneté des premières migrations.

Celles-ci ont amené des groupes numériquement très restreints. Il n'existe pas de technique de compte-à-rebours permettant de retrouver les densités originaires ; mais nous pouvons faire quelques calculs approchés. Au moment de la colonisation française, la population totale de l'île pouvait être évaluée à 2.500.000 habitants, si on applique les taux d'accroissement actuels (2,5 %). Le taux d'accroissement durant l'ère pré-européenne est inconnu, mais on peut l'apprécier par référence aux taux actuels de sociétés de collecteurs, en Afrique noire et en Océanie, qui sont inférieurs en moyenne à 1 %. Il est évident qu'on ne peut pas extrapoler vraiment ces taux ; il faudrait pouvoir faire le recensement d'un groupe malgache contemporain suffisamment large, vivant en autarcie, en forêt, à l'écart des processus de modernisation. De tels groupes existent, mais leur dimension démographique est très réduite et ils n'ont jamais fait l'objet de recen-

(1) Un problème se pose ici, celui de la place de la pirogue dans la culture malgache. Il n'est pas certain que les Proto-malgaches soient arrivés en pirogues ; en tout cas, on doit rappeler deux faits concordants :

a) La pirogue à balancier, sauf exceptions récentes, est inconnue des Malgaches de la côte est, et on ne voit pas encore quel facteur écologique serait responsable de cette lacune ; seule existe la pirogue monoxyle, beaucoup moins stable.

b) Sur tout ce littoral existent sporadiquement des fady concernant l'utilisation de la pirogue sur tel ou tel cours d'eau ; on en compte plusieurs centaines de cas (localisés le plus souvent à un bief déterminé du fleuve ou de la rivière : ailleurs le fady a dû exister, mais n'est plus conservé) ; dans la mesure où ces fady technologiques restituent l'état primitif des genres de vie et de la culture matérielle, on serait tenté d'en déduire l'absence de la pirogue dans le patrimoine technique des Proto-malgaches ; enfin, les traditions anciennes font expressément mention de radeaux et non de pirogues. Une solution pourrait être esquissée dans la perspective suivante : l'arrivée des Proto-malgaches s'est faite essentiellement par radeaux sur la côte sud-est (le radeau existe encore, sur toute la côte est, et à Sainte-Marie, sporadiquement) ; la pêche en mer est pratiquement inexistante, par suite de l'absence de lagon et du caractère difficile du littoral ; la pirogue monoxyle est une pirogue d'eau douce, utilisée pour la pêche en lac, lagune, et cours d'eaux ; la pirogue à balancier (et la pirogue double) de la côte ouest témoignent de migrations différentes, ce type d'embarcation restant actuellement fonctionnel, utilisé pour la pêche en lagon (entre récif et côte : par exemple Vezo) et en mer. La pêche se fait essentiellement en mer sur la côte ouest, en eau douce sur la côte est.

sement. On relèvera d'autre part que les missionnaires lazarois estimaient au milieu du XVII^e siècle que la population totale de l'île était de 400.000 habitants.

Si nous admettons, pour le calcul théorique, un taux de 0,50 %, déjà très faible, la population de Madagascar ne se serait élevée qu'à quelques dizaines de milliers d'individus à la fin du premier millénaire de notre ère. Certes, les disettes, les guerres, les épidémies, ont joué, et les taux réels, variables avec l'époque, ont dû être encore inférieurs. Il reste que le petit nombre d'habitants de Madagascar au moment de la découverte suggère que les migrations originaire n'étaient pas très anciennes. Ces groupes peu nombreux se sont installés sur la côte est et les reliefs de l'arrière-littoral, en pénétrant progressivement la bande forestière plus ou moins large qui occupe la « falaise ». La présence, tout au long d'une côte rectiligne, des grands rouleaux de la houle formant barre, réduit les possibilités de pêche en mer ; la vie matérielle a pratiquement été centrée sur l'utilisation des ressources de la forêt, avec ses deux pôles : collecte et cultures sur *tavy*. Est-il possible de dégager des conclusions à partir des résultats de la transformation du milieu par l'action de l'homme ? Nous avons ici à envisager l'ampleur de l'occupation humaine de la forêt et les modes de dégradation du biotope naturel par les techniques.

Un point paraît d'abord clair : le biotope forestier n'a jamais été occupé *entièrement* par les Proto-malgaches. C'est vrai pour le Nord (la presqu'île du Masoala recèle encore des pans de forêt primaire) et pour les marges occidentales de la forêt, puisque les Tanala, premiers occupants de leur habitat, ne se sont formés et ne sont en place que depuis quelques siècles seulement.

D'autre part, l'économie de collecte pratiquée par tous les groupes était une économie de prédation, qui suivant le mode indonésien décrit par exemple chez les Mnong Gar par Georges CONDOMINAS (1), « consomme » progressivement la forêt : les collecteurs exploitent, au sens plein du terme, le périmètre réservé au lignage ou au clan (chaque famille pouvant avoir, ou non, un secteur particulier) en ce qui concerne les produits animaux et végétaux (2), cependant que la forêt primitive était essartée pour permettre les cultures de riz sec et de patates douces (3). Notons au passage que les rendements de ces cultures sont beaucoup plus importants qu'on a bien voulu le dire ; il s'agit donc d'une économie itinérante qui oblige à espacer le rayon des cultures d'année en année, jusqu'au moment où le déplacement du village devient nécessaire (Ce nomadisme agraire contribue à expliquer l'actualisation des toponymes : le village reconstruit ne garde

(1) Cf. *Nous avons mangé la forêt*, Paris 1957.

(2) Encore aujourd'hui, le miel et la cire font l'objet d'une exploitation « sauvage » destructrice, beaucoup plus que d'une véritable agriculture.

(3) Le manioc n'apparaît que beaucoup plus tard, apporté par les navigateurs portugais.

pas obligatoirement son nom et les toponymes changent avec le paysage qu'ils qualifient).

Dans une structure socio-économique de ce type, on peut calculer théoriquement l'avancement de l'« usure » du biotope, par famille utilisatrice. Récapitulons d'abord les caractéristiques du patrimoine forestier, — dont la substance va être progressivement détruite — à l'aide des synthèses récemment publiées, et voyons quelles peuvent être les relations qui existent entre la répartition des densités démographiques et les principaux types de formation.

Il existe des études précises, faites par la Direction des Eaux et Forêts, qui donnent une évaluation chiffrée des diverses formations végétales et qui permettent d'apprecier l'ampleur de l'action exercée par l'homme sur le milieu naturel. Mais encore faut-il s'entendre sur les définitions de base et la signification exacte attribuée au processus de dégradation. Les lignes ci-après reflètent le point de vue des Eaux et Forêts (1), donc celui qui a présidé au classement des divers genres de formations.

La notion de forêt primaire est presque un concept théorique, puisque relève seulement de ce type la formation arborée qui n'a jamais reçu d'influence humaine ; or, les zones qui n'ont connu aucun habitat humain permanent ont été parcourues par des chasseurs, des collecteurs à la recherche de miel sauvage, etc..., lesquels font des coupes, transportent des semences, modifient des équilibres naturels. Mais tant que cette activité n'influence pas vraiment la forêt, elle est négligeable ; la question est de savoir si l'homme se comporte comme un élément de la faune — ce qu'il est —, sans détruire les équilibres essentiels, ou s'il se comporte comme un élément hétérogène, dominant le milieu et le transformant pour la satisfaction de ses besoins. La différence qui apparaît dans les données chiffrées, entre formations « pas ou peu dégradées » et formations « dégradées » est celle qui existe entre forêt primaire et *savoka*, celle-ci signant la présence d'une longue occupation du sol par l'homme ; le premier type de formation peut donc, ou a pu, supporter une certaine population, mais sans conséquences importantes sur les faciès, ce qui signifie ou bien que les lignages forestiers ont respecté une rotation de *tavy* suffisante ou bien, fait plus vraisemblable, que leur occupation a été peu sensible : assez récente, en même temps que clairsemée.

La comparaison de trois cartes : celles de la répartition de la population (fig. 1), des climax (fig. 2) et des forêts (2) nous semble faire apparaître des corrélations intéressantes. La carte des climax

(1) Nous remercions vivement, M. RAMANTSOAVINA, Ingénieur Principal, Directeur des Eaux et Forêts et de la Conservation des Sols, à la fois pour les précisions qu'il a bien voulu nous donner et pour la carte des climax, dessinée par son service, que nous publions ci-après (fig. 2).

(2) Cf. La carte forestière dans l'article de R. BATTISTINI *ibid* p. 222.

due aux travaux, déjà anciens, de M. HUMBERT, montre l'extension des *territoires phyto-géographiques*, c'est-à-dire des biotopes dont les conditions naturelles sont telles qu'ils devraient porter des formations floristiques homogènes : si bien que, lorsque la répartition réelle de ces formations ne correspond pas aux possibilités théoriques du milieu, on peut en conclure qu'une intervention externe a eu lieu.

Nous partons de la carte de la répartition de la population ; un trait plein enferme les nuages de points, en cernant les zones où se trouvent les densités les plus importantes du peuplement de la côte Est, de la pointe Tintingue à Manambondro (ligne A-B), puis secondairement de Manambondro au Cap Sainte-Marie (ligne B-C). Cette seconde aire est moins intéressante pour nous, puisqu'il s'agit ici essentiellement de comprendre les relations qui ont pu exister entre l'ancien peuplement proto-malgache et la forêt tropicale humide. Or, si nous reportons ces deux lignes, d'une part sur la carte des climats, d'autre part sur la carte des forêts, nous constatons de très remarquables superpositions. Celles-ci sont particulièrement nettes pour la répartition des climax à tel point que, devant certaines coïncidences trop parfaites, on doit penser à l'effet du hasard : mais la superposition générale des deux limites n'est pas due au hasard ; elle exprime un rapport de cause à effet. Tout se passe comme si le milieu phyto-géographique propre à la forêt humide orientale avait été le biotope caractéristique des Proto-malgaches (1).

Les statistiques administratives font état de 9.710.000 hectares de forêt tropicale humide, dont 6.130.000 « peu ou pas dégradés » et 3.580.000 dégradés. Notons ici que la dégradation des espèces est surtout importante dans la moitié Sud de ce cordon forestier oriental, à partir de Fénérive. Les zones du Masoala et de la péninsule d'Anorotsangana sont parmi les zones les mieux conservées, de même que les régions intermédiaires (on a créé à Andapa la splendide réserve du Marojejy). Les autres types de facies nous intéressent moins directement, mais nous permettront des comparaisons suggestives.

Les forêts de transition (intermédiaires entre les forêts sèches et la *rain-forest*), qui du point de vue spécifique, ont des espèces voisines de celles de la *rain-forest*, mais à feuilles caduques — différence notable — se trouvaient dans l'intérieur de l'île sur les hauts-plateaux ; elles y sont encore, mais à l'état de lambeaux ; elles occupent environ 195.000 hectares, dont la majorité a subi de graves atteintes du fait de l'homme ; plus de 114000 sont dégradés (2).

(1) Sur la carte forestière (cf. p. 222), l'extension de la forêt orientale comprend deux climax distincts, celui de la forêt orientale humide, proprement dite, et celui de la forêt du centre. Pour les forestiers, les deux milieux ont les mêmes traits essentiels ; pour les phytogéographes, les ethnologues — et pour leurs utilisateurs, les populations de la forêt, — ils ne se confondent pas.

(2) Cf. *Economie Malgache*, Commissariat Général au Plan, Tananarive, 1963, p. 133 sq.

MADAGASCAR

CARTE DE
RÉPARTITION DE LA POPULATION

Établie par le Service de Statistique

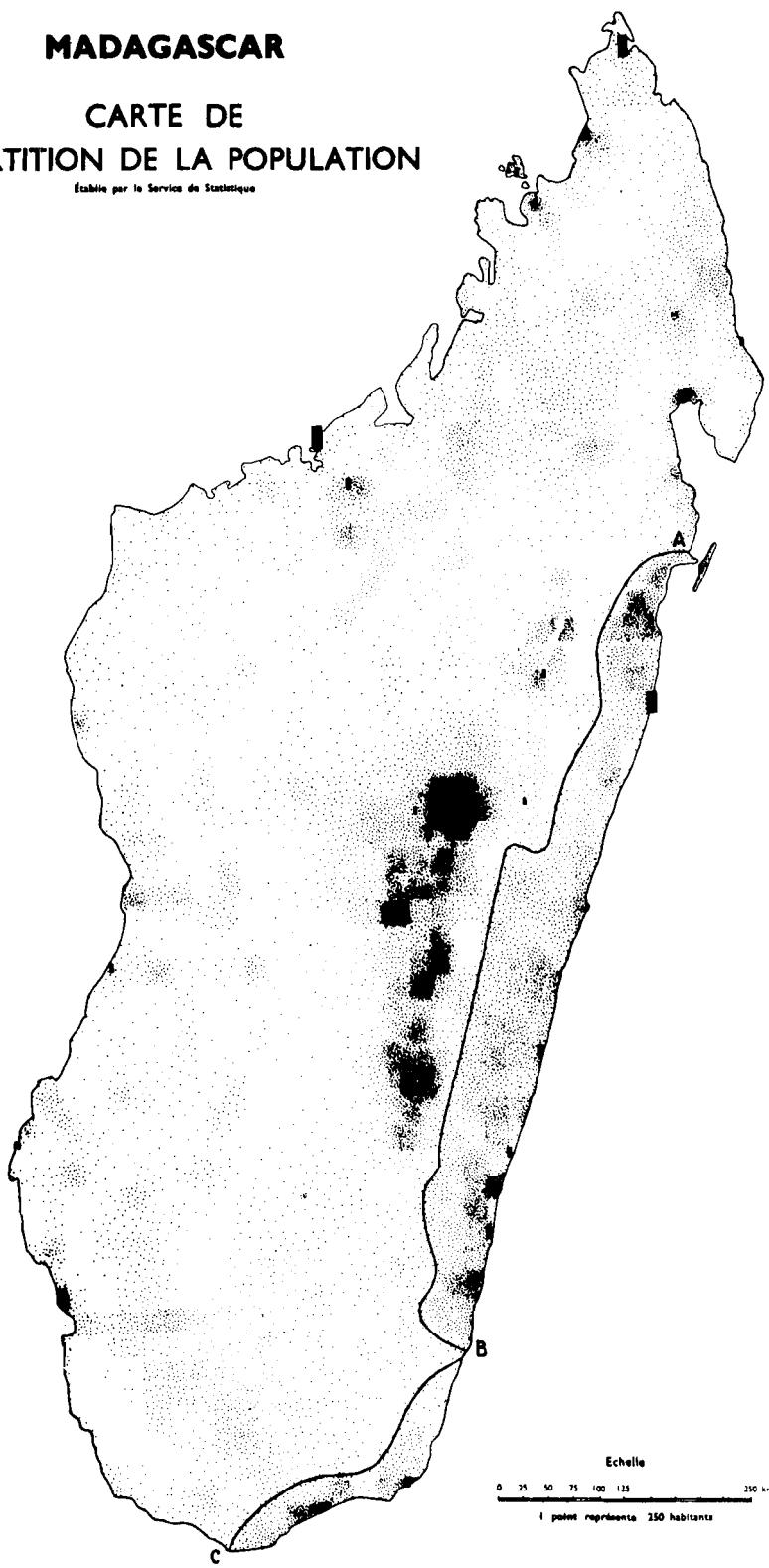


Fig. 1. — Carte réalisée par l'Institut National de la Statistique et des Recherches Economiques.

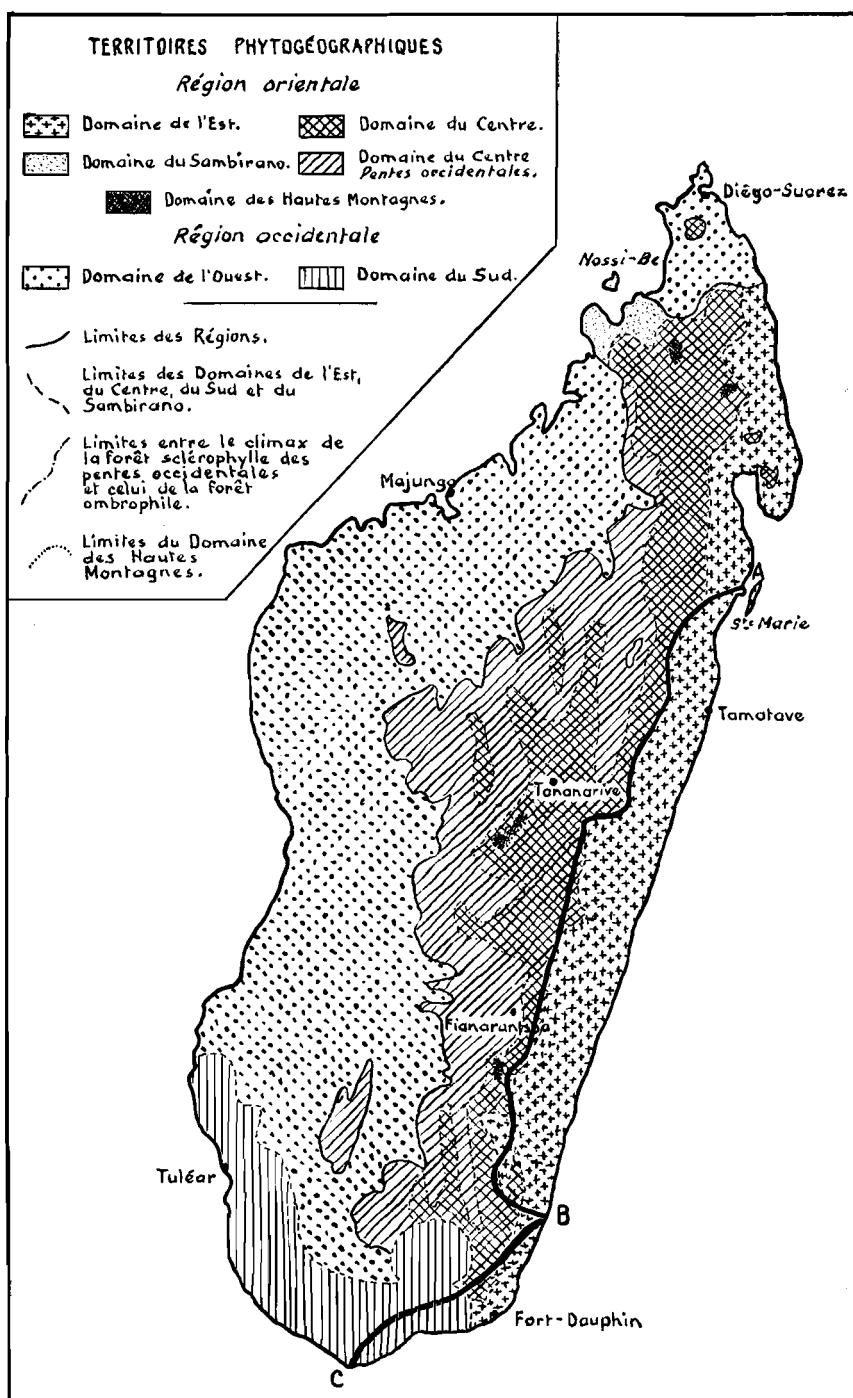


Fig. II

La forêt de type tropical sec occupe 2.050.000 hectares, dont 54.000 sont dégradés ; le bush, qu'on ne trouve qu'au Sud, avec ses arbres de moins de 2 mètres de hauteur, occupe plus de 2.900.000 hectares, dont seulement 811.000 dégradés. Ces nombres sont très intéressants : on voit que le pourcentage de dégradation est très divers :

— forêt tropicale humide	un peu plus de 30 %
— forêt de transition (hauts-plateaux)	près de 70 % (1)
— forêt tropicale sèche	25 %
— bush	un peu moins de 3 %

Qu'est-ce à dire, sinon que l'action de l'homme s'est exercée très inégalement ? On mettra à part la forêt des hauts plateaux qui n'existe plus qu'à l'état de reliques. Le bush est resté intact, car il est pratiquement vide d'hommes et l'a toujours été. Comment comprendre que la forêt humide (côte Est) et la forêt sèche (Ouest) présentent des pourcentages de dégradation très voisins (respectivement 30 et 25 %) alors que l'une a été le milieu occupé depuis l'arrivée des Proto-malgaches — hautes densités — et l'autre, un milieu resté désert pendant la majeure partie de l'histoire ? On notera que la forêt sèche est plus fragile que la forêt humide, ce qui explique qu'elle ait pu être dégradée très rapidement ; mais on est conduit à confirmer la conclusion énoncée plus haut : une partie importante de la forêt tropicale humide n'a jamais été occupée par l'homme.

Il faut d'autre part se demander quel est le coefficient de dégradation de ce type d'économie de prédation fondée sur la collecte et le *tavy*. Des surfaces relativement importantes sont nécessaires pour assurer à la fois la cueillette traditionnelle qui épouse assez rapidement les ressources du périmètre exploité, et les brûlis annuels. La « forêt à pluie » est un milieu bien particulier qui, contrairement à ce que l'on pense en général, est naturellement *incombustible* ; une forêt de la falaise ne brûle pas spontanément, car le climat l'interdit. Il n'existe pratiquement pas de saison sèche en forêt. Même si l'on admet la possibilité d'incendies propagés de façon souterraine par la combustion de mousse et de feuilles, les destructions de ce type sont limitées. Si l'on désirait mettre le feu à une forêt de la côte est sans préparatifs,

(1) C'est une question traditionnellement discutée que de savoir si les hauts-plateaux portaient bien un couvert forestier ; il se peut que ce couvert ait été discontinu dès l'arrivée de l'homme, mais il existait indiscutablement ; en effet :

- a) des traditions merina concordantes l'affirment ;
- b) localement, des toponymes en témoignent ; cf. Analamahitsy, Analakely, Analalava, Anatasarotra, Analavory, Analabé, etc...;
- c) on a trouvé très souvent (plusieurs centaines de cas) d'énormes souches d'arbres au fond des rizières ; on en trouve encore parfois. Ce dernier fait nous semble particulièrement expressif, car il permet le rapprochement avec la forêt de type tropical humide. De même on a découvert des squelettes de lémuriens dans un milieu aujourd'hui déforesté. Quand au processus de destruction, il peut avoir été influencé par des causes accidentelles (propagation des incendies d'Est en Ouest sous l'action des vents dominants).

on ne le pourrait pas : pour faire le *tavy*, il faut d'abord « débrousser » — selon une expression impropre —, c'est-à-dire couper les trones à un mètre du sol, là où le tronc est déjà plus mince (1) — , les arbustes et les herbes qu'on laisse, sinon « sécher » puisque l'humidité est permanente, du moins mourir. Les végétaux sans sève peuvent alors être brûlés : leurs cendres contribueront à fertiliser le sol ; après la récolte — qui peut être abondante —, on défrichera l'année suivante sur une autre parcelle. Ces pratiques, on le sait, entraînent d'importantes dégradations, parce qu'elles sont faites sans souci des précautions contre l'érosion, qu'il serait facile de prendre, mais qui nécessitent un minimum d'éducation technique et de discipline. Cependant, le *tavy*, interdit sauf autorisation préalable, est vital pour l'économie traditionnelle de la forêt ; les autorités administratives, devant la disette qui a frappé la région d'Anosibe (Préfecture de Tamatave) ont été obligées l'an dernier d'accorder des autorisations beaucoup plus larges.

Une forêt primaire (1), attaquée par le *tavy*, se reconstitue au terme d'un délai d'environ 40 ans. Si cet intervalle est respecté entre les différents brûlis, le processus peut, en théorie, continuer indéfiniment. Mais la régénération de la forêt ne rend pas exactement la forêt primitive, les essences diffèrent, d'abord dans leurs proportions. Le délai de 40 ans n'est presque jamais respecté, les Proto-Malgaches n'ayant pas ressenti la nécessité d'attendre la régénération parfaite de la forêt : après un certain nombre de *tavy* incontrôlés, une formation dégradée apparaît, la *savoka*, caractérisée par la raréfaction du nombre des espèces, leur taille plus réduite, l'apparition des « essences de lumière » avec présence de nombreux *ravinala*, de bambous et de *raphia*, et la raréfaction du nombre d'essences. Les phases suivantes sont celles des prairies arborées ou arbustives, des landes à bruyères ou fougères, puis celles des steppes à *imperata*, puis, dernier terme, à *aristida*.

Essayons d'apprécier l'importance de l'action prédatrice exercée par les forestiers. Dans une étude récente, un ingénieur agronome

(1) La question de l'origine de la métallurgie du fer à Madagascar se pose ici — l'un des nombreux problèmes d'ethnologie malgache qui restent en suspens ; le débroussage de la rain-forest sans coupe-coupe devait être une opération très malaisée, sinon impossible. Les Proto-malgaches ne pouvaient déforester qu'en utilisant directement le feu. Même en admettant que le fer ait été introduit très tôt par les Arabes auprès des populations littorales, il a dû s'écouler un certain temps pendant lequel les groupes forestiers étaient sans outil tranchant (ni de métal, ni de fer), hormis le couteau de bambou et les coquillages. Pendant très longtemps (jusqu'au XIX^e siècle), le fer a été un métal semi-précieux réservé à trois usages : la pêche (harppons et hameçons), les pointes de sagaie, et les coupe-coupe (et secondairement, les haches) ; l'*angady* en bois a persisté jusqu'au XIX^e siècle. Rappelons que les premières relations de voyageurs, dès les premières années du XVI^e siècle, font état de l'utilisation du fer, du cuivre et de l'argent. Le fer était donc connu des groupes littoraux dès avant 1500, donc bien avant la date d'introduction de la métallurgie chez les Merina (fixée par la tradition merina elle-même au milieu du XVI^e siècle). On comprend mal aujourd'hui pour quelles raisons le fer, ancien dans l'île, a été inconnu pendant longtemps par de nombreux groupes (Bezanozano par exemple).

averti des réalités malgaches, le Révérend Père DE LAULANIÉ a procédé à d'intéressantes estimations (1). Dans une perspective différente de la nôtre — il veut montrer que la forêt de la côte orientale, assez densément peuplée, est actuellement sur-utilisée par rapport à ses possibilités — il fait valoir qu'« une famille » a besoin de disposer d'un hectare de forêt pour le *tavy* en admettant qu'on y fasse deux récoltes par an ; remarquons que cela n'est pas toujours le cas, loin de là, et que d'autre part, il arrive que les incendies pratiqués pour le *tavy* débordent la limite des cultures prévues. Nous retiendrons cependant le chiffre de un hectare de forêt par famille comme estimation de la surface dégradée en un an, toutes activités comprises : *tavy*, bois de feu, bois de charpente, dégradations diverses ; on nous accordera sans doute qu'on ne peut descendre au-dessous de ce chiffre.

Appliquons ces normes aux populations de la forêt orientale, seul biotope à avoir été peuplé dès les débuts du peuplement, ainsi que nous l'avons vu. Le problème est de savoir quelle a été l'importance numérique des utilisateurs ; aujourd'hui les habitants du segment de cercle, Tintingue-Cap Sainte-Marie (cf. p. 73) y compris la côte, autrefois arborée, sont environ 1.250.000 individus ; mais aux « temps malgaches » anciens, le nombre total était très inférieur ; il nous faudrait arriver au nombre moyen de familles utilisatrices ; cet habitat forestier a dû ne connaître pendant l'époque pré-européenne que quelques centaines de milliers d'individus, au maximum, le total s'abaissant au fur et à mesure qu'on se rapproche du début des migrations ; en comptant une moyenne (très large) de 10 personnes par famille (2), nous pouvons retenir, à titre d'approximation, que quelques milliers de segments lignagers ont vécu en permanence (en moyenne) dans le biotope précédemment défini depuis le début du peuplement ; en appliquant les estimations notées plus haut, 1000 lignages forestiers « consomment » 1000 hectares de forêt par an au minimum, soit en cent ans 100.000 hectares.

Or, si nous évaluons, d'après les sources administratives (3), la superficie de la forêt tropicale humide correspondant à notre région — le segment de cercle que nous étudions — nous trouvons approximativement 2.600.000 hectares de forêt dégradée pour 4.200.000 hectares de forêt préservée (au total 6.800.000 hectares).

Certes, il faut tenir compte, d'autre part, que tous les lignages proto-malgaches n'ont pas vécu de la collecte, en semi-itinérance forestière ; un certain nombre sont demeurés installés dans les zones

(1) Cf. L'économie sylvo-agricole du *tavy*, in Lumière, Imprimerie catholique, Flanarantsoa, no du 13 décembre 1964.

(2) Plus exactement : par segment lignager ; la moyenne actuelle par famille est inférieure à 5. Mais elle était supérieure en tenant compte d'une cellule sociale plus large, plus proche de la réalité ancienne, le segment de lignage.

(3) Cf. note 1, p. 67.

littorales après disparition de la forêt au bénéfice de la formation ravinala - raphia - bambou ; nous estimons à 950.000 hectares la zone actuellement déboisée comprise dans le segment de cercle.

Mais, on le constate avec une particulière netteté, le calcul précédent montre qu'on ne peut admettre une très longue présence des groupes proto-malgaches au sein de la forêt tropicale humide ; dans le cas contraire, celle-ci aurait été beaucoup plus dégradée.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre de lignages qui sont demeurés en forêt et le nombre de ceux qui sont restés sur la côte ou en zone déforestée ; mais si l'on admet seulement la présence permanente de 3.000 lignages en forêt (1), nous obtenons, en 1000 ans, une dégradation de 3 millions d'hectares, donc excédant la superficie totale des zones actuellement dégradées. Certes, il convient de pondérer cette estimation — qui anènerait à des conclusions trop catégoriques concernant la date des migrations — par deux faits : d'abord, comme nous l'avons signalé, une partie importante de la population a vécu en dehors de la forêt ; ensuite, pendant les premiers siècles, grâce à la faible densité, la forêt a pu avoir le temps, entre deux *tavy*, de se reconstituer naturellement, puisqu'il suffit de laisser un intervalle de quarante ans. Les Proto-Malgaches ont donc pu, peut-être pendant longtemps, vivre dans un milieu en voie de régénération spontanée (2) ; de plus les *tavy* pratiqués avant le délai de régénération l'étaient, par définition, sur des parcelles déjà débroussées (10, 20 ou 25 ans auparavant), ce qui aboutit à élargir les estimations précédentes.

Il reste que les résultats sont tels qu'il apparaît impossible d'admettre un très long séjour, en forêt, des collecteurs proto-malgaches : l'économie de prédation fondée sur la collecte et le *tavy* (3) aurait entraîné des dégradations plus importantes.

(1) Evaluation qui ne prétend pas restituer le réel ; à la veille de la pénétration européenne, les lignages excédaient de beaucoup ce nombre ; au lendemain des premières migrations, le nombre était de beaucoup inférieur.

(2) Au contraire, la destruction actuelle de la forêt serait très importante ; elle est évaluée à 100.000 hectares par an M. L. BEGUE dans une étude récente *Le reboisement à Madagascar*, in *Bois et Forêts des Tropiques* n° 94, mars-avril 1964 ; dans cet article L. BEGUE commente la thèse de UHART, Conservateur des Eaux et Forêts, sur « *Les reboisements et le développement de Madagascar* », (thèse Droit Paris, 1960, 260 p.). On remarquera que cette importance contemporaine de la déforestation joue en faveur du raisonnement que nous présentons ici : car l'ampleur de la déforestation (qui dure depuis de longues années) entraîne, par voie de conséquence, une moindre importance de la dégradation aux époques antérieures, puisqu'au total la superficie des zones atteintes est relativement faible.

(3) On remarquera qu'il existe un terme spécifique pour désigner les « essarts » : *tavy* est un mot d'origine indonésienne ; au contraire il n'existe pas d'expression qualifiant les feux de brousse ; on dit *doro-tanety* (la mise à feu des collines) ou *hain-tanety* (l'incendie). Nous voyons là une confirmation du fait que les Proto-Malgaches ont vécu dans le milieu forestier ; ils n'ont pas nommé le feu de brousse parce qu'ils ne le pratiquaient pas, parce qu'ils vivaient en forêt. Le feu de brousse n'est apparu que plus tard après déforestation, après l'extension du peuplement vers l'Ouest, et enfin après l'arrivée du zébu (XI, XII^e siècle), la majeure partie des feux de brousse ayant pour objet la régénération des pâturages.

Nous appliquerons rapidement le même calcul non plus à la forêt (les statistiques, comme nous l'avons vu, englobent deux types distincts : formations de l'Est et du Centre), mais au *climax* de la forêt orientale humide. L'analyse des cartes de référence fait apparaître, certains caractères intéressants. La surface du *climax* comprise dans les limites A-B est d'environ 6.000.000 d'hectares. Sur ce total, on peut estimer que les zones entièrement déforestées occupent 3.000.000 d'hectares, la forêt dégradée un peu plus de 2.000.000 d'hectares et la forêt peu ou pas dégradée un peu moins de 1.000.000 d'hectares (en nombres très approximatifs). L'importance des zones déforestées va en croissant régulièrement du Nord au Sud, et celles des zones forestières « intactes » va en croissant du Sud au Nord, suggérant que l'occupation humaine la plus longue se situe entre Vatomandry et Manambondro, et surtout entre Mananjary et Vangaindrano ; il se pourrait que nous soyons là, dans la zone centrale du premier peuplement proto-malgache. Dans cette zone de longue familiarisation entre l'homme et le milieu, il existe donc encore près d'un million d'hectares de forêt non dégradée (dont, il est vrai, une part se situe sur les pentes abruptes de la « falaise ») ; ce fait vient en confirmation de nos précédentes conclusions (1).

★

Nous avons donc été amené, à partir de diverses données d'ordre démographique et écologique, à formuler des conclusions convergentes ; est-il possible d'aborder maintenant les mêmes problèmes sous une autre approche, afin d'essayer de vérifier la congruence de ces conclusions avec un autre ensemble de faits ?

L'étude interne de la langue et de ses variations, l'analyse comparée des dialectes, peuvent apporter des informations utiles. L'unité de la langue malgache n'est évidemment pas contestable. Certes, il est très vrai que des parlers régionaux existent et qu'un Antankarana peut ne pas très bien comprendre, et parfois ne pas comprendre du tout, ce que lui dira un Antandroy ; il est exact que la Commission de Rédaction des Coutumes du Ministère de la Justice qui s'est déplacée en 1961 dans certaines provinces, a dû parfois utiliser les services d'un interprète. Mais en France, même de nos jours, un locuteur utilisant le patois normand ne comprendra absolument rien à ce que dira un locuteur utilisant le patois poitevin, pourtant pas très éloigné dans l'espace —, ces deux patois relevant pour-

(1) Rappelons d'autre part que la « charge » humaine que peut supporter un kilomètre carré de forêt, en économie de cueillette, est obligatoirement limitée ; la densité ne peut pas dépasser 10 au kilomètre carré ; le plus souvent, elle est très inférieure à ce chiffre qui représente un maximum eu égard au coefficient de prédation des collectionneurs. La forêt malgache de la côte orientale est localement surpeuplée ; elle devrait être plus dégradée qu'elle ne l'est si l'« érosion humaine » des groupes forestiers s'exerçait depuis très longtemps.

tant de la même langue d'oïl ; la situation est donc plus grave qu'à Madagascar. D'autre part, si un Merina ne comprend pas la langue parlée par un Masikoro de Tuléar, le Masikoro comprend généralement le Merina et celui-ci, en une semaine ou deux, comprendra le Masikoro. Les différences entre dialectes portent sur la prononciation ou les terminaisons des mots ; elles portent accessoirement sur le vocabulaire ; la grammaire est la même partout. On est donc obligé de conclure que la langue malgache présente, quant au fond, une très réelle unité. Mais c'est précisément cette unité qui fait problème ; comment et pourquoi ?

Deux questions se posent ici, d'inégale ampleur ; d'abord la question merina, ensuite la question de la parenté dialectale de certaines tribus.

Contrairement à ce que le grand public pense en général, — et à ce que pensent tous les Merina — la langue malgache actuelle n'est pas la langue des anciens Merina. Quelles que soient les découvertes qui interviendront dans les prochaines années, elles ne pourront remettre en cause le schéma suivant, que nous simplifions volontairement à l'extrême : un premier peuplement proto-malgache, anciennement mis en place ; ultérieurement une migration merina (ou des migrations merina) venues à Madagascar certainement pas avant le XI^e siècle, certainement pas après le XV^e siècle, vraisemblablement aux alentours du XII^e ou du XIII^e siècle. Ces Merina, venus d'Indonésie, très probablement de Java, étaient en très petit nombre. Pour imposer leur langue à l'ensemble de l'île, ce qui n'aurait eu rien d'impossible, il aurait fallu une domination politique ; or rien ne permet de supposer une telle unité politique dans les siècles qui ont précédé les premiers témoignages des navigateurs, lesquels ont constaté une poussière de micro-groupes en lutte les uns contre les autres. L'unité politique a bien été recherché par les Merina, mais très longtemps après, à partir du milieu du XIX^e siècle, d'ailleurs sans succès. Donc, il serait impossible de comprendre que ces petits lignages merina installés quelque part sur le littoral, puis en route vers les plateaux du centre, sans aucun contact que les guerres menées avec les rares tribus limitrophes, aient pu imposer leur langue, d'Androka à Vohémar. La solution est différente : les Merina ont acquis la langue des Proto-malgaches, ce qui était d'autant plus facile que les deux ensembles relevaient de l'Indonésien Commun (1), mais, bien entendu, il est impossible de supposer que les Merina parlaient la même langue que les Proto-malgaches venus plusieurs siècles auparavant.

Le second problème est plus délicat. Les Proto-malgaches installés le long de la côte est, selon le dispositif général que nous avons rappelé plus haut, ont vécu sinon dans un isolement complet, du moins sans contacts de grande ampleur : les groupes du Nord et ceux du Sud

(1) Ce que l'on sait du Merina ancien montre qu'il était plus proche des dialectes actuels qu'il ne l'est aujourd'hui.

n'avaient aucune espèce de relation entre eux. N'oublions pas deux faits essentiels de l'histoire culturelle malgache : d'abord, la formation des « tribus » est relativement récente ; les auteurs la situent vers le XVI^e siècle ; la tribu est faite du regroupement d'un certain nombre de clans et lignages ; il convient donc de voir les premiers âges de l'Ile comme un temps où le peuplement était cristallisé en micro-groupes, clans et lignages, installés sur les collines fortifiées des reliefs de l'Est et du Sud-Est ; ces groupes se faisaient continuellement la guerre, au rythme des alliances et des rivalités, ce qui n'empêchait nullement les contacts et les mélanges ; mais ceux-ci ne se produisaient qu'à l'intérieur de périmètres géographiques très étroits ; autrement dit, les lignages de Vavatenina n'avaient aucun contact avec ceux de Vatomandry ; le rayon du « champ relationnel » était d'ailleurs vraisemblablement encore plus restreint ; selon les accidents géographiques ou historiques, entre 10 et 100 km. D'autre part, nous savons que l'endogamie de tribu était une constante de la société traditionnelle ; elle subsiste même, aujourd'hui, de façon sporadique. Donc il n'était pas question de mélanges inter-ethniques. Avant la cristallisation de cette société en tribus, la régulation matrimoniale, entre familles, devait être assurée par des cycles d'échanges, plus ou moins complexes, institués entre certains clans et certains lignages ; les clans et les lignages — qui étaient exogames — s'appariaient entre eux soit deux à deux, soit selon des formules différentes qui importent peu ici, pour échanger leurs femmes : de toute façon le résultat était le même ; les mélanges entre groupes étaient très limités.

Nous possédons maintenant les données du problème : s'il est vrai que les échanges à travers l'ancienne « île utile » — de Tintingue à Iaux Cap — aient été de très faible ampleur, s'il est vrai que les gens de Tintingue n'avaient aucune sorte de contact avec les gens de Faux Cap (1) (à l'exception de l'arrivée de migrants arabes ou arabisés qui ont pu transiter par différentes parties du littoral et réaliser un contact indirect qui ne change rien à nos données) comment expliquer l'unité linguistique *actuelle* entre les Betsimisaraka du Nord et les Antandroy ?

En effet, les dialectes auraient dû, ainsi isolés, prendre des caractéristiques très différentes les unes des autres. Ici, une comparaison avec l'histoire d'autres langues nous fera mieux comprendre les processus d'évolution. Nous pouvons prendre comme exemples la philologie française, ou la philologie de n'importe quelle langue pour laquelle on dispose de documents anciens : entre l'ancien Français et le Français actuel, il y a solution de continuité puisque la compréhension de l'ancien Français est impossible sans études préalables, aux lecteurs français contemporains. Il en est de même pour l'Anglais ou l'Allemand,

(1) On remarquera que l'attachement que les Malgaches portent à leur **fokontany**, attachement affectif pérennisé et multiplié encore par la présence des tombeaux — élément solide du paysage social, pratiquement immuable, très difficile à transporter, et qui par voie de conséquence fixe les descendants des ancêtres dans le terroir, -- contribue à raréfier encore les relations inter-groupes.

et pour les diverses autres langues européennes. En quelques siècles, l'évolution interne de la langue a donc abouti à des changements considérables ; simultanément, des spécialisations locales amenaient la création de parlers provinciaux, patois ou dialectes, également très différents les uns des autres, à l'intérieur d'une même langue. Ce double mouvement s'est effectué en dépit de deux importants éléments d'unification : la présence de l'écriture a été un puissant instrument de fixation de la langue ; de multiples migrations intérieures auraient dû contribuer à l'homogénéité linguistique : les relations de tous ordres entre les diverses parties du territoire n'ont jamais cessé. Aucun de ces facteurs n'a joué à Madagascar où, en conséquence, on aurait dû trouver de nombreux dialectes distincts.

On est donc amené à supposer que l'unité de la langue n'a pu être préservée que parce que la date de séparation des groupes à partir du tronc commun est moins ancienne qu'on ne le supposait. Les méthodes, assez récentes, de la glotto-chronologie, permettront de préciser ces données aussitôt qu'on pourra disposer d'inventaires suffisants en malgache dialectal ; la glotto-chronologie appliquée au Polynésien a permis de confirmer les données de l'archéologie en montrant les étapes de la différenciation des différents dialectes à partir du tronc commun, proto-polynésien. Pour le Malgache, des recherches comme celles de Jacques DEZ, sociologue et linguiste (1), seront à la base de ces statistiques de dialectologie comparée ; la recherche ne fait que commencer à ce niveau ; lorsque la lexicographie dialectale sera plus avancée, on pourra réunir un début de données statistiques ; le laboratoire d'Ethnologie de la Faculté des Lettres rassemblera les matériaux nécessaires à cette analyse comparée (2).

On notera que plusieurs autres facteurs contribuent à rendre plus significative encore l'unité linguistique malgache ; il s'agit d'abord des *fady* frappant dans plusieurs groupes, comme les Sakalava en particulier, les noms des chefs défunts (et même parfois les noms de tous les morts) ; ce ne sont pas seulement les noms propres qui sont ainsi interdits, mais aussi les noms communs qui les composent ; on sait que les noms malgaches sont formés à partir d'éléments qui ont toujours un sens actuel ; si bien que l'interdit frappant les noms immobilise les mots correspondants pour lesquels on est obligé de trouver des remplaçants (on emploie souvent des images ou des périphrases). Sans exagérer l'incidence de ce phénomène qui reste d'ampleur limitée,

(1) J. DEZ : *Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache*. Bulletin de Madagascar : n° 204, Mai 1963, pp. 441-451 ; n° 205, Juin 1963, pp. 507-520 ; n° 206. Juillet 1963, pp. 581-607 ; n° 210, Novembre 1963, pp. 973-994.

(2) Les grandes familles distinguées aujourd'hui (Groupe des dialectes des Plateaux et de l'Est, Groupe du Sud et de l'Ouest) pourront être revisées ; certains dialectes participent des caractères des deux groupes : Betsileo, Antaisaka et Antaifasy, Sakalava du Sambirano, Antanosy, Antakarana (qui, paradoxe apparent, et sous réserve d'analyses complémentaires, semble plus proche du Tsimihety ou du Betsimisaraka du Nord que du Sakalava du Boina).

on constatera qu'il devrait contribuer, pour sa part, à accentuer les disparités dialectales.

L'anthroponymie et la toponymie malgaches — surtout celle-ci — posent divers problèmes. Contrairement à ce que l'on constate ailleurs — en Europe ou en Afrique — la quasi-totalité des anthroponymes et des toponymes ont une signification : ils sont formés de mots que l'on retrouve dans la langue contemporaine. En ce qui concerne les anthroponymes, on peut expliquer facilement le fait à partir de deux facteurs : il n'existe pas de patronyme héréditaire à Madagascar ; le fils a un nom personnel dont il change d'ailleurs pour divers motifs ; si bien qu'il y a, à chaque génération, actualisation des noms, lesquels suivent l'évolution de la langue, donc rien de comparable à la cristallisation européenne des patronymes ; d'autre part, l'interdit jeté sur le nom des morts a dû avoir aussi une influence en contrariant la réutilisation de noms anciens.

Pour la toponymie, au contraire, les choses sont plus compliquées. Il n'a pas été possible, à Madagascar, de trouver, sur le terrain, plusieurs strates de toponymes, analogues, par exemple, à la superposition de couches que l'on trouve en France (préceltique, celtique, gallo-romaine, nordique, etc...). Certes la recherche n'est pas terminée, mais l'étude actuellement en cours des nombreuses fiches recueillies par M. FLUTRE à la Faculté des Lettres, montre bien la profonde homogénéité des toponymes ; la proportion de ceux qui ne comportent pas de signification apparente et pour lesquels il n'est pas possible de reconstituer l'étymologie est très faible ; elle montre localement, par exemple, dans plusieurs régions de l'Ouest occupées par des populations qui se disent *Vazimba* ou *Beosy*, certains termes sans signification actuelle mais, même là, les mots peuvent être d'anciens vocables malgaches oubliés.

On ne peut pas expliquer cette « lisibilité » des toponymes, non plus que leur unité du Nord au Sud de l'île, par les arguments exposés précédemment à propos des anthroponymes. On entrevoit, certes, une explication analogue pour les noms de villages : car les villages malgaches semblent changer de site et de nom avec une déconcertante facilité ; on le constate sur le terrain à travers les traditions et en comparant des cartes à quelques décennies de décalage. Le fait est valable même sans tenir compte de la descente des villages en plaine et de leur relative fixation, faite en deux temps : au moment de la conquête merina pour une moitié de l'île, et au moment de la conquête française. On le constate par exemple dans l'Ouest de l'île où A. et G. GRANDIDIER ont fait part de l'étonnement qu'ils ont éprouvé devant l'ampleur de cette mobilité topographique (voir *Grandidier-Ethnographie*, p. 304 note a, et p. 305).

Cette mobilité de l'habitat s'explique par diverses causes : on quitte le village, en dehors des raisons de commodité ou de sécurité, à la suite d'une épidémie, d'une guerre malheureuse, d'une révélation envoyée par les ancêtres dans un rêve.

On remarquera que les oronymes, hydronymes, etc., qui apparaissent dans les mythes et les récits confirment la stabilité des dénominations. En dehors du cas des villages dont le nom est réactualisé par le changement, cette permanence des toponymes pose un problème qui reste ouvert.



Si nous faisons le point, nous constatons qu'un faisceau d'éléments concordants se trouve réuni, chacune des conclusions partielles témoignant dans le même sens ; chacun de ces éléments pourrait, à la rigueur, comporter une explication particulière, mais leur coïncidence paraît significative. On en vient donc à penser qu'il convient de réduire très sensiblement la durée globale de présence des sociétés malgaches à Madagascar, c'est-à-dire de rajeunir la date de l'arrivée des premières migrations (1).

Cette date ne peut faire l'objet que de simples suppositions. On admettait volontiers jusqu'ici que les premières vagues de Proto-Malgaches étaient arrivées, à titre d'approximation, aux alentours du début de notre ère, à quelques siècles de décalage de part et d'autre (entre — 300 et + 300). Certains auteurs allaient même beaucoup plus loin et pensaient, comme JULIEN (qui concluait à l'antériorité des migrations africaines), à une mise en place commencée « depuis les temps les plus reculés » (2), ou même, comme GRANDIDIER pourtant si sûr à l'ordinaire, que l'origine du peuplement de l'île est à chercher à partir des migrations déclenchées dans l'Asie du Sud-Est par « les invasions touraniennes et aryennes qui ont eu lieu plus de 2.500 ans avant Jésus-Christ » (3). Le Dr. RAKOTO-RATSIMAMANGA croit aussi pouvoir assigner à l'arrivée des premiers Malgaches plusieurs millénaires (4). Il semble que ces vues doivent être radicalement modifiées en fonction des nouvelles données dégagées plus haut, fondées non plus sur les hypothèses mais sur l'interprétation des faits. Il est possible que les « anomalies » que nous avons relevées s'expliquent pour une cause qui, pour le moment, nous échappe ; mais il est plus raisonnable de s'en tenir à la solution qui, une fois admise, lève toutes les difficultés : le rajeunissement de la mise en place des Proto-malgaches.

Reste à savoir de quelle importance devrait être ce rajeunissement.

(1) Des faits d'ordre plus général pourraient également être invoqués ; nous avons tiré argument, plus haut, de l'unité linguistique, opposée à la pluralité des groupements demeurés isolés les uns des autres ; le même raisonnement pourrait être soutenu à propos de l'unité culturelle, si frappante à Madagascar — en dépit d'un polymorphisme superficiel : là encore, un très long isolement des groupes aurait abouti à des divergences plus considérables, comme on le constate sur de nombreux exemples africains ou océaniens.

(2) Cf. « Institutions politiques et sociales de Madagascar », chap. I, p. 12. Il est d'ailleurs très possible que des éléments d'origine africaine aient abordé la Grande Ile bien avant les Proto-Malgaches indonésiens.

(3) Cf. Ethnographie de Madagascar, T. I 1ère partie, p. 10.

(4) Cf. Tache pigmentaire héréditaire et origine des Malgaches, Paris 1940. L'auteur admet trois grandes vagues en provenance de l'Océanie : vers 2500 avant notre ère, entre le X^e et le XI^e siècles, puis vers le II^e siècle av. J.-C. C'est donc un renversement radical des perspectives que nous croyons devoir proposer aujourd'hui.

Les recherches archéologiques permettront d'apporter une solution à ce problème. On pourrait anticiper sur leurs résultats par une étude approfondie de l'histoire ancienne des aires marginales de l'Océan Indien et particulièrement de Java et de Sumatra. Une meilleure fixation des dates — diverses avec les lieux — de l'indouisation et de l'islamisation de l'archipel serait précieuse ; il est certain que les Proto-malgaches n'ont pas apporté d'éléments culturels bouddhiques et que les Merina n'ont pas été touchés par l'Islam malais ; mais on ignore encore l'origine des nombreux éléments culturels arabes présents dans la Grande Ile (1). Si étrange que cela paraisse, il n'est nullement sûr qu'ils soient musulmans ; nous pensons personnellement que la plus grande partie de ces éléments provient de sources arabes pré-islamiques, sans pouvoir préciser le lieu et les circonstances du contact.

(1) On est frappé par le fait que les éléments arabes ou arabisés, anciennement présents à Madagascar (il ne s'agit pas des apports récents, swahili, comoriens ou autres), n'empruntent pratiquement rien à l'Islam : ils ne connaissent ni Allah ni la mosquée, ni le hadj, ni la prière, ni l'aumône, ni la *chahadah* — donc aucune des cinq *arkan ad din*, aucun des fondements de l'Islam, sauf le jeûne (localement) — qui est d'ailleurs pré-islamique ; ils citent le nom du Prophète (Mahmadou) sans lui attacher de particulière importance ; ils font état du Diable (Bili 'che des navigateurs, c'est-à-dire Iblis, l'ange déchu), mais l'essentiel restitue un grand nombre de pratiques arabes d'avant l'Islam : astrologie, divination, magie, comput, jeux.

C'est d'histoire des origines de l'Islam qui nous donnera vraisemblablement la clé du problème ; l'hagiographie officielle a voilé l'intensité des oppositions qu'à suscitées le Prophète, mais garde encore la trace de ces luttes ; de nombreux groupes vaincus ont quitté l'Arabie, (rappelons que Mahomet lui-même, incertain du sort des armes, a failli émigrer pour se fixer définitivement en Ethiopie). Il semble que l'origine des plus anciens éléments arabes à Madagascar soit double : il existe d'une part une couche « anti » islamique issue de clans opposés à l'Islam, lesquels, vaincus par lui, ont dû s'exiler probablement en Perse (les relations de la Grande Ile avec la Perse ont été très intenses à certaines époques) ou en Afrique orientale ; ces éléments ont apporté une part importante de la couche culturelle arabe. Mais le schéma est plus complexe : il faut faire intervenir d'autres éléments, que nous pouvons dire para-islamiques et qui proviennent de la scission qui s'est produite au moment où Mahomet, qui s'est d'abord vu simple prophète, successeur de Jésus, devant l'échec de sa prédiction en faveur du Dieu de la Bible — livre sacré pour l'Islam — a effectué une reconversion presque complète en proclamant la religion de son propre dieu, Allah ; nous ne pouvons insister ici sur cette nouvelle interprétation de l'histoire de l'Islam, très éclairante ; Mahomet repoussé comme successeur de Jésus, a dès lors fondé sa propre religion (la prière tournée d'abord vers Jérusalem a été dirigée vers La Mecque ; le nom d'Allah inconnu jusqu'alors paraît dans les sourates, etc.). Dans les troubles qui ont suivi la mort du Prophète, des groupes vaincus ont quitté l'Arabie, en emportant avec eux la vision de la première prédication qui, quoique faite par Mahomet, était, en termes propres, anti-islamique ; de là vient la couche arabe-malgache qui connaît Mahomet et ignore Allah, fait qui serait inexplicable autrement ; on cite Mamadou, reconnu comme prophète successeur de Jésus, mais moins grand que lui. (cf. Lettre du missionnaire Charles NACQUART à Saint-Vincent de Paul (février 1650) : « Le plus savant des omblasses (ombiasse) de ce pays (antanasy), nous dit que Ramofamade (Ra, préfixe de révérence + Mofamade, déformation pour Mu'hammad, c'est-à-dire Mahomet), était leur prophète... que leurs livres faisaient mention d'un prophète nommé Raissa (Ra + Issa, c'est-à-dire la dénomination arabe de Jésus) qui était venu en terre immédiatement de dieu, sans être né parmi les hommes, et qu'il était plus grand que Mahomet... ». (On pourra consulter ces documents des Lazaristes, présentés par W. LAPIERRE avec notes de J. POIRIER, in Civilisation Malgache n° 2, à paraître en 1965).

Nous sommes donc en présence de deux couches arabes, l'une anti-islamique (d'où viennent probablement les éléments rappelés plus haut), l'autre, anti-islamique (caractérisée par la connaissance du Coran, de Mahomet, mais par l'ignorance d'Allah et la subordination de Mahomet à Jésus — deux faits très expressifs, et peut-être par des éléments comme le sacrifice rituel des animaux et le jeûne du Vendredi). Il nous apparaît que le problème des couches arabes à Madagascar est entièrement à reprendre à partir de cette double perspective.

Il nous semble d'ores et déjà que l'hypothèse de migrations proto-malgaches datant d'avant l'ère chrétienne ou même des premiers siècles de notre ère doive être exclue (réserve faite de la présence éventuelle d'autres éléments ethniques plus ou moins absorbés aujourd'hui) et que l'essentiel des migrations proto-malgaches se situe au cours de la seconde moitié du premier millénaire.

RÉSUMÉ

Andriamatoa Jean POIRIER dia manazava ny fielezan' ny foko eran' ny Nosy tamin' ny andro fahizay. Midinika ny isa ny olona (densité) taloha ny nahatongavan' ny Vazaha, ny fiovaovan' ny ala izay nokapaina ary ny maha-samihafa ny fomba fiteny sasantsasany eto Madagasikara. Araka ny heviny, tonga teto ny razan' ny Malagasy teo anelanelan' ny taona 500 sy 1000 taorian' ny nahaterahan' i Kristy.

*
**

Jean POIRIER discusses ancient migrations within the island with the help of ecological and linguistic data. He stresses the importance of the conditions of early occupation in the eastern part of the island. He believes that the island was peopled as late as sometimes between the fifth and tenth century A.D.

LA COSMOGRAPHIE MALGACHE
suivie de
L'ÉNUMÉRATION DES POINTS CARDINAUX
ET L'IMPORTANCE DU NORD-EST
par Jean-Claude HÉBERT

Poursuivant l'entreprise de nos enquêtes sur la civilisation de Madagascar, et persuadé que de telles études permettront un jour de voir plus clair dans l'égnime des origines malgaches, nous dirons ici les résultats encore incomplets auxquels nous avons abouti en ce qui concerne la cosmographie de la Grande Ile (1).

C'est un leit-motif que les Malgaches sont d'une ignorance à peu près totale en astronomie. L'écrivain malgache P. RANDRIANARISOA, dans son livre : « *Madagascar et les croyances et coutumes malgaches* », paru en 1959, écrivait (2) :

« *Le Malgache n'étant pas très doué en astronomie... connaît tout juste le Baudrier d'Orion et Vénus en plus du soleil et de la lune.* »

Ce faisant, l'auteur ne faisait que reprendre les constatations émises par divers malgachisants, il y a quelques décades déjà, qui affirmaient que les connaissances astronomiques des Malgaches étaient très réduites.

En Imerina, soulignait le P. THOMAS en 1605, « la science astronomique se borne à distinguer les Pléiades (*Ikotokely miady laona*) et Orion (*telo nohorefy*) (3).

En 1933, LINTON, étudiant les Tanala, notait avec une orthographe souvent défectueuse :

« Apparemment on ne reconnaît que trois groupes d'étoiles : *Efidanitsa*, la voie lactée ; *Kiotokely mididango*, « les enfants qui luttent pour un mortier à riz », les Pléiades ; et *Telonorefy*, trois très brillantes étoiles en ligne à intervalles égaux ». Il précisait « je n'ai pu

(1) Tous documents nouveaux seront accueillis avec plaisir ainsi que toutes critiques.

(2) P. RANDRIANARISOA : *Madagascar et les croyances et coutumes malgaches*, p. 33.

(3) R.P. THOMAS : *L'origine des noms de mois à Madagascar. Notes de philologie comparée*, p. 19 in B.A.M. vol. IV — 1908.

identifier ces dernières et il semble que l'appellation soit donnée à plus d'un groupe ». Enfin, il ajoutait : « Seule une étoile est dénommée : *Fanjire*, la planète Vénus (1).

En 1933 également, BERTHIER aboutissait à une conclusion semblable, oubliant même de mentionner les Pléiades :

« A l'exception de quelques *ombiasa antaimoro*, les Malgaches sont d'une ignorance à peu près complète en astronomie. En dehors du soleil et de la lune, ils ne connaissent que la planète Vénus, *fitarikandro*, litt. « qui tire le jour » et le Baudrier d'Orion, *telonohorefy*, litt. « 3 font une braste » (2).

Ces affirmations, valables pour la plupart des habitants des hauts-plateaux, ne sont pas entièrement exactes en d'autres régions de l'île, bien que les connaissances astronomiques restent toujours superficielles et les appellations souvent mal définies.

Nous verrons par la suite ce qu'a indiqué M. DECARY sur la cosmographie tandroy, et ce qui peut être glané ailleurs. Mais dans l'ensemble, il faut bien le dire, les opinions exprimées ci-dessus reflètent exactement l'état actuel des connaissances malgaches.

**

Cependant, on pourrait croire, à la lecture de récits plus anciens, que ces connaissances étaient plus importantes jadis.

Le 12 mai 1826, COPALLE, un des premiers Européens qui se rendit à Tananarive, après avoir mentionné que la division de la semaine et de l'année lui paraissait avoir été apportée en pays Merina par les Arabes, écrivait :

« C'est à eux aussi sans doute que les Ambaniandro (les Merina) doivent leurs connaissances astronomiques qui, sans être étendues, leur donnent au moins une idée assez juste de la forme et du mouvement de notre système planétaire. *L'art de s'orienter par l'inspection des astres est chez eux d'un usage si fréquent qu'il semble familier même aux enfants*. On a divisé l'horizon en 16 parties ; et lorsque vous demandez à un Ambaniandro la direction d'une route ou la demeure d'un particulier, au lieu de vous répondre d'une manière vague comme le fait le peuple en Europe, il vous indiquera nommément et avec précision les points de l'horizon vers lesquels vous devez successivement vous diriger. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de reconnaître ce talent pour s'orienter même au milieu des bois et dans des pays tout à fait inconnus à mes compagnons de route (3) ».

(1) R. LINTON: *The Tanala. A hill tribe of Madagascar*, p. 160.

(2) BERTHIER : *Notes et impressions sur les mœurs et coutumes du peuple malgache*, p. 61 -- Tananarive -- 1933.

(3) COPALLE : *Voyage dans l'intérieur de Madagascar... pendant les années 1825 et 1826* B.A.M. vol VIII -- 1910 -- p. 53.

Nous avons souligné la phrase où COPALLE s'émerveille de l'art d'orientation des Malgaches, mais il faut bien dire qu'il s'est abusé s'il a cru que celui-ci était fondé sur l'inspection des astres, car il apparaît bien que cette faculté, vraiment remarquable, qu'ont les Malgaches de s'orienter, est pour une grande part instinctive (1), et que pour le reste elle est basée sur l'observation du parcours du soleil, de la lune et de Vénus, mais sans autres points de repères astrologiques (si ce n'est, peut-être, Orion, comme nous le verrons).

Les directions cardinales chez les Malgaches, d'après Copalle.

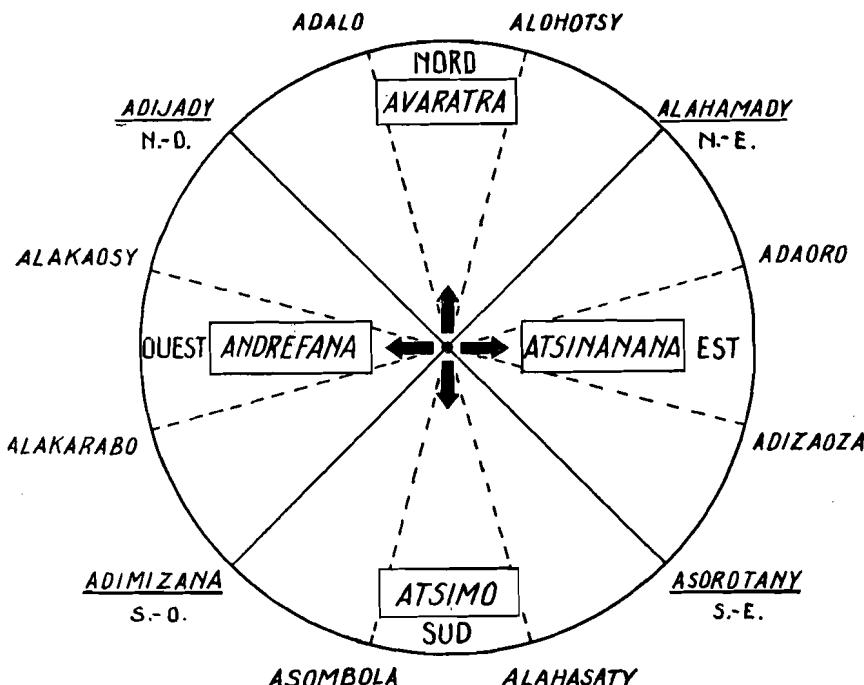


Fig. 1

Les 16 parties de l'horizon de Copalle sont les quatre points cardinaux, plus les 12 noms tirés des astérismes du Zodiaque, dont quatre majeurs (soulignés) et huit mineurs. En fait, les Malgaches ne se dirigent que sur les points cardinaux énumérés par Copalle : le Nord : **avaratra** ; l'est : **atsinanana** ; le Sud : **atsimo** ; l'Ouest : **andrefana**. Les autres divisions de l'horizon ne sont utilisées que par les astrologues, et non par les gens du commun.

(1) Cf. le chapitre de la Monographie du P. DUBOIS sur les Betsileo, relatif aux points cardinaux.

D'ailleurs il est bien connu que les Malgaches des hauts-plateaux redoutent de s'aventurer loin de leurs demeures la nuit, et il devait déjà en être ainsi au temps de COPALLE, sous le règne de Radama.

Les connaissances astronomiques dont parle COPALLE n'étaient donc, en fait, que des connaissances astrologiques, et encore bien dénaturées, puisque les 12 divisions de l'horizon (et non 16 comme a écrit à tort COPALLE) portent les noms des constellations du Zodiaque. Il y a eu, par conséquent, confusion entre le plan de l'écliptique où se situent les signes du Zodiaque et le plan horizontal. La portion d'horizon attribuée arbitrairement à chaque signe du Zodiaque n'a aucun fondement scientifique.

En dehors des passages cités, les études sur la cosmographie malgache sont pour ainsi dire inexistantes. A notre connaissance, aucun ouvrage n'a abordé ce problème de façon approfondie et même des spécialistes comme les Révérends Pères de l'Observatoire astronomique d'Ambohidempona n'ont pu nous renseigner sur les publications qui rapporteraient, en langue vernaculaire, les noms des étoiles et constellations du ciel austral (1). Il y a donc là une lacune sérieuse, qu'il est nécessaire de tenter de combler.

**

Il semble malheureusement que beaucoup de connaissances anciennes soient perdues. Combien de Malgaches savent les noms donnés aux « nuées de Magellan », ces deux taches lumineuses du ciel austral qui sont comme égarées hors de la voie lactée ?... Très peu. De même, la Croix du Sud n'est guère connue que sous son nom emprunté au français de « Croix du Sud » ! C'est pourquoi la cosmographie malgache apparaît aujourd'hui assez pauvre. Mais peut-être cette impression est-elle fallacieuse ?

(1). Nous n'avons pu malheureusement consulter le *Sprackende word-boeck d'HOUTMAN*, qui, à la suite de son vocabulaire hollandais-malais-malgache, a rapporté les noms des constellations du ciel austral. Il dénomme treize constellations nouvelles dont notamment la petite « Hydre mâle » (nom vraisemblablement emprunté à l'astrologie chinoise qu'il dut apprendre en 1600 dans l'île de Sumatra), où le petit nuage de Magellan figure sous la lettre Mu. Mais GRAND-DIDIER, dans sa collection des ouvrages anciens concernant Madagascar, n'a pas reproduit ce qui avait trait à l'astronomie (Cf. note, t. I, p. 326). Nous ignorons si HOUTMAN a donné les noms de quelques constellations malgaches, ce qui est vraisemblable vu sa compétence particulière sur la question ; il a dû néanmoins rester tributaire des seules connaissances de son informateur, un Malgache de la baie d'Antongil emprisonné avec lui à Atchin.

Pour le repérage des étoiles et constellations dans le ciel, on utilisera utilement les *Cartes du Ciel Austral* dressées par Ch. POISSON, Directeur de l'Observatoire de Tananarive. Publication du Service géographique de Madagascar. Tananarive 1943. (24 cartes dressées pour un lieu situé à 20° de latitude Sud, selon les mois d'observation).

On peut raisonnablement penser que les premiers immigrés étaient pêcheurs ou marins, et il est vraisemblable dans ce cas qu'ils se soient guidés sur certaines étoiles pour aborder la terre malgache.

Il serait nécessaire alors de rechercher dans les contes et légendes des traces de cette science astronomique. Malheureusement le folklore ne semble pas apporter, autant que nous sachions, ce que nous aurions pu espérer.

C'est ainsi que les enfants merina et betsileo ont un jeu basé sur la fatigue visuelle à repérer les étoiles au crépuscule. Il s'agit de fixer une étoile, bien détachée dans le champ sidéral mais d'assez faible luminosité, de façon à ce que quelques minutes d'attention suffisent à vaincre le pouvoir discriminateur des facultés visuelles.

En pays Betsileo le jeu s'accomplice entre enfants, le soir, pendant la cuisson du riz. Le meneur de jeu psalmodie des phrases rituelles que le P. DUBOIS dans sa Monographie des Betsileo (1) a rapportées ainsi :

Patrapatra tain' ondrilahy	Je frotte avec la crotte de mouton
Voangily, voatagnatagna (2)	(Avec) de la tomate, des graines de ricin
Tanatanam-bazaha feno-doko	Du ricin étranger bien touffu
Varavarana' Andriambolamena	Porte du Prince d'Or
Telo fidira toa ny akanjo	Avec trois entrées comme une robe
Mate ve ! Ede !... Aha !...	Est-elle morte ! Non !... pas encore !...

Et la litanie continue :

« Mange-t-elle son riz ?	Pas encore
Lave-t-elle son assiette ?	Pas encore
Pile-t-elle son grain ?	Pas encore
Va-t-elle puiser l'eau à la fontaine ? ..	Pas encore
Va-t-elle chercher son fagot de bois ? ..	Pas encore ».

... jusqu'à ce que les petits yeux fatigués répondent « Oui, elle est éteinte », parce qu'ils ne la distinguent plus.

Mais cette psalmodie ne fait intervenir aucun nom d'étoile. La « Porte du Prince d'Or » est, il est vrai, assez énigmatique; ce doit être le Prince charmant des contes qui apparaît dans les rêves. Quant aux autres énumérations : crottes de mouton, tomates, ricin, elles remplacent le sable de notre « marchand de sable » qui fait cligner les yeux des enfants fatigués. Rien d'intéressant donc au point de vue cosmographie.

Certains couplets de chansons anciennes seraient par contre plus intéressants, apportant quelques éléments d'un folklore astronomique.

(1) P. DUBOIS Monographie des Betsileo p. 543 et 1427.

(2) Pour des raisons typographiques le n vélaire est transcrit gn.

Nous pouvons citer, par exemple le couplet suivant d'un chant populaire recueilli par M. DECARY à Analalava :

Tsignorognorono andrisany motrony

Basiambariky hoatry voay mitapy

Telo an-dakana ambesan-jagnahary

où se reconnaît l'énumération de plusieurs constellations. MM. DECARY et FAUBLÉE qui ont fait connaître ce texte et en ont tenté une traduction n'ont pas pu identifier ces constellations ; ils ont traduit :

« Les étoiles *Tsinoronorono* sont l'ancre de la constellation *motrony*.

La constellation *basiambariky* est comme un crocodile qui se chauffe au soleil.

La constellation *telo-an-dakana* est une surveillance des dieux » (1).

Il faudrait mieux traduire, pour la dernière phrase : « sous la surveillance des dieux » (*ambesana* : que l'on surveille ; pour le Merina : *ambenana*).

Nous étudierons plus loin les identifications de ces étoiles ou constellations, et rectifierons en particulier la traduction de la première phrase.

Egalement les œuvres des poètes, qui aiment à rêver dans le champ des étoiles, empruntent parfois le vocabulaire de la cosmographie ; et de nombreuses revues littéraires ainsi que des journaux ont pour titre, par exemple :

Ny Avana : l'arc-en-ciel.

Fitarik' andro : l'étoile du matin, etc...

Les clubs sportifs ont imité les clubs littéraires et nous avons par devers l'Île de nombreux : *Telo noho refy* (Baudrier d'Orion). Mais dans l'ensemble les désignations relatives à la cosmographie sont très peu variées, et exclusivement Merina (2).

Nous verrons au cours de cette étude que, contrairement à la première impression recueillie, les appellations provinciales relatives à la cosmographie sont souvent plus riches qu'en Imerina ; elles sont bien sûr d'autant plus intéressantes que méconnues.

(1). R. DECARY t J. FAUBLEE Contribution au folklore BAM T. XXXVI, 1958, p. 276

(2). Il y a lieu de penser d'ailleurs que ce n'est pas par préférence spéciale aux trois étoiles du Baudrier d'Orion que les clubs sportifs ont adopté le nom de *Telo noho refy*, mais plutôt par référence aux pions du *fanorona* (marelle malgache). Les joueurs sur un terrain de football ont été considérés comme des pions, avec ce sous-entendu que trois joueurs peuvent enfoncer la ligne adverse (*telo noho refy* : trois contre une ligne).

LE CIEL

Le « ciel », en malgache, se dit *lanitra*, et le mot se retrouve dans toutes les provinces avec cette précision que la terminaison *-tra* est changée dans les dialectes de l'Ouest et du Sud en *-tsi* ou *-tse* ou encore en *-tsa* en Betsileo, et que l'*n* est changé dans tous ces dialectes en *n* vélaire : *lagnitra*.

Le mot est d'origine indonésienne (INC* *lagnit*, « ciel », Mnj. et Mal. *langit*, id.) et se retrouve jusqu'aux confins de la Polynésie avec les formes :

Lagi (Wallis) « ciel »

Rangi (N. Zélande) id.

Ra'i (Tahiti) « l'horizon, le grand large » (1).

Rangi : héros mythique polynésien qui souleva le ciel. (*Rangi* est l'Atlas polynésien qui, d'après les mythes a séparé les deux couches du monde, donnant ainsi la lumière aux hommes placés entre les deux).

A Bornéo, en dayak, le mot *langit* désigne un esprit, une divinité céleste, tandis que *jang* (cf. Mlg. : *rano*) désigne une divinité aquatique. Or en Malgache, différents auteurs et non des moindres ont vu un rapprochement possible entre *lanitra* « ciel » et *Andriamanitra* « Dieu », qui serait à l'origine « Le Seigneur du Ciel ».

Certes l'étymologie courante traduit *Andriamanitra* par « Seigneur parfumé » (*manitra*), mais le mot originel aurait pu être *Andrianda-nitra* « Seigneur du Ciel », et la controverse (que nous ne voulons pas reprendre ici) n'est pas définitivement tranchée.

En tout cas le mot *Andriamanitra* apparaît exclusivement merina, et l'on s'étonne même que les premiers missionnaires l'aient choisi de préférence à *Zanahary*, mot répandu dans tous les autres dialectes (2) avec la signification de Dieu. La raison en est sans doute que le mot *Zanahary* sert à qualifier tous les prodiges naturels ou extraordinaires (*ataon-Zanahary*), tandis que le mot *Andriamanitra* évoque indiscutablement une divinité céleste (3).

(1). En Tahitien moderne, le ciel se dit *ra'i*, et le firmament, l'air que l'on respire, *reva*.

(2). Et aussi en vieux Merina, où le mot est très souvent associé à *Andriamanitra* : *Zanahary sy Andriamanitra*.

(3). Selon divers contes, cette divinité (*Andriamanitra* ou *Zanahary*) ne serait pas tellement parfumée ; elle serait plutôt incommodée par les mauvaises odeurs qui s'exhalent de la terre (odeurs de cadavres enterrés, ou même des excréments humains, dans une version d'un conte *sakalava*, ou encore par les fumées des brûlis terrestres). Dans cette perspective, il faudrait traduire plutôt « divinité céleste » que « divinité parfumée ».

LE SOLEIL

Le Soleil porte le nom de *masoandro*, litt. « œil du jour ». Cette appellation est caractéristique d'une aire culturelle indonésienne. On a en Malais : *matahari* « œil du jour » = « soleil » ; en Maanjan (Bornéo) *mate/anrau*, « soleil ». Le vieux Polynésien a *mataroa* que les traducteurs du chant de la Crédation (1) ont eu quelque mal à expliciter par « grand œil » ou « œil qui voit loin », mais qui doit être l'équivalent exact du Mlg. *maso-andro*, du Mnj. *ma'e-anrau* et par conséquent : « l'œil du jour ».

Un doublet est usité en pays Sakalava : *maso-mahamay* construit sur le mot *mahamay*, litt. « qui rend chaud, qui apporte la chaleur ». C'est vraisemblablement une expression née d'un *fady* linguistique (on sait que le qualificatif de *masoandro* était jadis donné au roi défunt). Le mot *mahamay* désigne « le jour » et trouve un parallèle en Sak. avec *mahale* « la pluie », litt. « ce qui mouille » au lieu de *orana* en malgache commun. *Mahalé* et *mahamay* se répondent étant construits tous deux avec le même préfixe verbal potentiel *maha-*. Le terme *maso-mahamay* a été relevé par DANDOUAU pour le Sakalava du Sambirano et par BIRKELI pour le Sakalava de Morondava. Il semble qu'en Sak. on ait aussi *mahamay* au lieu de *maso-mahamay* (2).

Un chant populaire recueilli par M. DECARY à Analalava rapporte cette équivalence sous la forme habituelle des *jijy* (couplets chantés avec accompagnement de cithare sur calebasse) :

Tsiriky masoandro, vaky mahamay

« L'œil du jour (le soleil) apparaît, le jour se lève »

Phrase que MM. FAUBLÉE et DECARY ont traduit avec un contresens : « Regarder le soleil qui se lève brûle » (3).

L'examen d'autres dialectes nous confirme que « jour » et « soleil » sont parfois confondus. C'est ainsi qu'en Vezo et en Mahafaly, on dit *andro* pour *masoandro* « soleil ».

Les vieux chants ou proverbes sakalava nous révèlent encore un mot, aujourd'hui désuet : *Sak. androky*, de même racine que *andro* « jour ». Un *saim-bola* (proverbe sakalava) présente l'image suivante :

(1) Cf. traductions de MOERENHOUT et de Mme NORDMANN in *Ethnologie de l'Union française*, T. II, p. 823. Le Polynésien actuel à *ra'i* ou *râ* (Ile de Pâques) : « soleil », de même racine que le Mlg. *maraina* « matin » ; cf. Mnj. *raai* : « clarté du jour ».

(2) Le P. WEBBER traduit *mahamay* par « feu » et dans la phrase qu'il cite dans son Dictionnaire à propos de Kintana, il traduit *arôho mahamay kintana amy ny sambo arôho* : « on aperçoit une lumière briller à bord » ; la traduction littérale serait « là-bas un soleil (*mahamay*) scintille (*kintana*) sur le bateau ».

(3) R. DECARY et J. FAUBLÉE Contribution au folklore, op. cit. p. 276.

Taninandroky asesin' ora
Taragnandroky asesim-palegna.

« La chaleur du soleil amène la pluie
 La mauvaise humeur entraîne la haine »,

ou le mot *androky* désigne le soleil. *Taragn' androky* signifie d'ailleurs « rayons du soleil » en Sa . de même que *tagna-masoandro*. C'est le moment de rappeler que l'INC * *a (n) dav*, d'où dérive le Malg. *andro*, désigne à la fois « jour » et « soleil » (1).

Par contre le Sak. N. et le Tsimihety, et également le Sak. S. ont un mot d'origine swahili : *zova*, ou *masôva* « soleil », « jour » (2).

Un *jijy tsimihety* recueilli par DANDOUAU débute par le couplet :

Kiaka ny andro, vaky ny masôva
Aligny ny andro, vaky ny diavôlana

« Lorsque le jour vient, le soleil paraît
 Lorsqu'il fait nuit, la lune se montre » (3)

(ou plutôt, pour ce dernier membre de phrase : « le clair de lune apparaît »). Ce couplet antithétique est à rapprocher du vers déjà cité, recueilli par DECARY :

Tsiriky masoandro, vaky mahamay
 où la deuxième partie formant antithèse était manquante.

Nous pouvons ajouter encore que DANDOUAU a relevé *masoandra* en Sakalava de Nossi-Be ; de même en Tankarana, on a selon M. MOLET *andra* « jour » et non *andro*.

Pour désigner les rayons du soleil, on a en Sakalava *tanan-jaro* ou *tana' njaro*. A ce propos le P. RAZAFINTSALAMA fait remarquer que « sur la côte, les Sakalava, les Betsjimiraka et d'autres encore disent souvent *Jary* ou *Jaro* ou encore *Jarobe*, au lieu de *Zanahary*. Il est clair que *Jary* est le même mot que *Hary*, sanscrit, le nom de Vishnou... Il est ainsi comparé au soleil » (4).

Ajoutons que dans les tatouages sakalava, *tanan' jaro* est une croix, et que le mot désigne encore « le pan ouvert d'un parc à bœufs » (destiné à faciliter l'entrée des bœufs dans le parc).

Le mot semble se retrouver dans le nom du plus haut sommet d'Afrique, le Kilimandjaro (Kilima Njaro) dont l'étymologie locale serait « la montagne des dieux ».

(1) Cf. DAHL : *Malgache et Maanjan*, p. 324.

(2) Cf. Dict. WERBER sub. *zova*, et DANDOUAN : *Dialogue français - tsimihety*. (B.A.M. vol. XI. 1913, pp. 1 — 46).

(3) DANDOUAU : *Chansons Tsimihety (région d'Analalava)*, B.A.M. vol. XI. 1913, p. 138. *Menagala*.

(4) *Dama Ntsohia Dict. Etymologique* (1ère partie) p. 100.

Il semble pourtant difficile d'admettre que le malgache *Jaro* ou *njaro* signifie Dieu. A notre avis, le mot *jaro* de *tana' njaro* signifie seulement « soleil », et nous trouvons confirmation de cette acceptation dans le mot proche parent — (sinon identique) — *johary* « soleil », en Merina (1). Les lois de la phonétique sont dans le sens de cette transformation, *tana' njohary* ayant pu donner naturellement par euphonie et inversion vocalique *tana' njaro*. Or le mot *johary* est d'origine swahilie (*dyohari* « joyau » ; *dyua* « soleil levant »). Confirmation de cette étymologie est fournie par le dialecte *tsimihety* où le nom d'une des principales divinités est, selon DANDOUAU, *Rajarobe* ou *Kajoaribe*. DANDOUAU signale bien l'équivalence des deux termes. *Jaro* provient donc bien de *Joari* ou plutôt de *Johari* (2).

On peut rappeler au surplus que CHAPELIER énumérant les divinités du panthéon malgache en 1794, citait déjà *Ra-tzaroubé* (*Rajaro be*), et le décrivait ainsi :

« C'est le dieu des pluies bienfaisantes. Son nom lui vient de l'urne remplie d'eau qu'il asperge du haut des cieux et qui tombe en pluie sur la terre ».

Le mot, selon lui, signifiait « créature à la grande urne », de *tzarou* : « urne ainsi appelée par les Hovas » : mais l'emploi de *jaro* « urne » n'est nullement attesté à Madagascar au XVIII^e siècle.

Sans doute, CHAPELIER avait-il eu ce (faux) renseignement d'un arabe, *tar* effectivement on a en arabe *djarra* « urne », d'où est venu notre mot français « jarre » (3).

L'ARC-EN-CIEL

L'arc-en-ciel porte en Merina le nom de *avana*, ou encore celui plus poétique de *antsibenandriamanitra*, soit « le grand coutelas de Dieu » (antsy-be-Andriamanitra). Ce mot se retrouve dans les dialectes sous le mot *ava*, par exemple en Tandroy.

Le mot *avana* vient de l'INC.* *avagn* « arc ». Le polynésien a également *ava* « arc ».

Le Sakalava dit plutôt *sadihantranahary*, soit le « pagne de Dieu » (*sadiha* pour *sadika*) « pagne » et *Zanahary* « Dieu », ayant permué avec le complexe euphonie *ndr* équivalent au *nj* Merina). Les

(1) Dans les dialectes de l'Ouest, Sak. W., Vezo et Mahafaly, *johary* signifie « homme fait, homme de bonne corpulence, de belle apparence », sans doute par dérivation du swahili *dyohari* « joyau ».

(2) DANDOUAN. : *Le faditra*, B.A.M., vol. p. 74.

(3) Cf. Communication de M. JULLY sur les Manuscrits de CHAPELIER, B.A.M. vol. IV - 1905 - 06 - p. 41 et note 12. Par contre, les dialectes nord et ouest de Madagascar utilisent le mot *sajoa* « cruche, jarre », d'origine swahilie.

Vezo ont le même mot, mais lorsque plusieurs arcs sont visibles, le supérieur seul garde le nom de *sadihandranahary*, le second porte le nom de *sadihandolo* « pagne des morts » (*sadiha ny lolo*).

Le Bara a, concurremment avec *sadihandranahary*, *avandahy* (écrit parfois *havandahy*) (1) « l'arc mâle », sans correspondant féminin, semble-t-il.

Le Sakalava a encore *orignava* (de *oritre* « trait, raie » et *ava* « arc », déformé parfois en *origniva*). Il a aussi l'expression *lelapantindra*, litt. « la langue (ou la flamme) qui ... (?) » mise peut-être pour *lelapangitra*, de *fangitra* « rogné » (comme les cheveux autour du front ou autour de la tête, en forme de cercle). Selon DECARY, *lelapangitra* désigne en Sakalava W. « l'arc-en-ciel » et « un tatouage en forme d'arc » cernant le front.

En pays tandroy, on croit que les deux extrémités de l'arc-en-ciel *ava* s'enfoncent en terre, comme si l'arc lui-même voulait boire l'eau de la terre (pour la déverser ailleurs) ; quand il a apaisé sa soif, il s'estompe et disparaît. C'est un signe de beau temps. Mais il n'y a pas assimilation à un être vivant (2).

Les dialectes de la côte N.-O. et N.-E., Sakalava, Tsimihety et Betsimisaraka, ont enfin pour désigner l'arc-en-ciel le mot *sobeha* qui est peut-être un doublet de *sobika* « grande corbeille ». A Tamatave, JULLY avait relevé *sombeha* « arc-en-ciel » au lieu de *sobeha*. Enfin, on trouve dans ces mêmes dialectes l'expression *mangalo barahina*, litt. « brillant comme cuivre » (?).

LA LUNE

La lune porte en Malgache le nom de *volana*, ou encore *vola* dans les dialectes côtiers de l'Ouest et du Sud, les autres ayant la terminaison *na* ou *gna* (3). Le mot *volana* est d'origine indonésienne; on a en INC.* *bulan* « lune », en Malais *bulan*, id., en Mnj. *wulan*.

Toujours aussi particulariste, le Sakalava a un doublet né certainement d'un *fady* linguistique : *fanjava*, litt. « qui éclaire, qui brille », mot répandu de Maintirano à Diégo-Suarez.

(1) Par suite d'attraction paronymique avec *havan-dahy* « parent mâle », et peut-être aussi avec *habakabaka* « le firmament, la voûte des cieux ».

(2) Renseignements aimablement communiqués par M. DECARY.

(3) Le mot connote aussi (partout à Madagascar) le mot « mois » (mois lunaire sans doute à l'origine, mois solaire aujourd'hui). Le doublet *fanjava* a la même signification dans l'aire Nossi-Be Sambirano.

Le chant recueilli à Analalava, déjà cité, a le couplet :

Masoandro folaka, tsy regny mikiny
Fanjava maty agnabo, tsy regny hantsiny

« Le soleil se couche, on ne sait pourquoi
 La lune meurt là-haut, on n'en sait la raison » (1).

Fanjava est construit sur la racine *zava*, « clarté », qui a donné *mazava* « clair », *fanjava* « qui éclaire » (cf. également la racine proche parente *zavo* : « brouillard, clarté blanche »).

Un autre mot, d'aire linguistique plus restreinte (Maintirano, avec peut-être aussi une identation en Vakinankaratra, sur les hauts plateaux) est *boara*, d'origine également indonésienne, car on a en Malais *buah* « astre » (numéral pour les astres) qui est bien l'équivalent du *boara* sakalava (2). Il est donc inutile de tenter des hypothèses de rapprochement avec les mots Malg. *voara* « figuier » ou *amboara* « botte liée, gerbe, petit paquet de semis ou d'herbes », mais par contre cette dernière racine *voara* « botte liée » évoque sans doute la rotundité de la pleine lune...

Le patronyme Vakinankaratra *Boaralaza*, peut en conséquence être traduit « Astre renommé » et nous avons ainsi la preuve que le mot *boara* était connu du vieux Merina (3).

Un mot également intéressant est le Vezo *mahina* « lune » absolument identique au Wallisien *mahina* « lune » (4). Ce rapprochement ne peut être fortuit, et prouve la parenté des piroguiers de la côte Sud Ouest avec les piroguiers polynésiens, sans doute avec un intermédiaire indonésien qui ne nous est pas connu. Cependant, nous n'avons pas trouvé confirmation du mot *mahina* en Vezo. Le mot doit être peu usité.

Le « halo de la lune » porte le nom de *faribolana* (de *faritra*, « auréole, anneau ») ou encore *fari-danona (na)* (Tsm. *faridagnogna*) parce qu'on le regarde comme un avertissement de tenir une assemblée, une réunion de fête (*lanonana*). Ce dernier nom est d'ailleurs donné aussi (comme en Sak. N.) à « l'arc-en-ciel ».

(1) M. MOLET rectifie cette traduction en : « lune morte là-haut, on n'en sent pas l'odeur (la puanteur) », et la justifie par un proverbe tsimihety utilisant le même mot discuté. *taolagna mahariry ny hantsiny*, « les os endurent l'odeur (du cadavre) », proverbe qui exprimerait l'obligation d'aide inconditionnelle entre parents. Voir aussi une salle des grottes de l'Isandra portant ce nom in L'ancienne civilisation de l'Isandra, dans ce volume.

(2) Dans la région de Marovoay, *boara* est également usité mais surtout avec le sens second de « piastre ronde », « argent » ; cf. *fanjava*, qui a également ce sens second. Ceci prouve l'identité primitive de *volana* « lune » et *vola* « argent », pièce de monnaie.

(3) On a également de nombreux patronymes avec les mots « soleil » et « jour ». *Masoandro* se rencontre en Sak. ; en Mer., on a *Rainijohary*, etc...

(4) Cf. M. THÉVENOT : *Synopsis comparatif des vocables malgaches wallisiens et tahitiens*. E.A.M., T. XXX (1951-1952), p. 91-93.

En Sak. N. on appellerait aussi le halo *vadin' ny fanjara* (1), litt. « époux de la lune », alors que cette expression sert ailleurs à désigner Vénus.

Le clair de lune est dénommé généralement *diavolana* ; en Merina poétique on a *tarabolana*, de *taratra* « lumière émanée ou réfléchie, rayon » et *volana* « lune », soit « lumière réfléchie de la lune » ; on a en Sak. *diabolana* « trace de la lune » ; en Bara *zavavolana* ou *diavola* ; en Tandroy *zavavola* « clarté lunaire ».

Les Malgaches voient généralement dans les jeux d'ombre et de lumière causés par le relief de la lune un joueur de *valiha*, instrument national malgache (cithare sur bambou).

BERTHIER a écrit à ce sujet :

« Pour les indigènes, les taches de la lune, quand elle est pleine, représentent un joueur de *valiha*. Les Bara disent que ce joueur de *valiha* est l'image de leur ancien roi *Rajoaka* » (2).

Nous n'avons pas trouvé confirmation de ce dernier terme. Par contre nous en avons trouvé d'autres :

Chez les Masikoro de l'Onilahy, les Bara de l'Ouest et les Vezo, ce joueur porte le nom de *Rengeso*. Chez les Taisaka, les Taifasy, il porte le nom de *Ingerezo* ou *Ingrezo*. C'est sans doute ce terme avec article ancien *I* — (*I-ngezero*) qui a donné par métathèse *Rengeso* ou *Re* — semble aujourd'hui compris comme article honorifique. Chez les Bara de la Sous-Préfecture d'Ivohibe, ce joueur de *valiha* porte le nom de *Lehimborodo*, peut-être dérivé de *bolodo*, *bolody* « qui fuit la société, qui fait l'école buissonnière, un fainéant ». On dit aussi *Remboro* à l'Est d'Ihosy.

Ailleurs, on le dénomme plus simplement *mpamaliha*, « joueur de *valiha* ».

En pays betsileo on reconnaît dans les parties ombrées de la lune deux personnages, deux princes *andriana*, sans référence à la *valiha* semble-t-il.

On peut, assez curieusement, à propos de ces diverses identifications des taches lunaires, évoquer les conceptions chinoises. Dans les vieilles légendes de Chine, on raconte qu'il y a dans l'astre des nuits un lièvre blanc ou un lièvre de jade, ou encore un crapaud qui y aurait son palais (tandis que dans le soleil il y aurait un corbeau à trois pat-

(1) Nous n'avons pas étudié suffisamment les appellations données au divers quartiers de la lune pour en faire ici une étude comparative selon les dialectes. Mais on sait que l'appellation merina de la pleine lune, *fenomanana*, dériverait du sanskrit *purnama*.

(2) H. BERTHIER : Notes et impressions sur les mœurs et coutumes du peuple malgache, Tananarive, 1933, p. 61.

tes). Dans les légendes plus récentes, on entrevoit dans la lune un bûcheron avec un cassia, arbuste qui symbolise l'immortalité, ou encore un laurier (1). On peut utilement comparer cette image au musicien malgache joueur de *valiha*.

Quant aux autres images, elles s'expliquent, le lièvre blanc, par la croyance commune que c'est à la pleine lune que le lièvre conçoit (la lune du 15^e jour du mois évoque d'ailleurs l'union sexuelle parfaite) ; le crapaud, par cette autre croyance que les éclipses sont provoquées par le crapaud *tchen-tchou* qui dévore tout ou partie de l'astre. Le mot « éclipse » est le même que « manger, dévorer ». On verra que cette identification n'est pas absente non plus des conceptions malgaches anciennes.

LES ÉCLIPSES

Le phénomène des éclipses est toujours resté mystérieux pour les populations primitives, car elles n'y pouvaient trouver une cause naturelle.

Cette mentalité se retrouve dans la Grande Ile. GRANDIDIER a écrit à ce sujet dans son Ethnographie de Madagascar :

« Les éclipses et les comètes étaient considérées par les Malgaches comme présageant des catastrophes, ainsi que les halos ou une coloration extraordinaire du soleil et de la lune ; pour prévenir les malheurs qu'annonçaient ces phénomènes, épidémies, famines, guerres, cyclones, etc... les astrologues connaissaient des incantations et savaient faire des charmes appropriés » (2).

Alfred GRANDIDIER notait également que le roi du Fiherenana faisait des prières dès qu'apparaissait une comète, une étoile filante, ou une « tache dans le ciel » (3).

GRANDIDIER n'a pas cependant reproduit dans son Ethnographie des récits émanant d'anciens voyageurs, et qui sont pourtant forts intéressants, parfois même curieux comme on en peut juger. Citons tout d'abord, concernant les Betsimisaraka, une page tirée d'un manuscrit de VALGNY, intitulé « *Extrait de quelques journaux sur l'Ile de Madagascar* » (4) :

(1) Michel SYOMIE : *La Lune. Mythes et rites*, (5^e volume de la Collection Sources Orientales). Voir chap. « La lune dans les religions chinoises ».

(2) GRANDIDIER : *Ethnographie Vol. IV. IV - T.3 - p. 450.*

(3) *idem* : p. 451, note 1.

(4) VALGNY : *Extrait de quelques journaux...* page 17. Manuscrit du Muséum d'histoire naturelle. MS. 887 (3). L'événement raconté a dû se produire aux environs de 1761.

« L'après-midi d'un jour calme et serein, nous entendîmes un bruit semblable à celui d'un coup de canon à l'entrée du canal (entre l'île Ste-Marie et la côte malgache). C'est ainsi que je fis faire des perquisitions pour en savoir la cause. Il n'y avait aucun vaisseau à la côte. Je demandai le lendemain à des Noirs venant de Fénérive s'ils avaient connaissance de quelque navire qui eut pu tirer le coup de canon que nous avions entendu. Ils me répondirent en riant que c'était apparemment *Zaanhar* qui en se promenant en haut était sauté dans la mer.

« Entr'autres choses dont nous manquions à Ste-Marie, nous n'avions point d'almanach et nous ignorions qu'il allait se faire une éclipse de lune. Environ sur les 8 heures du soir nous entendîmes pousser de grands cris et tirer plusieurs coups de fusil dans les villages voisins. Nous en prîmes en quelque manière l'alarme mais nous étant aussitôt aperçus de l'éclipse, nous connûmes la cause de ce tintamarre.

« Le lendemain je demandai aux Noirs à quoi bon tout le tapage de la veille. Ils me répondirent que la lune était gâtée, corrompue, *vola-laü* et je n'ai pu en avoir jamais d'autre explication. On conclut de là sans doute que l'astronomie n'est pas florissante dans ce pays là ».

Et l'auteur de poursuivre : « ce mot *laü* signifie « infect » et « pourri » ... »

Quelques années auparavant, vers 1750, le mystérieux « auteur anonyme » avait déjà noté les mêmes réactions des Malgaches de la côte Est à la vue d'une éclipse :

« Lorsqu'il arrive une éclipse de soleil ou de lune, les naturels tirent des coups de fusils à balles sur les astres et chacun fait un petit feu clair devant sa porte. Si on leur demande pourquoi, ils répondent que c'est l'usage. On ne peut rien en tirer de plus. Les Français les ont quelquefois bien étonné en leur annonçant ces phénomènes quelques jours à l'avance » (1).

Dans son Grand Dictionnaire de Madagascar, FROBERVILLE a repris ce passage à peu près dans les mêmes termes, s'interrogeant sur les origines de cette curieuse coutume de tirer des coups de feu en direction de la lune, coutume dont on pourrait rapprocher le jet de bouse à la lune (*tora-bolana*) pratiqué par les Merina jadis à l'apparition du premier croissant de la lune *Alahamady*. Le *tora-bolana* consistait à prendre un brin de soie, (le même sans doute que celui qualifié « fil de vie » dans les dialectes) que l'on roulait dans la bouse du bœuf sacrifié pour la fête du *Fandroana* ; on jetait la boule obtenue en

(1) Auteur anonyme : *Madagascar vers 1750*, Manuscrit édité par Jean VALETTE in Bull. de Madagascar, n° 214, mars 1964, p. 253.

direction de la lune, en prononçant les paroles rituelles « *O Alahamady* (1er mois de l'année) puissé-je atteindre ton retour. Que je ne te manque pas, car j'ai tenté de t'atteindre ». Ce rite était lié au retour de l'année.

Il est à peu près certain, par le rapprochement fait, que les Merina avaient assimilé la disparition de la vieille lune et le retour de la lune nouvelle, manifesté par l'apparition du premier croissant de la lune Alahamaly, au phénomène des éclipses où une portion de l'astre était « mangée » par un ogre mythique. Le rite avait été transféré aux jours de fête du *Fandroana*.

Un troisième récit ancien nous est fourni par un missionnaire portugais, de passage à Fort-Dauphin au XVII^e siècle. Il nous rapporte ce qu'il a vu et appris chez les Antanosy lors d'une éclipse partielle : « Les Antanosy crièrent tous à tue-tête :

Alao ! Alao, anie volamena, volafotsy, aomby maromaro, vary... ce qui veut dire : va-t-en, va-t-en ! et toi, fais-nous avoir de l'or, de l'argent, beaucoup de bœufs, du riz, etc... Ils disent que c'est un énorme serpent qui cherchait à avaler la lune et que, sans leurs cris, il l'aurait avalée toute entière, mais que leurs cris avaient fait lâcher prise au monstre, et qu'en reconnaissance du service qu'ils avaient rendu à la lune, il lui demandaient de l'or, de l'argent, des bœufs, etc...

Ce serpent, ajoutaient-ils, est sous la terre, mais beaucoup plus grand qu'elle, puisqu'il la porte » (1).

Mais il ne donne pas le nom de ce serpent.

Ces récits sont relatifs à des éclipses de lune, mais il est établi, notamment par le grand Dictionnaire de FROBERVILLE que les Malgaches distinguaient parfaitement l'éclipse solaire de l'éclipse lunaire. Selon cet auteur, on qualifiait la première du nom de :

halen-rau-maçouandro (*alina-Rau-masoandro*)
et la seconde du nom de :

halen-rau-voulanh (*alina-rau-volana*).

Ces appellations semblent aujourd'hui être sorties d'usage. Les dictionnaires modernes ne les reproduisent plus. Elles n'ont pas cependant complètement disparues, comme le confirme les observations suivantes.

En pays tandroy, d'après M. DECARY, on distingue l'éclipse de soleil *alimbe* (de *alina-be*, « la grande nuit »), signe avant-coureur de la mort d'un chef Roandriana, et l'éclipse de lune (*lo*, « pourrie »), signe néfaste pour les riches, annonçant souvent la mort d'un riche propriétaire (*mpanarivo*).

(1) R.P. d'ALMEIDA: Rapport sur la mission dans l'Anosy en 1616-1617.
Collection des ouvrages anciens... T. 11 - p. 193.

Dans les dialectes du Sud-Est, on dit que la lune est *hinandrao*, litt. « mangée par *Rao*, lorsque, vers le 15^e ou 16^e jour après son lever, ou peu après, le bord supérieur est frangé. Plusieurs auteurs et particulièrement BERTHIER, ont voulu voir dans ce *Rao* le monstre mythique *Rahu* de la légende indienne (1). M. FAUBLÉE à ce sujet a écrit : « il est probable que *raho* correspond au sanskrit *rahu*, au tcham *raho* « le démon qui cause les éclipses » (2) ; toutefois dans la mythologie bara ce n'est que le nuage. Le mot a survécu, perdant son contenu ».

Rahona, dans le malgache commun, ne signifie en effet que « nue, nuée, nuage », mais il est fort vraisemblable qu'à l'origine il s'agissait d'un monstre mythique, le même que les Nord-Sakalava désignent sous le nom de *Kaka* « animal fantastique, ogre ».

En effet, le Sk.N. a *lanin-kaka*, litt. « emporté par l'ogre » pour désigner l'astre au moment de l'éclipse, et pour décrire une éclipse, on dit : « *misy kaka homana ny volana* », litt. « il y a une bête qui mange la lune ».

Ceci nous montre que si dans le Nord de Madagascar le monstre devoreur d'éclipses des légendes indiennes a perdu son nom, il n'a pas cependant complètement disparu. Les récits anciens attestent que malgré la disparition du patronyme, les vieux Betsimisaraka y croyaient encore, ceux qui essayaient de faire fuir le monstre par un tapage infernal ponctué de coups de feu.

Encore de nos jours l'apparition d'une éclipse est un présage dangereux. Un souvenir très estompé du mangeur de lune, peut se retrouver dans les croyances antaimoro, où la rotundité de la pleine lune évoque celle de la femme enceinte. Selon l'astrologie antaimoro, les éclipses de lune (*fanakonambolana*) qu'elles soient complètes ou partielles ont la curieuse propriété d'agir par mimétisme sur les femmes enceintes, et de provoquer des malformations de l'enfant à naître : une partie de l'enfant risque d'être « mangée » par l'éclipse. Pour y obvier, la femme enceinte doit prendre un bain d'eau froide, et aussitôt après se regarder dans un miroir en disant : « Que le nouveau-né ait toutes ses parties bien formées ». Il est même recommandé de préciser toutes les parties du corps, sans en omettre une, car sinon le nouveau-né serait infirme de la partie oubliée.

Chez la plupart des côtiers, les Sakalava et les Tsimihety en particulier, l'apparition d'une éclipse de soleil ou de lune est considérée comme un signe ou un présage de mort d'un roi ou prince. Aussi empêche-t-on le prince local d'une part de dormir, d'autre part de voir le phénomène ; on l'enferme et on lui recouvre la tête. On fait du

(1) Cf. J. BERTHIER : Notes et impressions. P. 56, note 1.

(2) J. FAUBLÉE : Récits bara, p. 505, qui cite Aymonier Cabaton, Dictionnaire cam. p. 416.

vacarme tant que l'occultation dure. Cette coutume peut être observée chez les Tsimihety quand un prince (ou princesse) est fixée dans le lieu, comme exemple à Port-Bergé (1).

Mais les renseignements les plus complets que nous devons à l'infatigable collecteur de documents que fut le P. CALLET, sont ceux qui concernent les Merina. Nous les citons *in extenso* :

« Lorsque survient une éclipse de lune, on croit que la lune est malade et qu'elle ne se renouvelle pas comme c'est le cas quand elle est pleine et qu'elle n'est pas comme à l'ordinaire ; elle est malade et le souverain l'invoque ainsi que le peuple ; on chante et l'on psalmodie à pleine voix des chants d'honneur par lesquels on implore la lune malade. Le souverain abat un bœuf *volavita* et se conforme aux prescriptions des idoles, du *sikidy* et des astrologues ; c'est là ce qu'on appelle supplier la lune malade, prier le père soleil et la lune, car le soleil et la lune sont des puissances qu'on prie et sur lesquelles on fait des serments. « Que je perde ma part de soleil », disent les gens d'ici, en prêtant serment. Les personnes gravement malades et à l'article de la mort se lèvent pour jouir encore une fois de leur part de soleil avant de trépasser. Et lorsque la lune est malade, c'est qu'il y aura dans la population de graves épidémies, ou que l'année sera difficile, ou encore que le nombre des malades sera grand ; voilà ce que présageaient les éclipses de lune.

« Et l'éclipse de soleil, provenant de la rencontre du soleil et de la lune : c'est le feu et l'eau ; le feu est humide et il est malade ; lorsqu'une moitié du soleil est cachée, les gens sont remplis de crainte et disent : « Voilà que le soleil meurt ! ». Il y a un récit des Anciens qui déclare qu'« il faut chanter quand le soleil est malade ». Et voilà ce que chantaient les anciens :

Reviens à la vie, ô soleil !

O soleil, que Dieu te redonne ta lumière

O soleil, revis sous nos yeux,

Echappe à la maladie et à la mort, ô soleil !

Eclaire-le, ô Dieu qui nous a permis de le voir !

Ne nous reprend pas pour une erreur de langage, ô Dieu !

Revis, ô soleil, sous nos yeux,

Pour que ne nous fasse pas défaut ta lumière qui nous est due.

« Voilà ce que chantaient les anciens lorsqu'il se produisait une éclipse de soleil et le soleil reprenait vie et retrouvait la chaleur de son aspect. Voici quelle était en outre l'offrande du souverain au soleil en cette occasion. Les devins et les sorciers chargés de veiller sur le Roi ordonnaient d'offrir un bœuf *volavita* en sacrifice au soleil, en

(1) Renseignements aimablement communiqués par M. MOLET.

même temps que les sujets sanctifiaient le roi par l'offrande d'une piastre entière en disant : « Nous invoquons toutes les saintes amulettes pour qu'elles fassent régner le souverain ici sur la terre, au moyen de ce bœuf *volavita* et de cette piastre intacte ; nous y ajoutons nos actions de grâces et nos prières. Nous vous offrons ceci, car vous êtes le roi ; le soleil est malade non sans raison ; il y a des gens qui recourent à des charmes criminels et ensorcellent le Soleil. Et celui qui fait cela, malheur à lui ! Puisse-t-il ne pas voir ce qui lui revient du soleil ! ». Ces imprécations une fois achevées, les malédictions l'étaient également. « Car vous êtes comme un Dieu visible à nos yeux ; vos sujets voient en vous comme leur soleil et leur lune ! vos sujets vont vous sanctifier par ce bœuf *volavita* et cette piastre intacte : ce que font ici vos sujets, c'est en vue de vous sanctifier, ô Ranavalomanjaka ! ».

« Ceci se passait sous le règne de Ranavalona I, lors d'une éclipse de soleil. Le riz blanc atteignit alors le prix de 1 fr 80 le *fahenimbary* (mesure correspondant à un double décalitre) et 0 fr 70 le *fahenina* de riz non décortiqué, lors d'une petite éclipse » (1).

Ainsi la frayeur due aux éclipses était telle qu'elle faisait sensiblement augmenter le prix du riz. Chacun devait s'empresser de faire des provisions en vue des cataclysmes attendus, et cela entraînait la hausse des prix.

On observera que l'éclipse de lune est censée annoncer de graves épidémies, des maladies, une année difficile ; l'éclipse de soleil semble plus particulièrement viser le souverain, qui en est son représentant sur la terre ; on le sanctifie par son intermédiaire en lui offrant le bœuf « voué » *volavita* et la piastre intacte (*vola tsy vaky*) réservés au souverain merina.

Un passage intéressant est celui où la « maladie » du soleil est attribuée à des incantations criminelles : « il y a des gens qui recourent à des charmes et ensorcellent le soleil ». Au siècle dernier, les Merina ne croyaient donc plus au monstre mythique Rao, dont le nom paraît ignoré, mais attribuaient l'éclipse au fait de sorciers influents.

La lune au cours de l'éclipse est dite « malade » (*marary*) ; mais un autre mot devait être employé : *lena* « mouillé », que le passage cité explique en imputant à la rencontre du feu et de l'eau, l'éclipse de soleil : la lune est l'eau et le soleil le feu ; lors d'une éclipse de soleil, la lune voile le soleil, et pour un Malgache le soleil est mouillé : « le feu est humide... ».

(1) *Tantara ny Andriana* du R.P. CALLET. Trad. Chapus et Ratsimba. T. 1^{er}, p. 322. On trouvera dans le même ouvrage, p. 176-177, des renseignements sur les prières faites au soleil, et notamment « comment on assure aux malades leur part de soleil ».

Nous avons vu, dans d'autres tribus, qu'on emploie le mot *lo* « pourri » pour désigner l'éclipse de lune.

En Tsimihety, cependant, a été conservé le mot *le (lena)* « mouillé », on peut donc dire que les vieilles expressions relatives à un animal mythique, ogre ou serpent, sont presque partout tombées dans l'oubli, et cela sans doute depuis que la croyance à la glotonnerie du monstre mythique n'a plus été acceptée.

Toutefois, les diverses appellations dialectales énumérées permettent de reconstituer une filiation phonétique et sémantique très vraisemblable.

Au départ, on aurait eu l'expression, attestée en Antaimoro, *hinandRao*, litt. « dévoré par Rao ». Par approximation, l'expression serait devenue *halen/Rau (alindrao)* « la nuit de Rao », puisque aussi bien Rao créait la nuit sur terre. Puis le monstre mythique lui-même n'a plus été connu et c'est alors que *rav* a été transformé en *laü*, mot attesté par Valgny (*vola-laü*), alors que des auteurs de dictionnaires postérieurs comme DUMONT D'URVILLE (1833) signalent encore *volan-rav* « éclipse de lune ». *Laü* l'a cependant emporté dans l'étymologie populaire où le mot a été confondu avec *lo* « pourri ».

Enfin le mot *lo* « pourri » a été senti comme inadéquat et on lui a substitué *le (lena)* « mouillé ».

La filiation des termes ci-dessus indiquée les fait tous remonter très certainement au monstre sanskrit Rahu, dont les légendes indiennes ont colporté le nom en Indonésie. Le mot se retrouve en tagalog avec *laho* « éclipse de lune » et en pampango avec *lauo*, id. (1). Les expressions *vola-laü* et *volan-rav*, « éclipse de lune », notées par VALGNY et DUMONT D'URVILLE, qui en sont les exacts correspondants, témoignent de l'origine sanskrite du mot, arrivé à Madagascar par le relais indonésien.

LES ÉTOILES

Pour désigner les étoiles, la langue malgache a plusieurs mots, selon les dialectes :

- 1) *Kintana* en Mer. ; *Kinta* dans les dialectes Sak. W. et Nord.
- 2) *Lakitagna* en Tsimihety ou *lankitagna*.
- 3) *Lakinta* en Bk. N. (cf. manuscrits de CHAPELIER).
- 4) *Lakintagna* en Bk. S.
- 5) *Anakintana* en Tankarana et Bk. N.

(1) PARDO DE TAVERA El sanscrito en la lengua tagalog. Paris 1887.

- 6) *Vasia* en Bara, Tdroy (1), Tnosy, Mfl., Bleo., Tmr., Tf.
 7) *Vasiāna* en Sk. N. et Bk. N.

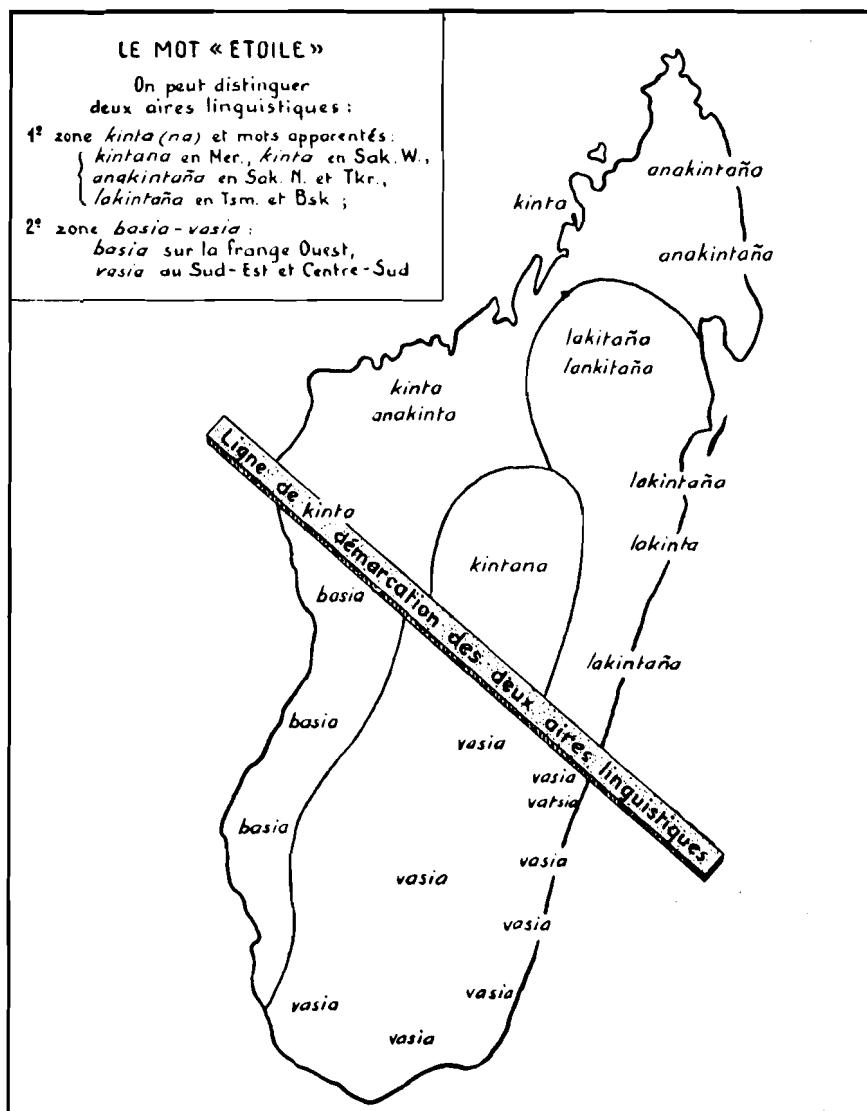


Fig. II

(1) A noter que le Tandroy connaît également *kinta*, mais c'est exclusivement l'appellation de Vénus, étoile du matin. *Kinta* est l'étoile la plus visible du firmament tandis que les étoiles de grandeur moyenne ou faible portent toutes le nom de *Vasia*.

- 8) *Vatsia* en Tanala (selon RICHARDSON) (1).
- 9) *Basia* en Vezo et Sak. S.

Mais en fait nous n'avons que deux racines principales : *kintana* et *vasia*.

Les aires dialectales ne sont pas aussi distinctes qu'il y paraît.

a) *Kintana* « étoile » a donné *ana/kintana*, litt. « petit d'étoile » ou « fille d'étoile » connu dans la plupart des dialectes. Un vieux proverbe malgache dit, faisant parler une jeune femme fidèle à son époux :

Tsy mba anakintana, ihalo ny maro.

« Je ne suis pas « fille d'étoile » pour me déplacer partout » ce qui laisse à penser que le sens primitif a dû être « étoile filante ». Mais aujourd'hui *ana/kinta(na)* est seulement l'équivalent provincial du Mer. *Kintana*, et désigne « les étoiles ». Il est possible que le mot dérive de l'INC. * *intan* qui a donné le Malais *bintang* « astre, étoile ». On aurait eu *anak'intana* > *anakintana*, puis *kintana*. Cette évolution est d'autant plus probable que les côtiers n'ont pas le mot *kintana*, mais seulement *anakintana* qui serait donc un terme plus ancien, par rapport au Mer. *Kintana*.

Le Tandroy et le Taisaka ont *kintana* « Vénus », ainsi dénommée parce qu'elle est la plus grosse étoile visible. Par opposition, on s'explique que les étoiles de moindre luminosité soient qualifiées *ana' kintana*.

Le Tsimihety *lakinatagna* semble venir de *laki* — (Malais *laki* : « mâle » pour Mlg. : *lehy* : id). *kintana*, soit « mâle d'étoile » par comparaison avec *anaka-kintana* « fils d'étoile ».

Le mot *kintana*, d'après le dictionnaire WEBBER signifie également « qui scintille au loin » et s'applique à toute lumière éloignée. Il donne l'exemple suivant : *Aroho mahamay kintana amin' ny sambo aroho*. « On aperçoit une lumière briller à bord », le mot *mahamay* devant être pris ici au sens de « lumière ».

Kintana sert en Mer. à désigner également l'écusson frontal en forme d'étoile de certains bovidés (tandis que *vasia*, couleur de robe de bovidés désigne l'ensemble d'un pelage tacheté). C'est le *fela* des dialectes du Sud et de l'Ouest.

(1) Cf. *Antananarivo Annual*, Tananarive, 1876. Ed. Rep. p. 224.

b) — L'aire linguistique *basia* s'arrête en latitude Nord à Maintirano ou plutôt elle interfère au delà avec l'aire *kintana*. Le mot est encore connu à Majunga et même à Analalava, où nous avons dans le chant recueilli par M. DECARY *basiambariky*, qui est le nom d'une constellation (?). L'appellation a sans doute débordé l'aire restreinte par suite des voyages *Vezo* vers le Nord, à moins qu'il ne s'agisse d'un substrat, ce qui est plus probable.

Vasia ou *basia* a été utilisé dans quelques termes toponymiques, ce qui démontre son ancienneté. On a :

Tsitakabasia (où l'on n'atteint pas les étoiles) qui est un lieu célèbre au Menabe, car c'est là qu'étaient gardées les reliques royales.

Vohibasia « la montagne aux étoiles » qui est un pic à la limite des districts d'Ihosy et d'Ivohibe, et également un pic dans l'Isalo, et dans l'Isandra.

Vasia est aussi une couleur de pelage de bœufs : pelage blanc constellé de petites tâches noires, en pays Bara et Tandroy.

D'après DAHL, *vasia* et *basia* devraient être rapprochés du Mnj. *wawahiang* et *wewehiang* « étoiles », et du Si. *wawehian*, id., bien que la parenté ne soit pas certaine. Les formes signalées semblent dériver de l'INC.* *bat'iagn*.

Les dialectes de Bornéo auraient redoublé la syllabe initiale *wa-*, peut-être par confusion avec *wawa-hiang* « bouche d'ancêtres » (on pensera aux fameuses « bouches d'ombres » de Victor Hugo !). Le renouvellement de la syllabe initiale est en effet un procédé courant de dérivation dans de nombreuses langues malayo-polynésiennes.

Les mots malgaches désignant les étoiles en général sont donc de vieux mots d'ascendance indonésienne, mais qui ne peuvent être rattachés directement au Malais, lequel a *bintang* « astre, étoile ».

Par contre ce mot *bintang* est passé en malgache, sous une acception différente, pour donner le mot *vintana*.

BERTHIER, un des premiers, a reconnu cette filiation et a écrit :

« Le mot *vintana*, (que les dictionnaires traduisent par : « le destin, la destinée, chance bonne ou mauvaise » ; pour être complet, il faut ajouter « destin astrologique », qui est l'acception particulièrement utile pour ce qui va suivre) n'a pas été emprunté à l'arabe *awinat*, pluriel de *awán*, saison, comme l'ont dit DAHL et FERRAND, mais il appartient aux langues austronésiennes : Malais, *bintan*, Tagal, *bitoin* ; Cham, *batuk*, « astre, étoile ».

« Les Malais désignent sous le nom de *raja bintan*, les sept astres (Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune et Terre) qui exercent,

tour à tour, leur influence sur les vingt-quatre heures du jour. Le Malais *bintan* est l'équivalent exact du malgache *vintana* » (1).

Ajoutons que le mot Mal. *bintang* « astre, étoile », INC.* *bintan* qui a donné le Mlg. *vintana* « destin (lu dans les étoiles) » n'a pas complètement disparu dans son acceptation primitive, à Madagascar. Mais les renseignements fournis sont contradictoires. Les dialectes connaissent en effet une étoile, ou une constellation du nom de *vintana* ou *vinta* ou *vita*.

En Betsileo, *vintana* serait la constellation du Scorpion (2). Au Nord du pays bara également, *vinta* serait assimilé au même signe, *lohan' alakarabo*. Dans une acceptation plus large, en Bara, *vinta* désignerait les étoiles apparaissant à l'Est peu avant le lever du soleil, souvenir peut être de l'observation des levers héliaques des constellations du Zodiaque (?).

En Tandroy, *vita* serait par contre, selon DECARY, la Croix du Sud.

En Vezo, enfin, cette étoile *vita* serait la terreur des sorciers car lorsqu'elle apparaît, ils doivent rester éveillés, de peur de ne s'endormir à jamais. (Il y a là peut-être un jeu de mots avec *vita* « fini, terminé ? »).

Dans son acceptation large (*vintana* : destin), les *vintana* sont à plus proprement parler les signes du Zodiaque. Il y a donc à Madagascar 12 *vintana* dont 4 majeurs (*reny-vintana*) et 8 mineurs (*zana-vintana*), et non pas sept comme en Malaisie. Ces 12 signes sont :

alahamady	<i>le bétier</i>
adaoro	<i>le taureau</i>
adizaoza	<i>les gémeaux</i>
asorotany	<i>le cancer</i>
alahasaty	<i>le lion</i>
asombola	<i>la vierge</i>
adimizana	<i>la balance</i>
alakarabo	<i>le scorpion</i>
alakaosy	<i>le sagittaire</i>
adijady	<i>le capricorne</i>
adalo	<i>le verseau</i>
alohotsy	<i>les poissons</i>

Selon que l'on naît sous tel ou tel signe du Zodiaque, le « *vintana* » est bon ou mauvais. C'est le *mpanandro* « devin » qui est chargé de lire les destins (*mitety vintana*). Mais la traduction littérale de cette expression serait « parcourir les astres », où nous retrouvons le sens originel du mot.

(1) H. BERTHIER. Notes et impressions, p. 57-58.

(2) d'après DAHL.

LES ÉTOILES FILANTES, COMÈTES OU BOLIDES

Les étoiles filantes sont dénommées :

- en Merina, *kintanan' anfindra* ou encore *zanakintana*
- en Bara, *vasia misindra* (étoiles qui se déplacent)
- en Sak. S., *basia raraka ali(na)* (étoiles qui tombent la nuit) (1)
- en T/droy, selon DECARY, *vasia mate* (étoiles mortes)
- en Tanosy, *vasia mitsaka* (étoiles qui traversent le ciel)
- en T/moro, *afon-danitra* (feu du ciel) ou *kintana mandeha* (étoiles qui marchent).

Mais on dit aussi *tain-kintana*, « excrément, déchet d'étoiles », appellation des bolides, en Sak. et en Mer., ou *anak' kintana* « enfants d'étoiles ». *Anakintana* « étoiles errantes » est déjà rapporté au Grand Dictionnaire de Madagascar de FROBERVILLE pour les dialectes de la côte Est, ainsi que *anakintana misindra* « étoile filante ».

Fatara désigne les bolides en Merina, tandis qu'en Taimoro on aurait *iankarambe*, litt. « le gros rocher ».

Les comètes portent le nom de :

- *kintana manandrambo* « étoiles à queue » en Mer. et Taimoro.
- *vasia tsiok'afô* « étoiles qui crachent (soufflent) le feu » en Vezo.
- *vasia tiok'afô*, id., en Tandroy.

Selon l'astrologie antaimoro, si une étoile appelée *iankarambe* (litt. « gros rocher, bolide ») semble traîner quelque chose vers le Nord, le Sud, ou l'Ouest, c'est qu'une cité importante sera la proie des flammes. De même pour une comète (*kintana manan-drambo*) si elle est de la grosseur d'un van (*antova*).

LA VOIE LACTÉE

Si maintenant nous considérons la voie lactée, nous avons :

- en Mer., *vahindanitra* ou *vahan-danitra* ou plus simplement *lambe* « grand chemin ».
- en Bara, *fanefi-danitse* ou *fanefi-danitra* : « qui partage le ciel » (et selon une information non confirmée *fanapakasara*).
- *fanefidanitse* et aussi *efidanitse* chez les habitants de la forêt de l'Est.
- *efidanitsa* chez les Tanala, selon LINTON.

(1) *Vasia raraka ali(na)* désignerait en Bara « la voûte stellaire », litt. « les étoiles qui parsèment la nuit ».

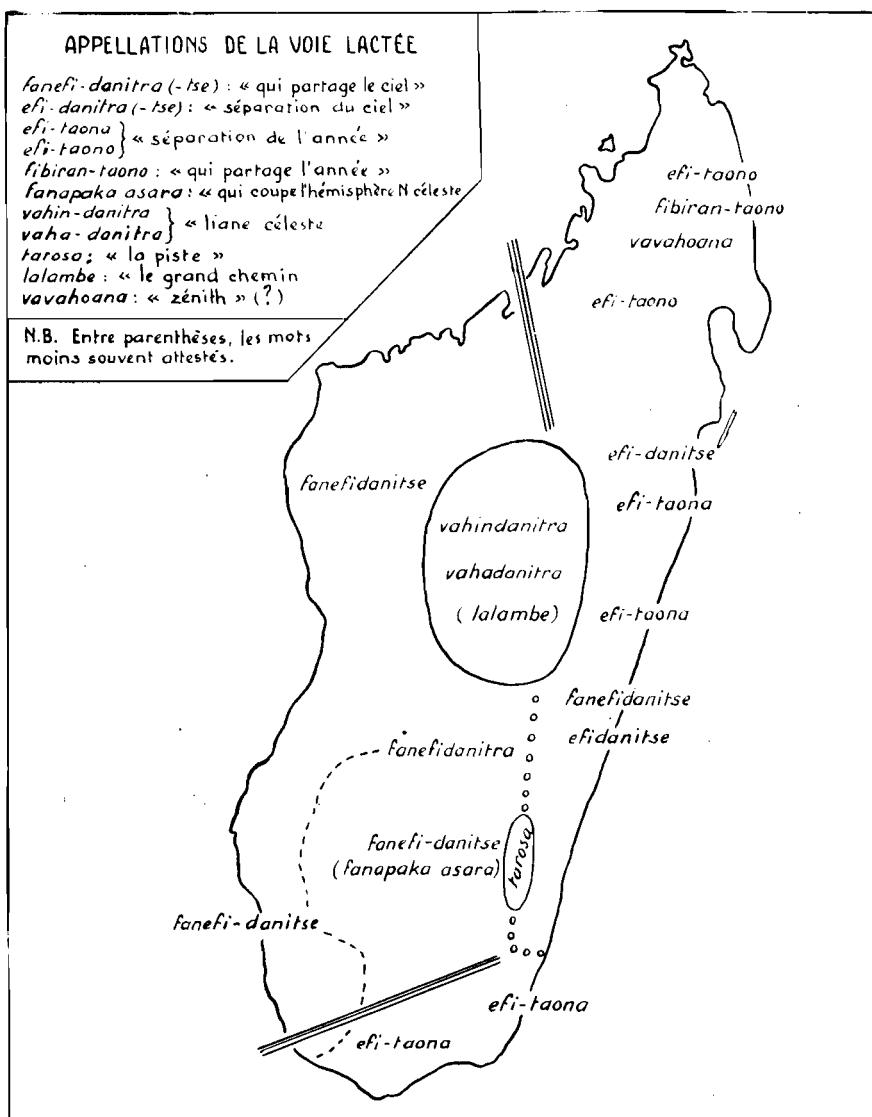


Fig. III

Si nous résumons brièvement les enseignements de cette tentative de carte linguistique, nous pouvons en déduire que l'appellation la plus ancienne est *fanefi-danitra* « qui partage le ciel », dans la zone ouest. L'appellation *efi-taona* « cloison de l'année » est entrée en concurrence avec la précédente dans la zone Est ; elle l'a supplantée totalement au nord et au sud. Quant à l'appellation *merina*, plus poétique : *vahindanitra* « lianes célestes », elle apparaît isolée au milieu d'appellations provinciales nées certainement d'un fond commun plus ancien.

- *Efi-taona* chez les habitants de la côte-Est.
- *Efi-taona* en Tanosy et en Tandroy.
- *Efi-taono* ou *fibiran-taono* dans les dialectes du Nord.
- *Vavahoana* dans la même région.
- Et en Bara de l'Est : *Tarosa*.

Le mot Mer. *vahin-danitra* se traduirait littéralement par « lianes du ciel ». En effet il désigne ordinairement des « nuages allongés », les stratus (1). L'extension Mer. en « voie lactée » doit donc recouvrir un mot spécifique plus ancien. L'expression *fanefi-danitra* « qui partage le ciel » semble bien appropriée, mais sur la côte Est, plus répandu serait le mot *efi-taona*, litt. « cloison, séparation de l'année », équivalent de *efi-danitse* des dialectes de l'intérieur. En effet la voie lactée indiquerait, lorsqu'elle devient Nord-Sud en début de soirée, que l'hiver (*asotry*) commence.

Pour les astrologues antaimoro, la voie lactée s'oriente suivant deux directions, soit du Sud au Nord, soit de l'Est à l'Ouest. Quand il tombe, une partie tombe dans la mer ; et cette partie remonte avec la flux de la marée (!). Cette explication nous a été donnée d'après un texte malgache qui portait *asoro* « la marée ». Mais sans doute dans le *sora-be* original était-il question d'*asotry* ; la traduction serait bien meilleure : « A la saison des pluies, une partie tombe dans la mer ; cette partie remonte à la saison fraîche » Le traducteur du *sora-be* aura mal lu le texte écrit en arabico-malgache et fait un contresens de taille !

Fibiran-taona signifie également « qui partage l'année », de la racine *bira* « partager », preuve complémentaire que les Malgaches ont bien jadis respectés un calendrier sidéral. A côté de *efi-taono*, et de *fibiran-taono* « voie lactée », équinoxe (2), nous trouvons dans les dialectes du Nord l'expression *vavahoana* « voie lactée », connue également en Merina. En Mer. *nivavahoana ny andro* signifie « il est passé midi ». Le mot désignerait donc plutôt le zénith que la voie lactée, ou la ligne de partage du ciel (cf. *vavaony* : « l'arrière-faix des animaux », selon le Diet. Webber (3)).

Enfin en Bara (région d'Ivohibe) on a comme synonyme de *efidanitra* et de *efitaono*, *tarosa*, dont l'acception courante est « piste, sentier où se reconnaissent des traces de pas ». *Tarosa* « la voie lactée » est donc exactement « la piste aux étoiles ».

(1) *Hiboka somôratra* dit le P. WEBBER en Sak. (litt. nuages écrits dans le ciel).

(2) Cf. Lexique des Pères DAVID et consorts — 1952.

(3) Dans le sens commun, *vavaony* se décompose en *vava/ony* et signifie « embouchure d'un fleuve, estuaire ». Le Merina a en outre *vavahoana* « fondrière, précipice », mot qui dans le langage figuré signifie « l'article de la mort » : *am-bavahoana*, « à l'agonie ».

Ces dernières acceptations semblent donc sans rapport avec la voie lactée, mais il n'est pas exclu cependant que *vavahoana* dérive de *vavaony*, la voie lactée ayant été considérée comme l'estuaire d'un fleuve céleste.

En Polynésien *tauha* désigne les quatre étoiles de la Croix du Sud ; le mot pourrait être parent de *tarosa*, d'autant plus que la Croix du Sud est effectivement insérée dans la voie lactée. Mais il ne s'agit là que d'une hypothèse. Ce terme de *tarosa* nous a rappelé une phrase d'un *jiy Sakalava* dont nous n'avions pu obtenir qu'une traduction très défectueuse :

Darosa lala mohankavandra (1).

« *Darosa* est le chemin qui mène à *Ankavandra* », car si *Ankavandra* est bien connu comme chef-lieu actuel d'arrondissement, *Darosa* est inconnu.

Darosa peut très bien avoir pu signifier « le chemin de la voie lactée », même si l'expression est incomprise aujourd'hui ; et la phrase devient alors, soit : « le chemin de la voie lactée est parsemé de grêlons » (de *mohaka* : « en marmelade » ? et *havandra* : « grêle, grêlons », soit : « la voie lactée est un chemin parsemé de grêlons », et cette traduction devient satisfaisante (2).

Effectivement il doit y avoir là un jeu de mot entre *darosa* et *lala*, « piste » et « chemin », et certainement un autre entre *Ankavandra*, nom de lieu, et sa signification littérale « où il y a des grêlons ».

Mais le mot *darosa* ne semble plus connu en Sakalava ni dans l'acception de « voie lactée », ni dans celle de « piste ». Le mot *tarosa* « piste » est par contre usité en Taisaka, Taifasy, Bara et Betsileo (3). BIRKELI le signale en Vazimba, avec l'acception « sentier », et il est connu également en Sakalava de l'Ouest sous la forme *tarosy*.

Quand à l'expression *hara fanapak' asara*, elle nous a été donnée tantôt comme désignant la voie lactée (*Baralahy*) ; tantôt comme désignant une étoile qui traverse le ciel d'Est en Ouest (*Bara be*). Littéralement, elle signifie « qui coupe *asara* ». L'expression se comprend lorsque l'on sait que *asara* outre son sens général de « saison des pluies » signifie en Tandroy une partie de la sphère céleste, précisément celle qui se trouve au Nord de la voie lactée. *Fanapak' asara*, est donc la traînée d'étoiles qui tranche le ciel en deux, « qui sépare *asara* ».

Il faut dire toutefois que cette appellation est née d'une confusion, car pour ceux qui connaissent bien les choses du ciel, *asara* et son correspondant *asotry* ne sont pas les deux hémisphères de la voûte céleste, mais les deux nuages de Magellan.

(1) Dans le même récit qui nous a été donné comme *Tantara ny Sakalava* (Histoire des Sakalava) on trouve d'ailleurs un peu plus loin : *Dirisa lala moha Ankavandra* : « *Dirisa* (?) est le chemin qui mène à *Ankavandra* ».

(2) On voit par là l'intérêt de la collecte des vieux textes, même difficilement traduisibles, comme par exemple les *jiy Sakalava*.

(3) Bien qu'absent de l'Essai de Dict. Betsileo du P. DUBOIS.

LES NUAGES DE MAGELLAN

Les deux nuées de Magellan, ainsi dénommées parce que c'est Magellan qui pénétrant dans l'hémisphère austral les répera un des premiers (c'est-à-dire après Marco Polo et quelques autres...) sont connues sur toute la côte Ouest (Sakalava et Vezo notamment) et même à l'intérieur jusqu'en Vakinankaratra, sous les noms de :

- *Asara* pour « la grande nuée » ;
- *Asotry* pour « la petite nuée. »

C'est, on le sait également, le nom de la « saison pluvieuse » pour le premier mot, de la « saison fraîche » pour le second.

Les Malgaches ont observé que la nuée *asara* était généralement visible à la saison des pluies, alors qu'*asara* et *asotry* apparaissent ensemble (dans la seconde partie de la nuit) en saison sèche (1). C'est vraisemblablement en pays Bara que sont nées ces appellations. Tout au moins les expressions Bara :

- *Famataran' asara* « qui indique *asara* » ;
- *Famataran' asotry* « qui indique *asotry* »

données aux deux nuages de Magellan, au lieu d'*asara* et d'*asotry* sont incontestablement des expressions figées, et restées telles qu'à l'origine.

Une remarque importante doit d'ailleurs être faite : si à l'Ouest d'Ihosy on dit bien *famataran' asotry*, à l'Est et au Nord d'Ihosy on dit plutôt *famataran' faosa*. Or *faosa* est la saison qui suit immédiatement *asotry*, soit septembre-octobre, le « printemps » austral. L'opposition reste marquée avec *asara* « saison pluvieuse ».

Les Tandroy, les Mahafaly, les Tanosy et gens de la côte Est n'ont pas d'appellation pour désigner les deux nuages de Magellan.

Les termes *asara* et *asotry* ou *asara* et *faosa* désignent en Tandroy les deux parties du ciel que sépare la voie lactée. *Asara* est la partie Nord-Ouest, *asotry* (ou *faosa*) la partie Sud-Est.

Il est manifeste que la signification primitive était celle encore connue en pays bara, relative aux deux seuls nuages de Magellan.

(1) Les nuées de Magellan sont des amas d'étoiles comme la voie lactée et en réalité il n'y a pas de raison pour que la visibilité des nuages diffère. La seule différence provient de leur hauteur différente au-dessus de l'horizon, et par conséquent de leur visibilité plus ou moins grande suivant les variations de transparence de l'atmosphère. Le grand nuage est une grosse tache sensiblement ronde d'un blanc laiteux. Le petit nuage est une tache plus petite avec une tache séparée d'elle, de la grosseur d'une étoile de première grandeur.

Chez les Bantous Bawenda habitant le N.E. du Transvaal les deux nuages de Magellan : *Tselimo* et *Tsefelo* apportent présage comme chez les Bara et les Sakalava, l'un de la saison des pluies, l'autre de la saison sèche, et même de la famine (chez les Ndala). E. GOTTSCHLING. Journal Anthr. Inst. G.B.I. t. 35 (1905) ; p. 382.



IV. — En haut, le petit nuage de Magellan et l'amas 47 Toucan. — En bas, le Grand nuage de Magellan (Clichés Observatoire de Paris).

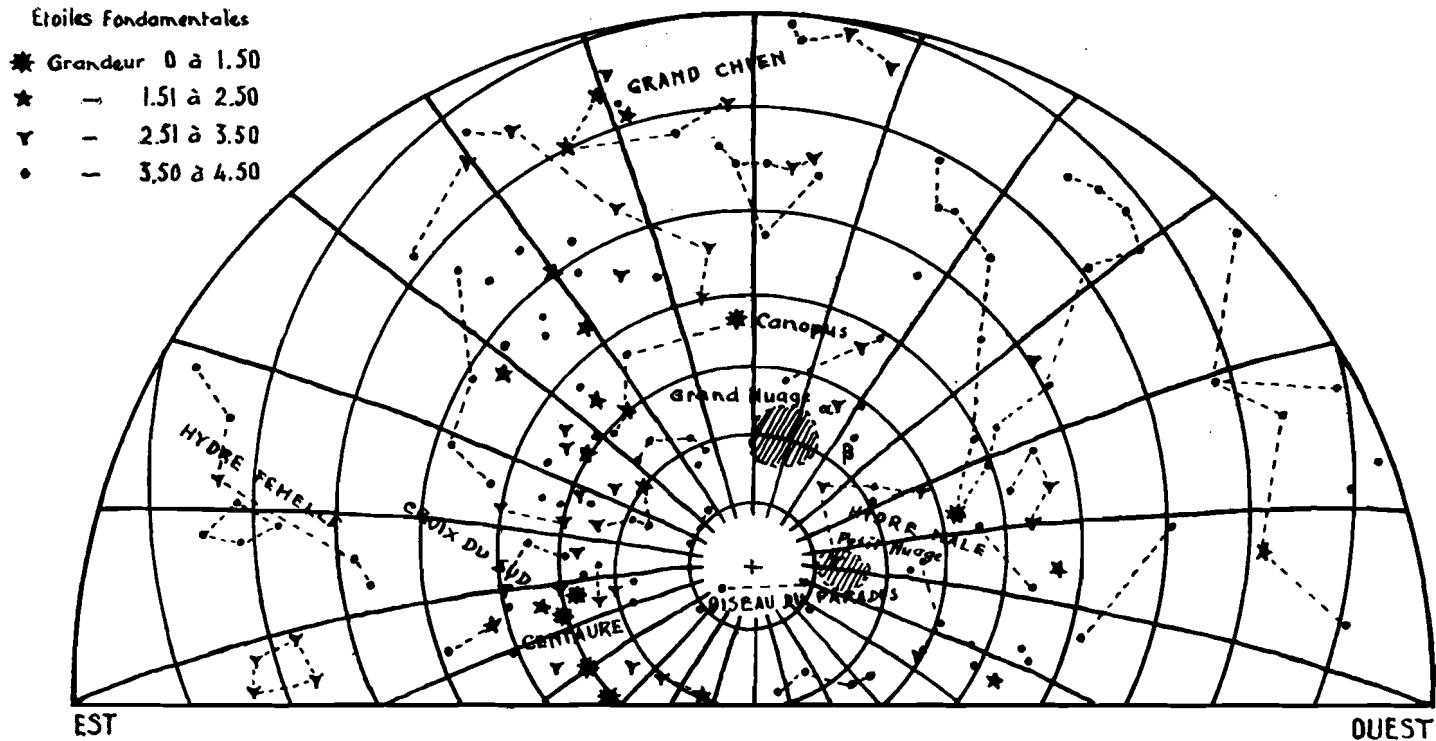


Fig. V

Carte du ciel de Madagascar (20° lat. Sud) face au sud, à 6 h. en temps sidéral soit à 20 h. le 21 février, 20 h. 30 le 16 février, 21 h. le 6 février ou 4 h. le 21 octobre. Tandis que la Croix du Sud se lève, le Petit Nuage de Magellan est près de se coucher; le Grand Nuage culmine en direction du Sud.

Etoiles fondamentales

- ◆ Grandeur 0 à 1.50
- ★ - 1.51 à 2.50
- ▼ - 2.51 à 3.50
- - 3.50 à 4.50

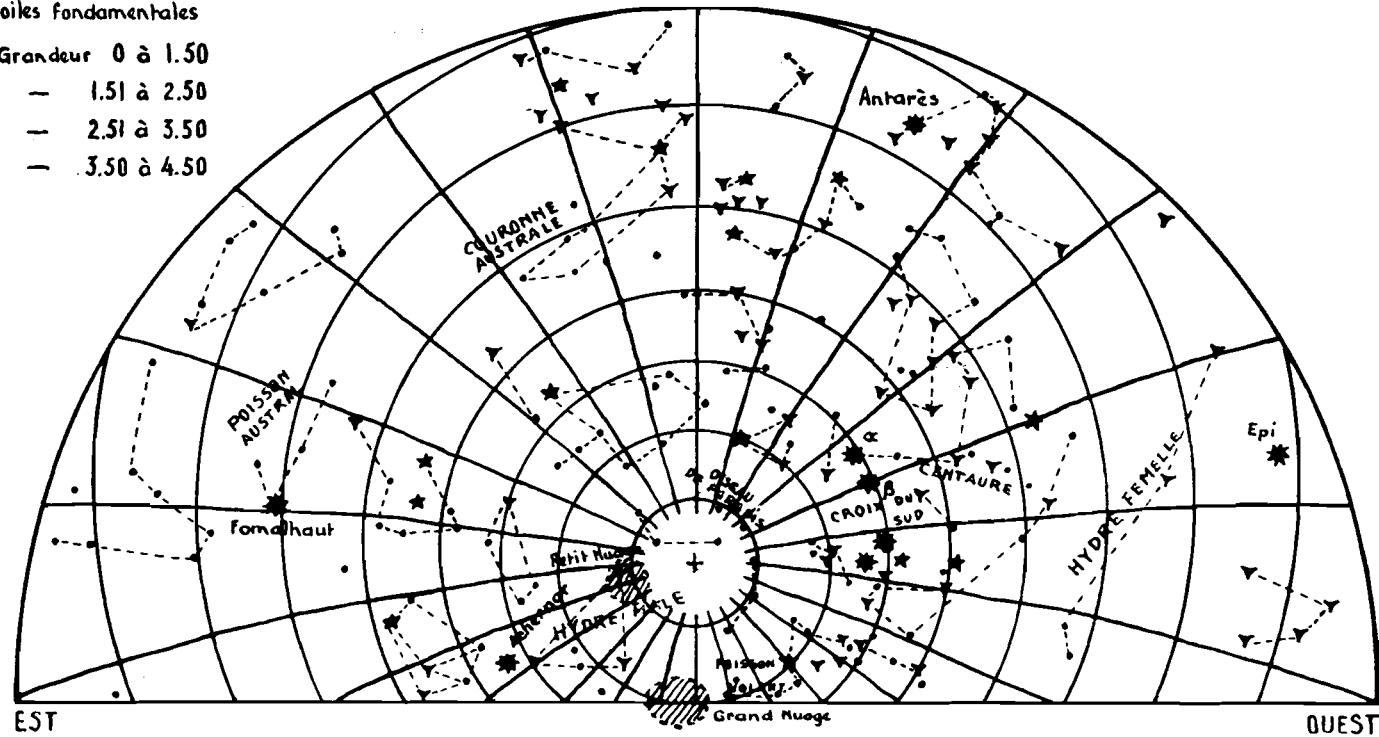


Fig. VI

Carte du ciel de Madagascar (20° lat. Sud) face au Sud, à 18 h. en temps sidéral soit à 20 h. le 22 août, 20 h. 30 le 14 août, 21 h. le 6 août ou 4 h. le 22 avril. Le Petit Nuage de Magellan apparaît à l'horizon, tandis que la Croix du Sud se couche ; le Grand Nuage est encore invisible.

Le petit nuage (*asotry*) étant souvent peu visible, car moins lumineux et souvent proche de l'horizon, toujours plus ou moins brumeux, le mot qui le désignait a été confondu avec une partie du ciel, tandis que corrélativement le mot *asara* a été donné à l'hémisphère céleste tranché par la voie lactée (*fanapak' asara*).

L'importance des deux nuages de Magellan dans l'art nautique de l'hémisphère sud doit être notée, car c'est en s'orientant sur ces nuages, et non sur la Croix du Sud, que les marins de l'Océan Indien comme ceux du Pacifique accomplirent leurs principales traversées. Les Polynésiens dénommaient ces nuages *mao* et *riri* et se guidèrent sur eux dans leur voyage de découverte vers la Nouvelle Zélande (1). Les Malais nomment ces nuages *bintang badjan* (2) ce qui peut se traduire « les étoiles molaires » (cf. Mlg. *vazana*, dents molaires, les quatre angles supérieurs des maisons, les quatre points cardinaux ») avec précisément l'idée que ces taches constituaient un point de repère cardinal, le Sud. On peut aussi penser à la traduction en « étoiles des Badjao », les Badjao étant ces fameux pirates de la mer indonésienne réputés pour leur science des choses de la mer. Mais nous préférions la première interprétation.

Les Arabes, longtemps, pour leurs traversées de l'Océan Indien, se guidèrent sur le grand nuage, dénommé « nuage fixe dans le Sud ». Cette méthode de navigation ou « steering » leur avait été enseignée par les marins indiens de Cutch, ou peut-être par les Sumatranais.

L'arabisant L. MASSIGNON, aux derniers jours de sa vie, s'était penché sur cette question et nous devons à sa haute autorité les précisions suivantes :

« La boussole, d'origine chinoise, paraît s'être introduite dans l'Océan Indien comme un simple indicatif dudit « Nuage fixe dans le Sud ».

« On sait, en effet, qu'en Chine, la boussole s'appelle le « Char montrant le Sud » ; et, quand, en 1285, à Sumatra, les pilotes chinois qui confiaient leur ami Marco Polo au pilote qui devait le mener dans l'Inde, lui montrèrent le Pôle Sud, ils lui désignèrent le double nuage de Magellan (marquant en effet, à 14° près le Pôle Sud). C'était pour eux le « Nuage » par excellence ; et YULE a montré que c'est l'héraldique chinoise qui a appris à la Perse la figure typique du « Nuage » chinois, effilé à un bout, renflé à l'autre, sorte d'hydre qui a inspiré à la mémoire « sensibilisée » de Marco Polo l'étrange dessin du double nuage de Magellan que PIETRO D'ABANO nous a conservé.

(1) MOERENHOUT : « Voyages aux îles du grand Océan ». T. II - p. 181. « Les Polynésiens de Nouvelle Zélande disent que partis du Nord, ils se dirigèrent sur les taches de Magellan à la recherche de nouvelles terres. Ces tâches, il les nommaient *mao* et *riri*, noms de requins, qui mangent certaines étoiles à leur disparition de l'horizon ».

(2) MAASS. Sternkunde in Malaiischen Archipel. T.I.T.L.V. LXIV, 1924.

« Quel fut le rôle des marins de Sumatra pour la transmission de ce steering à Cutch et à la côte Arabe ? Dès le XII^e siècle, les Arabes du Hadramôt, précisément proches du Zufâr, islamisent Sumatra, en utilisant pour leurs traversées régulières, le steering par le « Nuage fixe au Pôle Sud » ; qui dut être utilisé à la même époque pour l'étonnante traversée du Navire de Raminia, amenant les ancêtres islamisés des Hovas à Madagascar (1). Et c'est à Sumatra que HOUTMAN, en 1600, dénomme la constellation australe qu'il imagine, pour y loger le Petit nuage de Magellan (sous la lettre Mu) du même nom « petite hydre mâle », que lui donnaient les Chinois.

« Avec le perfectionnement de la boussole, le « Nuage double de Magellan » perdit de son importance pour les pilotes arabes, mais nous savons par le Lieutenant LEECH, que les marins de Cutch (Mândvi) au début du XIX^e siècle se guidaient sur le nuage fixe dans le Sud », pour le commerce traditionnel avec la côte de Zanzibar et Madagascar » (2)

Encore aujourd'hui, des capitaines anjouanais utilisent le steering des nuages de Magellan pour leurs traversées de Zanzibar aux Comores.

LE SAC A CHARBON

Proche de la Voie lactée, et très nettement visible dans l'hémisphère Sud, le sac à charbon est une tache obscure, sans étoiles. Les Sakalava du Nord et les Tsimihety le nomment *tontan' arina* « corbeille à charbon ». Selon BAUDIN, les Sakalava de l'Ouest s'y réfèrent pour prévoir le temps (3).

ORION

La constellation d'Orion est très caractéristique sur la voûte stellaire, parce que le Baudrier est constitué de trois étoiles de deuxième grandeur, en ligne, et l'épée forme une traînée d'étoiles plus

(1) L'opinion de MASSIGNON est bien discutable. Il n'est nullement prouvé que les ancêtres des Hova aient été islamisés. Leur date d'arrivée à Madagascar est des plus hypothétiques, et la thèse de FERRAND adoptée par MASSIGNON sur le voyage de RAMINIA manque de bases certaines.

(2) L MASSIGNON, *Les nuages de Magellan et leur découverte par les Arabes*. Plaquette de 23 p. (Paris. F. Geuthner. 1962) reprenant et complétant un précédent article paru dans la revue des Etudes islamiques, 1961, sous le titre *Les sept dormants d'Ephèse en Islam et Chrétienté*, 7ème partie. Voir le compte-rendu qu'en a fait Théodore MONOD dans le Bulletin I.F.A.N. T. XXV. n° 3-4 (juillet, octobre 1963) pp. 415-426, sous le titre *Le ciel austral et l'orientation*.

(3) BAUDIN 5.000 km. dans le Sud p. 61-62. Voir infra; p. 141..

petites, en ligne également, dont trois nettement visibles à l'œil nu (les bons observateurs en voient jusqu'à six, et quatre vingt apparaissent au télescope).

Autre considération remarquable, le grand axe du losange terminé par la traînée, est situé sensiblement dans l'axe Nord-Sud lorsque la constellation culmine au Zénith.

C'est sans doute cette particularité qui a valu à la Constellation d'Orion d'être la mieux connue sinon la seule, sur les Hauts-Plateaux.

Un proverbe Merina dit en effet :

Tsy ny sarambaben' ny kintana, fa ny telonohorefy,
que le Dr. Charles RALINORO, expert en proverbes, traduit ainsi : « Ne perds pas ton temps à considérer la masse des étoiles, pose directement ton regard sur la Constellation d'Orion » (la plus brillante) (1).

La traduction littérale est moins prolixie. MALZAC traduit : « Ce n'est point la multitude des étoiles, mais les trois du Baudrier d'Orion » et explique que l'expression s'entend de quelqu'un qui n'est pas confondu avec la foule, mais qu'on chérit (ou qui est remarquable) (2). On retrouve la formule dans les discours et allocutions prononcés lors des mariages, pour appuyer, semble-t-il, la promesse que l'épouse n'échouera pas, au décès du mari, à son beau frère (selon la coutume désuète du *entin-doloha*) et au contraire fortifier l'assurance qu'elle est donnée en mariage à un seul homme.

Le sens du proverbe est alors : « elle (la jeune épouse) ne sera pas l'épouse de plusieurs hommes, mais d'un seul » (3).

C'est sans doute l'extension de ce proverbe aux régions côtières qui a fait donner au mot *saramba* le sens de « jeune fille » tel que nous le retrouvons dans le lexique arabico-malgache de MONDAIN (4).

Toutefois la signification donnée par le Dr. Charles RALINORO laisse à penser que le sens primitif était exclusivement astronomique. Le Baudrier d'Orion aurait seul servi de point de repère astral jadis, et sans doute les premiers navigateurs prirent-ils cette constellation pour guide dans leurs exploits transocéaniques. Regrettions seulement que les légendes n'en aient pas conservé trace (5).

(1) Conférence faite à Tananarive le 29 mars 1961 à Madagascar, dites-le avec des proverbes.

(2) MALZAC. Dictionnaire malgache-français, p. 579.

(3) Cf. P. CALLET. Tantaran' ny Andriana, page 333. Trad. Tome I, page 620.

(4) MONDAIN: Etude d'un manuscrit arabico-malgache. Lexique, p. 221.

(5) La raison doit en être cherchée dans l'antiquité des voyages par mer. Les populations devenues terriennes ont perdu le souvenir des exploits de leurs ancêtres.

Par contre, le mythe mélanésien sur l'origine de la Kula rapporté par MALINOWSKI dans « Les Argonautes du Pacifique occidental » semble indiquer que les ancêtres de l'île Tewara utilisaient le steering sur les trois étoiles en ligne du Baudrier d'Orion. Le héros mythique, abandonné sur une île déserte, demande à diverses étoiles de le conduire à destination d'un havre plus propice. Successivement, l'étoile du Berger, Sirius, la Croix du Sud, Alpha et Bêta du Centaure, Kibi (trois étoiles, fort éloignées les unes des autres qui forment une constellation mélanésienne) et les Pléiades refusent. Seul *Kaykiyadiga*, les trois étoiles au milieu du Baudrier d'Orion acceptent de le prendre à leur bord et l'emmènent à Tewara (!). Le héros mythique descend ensuite du ciel en repérant l'arbre à bétel de la place du village de Tewara (1).

Nous pouvons ajouter que dans une langue polynésienne, à l'île de Futuna, *tolu* (qui signifie « trois ») désigne les trois étoiles du Baudrier d'Orion, comme *telo nohorefy* en Merina (2), mais on ne peut tirer de ces rapprochements aucune conclusion certaine. Au Proche Orient et en Egypte, ces trois étoiles, nettement visibles, sont censées être les trois Rois Mages. L'appellation donnée se réfère donc uniquement à la singularité de ces trois étoiles en ligne.

Sur la côte ouest et nord-ouest, l'appellation de la Constellation d'Orion est encore aujourd'hui une image maritime. Vezo et Sakalava la dénomment :

telo an-daka ou *telo an-dakana*, soit les « trois dans une pirogue ».

Les appellations malgaches évoquent des images de sources différentes.

Certains ont considéré les trois étoiles de 2^e grandeur du Baudrier (Merina et Sakalava) ; d'autres les deux alignements du Baudrier d'une part, de la Nébuleuse d'autre part (Tsimihety et Tanala selon RICHARDSON) ; d'autres le grand cadre ressemblant à un métier à tisser (Betsileo), ou encore le losange interne ressemblant à une maille de filet (Antandroy).

(1) Nous n'avons trouvé aucune correspondance phonétique entre les noms indigènes de ces étoiles et constellations et les noms malgaches. B. MALINOWSKI : *Les Argonautes du Pacifique occidental* Nouv. éd. 1963, p. 386.

(2) Cf. R.P. THOMAS *L'origine des noms de mois à Madagascar*. Notes de philologie comparée. B.A.M. Vol. VI. 1908, p. 30, *Tolu*, le Baudrier d'Orion, est à Futuna le mois de juillet et s'insère dans le calendrier (dont chacune des deux parties comporte 7 noms, à cause des mois intercalaires permettant d'adapter les mois lunaires à un calendrier solaire).

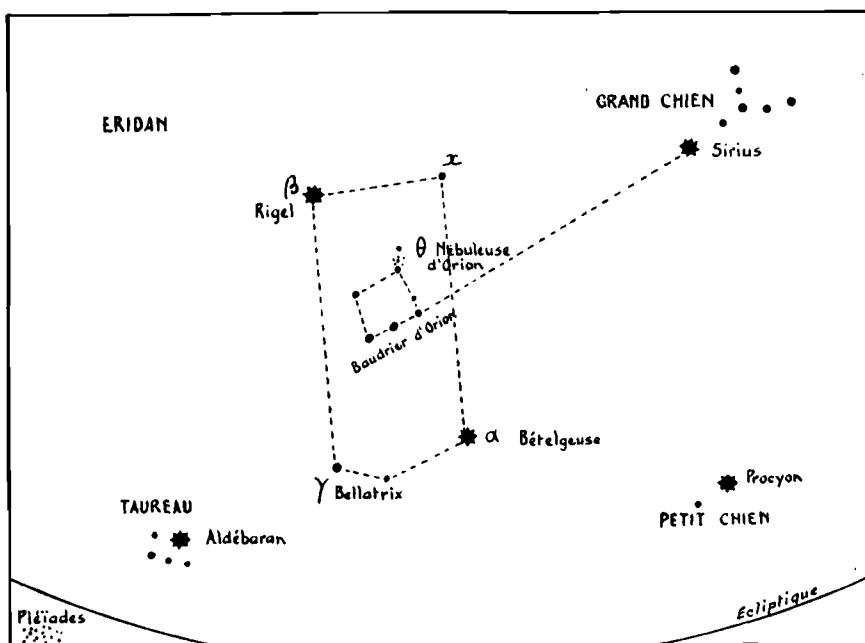


Fig. VII. — La constellation d'Orion, vue au zénith.

Le symbolisme grec voyait par contre dans le grand cadre (α , β , γ , χ) le géant chasseur Orion, changé en constellation, dont le chien est devenu Sirius, l'étoile de la Canicule (petite chienne). Homère, dans l'Iliade, se faisait déjà l'écho de cette croyance, qui décrivait « le chien d'Orion, astre resplendissant, mais de sinistre augure, car aux pauvres humains, il apporte les fièvres ». En effet, l'apparition de Sirius et son coucher coïncident avec ceux du soleil du 22 juillet au 23 août, période des plus grandes chaleurs dans les régions méditerranéennes, et favorable à la propagation des épidémies, notamment du paludisme, très redoutable jadis.

Il est évident que les trois étoiles en ligne du Baudrier ont évoqué aux yeux des marins trois silhouettes d'hommes dans une pirogue perdue au milieu de l'Océan stellaire.

Plus précise semble l'appellation Sak. N. ou Tsimihety qui est : *telo an-daka(na)*, et qui indique que certaines populations malgaches rattachent à la constellation les trois étoiles plus petites de la trainée, lesquelles se trouvent également en ligne, mais dans un autre axe. La traduction donne :

« Trois et trois dans des pirogues » ou « trois par trois dans des pirogues ». Cette précision nous incline à penser que peut-être la

traduction exacte de *telo noho refy* n'est pas « trois font une brasse » (trad. MALZAC. Dict. p. 521), litt. « trois comparées à une brasse (« *refy* »), mais « trois en face d'une traînée (*refa*) ou « trois contre une ligne » (1). En effet, une expression, semblable, « *telo noho dimy* » usitée dans le jeu de *Fanorona*, très répandu sur les Hauts-Plateaux, signifie « trois en face de cinq » et s'emploie lorsqu'il reste aux deux joueurs, trois pions dans un camp et cinq dans l'autre (trois contre cinq) (2).

De plus, si le mot *refy* signifie « brasse, mesure de longueur des deux bras étendus », le mot *refa*, très certainement de même racine, signifie « ligne, traîne ». On aurait donc « trois contre une ligne ».

En tout cas, il semble bien que l'expression merina ait trouvé naissance dans le jeu du *Fanorona*, les étoiles du Baudrier ayant été comparées aux pions d'un gigantesque échiquier céleste.

En pays tanala, au lieu de *telo noho refy* on a curieusement *roa noho refy* (3) litt. « deux comme une brasse » ou plutôt deux en ligne » ce qui laisse à penser que les Tanala, comme les Tsimihety ont considéré qu'il y avait deux groupes de trois étoiles chacun, en lignes.

En Polynésien, on semble avoir une image voisine, car la constellation d'Orion est dénommée *huitarava i a Mere* soit « les traversaux de Mere », Mere étant Rigel, bête d'Orion.

Une image différente est née en pays betsileo, pays traditionnellement réputé pour la fabrication des lamba de prix. Ici les étoiles du Baudrier d'Orion ont été comparées aux piquets du métier à tisser qui forment un quadrilatère, de même que la constellation d'Orion forme un losange avec une traîne (comme un cerf-volant) (4). La constellation est appelée *fantok' anakanika* : « pieux du métier à tisser » (5) appellation déformée par les Bara Bory en *fatinagnakania* ou

(1) On pourrait peut-être préférer la première interprétation s'il était établi que la ligne d'étoiles du Baudrier d'Orion (les trois étoiles de deuxième grandeur) constituait un élément évalué approximativement à la longueur d'une brasse dans le ciel. Mais cette évaluation est éminemment subjective, et chacun peut avoir une opinion différente du voisin sur la question. Au reste l'orthographe malgache est plutôt imprécise. On trouve *telonohorefy* en un seul mot, ou *telo noho refy* ou *telo no refy* ou *telo no horefy*. La traduction la plus valable semble être « les trois qui sont sur une ligne, qui sont alignées » plutôt que « les trois qui tiennent dans une brasse ».

(2) Cette position arrive assez fréquemment en fin de partie, et elle est célèbre dans les annales Merina, car pour une telle fin de partie un prince perdit sa couronne.

(3) RICHARDSON. *Tanala customs, superstitions and beliefs*. Antan., Ann. 1876, Ed. Rep., p. 224.

(4) On relève une analogie, toute fortuite, chez les Eskimos ; Orion et les étoiles du Baudrier d'Orion y sont les grands tendeurs sur lesquels on fait sécher les peaux.

(5) En Betsileo, *anakaniana* est synonyme de *fantaka* (Mer.) et désigne soit le pieu qui sert à préparer l'ouvrage à tisser, soit les pieux du métier lui-même (Essai de Dict. Betsileo du P. DUBOIS).

fatikanankania (de *fatika* : épine ?). Dans l'Ouest malgache cette appellation serait devenue *akana telo* soit « les trois piquets », *akagna* ou *akany* s'entendant du piquet pour attacher les bœufs (cf. *akaninkena* « nerf de bœuf »).

Par contre, pour la plupart des vrais Bara, il semble qu'Orion ne soit pas connu, ou en tout cas plus connu. On nous a bien donné les expressions *telo mialy vinta* « trois qui disputent les destins » et *alakaosy* (le sagittaire) ; il s'agit de renseignements isolés, non confirmés, et d'ailleurs contradictoires.

Toutefois, dans la Sous-Préfecture d'Ivohibe le Baudrier d'Orion est connu sous le nom de *vasia Rantsave* ou *vasia rasave*. L'étymologie populaire indique que *Rantsave* était un homme du canton de Maropaika qui se plaisait à voir cette constellation dans le ciel (!). On pourrait peut-être penser à une métathèse, née de la première partie du proverbe *Tsy ny sarambabe ny kintana...* ou *sarambe* aurait donné *rasave* (?).

En Antandroy, DECARY n'a pas signalé Orion. Pourtant la constellation y est bien connue et porte le nom de *fehe vazavo* (*fehy voazavo*) qui signifie « lien de calebasse ». C'est l'image d'une des mailles du filet qui sert à porter la calebasse. Les trois petites étoiles qui forment la queue du losange porteraient l'appellation de *vasia ham-boty* (pour *kamboty*) « étoiles orphelines ».

En Antaisaka, la constellation d'Orion porte le nom de *vasia ny tsipala*. L'appellation est intéressante car elle est relative à la culture du riz. Le « *tsipala* » est en effet une variété de riz, d'origine indienne, très vraisemblablement introduite par les navigateurs arabes venus de la côte africaine puisque le mot *tsipala* est dérivé du mot *swahili sifala* « riz de Bombay » (1).

Les plants de riz *tsipala* sont mis en pépinières et repiqués à l'époque où le Baudrier d'Orion apparaît le soir à l'Est ; le riz est coupé à maturité lorsque le Baudrier se couche le soir à l'Ouest.

Une convergence remarquable doit être notée ici — à moins qu'il ne s'agisse d'une étroite parenté culturelle —. Dans l'île de Java, c'est la ceinture d'Orion, appelée *wluku*, « la charrue », qui règle le début des labours (2). Nous verrons par contre que chez les cultivateurs bantous du Tanganyika, c'est le lever et le coucher des Pléiades qui indique l'époque des travaux agricoles.

(1) Cf. Dict. Français-Swahili du P. SACLEUX au mot « riz ».

(2) L. DAMAIS. Etudes d'ethnographie indonésienne. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. T. XLV. 1951. p. 11. La charrue paraît très anciennement utilisée dans l'Insulindie Cf. A. Werth. Die alte (vorrussische) Nordgrenze des Ackerbaues in Asien Z.G.E., Berlin, 1941. pp. 379-387.

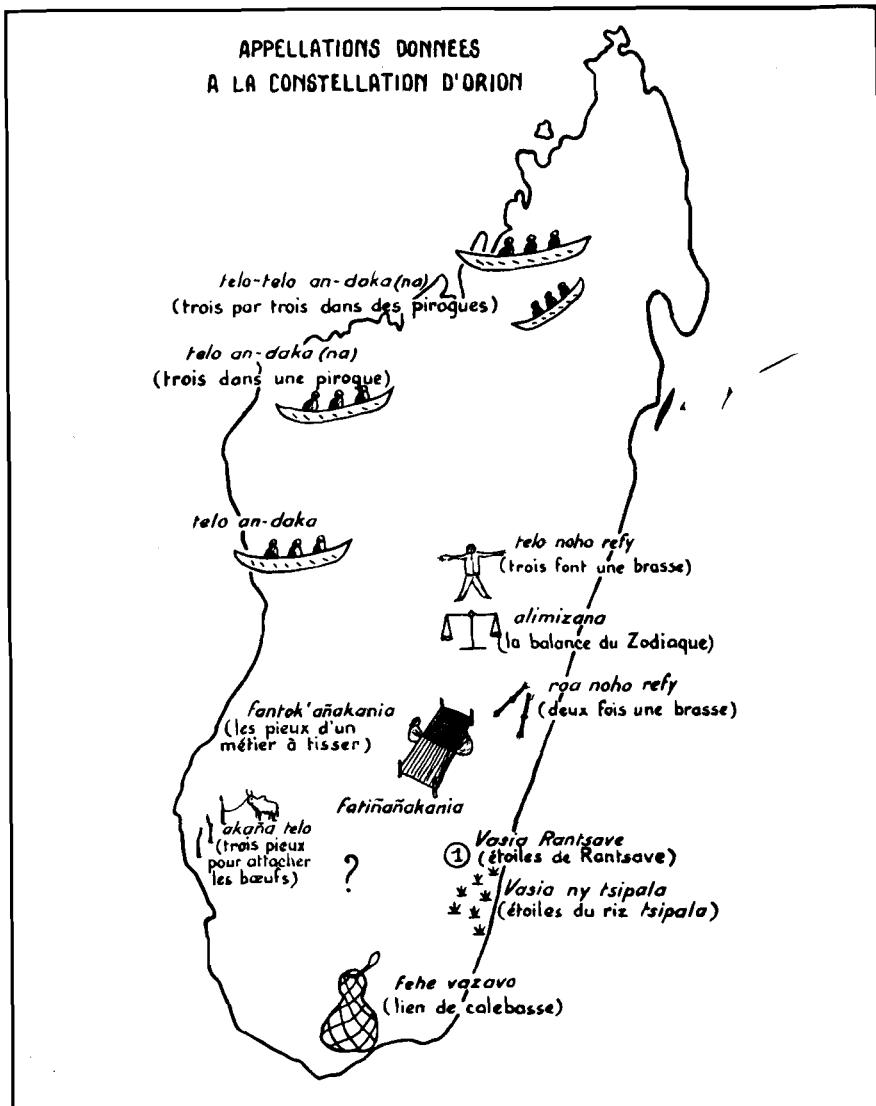


Fig. VIII

Ajoutons que les Merina ont mal assimilé les connaissances astronomiques arabes dont ils ont eu connaissance par les Antaimoro car le Baudrier d'Orion a été désigné, selon les Tantara ny Andriana par le nom d'*Adimizana* qui est « la balance » du Zodiaque (1). L'étoile du milieu partageant exactement la distance entre les deux étoiles extrê-

(1) P. CALLET : « Tantarar' andriana », T. I. Trad. p. 70.

mes a été considérée comme le pivot du fléau. De même, en Bara ; Orion est faussement dénommé par certains, *alakaosy*, soit « le sagittaire ». Ces qualifications montrent que l'apport arabe n'a été que superficiel, et que le principal résultat de cet accroissement de connaissances a été une confusion notable des connaissances précédemment acquises.

Nous pouvons signaler par contre qu'en Swahili, l'image retenue est celle de l'astronomie classique arabe (empruntée d'ailleurs à l'astronomie grecque). C'est l'image du géant chasseur avec son baudrier (*mpini wa kata*) et son épée (*kitundu*).

LA CROIX DU SUD

La Croix du Sud ne semble pas porter de nom en Malgache. DECARY, il est vrai, rapporte en Tandroy, le mot *vita* qui désignerait cette constellation et dont l'étoile du sommet serait le *mpanjaka* (le roi) ; là, encore, nous pensons qu'il a y eu confusion avec l'un des signes du Zodiaque arabe, le plus connu, car le plus dangereux, « le Scorpion ». En effet, comme nous l'avons déjà signalé, *vintana* en Betsileo et *vinta* en Bara seraient la constellation du Scorpion.

Mais il nous a été donné en Vezo, *basia teo*, indiquant le Sud. Si *basia teo* est bien « la Croix du Sud », on ne peut s'empêcher de rapprocher ce mot *teo*, sans signification spéciale en malgache, du polynésien *tau'hà* « Croix du Sud » (à Tahiti), que nous avons déjà signalé à propos de *tarosa*.

LES PLÉIADES

Les Pléiades, dont le lever marquait le début de l'année polynésienne, et qui ont conservé une grande importance dans certains calendriers (par ex. chez les Dayak de Bornéo), n'ont pas à Madagascar de signification astrologique ou rituelle.

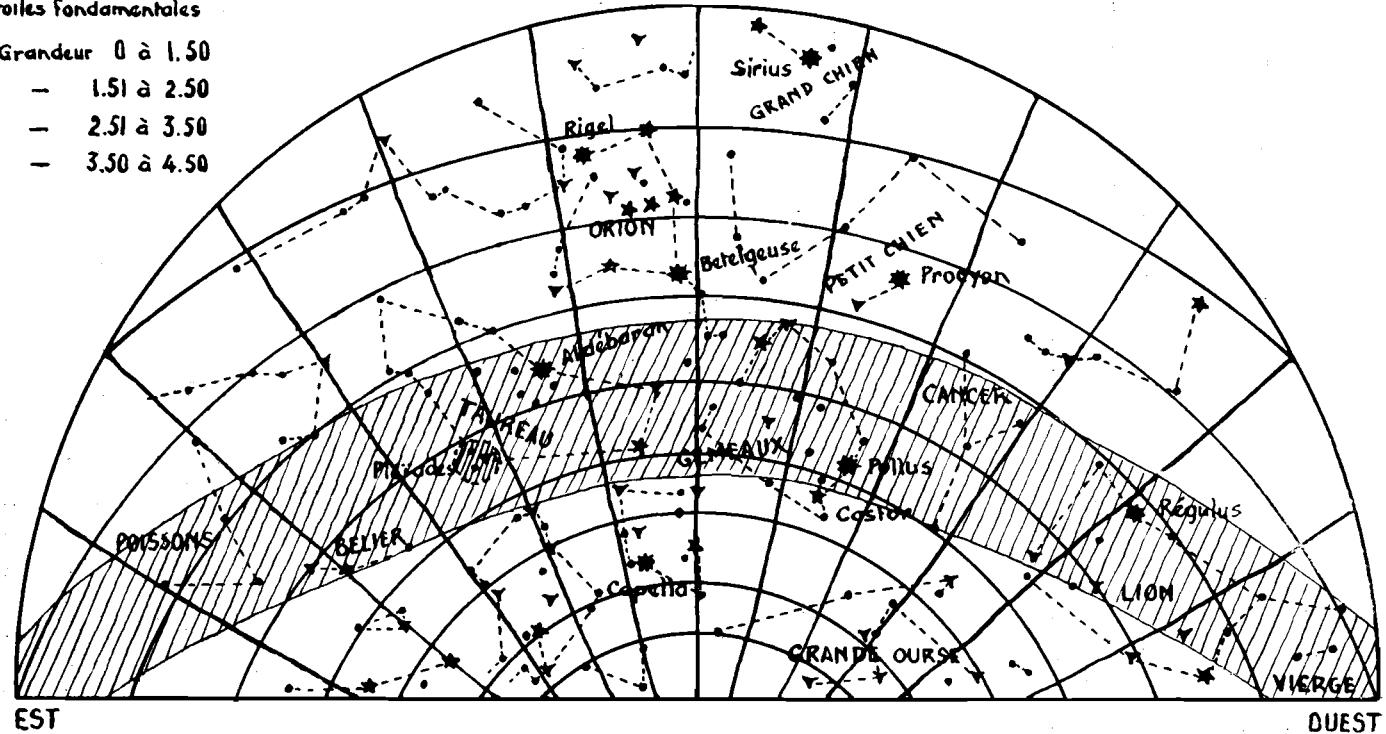
Leur nom est pourtant né d'une image de la vie agricole puisqu'en rapport avec le mortier à riz.

On a suivant les tribus et les régions :

Fig. IX. — Orion et les Pléïades dans le ciel malgache.

Etoiles Fondamentales

- Grandeur 0 à 1.50
- ★ — 1.51 à 2.50
- ▼ — 2.51 à 3.50
- — 3.50 à 4.50



Carte du ciel à Madagascar (20° lat. Sud) à 6 h. en temps sidéral, face au Nord soit à 20 h. le 21 février, 20 h. 30 le 16 février, 21 h. le 6 février, ou 4 h. le 21 octobre. La zone en grisé est la zone de l'écliptique que parcourront le soleil, la lune, et les planètes, au milieu des constellations du Zodiaque.

Tanala	<i>Vasia miady an-daona</i> (1) : les étoiles combattent sur un mortier à riz (RICHARDSON).
Vakinankaratra ..	<i>Kintakely miary laona</i> : les petites étoiles qui forment un mortier à riz.
Merina	<i>Kotokelimiadilaona</i> , soit en décomposition <i>Kotokely miady laona</i> : le gamin dispute le mortier.
Tanala Menabe ..	<i>Kiotokely mididango</i> : le gamin dispute le mortier (LINTON).
Betsileo	<i>Kely miady laona</i> : le petit dispute le mortier.
Vazimba	<i>Zaza miady an-daona</i> : les enfants se disputent dans (ou sur) un mortier.
Sakalava	<i>Zaza mialy leo</i> : les enfants se disputent le mortier.
Bara	<i>Zaza mialy dango</i> : les enfants se disputent le mortier.
Tanosy	<i>Koto miady leo</i> : Koto dispute le mortier.

Partout se retrouve l'image du mortier (Mer., Bleo., *laona* ; Sak., Tn., *leo* ; Bara, *dango*) mais la signification primitive s'est perdue. L'appellation primitive des Pléiades a dû être *Kintakely miary laona*: « les petites étoiles qui forment (créent ?) un mortier », ou *Kintakely miady laona* « les petites étoiles qui sont semblables à un mortier ». *Miady* signifie en effet entre autres acceptations « être ajusté, être semblable à ... »; ce qui donne une traduction plus vraisemblable que la traduction populaire construite sur l'acceptation *miady* « se disputer ».

On s'explique mal le contre-sens avec *miady* : « disputer, combattre », dont l'équivalent provincial est *mialy*.

Quant au premier terme de l'expression c'est le plus intéressant à étudier, car il apparaît que le terme originel, qui nous semble être le Mer. du Vakinankaratra *Kintakely* a été déformé en *Kotokely*, pour finalement aboutir à *Zaza*, sans doute par l'intermédiaire *Zazakely*. On a donc par formation paronymique, l'origine du mot n'étant plus comprise, la chaîne *Kintakely* > *Kotokely* >

Zazakely > } *Zaza*
Koto } Kely

Mais ceci semblerait indiquer que Vazimba, Sak., Bara, Tanosy ont emprunté le nom aux populations de l'intérieur, car il faut que

(1) RICHARDSON écrit en effet : « Les Pléiades qui, en Imerina, s'appellent « les petites qui combattent au-dessus du mortier à riz » sont appelés par les Tanala « *Vasia* combattant au-dessus du mortier à riz ». Ant. Ann. 1876. Ed. Rep. p. 224.

la version *Kotokely* ait d'abord été donnée pour qu'on puisse substituer *zaza* à *Koto(kely)*.

Le Betsileo *Kely* se situe au terme de l'évolution n'ayant retenu de *kintakely* que la seconde partie.

L'appellation est-elle d'origine indonésienne ? On peut en douter. En effet, en Malais, la constellation des Pléiades porte le nom de

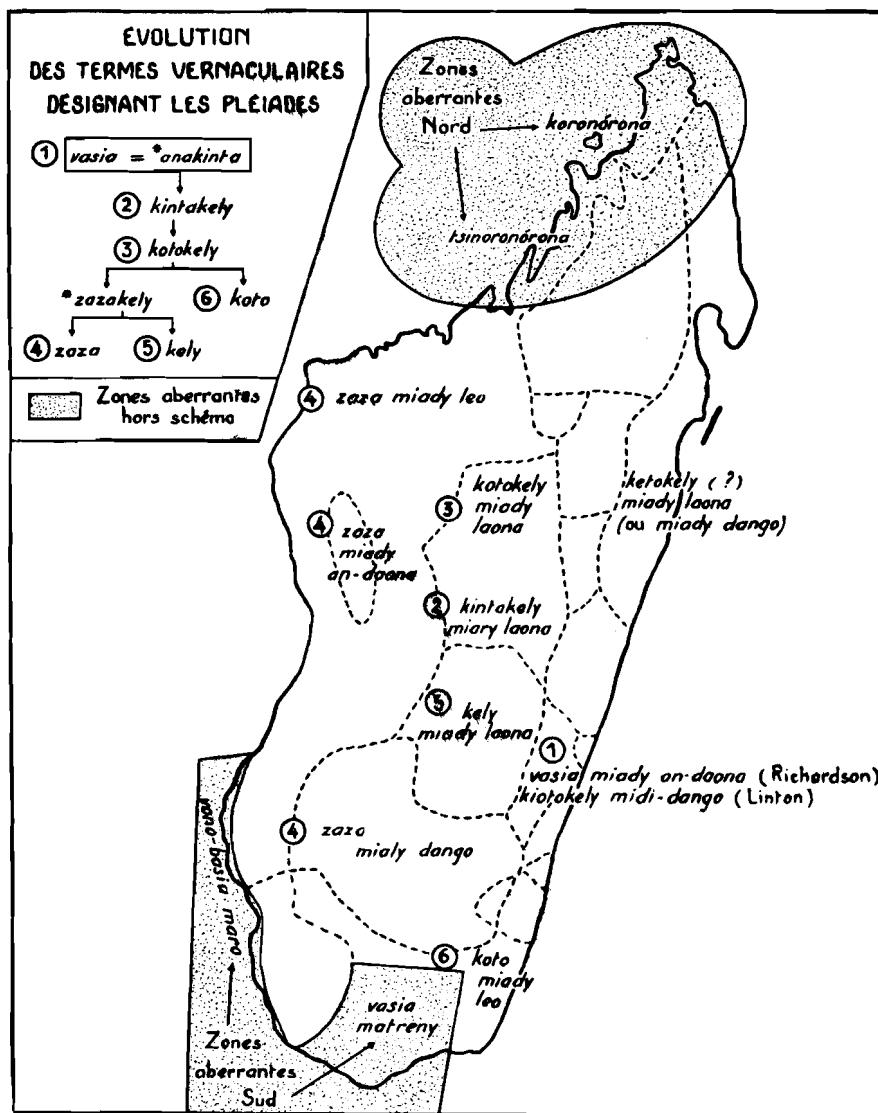


Fig. X

bintang kartika, soit « les étoiles de *kartika* », *kartika* étant un nom de mois ancien (correspondant jadis à novembre) d'origine sanskrite, qui a donné en malgache, dans le vieux calendrier des provinces, le mois *hatsiha* (1).

Mais cette appellation, qui remonte à la période d'influence culturelle sanskrite en Indonésie, entre en concurrence avec une appellation autochtone *bintang bagnak* (litt. « étoiles en grand nombre ») et en a détrôné une plus ancienne qui était *bintang tudjuh* (?).

En Polynésien, les Pléiades sont dénommées *Matarii* soit « les petits yeux ».

En Antandroy on dit *vasia matreny*, assez proche phonologiquement du Polynésien, mais dont la traduction explicité donne *mati-reny* « dont la mère est morte ». En effet, on comprend que les Antandroy ne puissent avoir l'image du mortier à riz puisque le riz n'existe pratiquement pas dans cette zone aride de Madagascar. Les Pléiades ont été assimilées à des « enfants d'étoiles sans mère ».

M. DECARY confirme que pour les Tandroy, les étoiles sont les enfants d'*Andrianahary* (Dieu). Parmi ces enfants, il y en a de désobéissants : ce sont les étoiles filantes (*vasia mate*). Ces dernières ont encore leurs parents au firmament. Il y a en a aussi de sages ; ce sont les étoiles groupées, les constellations, qui ont l'air tranquille et sont immobiles : celles-là sont orphelines (*maty reny*) (2).

Le Père WEBBER, dans son Dictionnaire paru en 1853, nous rapporte une autre appellation provinciale des Pléiades sans malheureusement préciser l'aire linguistique précise. Il s'agit de *koronorona*, doublet de la forme provinciale *zazamiadi-leona*. Le mot se décompose selon le P. WEBBER en *ki-oronorona* de *ki*-diminutif, et *oronorona* (Sak.) « petite réunion, cercle restreint » ; le même mot en Merina signifie « était de prospérité », de « félicité », de « tranquillité », tandis que le sens de « réunion » se retrouve dans le mot *horongorona* ou *horonkorona* « petite réunion de personnes ».

Cette appellation est intéressante, car la racine de ce dernier terme est *horona* « mettre en rouleau, comme une natte », ce qui nous donne la même image que celle du mortier à riz, un ballot un peu resserré dans sa partie moyenne et renflé aux extrémités.

Le mot *horonorona* « Pléiades » est vraisemblablement N. Sak. ; mais à Analalava, nous avons, dans le chant populaire recueilli par

(1) L'appellation malaise *bintang kartika* est empruntée au sanskrit où un mythe célèbre raconte comment le dieu de la guerre Skanda au surnom de Kârttikeya (dont la légende, dit RENOU, ne manque pas en traits scabreux), eut pour nourrice les six Krittikâs, ou Pléiades. L. RENOU. L'Hindouïsme P.U.F. 1961. p. 37. A Madagascar, aucune relation n'existe entre les Pléiades et le nom de mois *hatsiha*.

(2) Communication personnelle de M. DECARY.

M. DECARY, *tsinoronorona* (1) où le diminutif *ki-* a été remplacé par *tsi-*.

Le couplet rapporte l'image suivante :

Tsignorognorono andrisany motrony, que nous traduisons, différemment de MM. FAUBLÉE et DECARY (cf. traduction donnée, à la page 88) :

« La petite réunion (des Pléiades) est comme des sauterelles dans le feu » (2).

Les ailes lustrées des sauterelles brillant aux éclairs d'un feu ou d'un incendie de brousse symbolisent bien en effet, la multitude des petites étoiles de la constellation des Pléiades.

Enfin, il nous a été signalé en Vezo, comme doublet de *zaza miady laona*, l'expression *vono-basia maro* qui certainement doit traduire « rosée » (*vonotsa*) de « nombreuses étoiles » ou mieux « gouttelettes de rosées d'étoiles ». Le mot *vonotsa* (Vezo), *vonotra* (Mer.), *vono'ro* (Tsm.) s'entend d'ailleurs également de la gelée blanche.

VÉNUS

De même qu'en Français où la planète Vénus porte plusieurs noms selon qu'elle est vue le soir (« étoile du berger » ou « étoile du soir ») ou le matin (« étoile du matin »), et bien que les Malgaches aient connaissance qu'il s'agisse du même astre, ils la dénomment :

- le soir (à l'Ouest) « épouse de la Lune » en compagnie de laquelle elle apparaît souvent ;
- le matin (à l'Est) *fanjiry* ou *fandrorotsy*, à la signification plus obscure.

a) ETOILE DU SOIR,

elle se nomme selon les régions :

- *valim'bola* (Sak. W) ou *vadim-bola* (Bara) « époux de la Lune »
- *valy fanjava* (Sak. N) « époux de la Lune »
- *valy boara* ou *valim'boara* (Sak. S) ou *valim-boara* (Vezo) « époux de la Lune ».

Une autre appellation est relative à la sortie des sangliers qui partent en chasses nocturnes. On a en Bara, comme en Merina :

(1) Sans doute pour *tsignorognorona*.

(2) *Adrisa*, pour *andrisa*. L'*adrisa* est une espèce de sauterelle, la femelle de l'*aketa*; *andrisa*, « ancre de bateau » ne signifierait rien ici.

Motrony « dans le feu » est une forme curieuse qui pourrait s'expliquer par le suffixe locatif *swahili-ni*; mais il s'agit plutôt d'une contraction de *motro* + *iny* « là-bas ». Motro « le feu » est d'ailleurs un mot d'origine swahilie, correspondant au Mlg. *afo*.

fandrorodambo, mais ce serait plutôt Mars que Vénus. L'appellation est certainement en corrélation avec le mot *fandrorotsy* (Bara) qui désigne l'étoile du matin.

Le Tandroy a *fanjiry* pour « l'étoile du soir », tandis que *fanjiridambo* qualifierait « l'étoile du matin ».

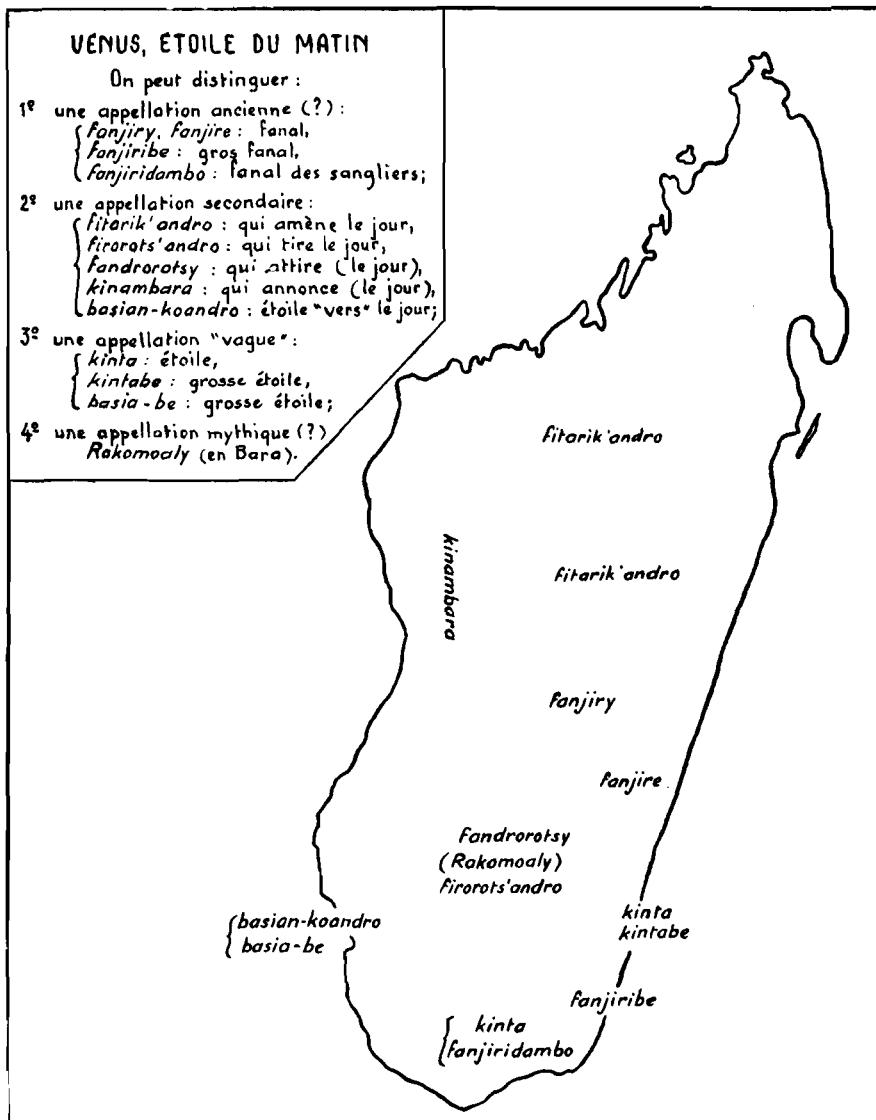


Fig. XI

Une dernière appellation, plus spécifiquement merina est *fitarik' alina*, « qui amène la nuit » en corrélation avec *fitarik' andro* « qui amène le jour », nom de « l'étoile du matin ».

L'appellation de « époux de la Lune » est la plus commune, semble-t-il, et la plus usitée (1).

En Swahili également, Vénus porte, entre autres noms, celui de *saga la mwezi*, « compagnie de la Lune ». Cette même image se retrouve en Afrique Noire, et ailleurs de par le monde. En Amérique du Sud, les Tupinamba l'appellent « sœur de la Lune ».

b) ETOILE DU MATIN,

Vénus se nomme :

- *fanjire* en Tanala, selon LINTON ;
- *fanjiry* (Betsileo) ;
- *fanjiribe* ou *fanjiridambo* en Tnosy et en Tdroy, selon DECARY ;
- *fandrorotsy* (Bara Ihosy) ou *fivorots' andro* (Bara Ivohibe et Est d'Ihosy) ;
- *fitarik' andro* (Merina) ;
- *kinambara*, en Vazimba, selon BIRKELI ;
- *basiam' koandro* (Vezo) ou encore *basia be* ;
- *kinta* en Tandroy avec le sens de « grosse étoile » ;
- *kinta* ou *kintabe* en Taisaka.

Fanjiry et ses dérivés sont construits sur la racine *jiro*, sans doute déformation de *jiro* « lumière, fanal ». L'étoile du matin est le fanal qui annonce le jour. On dit aussi *fanjiribe* (Tdroy) par comparaison avec une autre étoile brillante qui paraît un peu plus tôt (?) : *fanjirikede* (« petite *fanjiry* »), indéterminée.

Fanjiridambo serait l'heure où les sangliers rentrent à leur bauge. Par contre, *fandrorotsy*, du verbe *mandrorrotsy* (cf. Bara *mirorrotsy* « attirer » signifierait « celle qui attire le jour ». En corrélation, *fandrordambo* serait l'heure où les sangliers sortent de leur bauge pour leurs chasses nocturnes.

La racine *rrotsy* (= *rrotsra*) semble d'ailleurs devoir être rapprochée des racines sœurs : *rorna* et *rorka*. Or *mandrorona* en Mer. signifie « se marier ou avoir des liaisons coupables avec des personnes d'une caste inférieure » ; on retrouve ici l'idée de Vénus, époux de la Lune. Quant à *rorka*, MALZAC nous dit que c'est l'équivalent de

(1) Les Babyloniens, meilleurs astronomes, avaient remarqué que la planète Vénus (Ishtar) gravitait non autour de la Lune mais autour du Soleil. Son mouvement de gravitation autour du Soleil explique en effet que, étoile du matin, elle précède le soleil à l'Est, et étoile du soir, elle suit le soleil à l'Ouest quand il se couche. En conséquence, les Babyloniens avaient fait de la planète Ishtar l'épouse du soleil Ashverus. Et ce mythe créé par des astronomes poètes est devenu pour les Hébreux, au temps de leur captivité à Babylone, une légende quasi-historique. Ishtar est devenue Esther et Ashverus, Assuérus.

roritra et nous avons *fandriribola* ou *fandrribola* (de *roritra-vola*) pour désigner un « jeu dans lequel deux ou plusieurs jeunes gens formés en camps opposés tirent une corde (1). On ne voit pas pourquoi la Lune (*vola*) intervient dans ce jeu, à moins qu'il ne s'agisse d'un vieux rite symbolisant l'attriance de Vénus, au propre et au figuré, envers la Lune.

Fitarik' andro est « celle qui amène le jour » tandis que *kinambara* (2) est littéralement « celle qui annonce le jour ». Quant à l'expression *basiān-koandro*, il faut sans doute l'interpréter *basiagna-ho-andro* « étoile vers le jour, dans la direction du jour, c'est-à-dire « l'étoile qui précède le jour ».

La formation peut être très vieille si on suppose qu'elle s'est formée à une époque où la finale *-na* (INC.n) n'avait pas encore disparu en Vezo. L'expression *basiānkoandro* aurait subsisté tandis que *basiagn(a)* aurait donné *basia*.

Rakomoaly semble un mot personnifié (*Ra-Komoaly*) où l'on peut (peut-être) reconnaître la racine *ali(na)* « la nuit ».

Nous retrouvons donc dans tous les dialectes des appellations spécifiquement malgaches, en ce qui concerne Vénus. Il semble bien que ce soit là la seule planète qui porte un nom en Malgache.

Il faut cependant noter que les astrologues arabes ont jadis fait connaître, du moins dans le milieu lettré de la côte Sud-Est, une liste des planètes du système solaire qu'a connue FLACOURT.

LA COSMOGRAPHIE HÉRITÉE DES ARABES

Il nous faut dire quelques mots de cette cosmographie arabe mal assimilée par les Malgaches. C'est par l'intermédiaire de l'astrologie, que cette cosmographie a pénétré en milieu Antaimoro d'abord, semble-t-il, pour être diffusée ensuite partout à Madagascar, et particulièrement sur les Hauts-Plateaux. De cette cosmographie, seuls les signes du Zodiaque ont survécu, bien que la lecture de « l'histoire de la Grande Ile de Madagascar » de FLACOURT, et le déchiffrement des *sorabe* nous révèlent une connaissance plus approfondie, et notamment les noms donnés aux différentes planètes (3).

(1) Il pourrait peut-être aussi y avoir parenté avec *fandrotra* « nœud coulant ».

(2) BIRKELI, qui rapporte ce terme, signale que les Vazimba saluent (!) l'étoile du matin après les longues nuits de fêtes. *Les Vazimba...* p. 24.

(3) En Malais également, le nom des planètes a été emprunté à l'Arabe : *Zuhal* désigne Saturne, *Zuhrah* : Vénus, etc...

1) L'énumération des planètes

Que les Malgaches aient appris à distinguer les planètes, cela est moins sûr (à l'exception de Vénus, évidemment) mais les Arabes leur ont donné une liste d'étoiles, à valeur astrologique que peut-être certains connaissent encore vaguement. FLACOURT, en tout cas, qui avait pu fréquenter le milieu des lettres antanosy, noms a donné une liste du système planétaire où la traduction est absolument erronée (1) :

Samoutsi	Sol	Le soleil
Azohora	Luna	La lune
Alotarida	Mars	Mars
Alacamari	Mercurius	Mercure
Azoaly	Jupiter	Jupiter
Alimousetsari	Vénus	Vénus
Alimareche	Saturnus	Saturne

En vérité, la liste conforme à l'ordre traditionnel (liste d'où nous avons tiré en français les noms des jours de la semaine) et que les Arabes font remonter au roi Salomon est la suivante :

	MALGACHE	FRANÇAIS	SWAHILI
★	Kamisy (Samoutsy)	Le soleil	Kamisi
☰	Al-kamary (alacamari)	La lune	Kamari
☽	(Ali-mareche)	Mars	Miri
#+#+	(Al-otarida)	Mercure	Utwardi
	(Ali-mousetsari)	Jupiter	Mustari
◎	(Azohora)	Vénus	Zuhurwa
◎	(Azoaly)	Saturne	Zuhali

Nous avons fait figurer entre parenthèses l'orthographe de FLACOURT. Les signes qui symbolisent les planètes sont ceux de la « bague de Salomon » (hatim Souleiman) que les sorabe et les vieux grimoires malgaches utilisent parfois).

(1) L'énumération de FLACOURT est précédée de quelques renseignements relatifs à l'importance numérique de chaque planète à l'occasion d'une procession appelée **malicarah**, rite qui semble s'être complètement perdu :

...« Et voici les planètes qui président à toutes les heures du jour, qu'ils nomment **cabouc** (**kaboka**) et la valeur de chaque jour pour les nombres : lorsqu'ils veulent sacrifier et faire la procession nommée **malicarah** (**mahalika râ**), ils vont le dimanche 13 hommes, le lundi 1 seul, le mardi 11, et ainsi les autres jours ; ce mot de **malicarah** veut dire « passer par dessus le sang de la bête sacrifiée » ; ils s'en marquent le front et un ombiasse en marque toute l'assemblée pour la bénir. (C.O.A.C.M. - T. VIII - p. 249) ».

Mais l'ordre donné par FLACOURT, n'était pas faux, contrairement à ce qu'a pu supposer le P. THOMAS dans son étude sur le calendrier.

En effet les lettrés antaimoro connaissent un ordre savant des planètes, qu'ils utilisaient jadis pour connaître les influences planétaires régissant les 168 heures (*saha*) de la semaine. FERRAND après avoir découvert et étudié le manuscrit arabico-malgache n° 8 de la Bibliothèque Nationale de Paris a pu reconstituer ce tableau, qui, dit-il, « montre que les planètes succèdent l'une à l'autre dans un ordre constant et immuable : Soleil, Vénus, Mercure, Lune, Saturne, Jupiter et Mars (1). »

BERTHIER, dans « Notes et impressions sur les mœurs et coutumes des Malgaches » (p. 61), a rapporté à nouveau cette liste empruntée au manuscrit arabico-malgache n° 8, en donnant l'étymologie de l'arabe :

« Les Antaimoro, dit-il, ont sept « *sa* », de l'arabe *sâ'a*, qui exercent leur influence sur les heures, savoir :

SA TAIMORO	ETYMOLOGIE
Asamosy	Chams : le soleil
Azohora	Az-zahara : Vénus
Alotaridy	Al-ot'arid : Mercure
Alakamary	Al-qamar : la lune
Azohaly	As-zoh'al : Saturne
Alimosatsary	Al-mirrikh : Mars
Alimaraiky	Al-muchtari : Jupiter

Cet ordre correspond parfaitement à celui donné par FLACOURT.

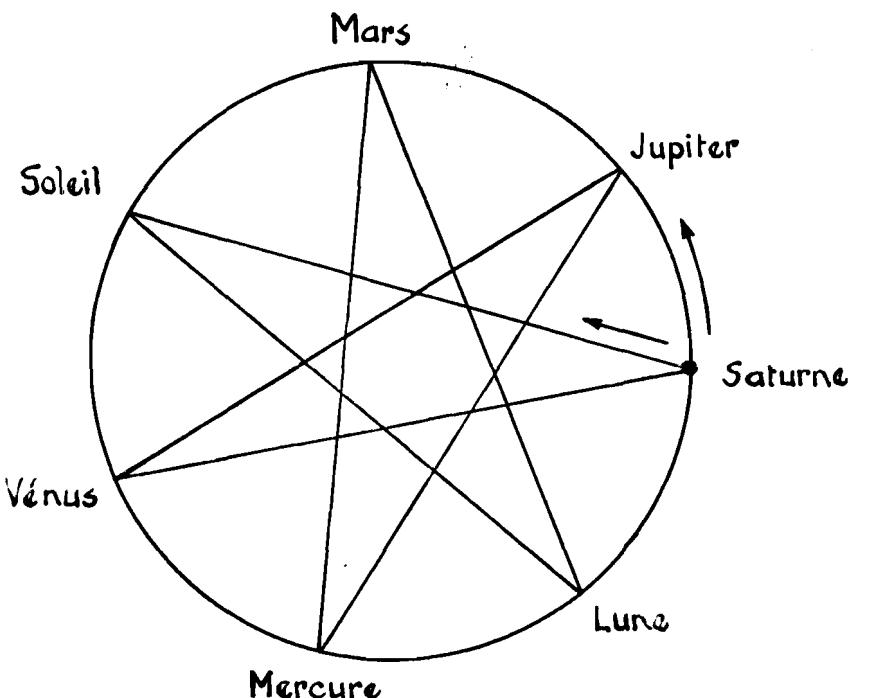
Il a été en fait emprunté par les Arabes aux Egyptiens qui consraient les heures du jour à chacune des planètes ainsi inscrites sur une circonference, en commençant par Saturne :

La première heure du samedi était vouée à Saturne, la seconde à Jupiter, la troisième à Mars... la huitième à Saturne, etc. ainsi de suite, en faisant le tour de la circonference..., la vingt-quatrième à Vénus. Le lendemain (dimanche) débutait par une heure consacrée au Soleil : c'était le tour du Soleil. Le jour suivant débutait par une offrande à la Lune, c'était le lundi ; et ainsi de suite.

On voit donc que les jours de la semaine se succédaient selon les signes de l'heptagone interne, tandis que la succession des heures était réglée selon un ordre de rotation en faisant le tour de la circon-

(1) FERRAND. — Journal Asiatique : Un chapitre d'astrologie arabico-malgache.

Fig. XII L'ordre des planètes selon les Arabes



férence. C'est cet ordre qu'a conservé l'astrologie arabe utilisée par les lettrés Antaimoro, tandis que l'ordre qui suit les sommets de l'heptagone étoilé a été adopté par les peuples européens pour nommer les jours de la semaine (1).

Mais cet ordre ne correspond à aucune considération scientifique. Seulement la science hellène l'avait consacré, en le tenant pour celui des distances décroissantes à la terre (en partant de Saturne).

Tous ces noms, dérivés de l'Arabe par un intermédiaire swahili (sauf peut-être le *samoutsi* de FLACOURT) sont aujourd'hui sortis de l'usage, excepté dans le milieu des astrologues antaimoro.

Par contre, la liste des douze signes du Zodiaque a eu une fortune plus grande, puisqu'elle est encore connue aujourd'hui dans l'ensemble de Madagascar.

(1) On pourra consulter de P. COUDERC : Le calendrier, P.U.F. Que sais-je ? N° 203 (pp. 46-47). Lundi : lunoe dies ; Mardi : martis dies ; Mercredi : mercuris dies ; Jeudi : jovis dies (Jupiter) ; Vendredi : veneris dies ; Samedi : sabbati dies... En anglais et en allemand, nous avons encore Sunday et Sonntag : jour du soleil.

2°) L'énumération des signes du Zodiaque

Le Zodiaque est une zone de la sphère céleste que traversent dans leur course le soleil, la lune et les principales planètes. Cette zone s'étend à 8° 5 de part et d'autre de la route propre au soleil, dénommée écliptique; les constellations qui s'y trouvent ont été les premières identifiées dans l'antiquité méditerranéenne. Comme le soleil parcourt cette zone en douze mois, les Anciens l'avaient divisée en douze cases correspondant aux mois, et dans chaque case est inclue une constellation ; ce sont les douze signes du Zodiaque.

Les signes du Zodiaque arabe, mot que FLACOURT nous fait connaître sous l'appellation malgache de *Henabe* litt. « beaucoup de viande » (le mot Zodiaque tire son nom du fait que les constellations qu'il comporte représentent surtout des animaux, *zoon* en grec) ou encore *Zoraisy*, mot plus énigmatique, n'ont pas été traduits en malgache.

Ils ont conservé leur appellation arabe à peine déformée par un intermédiaire swahili (avec inclusion de l'article arabe *al* ou *as*).

ARABE	COMORIEN ET SWAHILI	MALGACHE	TRADUCTION DE L'ARABE
Haml	Al-ahamali	Alahamady	le Bélier
Thur	Athaourou	Adaoro	le Taureau
Jawza	Al-djaouze	Adizaoza	les Gémeaux
Saratan	As - saroutouani	Asorotany	le Cancer
Asad	Al-hassadi	Alahasaty	le Lion
Sunbula (épi)	As-soumboula	Asombola	l'Epi (la Vierge)
Mizan	Mizane	Adimizana	la Balance
Aqrab	Al-akrabou	Alakarabo	le Scorpion
Quaws (arc)	Al-akaoussi	Alakaosy	le Sagittaire
Jady	Al-djedi	Adijady	le Capricorne
Dalio (seau)	Adalaoui	Adalo	le Verseau
Al-hut	Al-ouhouti	Alohotsy	les Poissons

Très certainement les introducteurs de cette astrologie ignoraient la signification arabe, car sinon, ils auraient donné la traduction malgache, et celle-ci aurait été adoptée d'emblée. En effet, seuls quelques lettrés Antaimoro ont connu à l'origine la signification des noms arabes des signes du Zodiaque.

Les astrologues de l'Imerina ignorant l'étymologie de ces noms de mois qui sont en même temps les noms des grands destins, leur avaient trouvé des étymologies populaires dont voici quelques exemples, tirés des Tantara ny Andriana :

« ... Raha tera amin' ny vava ny *asombola*, raha lehilahy dia mpivaratra, fa *mahazo vola*... ; raha teraka amin' ny *vav' adijady*, dia alam-bitana, fandrao *mijadina* loatra ka tsy miteny... ; vodi-*adalo* : *miadalodaka* miadaladala ny teraka amin' io... ; raha teraka amin' ny *vav' alohotsy* tsy marim-ponenana, mifindrafandra, ka dia aorenno vato-*kilonjy* ao ampototr' andry avaratra hahamafy ny fonenanao... ; ny teraka amin' io dia tsara, fa vodi-*adaoro* ka *hidaoro* tsara (hidobokara tsara) ny teraka amin' ny *vav' adizoaiza* dia miala vintana... ka mifadi-tra ny *saozanina* valala tapa-tongotra, tapa-tanana..., etc. » (CALLETTANTARA ny Andriana, T. 1^{er}, pp. 26-28).

Traduction (avec allitérations soulignées).

(cf. Traduction CHAPUS-RATSIMBA T. I. p. 45 à 47).

- Pour ceux nés au début d'*asombola*, si ce sont des commerçants, ils gagneront de l'argent (*vola*)...
- Pour ceux nés au début d'*adijady*, il faut enlever le destin, car ils seraient trop taciturnes (*mijadina*) et ne parleraient pas.
- Pour la fin d'*adalo*, ceux nés sous ce destin seront étourdis, un peu fous. (*miadaladala*)...
- Pour ceux nés au début d'*alohotsy*, ils n'auront pas de domicile stable, et vagabonderont ; il leur faut poser des galets (*vato-kilonjy*) au pied du pilier Nord de la maison pour fixer leur domicile...
- Pour ceux nés à la fin d'*adaoro*, c'est bon ; ils seront favorisés (*hidaoro* tsara)...
- Pour ceux nés au début d'*adizoaiza*, il faut enlever le destin. On rejette la débilité (*saozanina*) avec des sauterelles aux pattes de derrière coupées, et aux pattes de devant coupées...

Les astrologues de Farafangana plus instruits, savent que pour conjurer les destins, il faut : en *alamahady* tuer un *bélier*, en prendre le cœur, le bout de la queue, etc. ; en *adaoro* faire cuire le cœur d'un *taureau* ; en *asaratana* recueillir de la terre sur le trou d'un *crabe*... ; en *alakaosy* couper en deux une *sarbacane*... ; en *adijady* prendre des os de *chèvre*, son cœur et son filet (1).

Peut-être aussi, les astrologues ont-ils voulu garder à leur science son mystère, et n'en révéler les secrets qu'aux initiés. En tout cas bien rares aujourd'hui sont ceux qui connaissent la signification des termes employés et pourraient indiquer sur la voûte céleste l'emplacement des constellations du Zodiaque. Nous doutons même fort qu'un seul *ombiasy* initié en soit capable. (2).

(1) Nous extrayons ces précisions intéressantes de l'étude du P. THOMAS sur les noms de mois, parue au Bulletin de l'Académie Malgache, Vol. VI - 1908. Le P. THOMAS avait lui-même obtenu ces renseignements de l'administrateur VOYRON de Farafangana qui lui avait communiqué en 1905 un *Extrait d'un manuscrit Antaimoro*.

(2) La difficulté a été parée par les astrologues en matérialisant l'emplacement des signes du Zodiaque, appelés *vintana* « destins », sur tout le pourtour de la case. *Alahamady* est situé au coin-Nord-Est, et les autres signes sont répartis sur les quatre faces du mur, à raison d'un signe majeur par encogniture et deux signes mineurs par mur, en opérant dans le sens des aiguilles d'une montre.

Seules semblent être connus, et encore de façon approximative, les signes :

alakaosy (le sagittaire)

et *adalo* (le verseau)

car leur apparition dans le ciel faisait redouter les pires calamités. Le mois astrologique le plus dangereux est celui d'*alakaosy*. Selon les astrologues Antaimoro, si trois étoiles d'*alakaosy* sont visibles alors qu'il fait jour, il arrivera un grand malheur ; si l'on n'en voit qu'une ou deux l'année sera normale.

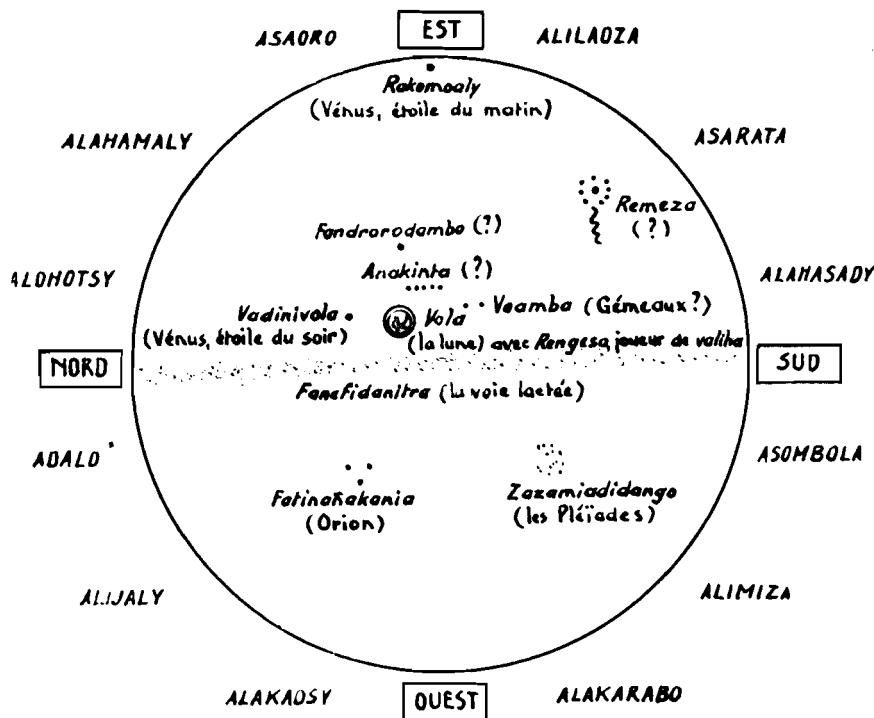


Fig. XIII. — La voute stellaire et ses principales étoiles, d'après un informateur bara (*Baoly*, fils de *Berimbo*, canton de *Zazafotsy*, sous-préfecture d'*Ihosy*).

L'orientation donnée (Est en haut de page) a été respectée.

L'informateur n'a pu s'empêcher de mélanger indications astrologiques (à l'extérieur du cercle) et astronomiques (à l'intérieur). Il a cubilé de porter sur son schéma *famalialy*, qui est censé suivre la lune, tout en précédant *fandrородамбо*. Les deux nuages de Magellan, non plus n'ont pas été mentionnés. La Voie lactée, comme l'indique son nom malgache, partage le ciel en deux hémisphères égaux.

On peut aussi ajouter, parmi les apports arabes, le mot *adabara*, parfois usité bien que son identification avec Aldébaran, l'étoile qui situe « l'œil de la constellation du Taureau », ne soit plus connue. Il y a même de fortes chances pour que ce soit ce mot *adabara* qui ait donné, par déformation, la dénomination de couleur de bovidés *bedahara* (étoile blanche frontale sur robe noire), cette couleur de robe étant particulièrement prisée pour certains sacrifices coutumiers.¹

**

ÉTOILES MAL IDENTIFIÉES

1) — *Anakinta* : Nous avons déjà rencontré l'expression *anakinta* réduction de *anaka-kinta* « enfants d'étoiles » dont le sens primitif a dû être filante ». Effectivement, cette expression nous a été donnée pour synonyme de *basia raraka alu(na)* « les étoiles qui parsèment la nuit », qui se montreraient particulièrement au mois de *volambita*, soit en juin (en pays Bara). Il s'agit sans doute des gerbes d'étoiles filantes visibles à la Saint-Jean.

Mais dans le sud de Madagascar une confusion s'est opérée du fait que *kinta* y désigne Vénus. *Anakin'a* a été compris comme un groupe d'étoiles situé du côté du soleil levant comme Vénus à son lever, et comportant soit trois, soit cinq étoiles, visibles à l'Est, quand le soleil se couche. En pays Bara, ces trois étoiles, dont une rouge à la base, formeraient un triangle isocèle renversé. Ailleurs ce serait cinq étoiles au Sud (la Croix du Sud) ?

2) — *Anakandria miary* : L'expression *anakandria miary* connue dans tout le pays Bara, ou *anakandremihary*, ou encore *anaka Remihary*, signifie, dans sa transcription première « enfants de chef rassemblés » et plus spécialement en pays Bara « apprentis sorciers assemblés en rond ». Elle désigne un groupe d'étoiles en cercle avec une étoile centrale, visible au Sud-Est. C'est peut-être la queue arquée du Scorpion avec Antarès, l'étoile la plus brillante du ciel austral. En Antaimoro, par contre, *ny anakandry miary* désigne les 12 signes du Zodiaque (1).

3) — *Basiambariky* : La dénomination Sakalava *basiambariky* signifie littéralement « les étoiles brillantes ». Leur identification ne nous est pas connue, mais nous avons vu qu'un *jijy sakalava* nous explique qu'elles ressemblent à un crocodile étalé sur le sable.

4) — *Basiabarakaly* : *Basia barakaly*, différent de *basia raraka-alu(na)*, qui signifie « étoiles répandues la nuit (étoiles filantes) », est aussi plus difficile à traduire. En Vezo, il s'agirait d'une étoile qui se lève au milieu de la nuit, vers deux heures du matin.

5) — *Famaki-aly* : *Famaki-aly*, littéralement « qui coupe la nuit » (*famaky* est le nom de la hache) ou plutôt « qui ouvre, fait éclore la nuit », est située dans le plan de l'écliptique car d'après nos informa-

(1) G. de Kasanga FERNAND, *Fanandroana antemoro (anaraka)*, p. 16-17.

teurs, elle suivrait la lune (1). C'est peut-être la planète Mars, bien que *Fandrorodambo* semble plutôt désigner cette dernière.

Ajoutons qu'en Tandroy, on a *vasia manarakaly*, litt. « l'étoile qui sépare (ou suit) la nuit » et qui en fait suivrait le parcours de la lune.

6) — *Fandrorodambo* : *Fandrorodambo* ainsi appelée en Bara parce que, à son lever, les sangliers sortent de leur bauge, serait une étoile rougeâtre, et doit s'identifier à la planète Mars. *Fandrorodambo* apparaît après *famakialy*. Son nom est né d'une comparaison avec *fandrorotsy* qui désigne Vénus. C'est la Vénus des sangliers, (*fandrorodambo*) parce qu'elle attire les sangliers, comme Vénus attire le jour.

7) — *Mesom-bary* : Dans le Nord-Ouest, on donne le nom de « couteau à riz » (*mesom-bary*) (couteau avec lequel on coupe l'épi, et non la tige de riz) à des étoiles qui ressemblent aux trois galons en V des sous-officiers américains, et affectent ainsi la forme d'une fauille. Il doit s'agir de Cassiopée (2).

8) — *Remeza* est un groupe d'étoiles dont trois en tête en triangle et une queue, identifiée tantôt avec *alakaosy* (le Sagittaire), tantôt avec *lohan' alakarabo* (la tête du Scorpion). En tout cas, c'est une constellation du Zodiaque qui apparaît le soir à l'horizon, auprès de la lune, puis la dépasse. L'étoile à la base du triangle est le *mpanjaka*, le roi. Pour certains, cependant, le roi est entouré d'un cercle d'étoiles plus petites.

Le nom de *Remeza* est usité en Bara et en Vezo. L'observation de la sortie de l'horizon de cette constellation est particulièrement réservée aux sorciers, vu son importance astrologique. En pays Bara, *Remeza* est connu également sous le nom de *vin'a* ou *vita*, que nous avons déjà rencontré pour désigner le signe du Scorpion.

Remeza des dialectes sud-malgaches comporte certainement la particule honorifique *Re-* (équivalente au *Ra-* Merina) précédant le mot-racine *Meza*. Ce mot, omis des dictionnaires, vient peut-être du sanskrit *mesa* : constellation du Bélier, premier des signes du Zodiaque. En malgache, c'est un héros mythique mais il semble que le mythe ne soit plus connu.

9) — *Voamba*, connu également en Bara et en Vezo est le nom de deux étoiles brillantes parfois visibles en plein jour (ou même trois ou quatre selon certains) situées dans l'hémisphère céleste boréal. Il s'agit vraisemblablement des Gémeaux : Castor et Pollux. *Voamba* en malgache, est le nom d'un haricot tacheté, qui a donné le nom d'une couleur de robe de bœufs ; mais étymologiquement le mot décomposé

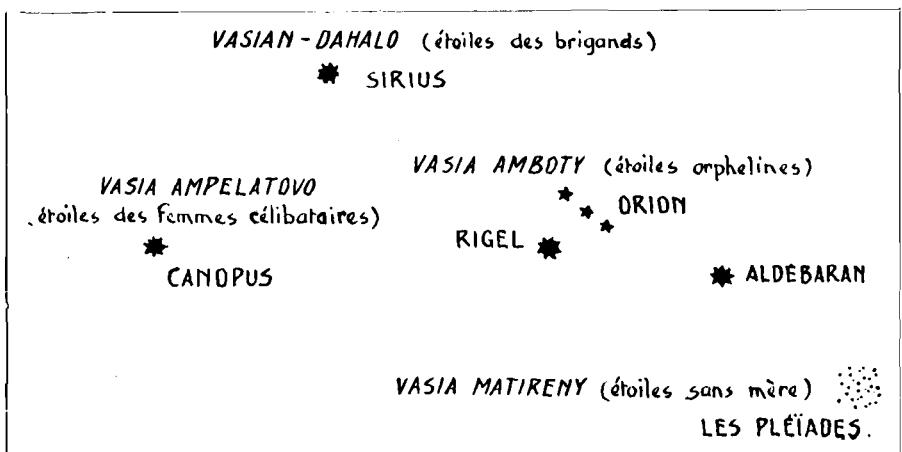
(1) Notons toutefois qu'un de nos informateurs nous l'a désignée comme la deuxième étoile du Centaure.

(2) Renseignements aimablement communiqués par M. OTTINO.

en *voa-amba* signifie bien « graines jumelles ». On a en malgache selon les dialectes *hamba* ou *kamba* « jumeaux » qui a pu donner en composition *amba*.

10) — En Tandroy, plusieurs noms d'étoiles portent le nom de *vasia*. Nous avons vu *vasia ma'y reny* et *vasia hamboty*. Nous avons encore *vasia ampelatovo* « étoile des femmes célibataires », *vasia n'dahalo* « étoile des brigands »..., expressions plutôt fantaisistes, puisqu'elles se réfèrent l'une à l'heure où les femmes célibataires laissent leur porte entr'ouverte pour accueillir leur amant ; l'autre, à l'heure où les brigands partent en expéditions nocturnes. Or, une étoile ne peut indiquer une heure approximative qu'à une période précise de l'année. On a enfin *vasiandambo* « l'étoile des sangliers » mal identifiée à l'Ouest.

Fig. XIV — Une portion du ciel, face à l'Ouest, selon un informateur antandroy (à 20 heures, le 21 février).



L'informateur a confondu dans une appellation presque synonyme les Pléiades et Orion : *vasia matirenny* et *vasia amboty*. En fait, le Baudrier d'Orion est couramment dénommé *fehe vazavo*, « lien de calebasse ». Mais, dans une optique assez répandue en pays tandroy les groupes de petites étoiles sont qualifiées d'étoiles orphelines (*vasia hamboty*).

**

Malgré l'adjonction de ces dernières dénominations aux identifications peu sûres, il paraît que la cosmographie malgache est relativement pauvre. S'il est normal que les Malgaches ignorent la Grande et la Petite Ourse (avec l'étoile polaire), car ces constellations

sont invisibles à Madagascar (si ce n'est pour la Grande Ourse, pendant quelques mois de l'année au ras de l'horizon), il est plus étonnant qu'ils n'aient apparemment aucune étoile ou constellation pour se repérer sur le Sud (1), et que la Croix du Sud n'y porte pas de nom. Il est vrai que les Malgaches ont une connaissance innée des points cardinaux, contrairement aux Européens, et que même par une journée brumeuse et une nuit sans étoiles un Malgache sauf exceptions rarissimes ne « perd jamais le Nord ».

Toutefois, les Malgaches ont des appellations typiquement autochtones et joliment imagées pour désigner les étoiles et constellations les plus marquantes :

- l'étoile du Berger
- l'étoile du Matin
- le Baudrier d'Orion
- les Pléiades
- les Nuages de Magellan.

Il ne semble pas que d'autres peuples, à leur premier stade de développement, aient connu un plus grand nombre d'étoiles. Si l'on prend par exemple ce qui est connu de la cosmographie biblique, on note, d'après le livre de Job (9⁹ et 38³¹) les constellations et étoiles suivantes :

- l'Ourse avec ses petits (la Grande Ourse)
- l'étoile du Matin
- Orion
- les Pléiades
- les Chambres du Sud (identification ignorée)

soit, compte tenu de la latitude différente de la Palestine et de Madagascar, un groupe de constellations à quelque chose près identique. Il est vrai que l'énumération est peut-être incomplète, mais le Livre de Job est pourtant, de tous les livres de l'Ancien Testament, le plus précis en la matière. Il nous livre même quelques clés du symbolisme de constellations avec le premier discours de Yahvé, qui se mesurant à Job, l'interroge ainsi :

- « *Noues-tu les liens des Pléiades ?*
- ou détaches-tu les cordages de l'Orion ?*
- Fais-tu paraître en leur temps les signes du Zodiaque*
- et conduis-tu la Grande Ourse avec ses petits ?*
- Connais-tu les Lois du ciel ?*
- Règles-tu son pouvoir sur la terre ?* (2).

Il en ressort que, pour les Juifs du désert, habitués à contempler les étoiles, celles-ci étaient assemblées par d'invisibles liens en constellations et le zoomorphisme n'était apparent qu'en ce qui concerne la

(1) En dehors, bien entendu des « nuées de Magellan ».

(2) *Livre de Job* 38-31. Trad. Louis SEGOND. Genève 1873. édit. de 1920. La traduction de l'Ecole Biblique de Jérusalem supprime les signes du Zodiaque et les remplace par « l'étoile du matin ». L'identification est peu sûre.

grande et la petite Ourse. Le contexte du passage cité montre que les Juifs observaient les étoiles pour savoir si la saison serait pluvieuse ou sèche, en avance ou en retard sur les saisons normales (1).

Il en est de même à Madagascar, si l'on en croit Eugène BAUDIN qui a écrit dans son livre « 5.000 km dans le Sud » :

« Lorsqu'on couche en plein air, les yeux se portent tout naturellement vers le ciel. Chacun faisait des pronostics : Quelle sera la saison prochaine : froide ou chaude, pluvieuse ou sèche ?

« La position des trois étoiles du « Baudrier d'Orion » les *telonohorefy*, indique si la saison est propice pour semer le riz. La position du « sac à charbon » soit qu'elle soit franchement dedans ou dans un coin de la « Croix du Sud » ainsi que la position, le soir, des étoiles qui accompagnent Vénus, indiquent si l'année sera normale ou non. Les deux nébuleuses, qui se trouvent à droite de la « Croix du Sud » de l'autre côté de la « Voie Lactée » disent, elles aussi, sans qu'il soit possible de se tromper, si la prochaine saison des pluies est encore loin ou proche » (2).

Ces renseignements sont exacts en ce qui concerne les deux nuées de Magellan, qui comme nous l'avons vu, sont en relations étroites avec l'apparition des saisons. Que la position des *Telonohorefy* indique la saison favorable aux semaines, c'est là aussi vraisemblable, car cette constellation ne commence à apparaître, à l'Est, que fin novembre, au début de la saison des pluies, et par conséquent à l'époque propice pour semer le riz. Mais que la Croix du Sud soit plus ou moins implantée dans le « sac à charbon », voilà qui n'est plus exact, car la position relative de l'un ou de l'autre est invariable. Toutefois, les déplacements apparents peuvent provenir d'une plus ou moins bonne visibilité. Au reste, nous ne savons pas quant à nous, que les Malgaches aient un nom pour désigner la « Croix du Sud ».

*
**

Un dernier problème reste posé. Les Malgaches ont-ils eu, au cours de leur histoire un calendrier astronomique, c'est-à-dire, ont-ils basé sur l'apparition d'une constellation à l'Est, le début de l'année ?

(1) L'année hébraïque était une année lunaire, mais certaines fêtes rituelles étaient liées à l'année culturelle, comme la Pâque (fête du Passage) où l'on offrait au Seigneur les premices de la moisson des orges. Il fallait donc que la fête coïncide avec l'époque où les orges précoces étaient bonnes à couper en Palestine. Et quand l'année lunaire avait pris du retard, le Grand Prêtre ajoutait un mois à l'année et, cours.

Les Chaldéens qui avaient un calendrier lunaire également, procédaient de la même manière, mais plus scientifiquement, en observant le lever héliaque de certaines étoiles. Quant le lever héliaque de deux ou trois étoiles révélait un retard, on donnait un coup de pouce au calendrier, par l'adjonction d'un treizième mois.

(2) E. BAUDIN : 5000 km dans le Sud. p. 61-62.

L'observation du Baudrier d'Orion en relation avec la culture du riz par les cultivateurs Sakalava et Antaisaka a pour raison d'être d'indiquer le moment des travaux agricoles, mais n'a pas fondé une véritable année astrologique. Cette coutume, qui paraît un phénomène assez isolé à Madagascar, est néanmoins intéressante, car on peut la rapprocher d'une coutume bantoue analogue quoique différente quant à la constellation considérée.

Le calendrier paysan usité sur la côte swahilie relie en effet l'apparition et le couche des Pléiades aux périodes de culture. Au lever des Pléiades, le 10 novembre, il faut commencer les plantations *vuli* (des « petites pluies »); au couche des Pléiades, cent jours plus tard, le 18 février, il faut opérer les plantations *masika* (des « grandes pluies »). Les Pléiades sont d'ailleurs dénommées en swahili *kilimia*, ce que l'on traduit par « piocheurs, bêcheurs » (1).

Au reste, comme l'a démontré FRAZER (2), l'observation des Pléiades se rencontre au tout début de l'astronomie, même dans les civilisations les plus primitives. Nous pouvons noter que dans les poèmes d'Hésiode, le calendrier stellaire débute par le lever matinal des Pléiades au 17 mai (pour le VIII^e siècle avant J.-C.) (3). C'est ce lever des Pléiades qui vraisemblablement a servi de base aux petits peuples d'Asie du groupe occidental (4) pour fixer le début de l'année en mai ou juin ; c'est lui qui sert encore pour le même calcul aux Dayaks de Bornéo et aux Maoris de Nouvelle-Zélande. De même, pour les Polynésiens, l'année débutait en juin au lever des Pléiades (Matarii) (5).

(1) Cf. Dict. du P. SACLEUX, sub verbo.

(2) FRAZER : *The Pleiades in Primitive*. Golden Bough, 3^e édit. V.I., pp. 307-319 de l'éd. angl. ; p.287 de l'éd. fr.).

(3) Le grand poète grec donnait les correspondances astronomiques suivantes, en rapport avec les phénomènes de la vie végétale :

17 mai : Lever matinal des Pléiades. Les limaçons se montrent ; on aiguise les faucilles et la moisson commence.

1^{er} juillet : Lever matinal du Baudrier d'Orion. On bat la moisson.

15 juillet : On voit Sirius le matin. Les chardons croissent, les cigales chantent.

10 août : Cinquante jours après le solstice d'été, commence le second été. Sirius se voit pendant une partie de la nuit. Le temps est bon pour naviguer. Il y a de la chaleur humide et nuisible.

8 sept. : Lever matinal d'Arcturus. On prépare la vendange.

2^{es} oct. : Couche matinal des Pléiades.

1^{er} nov. : Couche matinal des Hyades.

9 nov. : Couche matinal du Baudrier.

Les grues se montrent. On commence à labourer et à semer. Les bateaux sont tirés à terre.

Cf. P. COUDERC : *Le calendrier*. Coll. « Que sais-je ? ». p. 67.

(4) Selon Alfred CORDOLIANI : *Tableau des dates du début de l'année*, in L'histoire et ses méthodes, pp. 1558-1568. Coll. La Pléiade. Paris 1961.

(5) Les Pléiades, apparaissent au couche du soleil, aux latitudes intertropicales, à l'horizon Est, au début de novembre, pour disparaître à l'Ouest au début d'avril. Mais le lever des Pléiades dont il est question ici, est le lever héliaque, que les peuples de l'antiquité, Chaldéens, Egyptiens et Grecs ont couramment utilisé pour fixer leur calendrier. Le lever héliaque d'une constellation ou d'une étoile est le moment de l'année où elle apparaît au lever du soleil, dans le crépuscule du matin dans le sillage du soleil, et le précédent de peu.

D'autres années à comput astrologique se rencontrent sur les bords de l'Océan Indien. La plus célèbre fut dans l'antiquité, l'année archaïque égyptienne, basée sur le lever héliaque de Sothis (Sirius), qui 5.000 ans avant notre ère coïncidait avec le début de la bienfaisante inondation amenée par la crue du Nil. Mais les Egyptiens ne conservèrent point ce repère astronomique fixe (1), et en adoptant un calendrier de 365 jours, le célèbre calendrier vague, vers + — 4.230 ans avant J.-C., ils instaurèrent un comput mathématique qui entraîna la dérive d'un jour tous les quatre ans (2).

Sur la côte somalie, les navigateurs arabes ont une année sidérale basée sur l'apparition de Sahil (Canopus), le 10 août ; on fête ce jour-là le Nirouz, « le nouvel an ». L'année est de 365 jours mais pour conserver la coïncidence du début de l'année avec ce repère astrologique, « tous les trois ans il y a un jour supplémentaire à l'étoile El Haquaa (trois étoiles dans la tête d'Orion) le 18 décembre », et deux jours pour les années multiples de quatre (3), procédé analogue à l'emploi des années bissextiles dans le calendrier grégorien.

En Iran, le Nouvel An, le Naurouz, se célèbre au moment du passage du soleil dans le signe du Bélier, soit le 21 mars. C'est une fête particulièrement suivie à Téhéran, où elle a été fort bien décrite par H. MASSÉ (4).

Par contre, au Pakistan, cette même fête, appelée Nevroz, tomberait début mars.

Sur la côte swahilie et aux Comores, le début de l'année traditionnelle se situe actuellement début août, comme sur la côte somalie, mais sans référence à l'étoile Conopus ; il s'agit d'une année de 365 jours, nommée par le jour de la semaine où elle commence « l'année du Vendredi, du Samedi », etc... ; elle prend comme l'année vague égyptienne un retard de 23 jours par siècle sur une année sidérale. Sir JOHN GRAY la qualifie dans son article « Nairuzi or Siku ya Mwaka » (le Nairuzi ou premier de l'An) de « calendrier nautique et agricole », et FREEMAN-GRENVILLE dans son histoire de la côte du Tanganyika écrit : « Le Siku ya mwaka, correspondant au Nau Roz perse, ou jour du Nouvel An, était jadis tenu pour une grande fête chez les Swahili... (5).

(1) Fixe à quelque chose près, puisque la précession des équinoxes entraîne un décalage d'une semaine environ par millénaire. Aujourd'hui, au Caire, le lever héliaque de Sirius s'observe début août, tandis que la crue commence, comme jadis, vers le solstice d'été (21 juin).

(2) Cette dérive est ainsi d'un mois tous les 120 ans, de six mois au bout de 730 ans, et d'une année après 1.461 ans : c'est la période sothiaque.

(3) Cdt. LESOURD : Cabotage en Mer Rouge (et Océan Indien). Mémoire no 2.645 du Centre des Hautes Etudes pour l'Afrique et l'Asie moderne (C.H.E.A.M.)

(4) H. MASSE. Notes d'ethnographie persane... in Revue d'Ethnographie et des traditions populaires. 1927, pp. 31-36.

(5) Sir J. GRAY. Nairuzi or Siku ya Mwaka, in Tanganyika Notes and Records no 38. 1955. p. 1-22.

G.S. FREEMAN-GRENVILLE. The medieval history of the coast of Tanganyika with special reference to recent archeological discoveries, Berlin, 1962, p. 62.

Cette année de 365 jours, toujours en usage aux Comores, concurremment avec l'année arabe de 354 jours, a existé à Madagascar où l'on en retrouve quelques traces, notamment en pays Antaimoro, mais tout repère astrologique a depuis longtemps disparu. Le mot Nairuzi lui-même ne semble jamais avoir été usité à Madagascar, bien que l'appellation de l'année d'après le nom du 1^{er} jour de l'An soit attestée depuis FLACOURT jusqu'à une date toute récente.

Sans doute le Nairuzi pourra-t-il être utilement rapproché de la fête analogue du Fandroana, fête du Nouvel An instaurée par Ralambo en pays Merina, et répandue ensuite dans les pays d'obédience merina. Certains traits caractéristiques comme le bain dans l'eau de mer, l'impunité des crimes, le repas cérémonial, la promenade de brandons, se retrouvent dans l'une et l'autre fêtes. Mais le Fandroana était lié à une année lunaire de 354 jours, et la fête se déplaçait au milieu des saisons prenant chaque année une avance de 11 jours 1/4 sur le calendrier solaire, pour au bout d'un cycle de 33 ans retomber à la même date astronomique.

Dans les provinces, l'année est par contre restée basée sur un comput solaire, mais sans qu'il soit possible de dire à quelle date exacte et à quel événement astronomique précis correspondait le début de l'année. Nulle part nous n'avons trouvé référence certaine à un phénomène remarquable comme le lever d'une constellation ou d'une étoile de première grandeur.

Le plus souvent nous n'avons pu obtenir que des renseignements vagues. Un certain nombre de Malgaches pense que l'année doit débuter au mois (d'origine sanskrite) de *volambita*, le « mois des destins, s.e. favorables ».

Ainsi, pour certains Bara (Ihosy, Ivohibe) et pour les Betsimisaraka, *volambita*, étant le premier des destins, correspondrait à *alahamady* (1), et à ce titre, serait celui du « nouvel an » traditionnel. *Volambita*, dans la plupart des groupes ethniques considérés est l'époque qui correspond à juillet-août.

Cependant, sur les Hauts-Plateaux, où l'année était lunaire, *alahamady*, le premier des douze mois lunaires, correspondait jadis au mois (d'origine sanskrite) *d'asaramanitra* (2) dont la position est variable, mais qui semble avoir correspondu jadis à septembre.

Si nous croyons d'autres informateurs, l'année débutait en avril. Chez les Antaimoro, l'année qui est solaire, débute par *alahamaly*, premier des signes du Zodiaque, en avril. *Alahamaly* désigne en effet le signe du Bélier, qui correspond à mars-avril.

(1) D'après les renseignements recueillis par DECARY à Ambodiriana, sous-préfecture de Tamatave. cf. B.A.M. tome XXXVI 1960, p. 299.

(2) *Asaramanitra* était en Imerina l'époque du *fandroana*. C'est d'ailleurs le seul nom de l'ancien calendrier malgache qui ait survécu en Imerina après la substitution du calendrier zodiacal au calendrier d'origine sanskrite (réalisée par Andrianampoinimerina en 1805, si l'on en croit Kasanga dans « *Tantarana ny Antaimoro Anakara teto Imerina tamin' ny andron' Andrianampoinimerina sy Ilaidama* ». Tananarive. 1956. p. 21-22).

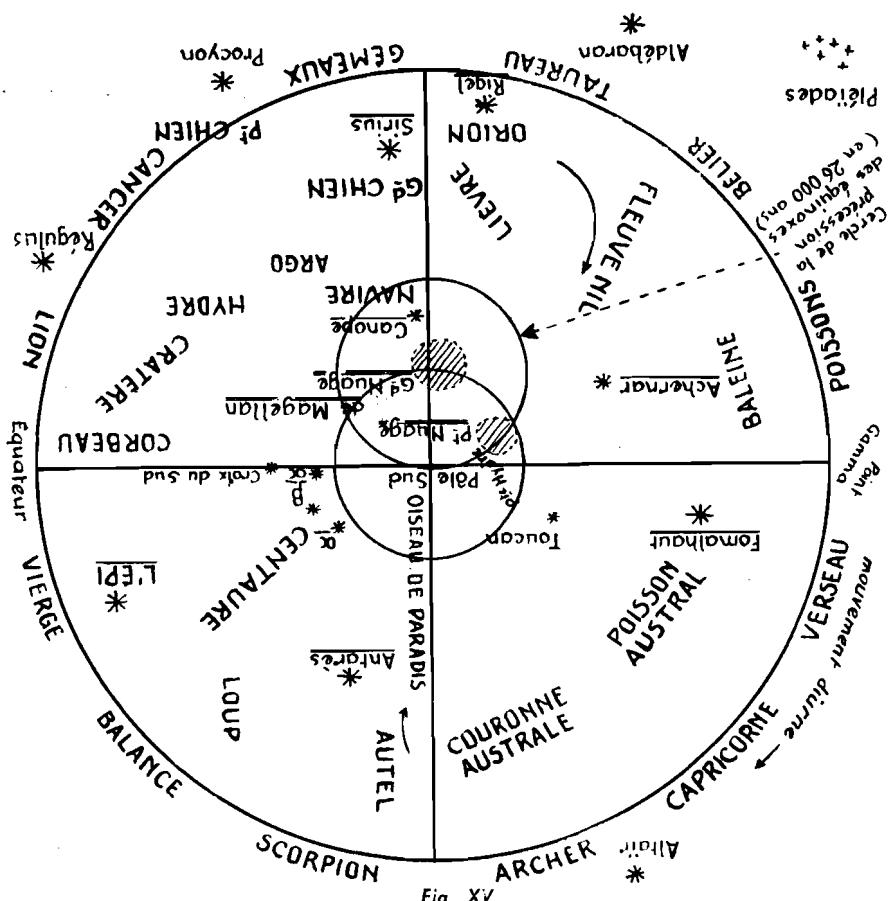


Fig. XV.

Les deux nuages de Magellan, parmi les dix étoiles de première grandeur et les XV constellations classiques du ciel austral.

De même FLACOURT écrivait : « Le premier mois (de l'année) commence à la nouvelle lune de Mars » (1) et GRANDIDIER a précisé que l'année devait commencer au 21 mars, point équinoctal du printemps de l'hémisphère Nord, comme dans l'Inde.

Mais si l'on considère les appellations saisonnières, on s'aperçoit que la période dénommée *lohatona* (*lohatao* dans les dialectes) soit « le début de l'année », correspond à septembre, ou septembre-octobre.

Il faut donc en conclure que l'année saisonnière débute en septembre, ce qui apparaît normal puisque, dans l'hémisphère austral.

(1) *Histoire de la Grande Ile*, in C.C. A.C.M., T. VII, p. 253.

septembre correspond au début du printemps, à la nouvelle poussée de sève, au renouveau du cycle végétatif.

A Madagascar, seuls les deux nuages de Magellan semblent régler l'apparition des saisons. C'est le seul essai timide d'année sidérale que nous ayons trouvé avec les expressions *bara* : *famatara asara* et *famatara asotry*. Les réflexions linguistiques que nous avons livrées au lecteur permettent de penser que c'est en pays Bara que cette année sidérale, si elle n'y a pas pris naissance, y est tout au moins restée sensible dans la langue ; mais seules les populations de la côte Ouest continuent à observer le rythme saisonnier des deux nuages pour prévoir les travaux des champs.

Dans le Sud de Madagascar *asara* et *asotry* sont devenus les deux portions du firmament séparés par la voie lactée. Il y a eu là influence sémantique du mot *efi-taona* désignant la voie lactée ; puisque *efi-taona* signifie litt. « qui partage l'année », il a paru normal que chaque portion du ciel ait été désignée, l'une « hiver », l'autre « été ». C'est ce qu'enseignent encore aujourd'hui les astrologues antaimoro. Le mot aurait remplacé pour les populations de la côte Est (y compris Nord-Est et Sud-Est) le mot primitif de *efi-danitra* ou *fanefi-danitra*.

Les Malgaches se sont donc basés pour régler leur année sidérale soit sur l'observation de la voie lactée, soit sur l'observation des deux nuages de Magellan, qui eux aussi sont comme des prolongements dans l'hémisphère austral de la voie lactée. A l'origine l'observation des constellations du Zodiaque leur était étrangère. L'apport arabe avec la connaissance de ces constellations est resté très superficiel. Les signes du Zodiaque ont été dénaturés en portions de l'horizon, preuve évidente que les Malgaches n'ont jamais su (à l'exception de quelques initiés) les reconnaître dans le ciel.

APPENDICE :

Premières observations des « nuages de Magellan » dans l'Océan indien et l'Océan pacifique

Yâqût, mu'jam al-bulân, 1, 501-502,
s.v. Bahr al-Zanj (Pays des Zendj
= Zanzibar).

... Plusieurs d'entre eux qui ont visité (les nombreuses îles) de ce pays disent que les habitants voient le Pôle Sud très haut (sur l'horizon), au point d'être près du milieu du ciel, et Suhayl (Canope) de même. Jamais ils ne voient le Capricorne, ni le Pôle Nord, ni la Grande Ourse. Mais ils voient dans le ciel une chose de la dimension et volume de la Lune, et comme une arche (tôqa) dans le ciel, ou comme un fragment de nuage blanc ; il ne s'occulte jamais, et ne bouge pas de son lieu. J'ai questionné plusieurs témoins, et ils ont été d'accord sur ce que je viens de rapporter, dans sa forme et dans son sens. Cette chose a reçu un nom dont je ne me souviens pas actuellement... (la suite du récit semble indiquer que l'informateur de Yâqût était un pilote du port comesti de Mogadiscio).

*

Marco Polo (fragment manquant dans son « Livre » ; dicté à Pierre d'Abano, Conciliator, Venise, 1521, f. 97 : « ... dans le pays des Zinghi (Zanzibar), on voit une étoile aussi grosse qu'un sac. Je connais un homme qui l'a vue, et il m'a dit qu'elle brille faiblement comme un morceau de nuage, et qu'elle reste toujours au Sud ; c'est Marco le Vénitien (= Marco Polo)... Il la vit d'une île (= Sumatra, en 1285), et me l'a décrite comme ayant une grande queue, la dessinant ainsi (Pl. XXXIX, c). Là, le Pôle Sud est à hauteur d'une longue lance de soldat au-dessus de l'horizon... Cette île produit du camphre, du bois d'aloès, et de brésil ; elle a des bétiers à poison rugueuse... » (in Yule, 3^e éd. « book of Ser Marco Polo », 1908, 1, p. 120).

Pierre Martyr d'Anghiera, Decad, III, lib. I, p. 217 (cité ap. Humboldt, exam. crit. hist. géogr. Nouv. Continent, Paris, t. V (1839), p. 237-238 ; il le juge écrit entre 1514 et 1516 : « Des Portugais ont atteint et dépassé le 55^e degré (lat. S.) vers le Pôle Sud (alterius poli) ; alors ils ont pu observer tournant autour du point même (du pôle) certaines nébuleuses, comme dans la voie lactée : lueurs (fulgores) rayonnant dans tout le globe du ciel à cette latitude de son espace ».

*

**

André Corsali (allant à Cochin, 1515 : ap. Ramusio, 1, 177 E. : cit. Humboldt, ex. crit., V, 237 : « lorsque nous eûmes traversé l'Équateur et atteint, près du Cap de Bonne Espérance, le 37^e sud, nous vimes deux nuages de bonne grandeur (due nugiolette di ragionevolgrandezza), qui, dans leur mouvement circulaire, montaient et descendaient régulièrement. Il reste une étoile entre ces deux nuages, qui, avec eux, tourne à 11° de distance, autour du Pôle ». (Note de Humboldt : d'après le dessin envoyé par A.C. au duc Giuliano de Medici, cette étoile médiane est Béta de l'Hydre).

*

**

Pigafetta (observ. de Magellan, janv. 1521, entrant en Pacifique : ap. ms. Ambrosienne de Milan, plus complet que Ramusio, I, 355 C : cf. Humboldt, I. c., V, 235) : « si vedono due gruppi di piccole stelle a foggia di due nebiette alquanto fosche e poco fra loro distanti. In mezzo di queste nebiette vi sono due stelle molto grandi e rilucenti, che hanno poco moto. Queste due stelle sono il polo antartico ». (N. de Humboldt : ces deux étoiles sont Gamma et Béta de l'Hydre) (cf. Denucé, él. de Pigafetta, 1923, p. 82 n. bibliogr.).

Americ Vesprace (obs. de 1501, dans lettre à Lor di Pierfr. de Medici : ap. Humboldt, l.c., t. IV, 321, comm. t. V, p. 227 (avec Ideler) : il remarque près du Pôle Sud trois (autres) *Canope*, avec quatre petites étoiles enca-

rant le Pôle Sud. Humboldt pense que ce sont, de gauche à droite, le Grand Nuage, le Petit Nuage de Magellan ; le 3^e Canope étant « ingens et niger » serait le second « coalbag » (« sac à charbon » ; trou noir du ciel).

Ces renseignements sont empruntés à l'article de L. MASSIGNON : *Les nuages de Magellan et leur découverte par les Arabes*, (Paris, 1962, p. 21-22) qui brèche la plus ancienne.

Nous devons au Capitaine de frégate Labrousse, commandant la Marine à Djibouti une Note qu'il a bien voulu établir sur l' « assez bonne précision » atteinte en utilisant pour le « steering » Pôle Sud, le Petit Nuage de Magellan, de décl. 76° S. (le Grand Nuage est de décl. 69° S.), dans l'Océan Indien, entre les parallèles 10° N. et 10° S. Le calcul montre que l'azimut du Petit Nuage varie, entre son lever vrai et son coucher vrai, de 170° à 190° par 10° lat. N., et de 166° à 194° tant par l'équateur que par 10° lat. S. Le Petit Nuage est donc bien

visible aux alentours de son passage au méridien, c'est-à-dire aux alentours de la direction Sud.

Compte tenu du cercle de la précession des équinoxes (cf. le schéma ci-contre), « un petit calcul graphique permet de préciser que le pôle Sud coïncidait pratiquement avec le Petit Nuage de Magellan au début de l'ère chrétienne. On peut donc supposer que les navigateurs antiques ayant remarqué cette particularité en ont laissé la tradition à leurs successeurs, et que ceux-ci l'ont gardée pendant un millénaire ou plus (sans tenir compte du déplacement du pôle Sud, à la vitesse de 13°51' d'arc pour 1.000 ans) » (comm. am. Capitaine de frégate Labrousse, 7.12.61 ; de Djibouti).

L'ÉNUMÉRATION DES POINTS CARDINAUX ET L'IMPORTANCE DU NORD-EST

COPALLE, lorsqu'il écrivit que les Malgaches divisaient l'horizon en seize parties, s'était fourvoyé ; il avait confondu — et il faut loyalement reconnaître que les données brutes malgaches s'y prêtaient — directions géographiques (ou astronomiques) et directions astrologiques. En fait, les Malgaches ne connaissent pratiquement que quatre directions cardinales, tandis que les directions astrologiques, qui jamais ne doublent les premières, sont au nombre de douze.

Mais le problème se complique toutefois quelque peu dès que l'on étudie des formules anciennes, que conservent assez souvent prières, poèmes ou légendes, car on constate alors que les points cardinaux ne sont plus au nombre de quatre, mais de huit, ou encore de cinq... La révélation est d'importance, car là encore l'étude de ces divers systèmes de partage du monde cosmique permettra d'utiles rapprochements avec l'Indonésie.

**

Une digression est dès l'abord nécessaire. Il faut souligner le rôle et l'importance, qu'aucun malgachisant ne saurait contester, des quatre points cardinaux primordiaux, tant dans la vie courante pour les allées et venues de tout un chacun, que peut-être encore plus dans la vie psychique de l'individu. Quelques exemples feront mieux comprendre notre propos.

Et tout d'abord, quelques phrases extraites des *Hain-teny* recueillis par M. PAULHAN au début du siècle. Le symbolisme cosmique y éclate presque à chaque page.

Le Nord est une direction de choix : tout ce qui en provient est noble, fort et resplendissant. Dans les poèmes amoureux, on ne peut que succomber à celui qui vient du Nord soit sous le coup du charme, soit par violence s'il s'agit d'un homme :

« *Quel est celui qui vient du Nord ?
C'est le fils du Prince-d'argent
J'ai bâti un mur de pierres : il l'a abattu
J'ai dressé le poteau d'interdiction (kiady) : il l'a jeté à terre... »
.... »*

C'est l'amant idéal, qui parfois, hélas, déçoit :

« *Je m'attendais à voir un bel homme venant du Nord
Je me suis empressée de l'aller rencontrer avec sept calebasses
de sel...
Je n'ai vu que trois glandes inguinales... »*

Mais qui le plus souvent comble tous les désirs :

« *Qui est au Nord de la maison ?
— C'est le petit (l'amant) qui délivre du temps
.... »*

La fille qui vient du Nord est également la plus désirable :

« *Qui est cette fille qui vient du Nord ?
Celle qui porte une ombrelle d'argent
Celle qui porte une ombrelle de corail
.... »
« *Là, tout près, au Nord, il y avait deux oranges jumelles (deux fiancées) :
L'une était mûre à point
Et l'autre belle à rendre heureux
.... »
« *Où peut-on trouver deux étangs bleus (deux coeurs à prendre) ?
— C'est là, au Nord de la maison de mon père
.... »***

Plus intéressants pour notre propos sont les poèmes qui font affronter deux directions cardinales différentes. Ainsi :

« *Qui est là au Nord du foyer (place de choix) ?
— C'est moi, celle qui a un visage d'argent et un port noble
Qui est là à l'Ouest du foyer (place de l'esclave) ?
— C'est moi, la sauvage et noire que mille hommes ne peuvent obtenir
.... »*

ou cet autre, semblable :

« *Qui est là au Nord du foyer ?
— C'est moi, celle qui a un visage d'or.
Qui est là à l'Ouest du foyer ?
— C'est moi, la fine et crépue qui chasse les regrets.*

Les autres directions sont moins souvent citées dans cette géographie amoureuse qui rappelle quelque peu la carte du Tendre :

« *Je suis le gros sel qui vient de l'Ouest
Je suis le miel épais qui vient de l'Est
Goûte-le, petite fille
Il est doux et savoureux »*

Le gros sel sert à la cuisine, qui traditionnellement est disposée du côté Ouest dans la maison ; l'esclave également vient de l'Ouest (la côte africaine) et son rôle principal consiste en travaux ménagers ;

mais en amour, c'est le « gros sel » qui pimente une vie monotone auprès de l'épouse. Le miel vient de la forêt de l'Est ; c'est l'amie plus délicate et suave.

« *Vous êtes l'oiseau-qui-va-où ?
Si vous êtes l'oiseau qui va vers l'Est
Tournez-vous par ici : je vous donnerai un message
Pour celle-aux-yeux-grand'ouverts....* »

Le Sud, enfin est mentionné plus rarement :

« *Qui est cette fille qui vient du Sud ?
— C'est celle du seigneur riche en bœufs gras....* D

Un symbolisme de même inspiration se retrouve dans les proverbes Merina, dont nous citons ici quelques-uns utiles à notre propos (1)

2267. AZA MIJERY TANY AVO AVARATRA !

« *Ne regardez pas toujours vers le pays élevé du Nord* »
(N'enviez pas les puissants, ne vous faites pas de fols espoirs).

2134. TIATIA-TAKONA, KA DIA DISO NY AVARATRY NY FASANA

« *Aimer à se cacher, et ne pas avoir d'emplacement au nord du tombeau* » (Le Nord du caveau est un endroit honorable et recherché).

2131. NAHOANA NO DIA MISA ROA TOA FATIN-JAZA : SADY ATSIMON-TRANO NO NO AM-PASANDRAZANA.

Comment se fait-il que vous ayez deux places comme le cadavre d'un enfant : l'une au sud de la maison et l'autre au tombeau ancestral ? (L'enterrement provisoire se fait au sud de la maison)

646. TSY METY RAHA FOY HO AO ATSIMON-TRANO KA TSY FOY HO AO ANDREFAN-TRANO.

Il ne faut pas donner aux voisins du sud et ne pas donner à ceux de l'ouest. (Le sud est la direction la plus méprisable ; on y rejette les sorciers. Les esclaves, logés à l'enseigne de l'ouest doivent passer avant).

122. AKOFAM-BARY, TSY MENATRA IZAY HIANKANDREFANA.

La balle de riz, elle n'a pas honte de s'en aller vers l'ouest. (De même, les gens qui désertent l'Imerina pour aller coloniser le pays sakalava).

(1) Proverbes tirés du recueil de J.A. HOULDER : *Ohabolana or malagasy proverbs ou proverbes malgaches*. Nous avons conservé les numéros de l'édition revue et traduite par H. NOYER. Tananarive. I, 1929 ; II. 1930.

Cette liste pourrait être considérablement allongée si nous possédions d'autres recueils de proverbes pour les régions provinciales ; mais ils sont à ce jour rares, peu connus, ou pas encore publiés (1).

**

Un autre exemple peut-être pris dans la formule de salutation à la Reine, telle qu'elle était pratiquée il y a une centaine d'années, et que nous fait connaître le P. CALLET (2).

« Lorsque la Reine est de retour des diverses randonnées qu'elle effectue dans les différentes parties du pays, le peuple se réunit et laalue en disant :

<i>Sarasara Tompo ko e !</i>	Bienvenue, ô Maître
<i>Arahaba tonga soa aman-tsara</i>	Salut à vous qui arrivez en bonne santé !
<i>Fa hianao tombo ny tany :</i>	Car vous êtes maître du pays :
<i>Ka mianatsimo hianao, tsy vahiny</i>	Si vous allez vers le Sud, vous n'êtes pas une étrangère
<i>Mianavaratra hianao, Tompo ny hiany</i>	Quand vous allez vers le Nord, vous êtes vraiment le maître.

Le Nord est en effet la direction royale par excellence ; c'est au sud par contre que doivent se ranger les visiteurs (*vahiny*) face à leur supérieur.

**

Mais ce qu'il importe surtout de noter, c'est que la mention des quatre points cardinaux est une véritable formule sacramentelle, utilisée tant dans les prestations de serment de sang (*fati-dra*) que dans les invocations et prières à *Zanahary*, le Dieu créateur, et même lors de la répudiation de l'épouse.

Ce dernier exemple est peut-être peu connu. C'est pourquoi nous rapporterons ci-dessous les formules usitées jadis, prises en trois régions différentes.

On a souvent écrit que la répudiation de la femme en droit malgache s'effectuait sans aucune formalité. Cet acte grave, puisqu'il rompt

(1) Citons cependant la liste de 235 proverbes à la fin du Dict. malgache-français du P. WEBBER (proverbes betsismisaraka), les 132 proverbes antaifasy recueillis par FONTOYNONT et RAOMANDAHY (B.A.M. T. XXII, 1939, pp. 31-40), les proverbes recueillis par le P. DUBOIS (Betsileo), par H. DESCHAMPS (Antaisaka), par J. DEZ (plus de 300 proverbes betsismisaraka du sud), enfin par L. MOLET (Tsimihety, à paraître).

(2) P. CALLET : *Tantarana ny Andriana Trad.* T. I. p. 662.

le lien conjugal doit cependant être entouré d'une certaine publicité ; il doit être effectué au vu et au su du *fokonolona*, et même jadis une formule rituelle semble avoir été en usage.

Cette formule était relative aux points cardinaux.

En droit coutumier sakalava, le mari qui répudiait sa femme devait prononcer à haute et intelligible voix :

« Ra... (la femme répudiée) est libre. Elle peut aller au Nord ou au Sud, à l'Est ou à l'Ouest ».

En droit coutumier bara, la formule encore en usage, plus complète, mais de même inspiration, est la suivante :

Tovo i (ampela). Milà ny an-tsimo, mila ny avaratra, mila ny antsina, mila ny andreja. Tsy misy anganogano fa tovo marina i (ampela).

« Rasoa (la femme répudiée) est désormais célibataire. Les gens du Sud, les gens du Nord, les gens de l'Est, les gens de l'Ouest peuvent la rechercher (en vue du mariage). Elle n'a plus rien à craindre car elle est vraiment célibataire ».

Le droit merina a connu une formule semblable qui est aujourd'hui tombée en désuétude, mais que rapporte COUSINS dans son livre si parfaitement documenté sur « *Les Coutumes malgaches* », (1876) : *Coutumes pratiquées par les ancêtres relativement à la répudiation.*

« Tout d'abord on s'excuse. Après s'être ainsi excusé, on tient les propos suivants : « Voici que notre mariage n'a pas réussi parce qu'il ne constituait pas un noeud solide, mais un nœud coulant ; c'est par conséquent le moment de nous séparer. Allez donc, dit un tel, auprès des parents chez qui on l'a prise, à qui on l'a demandée, qui l'ont donnée puis d'où elle est partie et présentez-leur des remerciements. Et vous, Madame, puissiez-vous avoir de la chance (vous remarier), que ce soit avec un blanc ou un noir, qu'il vienne de l'Est ou de l'Ouest, du Sud ou du Nord ».

A ceci les parents de la femme répondent : « C'est bien agi, Monsieur, et nous vous en remercions ; vous n'avez pas suscité de querelles, mais vous l'avez quittée sans esclandre et vous l'avez remerciée (répudiée) selon les formes... ».

Dans presque toutes les cérémonies coutumières ou religieuses se retrouve l'énumération des points cardinaux. Nous en citerons d'autres exemples par la suite. Disons seulement ici que ces points cardinaux sont parfois au nombre de quatre, parfois au nombre de huit, mais dans ce cas ils sont simplement évoqués et non énumérés.

L'énumération des quatre points cardinaux est d'ailleurs de beaucoup la plus fréquente. Dans son étude sur les Tanosy des bords de

l'Onilahy, P. COLIN nous en donne quelques exemples instructifs (1).

✓ « Il n'est pas rare de voir, au début d'un repas, un vieillard prendre une poignée de riz et la disperser aux quatre points cardinaux tout en invoquant les quatre *zanahary* correspondants (les Tanosy personnifient les quatre points cardinaux).

« Dans les *sorona* (sacrifices) on peut remarquer que le prêtre prend une branche de tamarinier et l'expose successivement aux quatre points cardinaux. Cette pratique rappelle la cérémonie dite *mitoky*, qui a lieu au moment des funérailles. Un vieillard frappe la terre avec un bâton, alternativement aux quatre points de l'horizon en invoquant les ancêtres et en les priant de faire bon accueil au nouveau mort...

« Aux yeux des Tanosy, chacun des quatre points cardinaux possède une propriété particulière. Le Nord et l'Est sont fastes, l'Ouest, et surtout le Sud sont néfastes. C'est pourquoi les invocations aux ancêtres se font toujours la face tournée vers le Nord ou vers l'Est ».

Et plus loin : « Pour dormir, un Tanosy oriente sa tête au Nord. Sinon, il risque de passer pour sorcier (*mianatsimo loha pamosavy*). Les cadavres aussi doivent être ensevelis dans la même orientation. Le Sud possède un caractère omineux ; c'est du Sud qu'émanent les mauvaises influences ; aussi, lors des cérémonies dites *alafaditra*, qui ont pour but de conjurer les mauvais sorts, l'*ombiasy* se tourne dans cette direction ».

Dans les invocations, dans les imprécations des formules sacramentelles, reviennent très souvent les noms des points cardinaux. Nous avons déjà fait connaître dans une étude précédente (2) quelquesunes de ces formules.

Ajoutons, car le récit est ancien et caractéristique, un extrait de la description faite par le voyageur français Jean-Baptiste FRESSANGES de la cérémonie du serment du sang (3), description certainement relative aux Betsimisaraka :

« Leur formule d'imprécation est ordinairement conçue en ces termes : « Grand Dieu, maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous contractons : que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre ; que la mère qui l'aura engendré soit dévorée des chiens » ; et, repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs sagayes aux quatre points cardinaux... ».

(1) P. COLIN : *Les Tanousses* L'Ethnographie. № 41, Année 1943. p. 35.

(2) J.C. HEBERT. « Les serments coutumiers et le droit », publié dans l'ouvrage collectif *Etudes de Droit africain et de Droit malgache* (Ed. Cujas. Paris, 1965) sous la direction de Jean POIRIER.

(3) J.B. FRESSANGES : *Voyage à Madagascar (1802-1803)*. Edition par Simon AYACHE et Jean VALETTE. Revue de Madagascar, 1963. n° 23. pp. 33-44 (serment du sang, p. 43).

Les exemples que nous venons de citer ne donnent cependant qu'une petite idée de l'importance réelle de l'orientation dans la vie malgache. Relevons-en quatre autres, quitte à résérer leur explication pour un développement ultérieur.

1. Rentrant dans une maison, la femme enceinte fait bien attention à ne pas « provoquer » l'esprit du jour en prenant place dans l'angle réservé au destin (*vintana*) de ce jour-là.

2. La maison elle-même est disposée de façon à constituer un calendrier astral, et le mobilier intérieur y trouve sa place assignée.

3. Un proverbe hova rapporte :

« *Tsy hadalan' ny akoho no itoerany eny an-joro, fa toeram-boazara.*

« Si les volailles se placent dans l'angle qui leur est assigné, ce n'est point par sottise, mais par soumission instinctive à l'ordre ».

Cet aphorisme a une signification profonde. Il exprime le pas qui sépare le « primitif » du « civilisé ». Le « civilisé » régit le monde ; il l'ordonne, le dispose à sa convenance. Les géographes savent que l'homme crée le paysage, qu'il humanise la terre, qu'il la façonne, idée que le philosophe grec exprimait déjà en disant : « l'homme est à la mesure de l'univers ». Par contre, le « primitif » est écrasé par le monde ; il se soumet à lui parce qu'il ne peut pas lui échapper, parce qu'il croit ne pas pouvoir lui échapper. Il doit composer avec les forces de l'univers, et les respecter. Le civilisé dispose du monde ; le primitif compose avec lui.

4. Un dernier exemple permet, croyons-nous, de faire la différence entre « civilisé » et « primitif ». Le Malgache, pour indiquer une direction, se réfère aux points cardinaux. C'est la réponse classique au « D'où viens-tu ? ». « Du nord », répond l'autochtone, et ce n'est pas là refus de dévoiler le nom de son village, ou le chemin suivi. Le Malgache se pense par rapport aux points cardinaux.

Sans ignorer les mots de droite et de gauche, il se réfère cependant dans la vie courante, pour se localiser, pour indiquer son chemin, pour désigner un objet, et même pour désigner une partie de son corps, uniquement aux points cardinaux. Un cas typique a été rapporté par James SIBREE, au siècle dernier :

« Voici un plaisant exemple de cette habitude, qui m'a été raconté par un de mes amis ; il dînait chez une famille malgache, qui faisait partie de sa congrégation ; comme il mangeait, quelques grains de riz s'attachèrent à sa moustache ; son hôte l'en avertit, et il s'essuya aussitôt la bouche, mais du mauvais côté : « Non, non, reprit l'hôte, c'est au côté sud de la moustache » (1).

(1) James SIBREE : *Madagascar et ses habitants* Toulouse. 1873. p. 200-201.

Ainsi, en quelque lieu qu'il soit, le Malgache connaît sa position par rapport aux directions majeures : Nord-Sud, et Est-Ouest. C'est pourquoi il lui est toujours aisément de situer un objet dans l'espace. Le civilisé que nous sommes a perdu ce sens de l'orientation ; il lui est plus facile de désigner un objet en le situant par rapport à un autre, qu'il voit ou ne voit pas, en disant « à droite, à gauche, en haut, en bas... ». Cette localisation est beaucoup plus imprécise. Le Malgache dira au contraire « au sud, au sud-ouest, au sud-est... » et ceci décontenance fort l'Européen peu habitué à ces références géographiques.

Il est vrai que cette orientation est facilitée par le fait que les pignons de chaque case (dans les villages de brousse) sont orientés selon ces points cardinaux ; et le village également (1), ce qu'il ignore souvent l'Européen. Mais il y a vraisemblablement quelque chose de plus profond. Le Malgache comme nous l'avons dit ne peut vivre en dehors de son propre « cosmos », où chaque objet, chaque être a sa place assignnée, qu'il importe de respecter. Rien ne le prouve mieux que le proverbe Merina déjà rapporté :

« Tsy hadalan' ny akoho no itoerany eny an-joro, fa toeram-boazara ».

Ainsi pour le civilisé, c'est l'individu qui est au centre de l'univers, qui en est le pivot, et qui bâtit son monde autour de lui. Pour le primitif l'homme s'inclut dans le « cosmos » mais il y demeure étranger ; il est le pion sur l'échiquier. Il ne régit pas le monde mais est régi par lui. C'est pourquoi il faut peut-être parler d'une cosmologie malgache, plutôt que d'une cosmogonie qui serait une explication du monde. Le Malgache respecte les lois du monde, il ne les explique pas.

Ces considérations philosophiques préliminaires étaient nécessaires pour situer l'individu dans sa perspective véritable. Si les cosmogonies d'autres populations « primitives » (nous pensons ici aux cosmogonies dogon et bambara qui ne peuvent se comparer dans leur complexité et leur perfection, à la cosmogonie malgache beaucoup plus simple) sont un essai d'explication du monde, naturel et sur-naturel, à Madagascar on n'a guère qu'une cosmologie, ou science des lois qui régissent l'univers. La connaissance de ces lois est nécessaire pour parer aux maux inévitables qui frappent l'individu non inclus au cosmos.

Il est indispensable d'agir en conformité avec l'ordre préétabli, de se soumettre à lui, tel la volaille qui le soir venu regagne le coin de la maison qui lui est assigné. C'est seulement par le respect de cet ordre que le séjour des humains dans l'univers demeure vivable.

(1) Cf. Le plan d'un village sakalava typique, d'après RUUD, Taboo, p. 121 (fig. 4).

Nous avons vu que dans ses prières, le Malgache s'adresse tantôt aux quatre, tantôt aux huit points de l'horizon. Les quatre directions cardinales étant connues, il est vraisemblable de penser que les quatre autres sont les directions intermédiaires, notées par les bissectrices d'un rectangle qui figure la maison traditionnelle. Or, effectivement le Malgache accorde une importance particulière aux quatre coins de la maison, dont l'axe, nous l'avons dit est Nord-Sud.

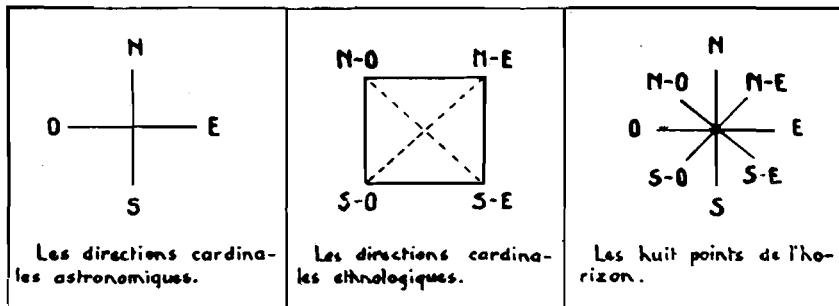


Fig. XVI. — Les directions astronotiques, ethnologiques et les différents points de l'horizon.

Cette cosmologie simple, et primitive, a été recouverte — malheureusement pour l'éthnologue — par une couche culturelle d'origine étrangère qui l'a considérablement modifiée.

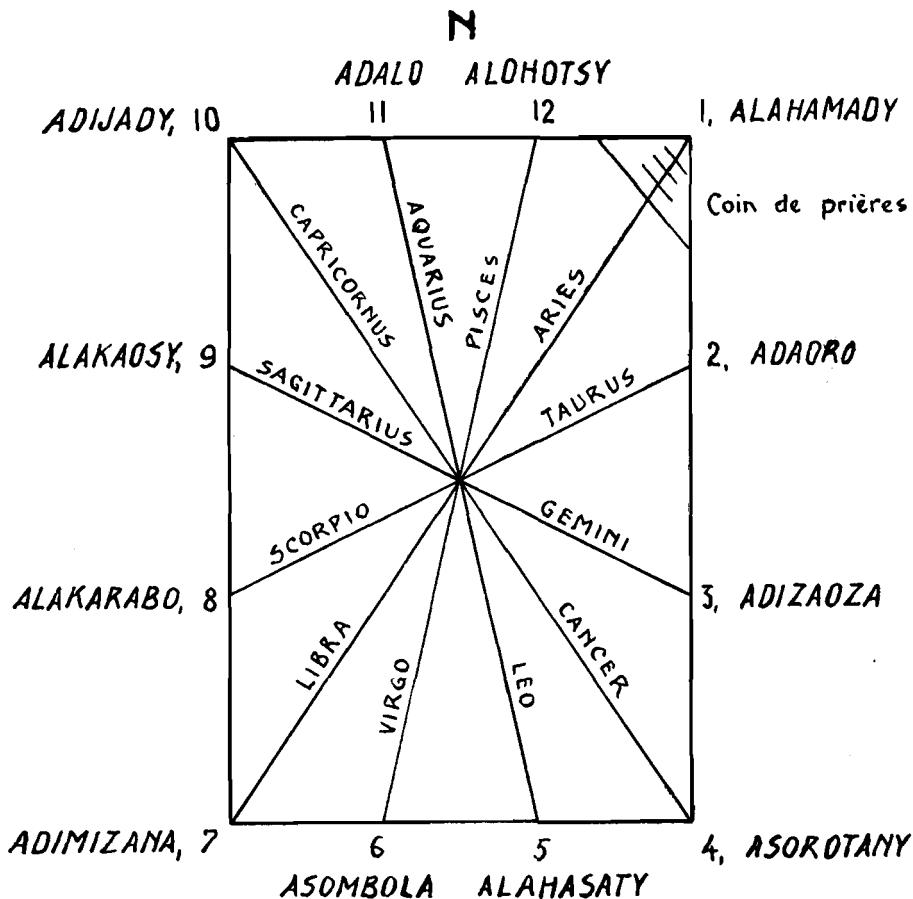
Les devins et sorciers arabes qui ont amené à Madagascar le système de géomancie connu sous le nom de *sikidy* (1), ont introduit en même temps des connaissances astronomiques abatardies. Surtout ils ont répandu l'art de l'astrologie basé sur les signes du Zodiaque, en même temps qu'ils essayaient d'implanter un nouveau calendrier basé également sur l'observation de ces mêmes signes. De tout cela est née une nouvelle cosmologie qu'ils ont adapté à la précédente, lui donnant un cadre conforme à la cosmologie malgache préexistante. Ce cadre était déjà auparavant matérialisé par la répartition religieuse des êtres et des objets mobilier à l'intérieur de la maison ; ils l'ont adopté en remplaçant les huit directions cardinales par les douze directions des signes zodiacaux, ce en quoi ils montraient qu'ils étaient de piétres astronomes, mais de bons sociologues.

Tout naturellement, la langue ésotérique de l'astronomie et de la géomancie trouva dans le cadre ancien ainsi rénové sa traduction concrète.

Les Malgaches connaissent trop bien cette pseudo-science astrologique pour qu'il soit utile d'en explorer ici toutes les arcanes. Notre explication se bornera à un commentaire du tableau astrologique ci-dessous :

(1) Cf. notre étude *Analyse structurale des géomancies comoriennes, malgaches et africaines*. Journal de la Sté des Africanistes. 1961 pp. 115-208.

Fig. XVII. — Les directions cardinales astrologiques.



Les noms sont empruntés au Zodiaque arabe et correspondent chacun à l'une des douze lunes de l'année. Dans le tableau, les deux lunes jointes par une ligne droite sont dites « contraires ». Ainsi un homme né sous le signe *Adaoro* ne doit pas se marier avec une femme née sous le signe *Alakarabo*. Ranavalona I, la sanguinaire née sous *Adizaoza*, esclave de cette superstition, reprit l'ancienne coutume abolie par Radama Ier et fit tuer les enfants nés sous *Alakaosy*, lune contraire à son destin.

Comme l'a fait remarquer M. DECARY, dans son livre sur « *Les mœurs et coutumes des Malgaches* (p. 91) : « ...Les douze mois lunaires de l'année, qui correspondent aux constellations du Zodiaque..., correspondent aussi à autant d'emplacements dans l'intérieur de la maison, notamment le long des côtés et dans les angles, et c'est ainsi qu'ils conditionnent la place du mobilier.

Nous les énumérons ici, en reprenant les explications déjà données par JULLY en 1898. (Journal officiel malgache. 1898. p. 147).

1. *Alahamady* désigne le coin nord-est, le coin des ancêtres.
2. *Adaoro* est l'endroit où l'on place le bois du lit, près de la cloison Est.
3. *Adizaoza* est la partie du mur de l'Est réservée à la grande cruche.
4. *Asorotany* est le coin du parc aux volailles.
5. *Alahasaty*, c'est là qu'on attache le veau.
6. *Asombola* est la place du pilon à riz et du mortier.
7. et 8. *Adimizana* et *Alakarabo* limitent la porte.
9. *Alakaosy* est la place de la Reine.
10. *Adijady* limite la fenêtre du Nord.
11. *Adalo* est la place d'honneur réservée aux hôtes.
12. *Alohotsy* est réservé aux hôtes.

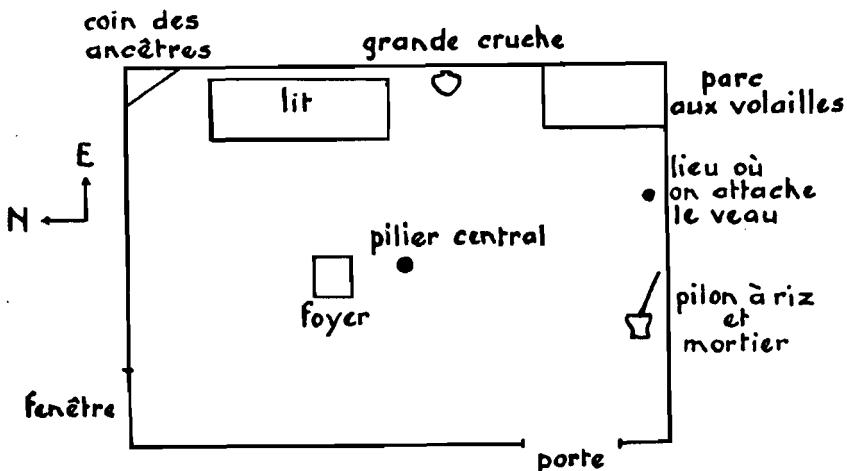


Fig. XVIII — Plan des anciennes cases des hauts-plateaux.

Il importe de déterminer si l'influence des destins commande bien l'affectation donnée, si une relation peut être faite entre l'emplacement du mobilier et la cosmologie des destins. La réponse est délicate. C'est seulement avec les destins d'*Alahamady*, d'*Asombola* et d'*Alakarabo* qu'il est possible de faire des rapprochements satisfaisants. Aussi, il est vrai, dans une certaine mesure, avec l'importance accordée aux quatre coins de la maison dont les destins sont majeurs : « mères du destin », tandis que les autres destins représentant des portions du mur, correspondent aux destins mineurs : « enfants du destin ». Il convient d'examiner chacun d'entre eux.

Alahamady, premier signe du Zodiaque, le bétier, est pour les Malgaches le destin glorieux par excellence. RALAMBO selon les uns, ANDRIANAMPOINIMERINA selon d'autres, fit débuter l'année malgache sous ce signe en faisant célébrer à cette date la cérémonie du « *fandroana* ». C'est le destin le plus puissant et le plus auguste. Si donc

le bétier se trouve placé au coin des ancêtres, c'est peut-être pour la raison qu'il était en pays arabe l'emblème de la divinité cf. l'emblème du bétier supportant le disque solaire en Afrique Noire et en Afrique Blanche antique). Mais il est infiniment plus probable que si le destin d'Alahamady a été placé au coin nord-est, c'est parce qu'il correspondait au coin des ancêtres, coin qui mérite le plus de respect. C'est en conséquence que les Malgaches en ont fait le destin royal, et ont fait débuter l'année par la lune qui porte son nom.

Adaoro, le taureau, est le destin orgueilleux et guerrier. Il paraît normal que le chef de famille place son lit sous l'emprise de ce destin, en pays merina. Mais en pays Sakalava le lit conjugal est près de la cloison ouest ! Ce n'est donc pas cette considération qui règle l'emplacement du lit. En tout cas nous ne pouvons croire qu'il s'agit d'une règle absolue. D'autre part puisque « *Adaoro* » est le signe du taureau, il serait aussi exact de dire que le sacrifice du bœuf doit être effectué à cet emplacement, ce qui se révèle souvent exact en pays Sakalava.

Adizaoza, les gémeaux, est le destin favorable aux grandes entreprises, signe de longévité. Pourquoi la cruche d'eau est-elle mise spécialement sous son influence ? Mystère.

Asorotany, l'écrevisse, est le destin de la magie, de la magie bénéfique en particulier. L'emplacement du pare de volailles sous ce destin, n'apparaît pas bien convaincant, quoique les poulets servent parfois de victimes expiatoires dans les sacrifices rituels. Mais le coq n'est que le substitut d'une victime plus noble, le bœuf ; et d'ailleurs il est rare de voir dans les provinces des coqs immolés en place du bœuf. Notons enfin qu'on retrouve dans le *sikily* sakalava une figure dénommée « *sorotany* » (la 13^e, *adikisy*) et qui signifie : les ancêtres, par analogie avec « *Zoro-trano* » (litt. coin de la maison) qui, lui, effectivement désigne entre tous le coin nord-est, le coins des ancêtres. On voit quel imbroglio ont fait les Sakalava. Il est à remarquer d'ailleurs que très peu de Sakalava connaissent le cadran astrologique des destins, tel que nous l'avons rapporté en la fig. 2. Ils ignorent tout autant les noms de mois tirés des astérismes du Zodiaque.

Alahasady, le lion, est le destin du renouveau politique. Le piquet d'attache du veau n'évoque guère les affaires de la cité. Le jeune veau est cependant l'espoir du troupeau, richesse de la cité ; mais l'esprit d'association des Malgaches fait-il bien ces rapprochements que nous lui prêtons ? Gageons que non ! Et que signifie pour lui le lion inconnu à Madagascar ?

Asombola, l'épi, destin de la richesse et de la prospérité s'accorde parfaitement, nous l'avons vu, avec le mortier et le pilon à riz, chez les habitants des Hauts-Plateaux, restriction importante car ailleurs sur la côte ouest, ces instruments ne sont jamais rentrés à la maison.

Adimizana, la balance, est le destin de la pondération... et de la chicane.

Alakarabo, le scorpion, est le destin de l'abondance et de la fé-

condité. Pourquoi délimite-t-il l'emplacement de la porte en pays merina, betsileo, bara... ? Nous ne le savons pas. Après DECARY, nous pouvons donner de cet emplacement, et de celui de la fenêtre également du côté ouest sur les hauts-plateaux, une raison climatique. La porte de la maison sakalava au contraire est soit au nord, soit au sud.

Alakaosy, le sagitaire, est le destin des parricides et infanticides. On a expliqué pourquoi la reine Ranavalona I^{re} redoutait particulièrement ce destin. Au reste, on sait bien que les reines avaient à redouter la trahison de leurs sujets et même de leurs proches, et qu'elles étaient souvent inclinées à prévenir le mal.

Adijaly, le chevreau, est le destin du contentement de soi. On se perd en conjectures sur le rapprochement avec l'emplacement assigné à la fenêtre. D'ailleurs si les Betsileo et Merina placent la fenêtre à cet endroit, les raisons climatiques n'y sont pas étrangères (vents d'Est dominants).

Adalo, le verseau, est le destin de la tristesse. C'est un contre sens que de réservier son emplacement aux hôtes et aux visiteurs de marque. Plus compréhensible est de leur assigner l'emplacement d'*alohotsy*, destin favorable aux cérémonies familiales et religieuses. C'est là qu'une porte d'entrée est parfois située dans la maison sakalava, et de même jadis sur les Hauts-Plateaux c'était en *alohotsy* qu'était placée l'entrée franchissant le fossé protecteur du village ; moins souvent cette porte était placée en *alakarabo*, sur le côté ouest.

Ces considérations retirent beaucoup de poids nous semble-t-il aux idées émises par de nombreux malgachisants jusqu'à ce jour. La symétrie que l'on a voulu découvrir entre la disposition du mobilier et la cosmologie des destins astrologiques, souvent d'après les indications d'autochtones eux-mêmes, se montre ici en défaut. La symétrie n'est pas parfaite si on examine le plan d'une demeure merina, et encore moins si on examine le plan d'une demeure provinciale. La raison en est que la science des destins est relativement récente, et si les Merina, sans doute, ont essayé de l'adapter à la disposition du mobilier (ex. du mortier à riz), les populations des provinces n'ont pas « matérialisé » cette adaptation, et ont conservé une cosmologie plus ancienne, dont les fondements se retrouvent d'ailleurs sur les Hauts-Plateaux.

Il serait nécessaire d'étudier ici les divers plans des « cases » traditionnelles malgaches (le mot « case » est un peu péjoratif, mais il correspond bien à l'aspect simplifié de la demeure de type ancien). On verrait alors que les plans en diffèrent sensiblement selon les régions, et que si le type merina ou betsileo obéit assez bien aux règles de la cosmologie d'influence arabe, il en va souvent tout autrement des types provinciaux. Cette étude devrait s'insérer dans celle du symbolisme cosmique des Malgaches pris dans son ensemble, mais elle nous entraînerait trop loin. Le lecteur ne trouvera donc dans les pages qui suivent que des généralités ; des renseignements plus précis

peuvent être trouvés dans les nombreux ouvrages à caractère ethnographique concernant Madagascar (1), mais ils s'y trouvent dispersés et sans théorie d'ensemble.

I. — L'IMPORTANCE DU NORD-EST

L'importance du coin N.-E. apparaît dès la cérémonie d'inauguration de la case. Il suffit, pour en avoir conviction de relire ce passage des *Tantar'an' Andriana* (2) s'y rapportant :

« Le jour de l'inauguration étant venu le *vatovelona* (quartz), le *fandrotrarana* (chiendent), le *zozoro* (plante aquatique du genre souchet), le *sodisafana* (plante), le *vazan' omby* (mâchoire de bœuf) qui sert à polir les nattes, ainsi que la pièce de bois devant servir de support à l'angle Nord-Est, sont en premier lieu placés dans cet angle. Aux quatre angles intérieurs découpés sur le sol par les murs adjacents de la maison et dans les intervalles de ces angles on applique les noms des destins journaliers et des destins mensuels *Alahamadintany*, *Aso-rotany*, *Adimizana* et *Adijady*, destins majeurs occupant les angles eux-mêmes. Dans les intervalles : au Nord, *Alohotsy* et *Adalo* ; à l'Ouest, *Alakaosy* et *Alakarabo* ; au Sud, *Asombola* et *Alahasaty* ; à l'Est, *Adijoza* et *Adaoro*.

Le *mpanandro* (devin) en désignant ces emplacements s'écrie : « He ! voici les quatre côtés de la terre et les huit *zorontany* (angles du monde, savoir : les quatre points cardinaux et les points intermédiaires). Nous vous invoquons Andriamanitra, Andriananahary et les ancêtres ! ». Il procède ensuite à la désignation de l'emplacement des destins.

L'angle Nord-Est appelé *Alahamadintany* est l'angle principal, c'est aussi l'autel du culte, des prêtres, des invocations et des offrandes propitiattoires (*sorona*) adressées à Andriamanitra, Andriananahary et aux ancêtres. C'est à ce titre qu'il est constitué l'ainé, le premier des angles, car c'est là où se trouve l'emplacement du destin astrologique qu'Andriamanitra attribua autrefois aux souverains. Aussi ce destin a-t-il été qualifié en outre de destin d'Andriamanitra et du *napanjaka* (souverain) ».

Mais, en pays merina, c'est surtout le coin des ancêtres et *sampy* (talismans ou fétiches).

C'était là, au coin des ancêtres que les Merina plaçaient les *sampy* (talismans pour enlever les sortilèges) dans une petite corbeille de joncs tressés à couvercle ou une petite boîte en bois de *famelona* (de *velona* : vivant). Certains étaient portés sur une hampe qu'on dressait au coin N.-E.; d'autres étaient juchés sur les poutres. Les *Tantar'an' ny Andriana* précisent (2) :

(1) Notamment les études récentes de M. DECARY : *L'habitation chez quelques tribus malgaches*. Mém. Inst. Scient. de Madagascar, Série C.T. IV, 1957, pp. 1-34; *Contribution à l'étude de l'habitation à Madagascar*. Pau. 1958, 71 p. ; *L'habitat à Madagascar*. Pau. 1958, 80 p.

(2) *Tantar'an' ny Andriana*. Trad. Chap. I, p. 105 et 205.

« Au moment de l'inauguration de la maison, le *sampy* est placé à l'angle réservé aux prières, car il est en quelque sorte le compagnon de la maison. C'est de la grande idole que sont tirés les petits fétiches remis à ceux qui en demandent. On leur délivre de petits fragments de la masse ; ces fragments sont retenus par une tige quadrangulaire en bois, au moyen de fils de soie qui traversent quatorze fois (2 x 7) cette tige. Ces fragments sont suspendus au bout d'une hampe (*kinangala*) plantée dans l'angle Nord-Est ».

« Les *sampy* que l'on conservait dans ce coin (N.-E.) étaient les plus importants, ceux qui protégeaient la maison et réglaient la conduite des habitants. Ceux qui étaient enfermés dans la corbeille étaient de bien moindre importance, ils protégeaient uniquement la case contre les sortilèges... On avait grande confiance en eux... ».

A un autre passage, il est dit (1) :

« Le coin de la case qui est au Nord-Est a été appelé par les ancêtres « lieu de demande » à Dieu Créateur et aux ancêtres ; et aussi « coin-prière-chantée » (*zoro-firarazana*, de *rary* « implorer » et *razana* « ancêtres ») ; et chacun d'eux fait l'objet de prière-chantée et d'invocations, Dieu Créateur, les ancêtres, et les fétiches, car le coin de la prière-chantée est aussi la place des fétiches (*sampy*). »

Le passage poursuit par l'énumération des cas où l'on procédait au *mirary* (prière solennelle) : calamités atmosphériques, grêle, tonnerre, temps de guerre, troubles..

Au coin N.-E. on conservait également des restes des animaux offerts en sacrifice : les plus belles plumes du poulet sacrifié, des touffes de laine prises à la tête du mouton (2)... et surtout une assiette pleine d'eau servant à délayer la terre blanche (*tany fotsy*) dont on se faisait des applications sur le front au cas de maladie, et servant aux aspersions mutuelles entre parents et enfants dans un but propitiatoire. Le superflu de l'eau ainsi utilisée était répandu au coin des ancêtres, absorbé par le sol.

Une autre particularité du coin des ancêtres était qu'il devait laisser filtrer la lumière du soleil, invoqué ici comme Dieu protecteur du faîte de la maison.

« Il est de coutume dans la maison, dit un informateur du P. CALLET (3), qu'il y ait un trou au coin des prières, à la jonction du toit et du mur, en prolongement du toit et du pignon ; les rayons du soleil entrent par là et l'on adresse une invocation au moment indiqué par le devin. On offre un morceau de bois *tompovohitra* (les arbres *tompovohitra*, litt. « maîtres de village » sont ceux qui y poussent et qui ont été cultivés par les ancêtres). On l'enduit de graisse en formulant des vœux de prospérité à l'adresse de Dieu et des ancêtres.

(1) op. cit. p. 484.

(2) op. cit. p. 175.

(3) op. cit. p. 175-176.

Si maintenant nous examinons les raisons de l'importance donnée au coin Nord-Est, elles apparaissent assez floues.

On en trouve deux explications, intéressantes à rapporter, dans le petit livre de C. RAZAFIMINO sur la « signification du Fandroana » (1). L'une est relative à la position occupée la nuit par des membres de la famille, qui doivent coucher tête au Nord et pieds au Sud (2) dans le sens par conséquent de la longueur de la maison ; l'autre a trait à l'origine des ancêtres qui seraient venus du Nord-Est.

« On peut affirmer en effet que dans la maison malgache, la place habituelle des parents est à l'Est. En se couchant, ceux-ci doivent forcément mettre la tête au coin Nord-Est, étant donné qu'il est tabou de la mettre vers le Sud. Le coin en question, sacré car occupé par la tête des aïeux de leur vivant, est vénéré après leur mort. C'était là que les anciens Merina s'accroupissaient en tendant les mains pour recevoir les grâces de Dieu et les faveurs de leurs ancêtres. Aujourd'hui c'est encore la place la plus respectée de la maison ».

Et voici la deuxième explication : « Les anciens expliquent cette vénération particulière en disant que c'est pour se remémorer à jamais le point d'origine de leurs ancêtres (*razana*) ». Ceci mériterait évidemment confirmation, car d'autres traditions sont contraires (et indiquerait une provenance de l'Ouest assez problématique). Parallèlement, dans un conte sakalava — encore inédit, recueilli à Maintirano — sur l'origine du cocotier, il est dit que les premiers Malgaches vinrent d'îles situées au N.-E.

Et l'on ne peut qu'évoquer à ce propos le souvenir du grand roi Andrianampoinimerina qui pour mieux se faire accepter de ses sujets, déclara qu'il accomplissait la prédiction selon laquelle le grand roi des Merina viendrait du Nord-Est (3).

« Le royaume m'appartient, dit-il. Je réunirai toute l'Imerina, en vertu des déclarations d'Andriamasinavalona : l'enfant au teint clair, venu du Nord-Est, deviendra le seul maître de cette terre. Je suis cet enfant, ô peuple ; la mer est la digue de ma rizière, la frontière de mon royaume ».

Une autre explication est donnée par P. RANDRIANARISOA, qui dans « *Madagascar et les croyances et coutumes malgaches* » écrit : « Le coin nord-est de la maison ou coin des ancêtres est un lieu sacré, car lors d'un décès, on y place le cadavre pendant la préparation de l'enterrement » (4).

(1) Op. cit. Tananarive. 1924.

(2) Cette règle est à peu près générale à Madagascar. Néanmoins elle souffre exception chez les Tanosy qui généralement couchent tête à l'Est et pieds à l'Ouest, en travers de la maison, ou encore tête au Sud, ce qui dans les autres provinces de Madagascar serait la position attribuée aux sorciers.

(3) *Tantarana ny Andriana*. Trad. Chapus et Ratsimba. T.3, p. 18-19.
C'est le roi Andriamasinavalona, qui après avoir fait l'unité de l'Imerina, puis l'avoir divisé en quatre fiefs revenant à ses fils, avait prédit : « Le garçon au teint clair qui vient du N.-E. recevra de moi le royaume en dernier lieu. Alors il régnera seul sur les Merina. Tantara... Trad. T.1, p. 558. Ceci se passait 2 siècles avant l'avènement d'Andrianampoinimerina, vers 1700.

(4) Op. cit. p. 22.

Sur l'importance religieuse du N.-E., on peut encore citer l'extrait d'un article de M.-J. MILLOT (1) relatif à la porte Nord-Est de l'ancien Tananarive :

« Ambavahadimasina (porte sacrée) aussi appelée Ambatomasina (pierre sacrée), était la porte N.-E. de l'ancienne ville, située au débouché du sentier descendant sur l'actuelle place d'Anjohy qui aménagé, est devenu l'escalier de la rue Général Léon-André ; c'était une des plus fréquentées des sept portes de l'enceinte et la plus considérée de toutes : l'angle N.-E. est d'ailleurs, on le sait, l'angle sacré des habitations. C'était toujours par cette porte qu'entrait et sortait Andrianampoinimerina lorsqu'il allait à Ambohimanga ou en revenait. L'eau destinée aux souverains lors de la circoncision d'un prince royal devait, elle aussi, toujours passer par cette porte. A côté d'elle, se trouvait, d'une part, une pierre sacrée stupidement détruite... »

En pays Sakalava, la porte réservée aux gens de la famille est normalement ouverte à l'Est, près du coin des ancêtres. Chez les Antemoro, les Tanosy, cette porte est sacrée, et n'est ouverte que pour les grandes cérémonies religieuses. C'est devant cette porte qu'on abat rituellement les bœufs destinés au sacrifice en l'honneur des mânes. C'est là également que le maître offre de la nourriture aux ancêtres et à la divinité.

Le coin N.-E. participant de l'union du Nord (commandement) et de l'Est (religion) est naturellement le lieu sacré de la maison. Là, le coin réservé au culte des ancêtres a sa place d'élection. Les Betsileo y ont un autel. Les Sakalava aussi y disposent les *aody* sacrés sur une étagère.

Les Tanosy y disposent le « long couteau », *mesolava*, encore appelé « couteau des ancêtres », *mesondrazana* destiné au sacrifice rituel du bœuf. Les Bara, également, rangent près du coin des ancêtres, place assignée aux jarres à eau, et le long de la cloison est, le couteau du sacrifice et les charmes magiques *mohara* (2).

Chez les Antemoro, « dans le coin Nord-Est de la maison se trouve une petite natte, assez longue et étroite, nommée *sisivala*, destinée aux ancêtres ou aux personnages que l'on veut honorer particulièrement. Posée juste devant la porte Est, elle signifie que les ancêtres sont présents, et que la porte est absolument interdite (3) ». Chez les Tanosy, cette porte est d'ailleurs qualifiée *varavara ampady* (porte interdite), et n'est usitée que pour les cérémonies religieuses (sacrifice, circoncision, décès).

(1) J.MILLOT : *Les anciennes portes de Tananarive*. Revue de Madagascar. no 23. 4ème trimestre 1949. Voir également *Tantarany ny Andriana*. Trad. CHAPUS et RATSIMBA. T.3. p. 143 et suivantes et également p. 47 et suivantes.

(2) Cf. FAUBLEE : *La cohésion des sociétés bara*. PUF. 1954. p. 73 (schéma de la demeure traditionnelle).

(3) H. DESCHAMPS et S. VIANES : *Les Malgaches du Sud-Est*. PUF. 1959. p. 29.

Nous croyons utile de reproduire ici la description circonstanciée des usages suivis à l'occasion d'un enterrement.

« Dès le lever du jour, écrit P. COLIN, décrivant les coutumes des Tanosy émigrés sur les bords de l'Onilahy, le silence se rétablit. La levée du corps se fait par la « porte des morts », disposés à l'Est de la case. Cette porte ne s'ouvre que pour la sortie d'un cadavre. Dans quelques clans, chez les Voroneouke (*sic*), par exemple, cette porte n'existant pas, on démolit la paroi est de la case pour donner passage au défunt. L'absence de « porte des morts » ne signifie pas indifférence de la part des vivants, mais au contraire, raffinement de crainte.

« Une telle porte est *fady* (tabou) dans quelques clans ; sa vue et son contact sont abhorrés. Il serait extrêmement dangereux de franchir « la porte des morts » ; celui qui aurait l'imprudence de le faire s'exposerait à la mort, puisqu'il suivrait le chemin qui conduit à la tombe. Au moment de la levée du corps, il y a donc lieu, pour les porteurs, de prendre des précautions minutieuses ; pendant que quatre hommes soulèvent le cadavre, et l'apportent à la sortie, quatre autres porteurs attendent à l'extérieur, sur le seuil, et reçoivent le funèbre fardeau ; le passage s'effectue donc sans qu'il soit nécessaire de franchir la porte fatale avec le mort. »

L'auteur ajoute — ce qui est également vrai pour les autres tribus malgaches — :

« C'est dans le coin nord-est de la case que l'on doit suspendre, dans une *sobify* (corbeille) les *ody* et talismans familiaux. C'est là, la place d'honneur réservée au maître de la maison et aux étrangers que l'on veut honorer. C'est là enfin que s'accomplissent de nombreux rites dont le chef de famille est le prêtre (circuncision, sacrifices divers). »

Il termine en notant :

« C'est également par le côté nord-est que l'on doit commencer la construction d'une case, et par le côté ouest que l'on doit la terminer (1).

Dans la quasi-totalité des tribus malgaches, on retrouve le caractère éminemment sacré du coin nord-est de la maison. Seuls, les Vazimba, d'après une information personnelle recueillie de l'un d'eux, n'ont pas de « coin des ancêtres » ; encore cette affirmation mériterait-elle vérification.

Cette prééminence du coin nord-est s'insère dans une cosmologie qui ne doit rien aux influences arabes.

Les Malgaches savent mal qu'en adoptant la science divinatoire

(1) P. COLIN : *Les Tanousses*, L'ethnographie, No 41. Année 1943. Pages 35 et 59.

arabe ils ont conservé l'empreinte de leur cosmologie ancienne, cosmologie de moins en moins respectée aujourd'hui dans l'ordonnance des cases, mais qui a gardé dans les cérémonies religieuses sa trace indélébile. Pour retrouver ce vieux fonds, il faut faire abstraction des apports de l'astrologie arabe ; il est aisément de lui trouver des attaches en Indonésie. En tout cas l'orientation du « coin des ancêtres » est significative. On ne peut prétendre que le « zoro-trano » malgache, réservé au culte des ancêtres, a été choisi au nord-est pour être en conformité avec le destiu d'Alahamady.

C'est le contraire qui est exact (1). Toutes les populations malgaches, même les moins influencées par la science divinatoire arabe, célèbrent leur culte ancestral au coin N.E. D'ailleurs, il n'est pas d'usage que les populations primitives se départissent de leurs rites anciens, principalement lorsqu'il s'agit d'honorer les morts.

Nord. — Le Nord est la direction favorable au commandement. Le chef de famille s'installe au nord de la pièce ; c'est à cette place d'honneur qu'est déroulée la natte pour recevoir les hôtes de marque (sur les Hauts Plateaux, près du coin des ancêtres), selon des règles de bienséance invariable.

Ces règles ont été étudiées par G.S. CHAPUS et M^{me} DANDOUAU dans un article paru au numéro spécial du cinquantenaire de l'Académie malgache, sur « La politesse malgache ». Nous en extrayons ce qui est relatif au côté nord du foyer, place d'honneur, (2).

« Lorsqu'on est couché à la maison, s'il y a là le père et la mère, ce sont eux qui occupent le lit situé au coin des prières, du côté nord-est. Lorsqu'on est assis à la maison, les parents ainsi que les personnes les plus âgées se mettent du côté nord du foyer. Si les parents ne sont pas là, l'aîné prend leur place. Et la raison pour laquelle le côté nord du foyer est considéré comme la place d'honneur, réservée aux parents et aux amis, ainsi qu'à tous ceux auxquels des égards sont dus, c'est parce que ce côté est la tête du foyer. Voici pourquoi il en est ainsi : des côtés sud, est et ouest, on attise le feu, mais les anciens estimaient qu'on ne devait pas l'attiser du côté Nord. Et la raison pour laquelle cela ne se faisait pas, c'est qu'il y avait là un cas de mort prématurée, cela faisait périr la volaille, empêchait de parvenir à de nouveaux honneurs, d'acquérir de la fortune, ou encore de se disculper lors

(1) Un fait significatif démontre péremptoirement que l'orientation de la case n'est pas déterminée par l'influence des destins tirés du Zodiaque. Dans le schéma d'orientation des destins, *as-saratân* (l'écrevisse) dont les Malgaches ont fait (par contamination avec *zoro-trano* « *asorotany* »), se trouve placé au coin sud-est. Or la 13^e figure du *sikidy sakalava*, est également « *sorotany* », où se reconnaît le mot arabe « *Sultan* », et signifie, toujours d'après la même analogie « les ancêtres ». Cette figure est « roi de l'Est », ce qui est conforme aux règles de la cosmologie malgache. Dans les destins, adopter la même traduction qui est logique serait attribuer le S.E au coin des ancêtres.

(2) Op. cit., Bulletin de l'Académie malgache, 1954. Ce passage est d'ailleurs extrait des *Tantara ny Andriana*. Cf. Trad. CHAPUS et RATSIMBA. T. 1 - p. 669.

de l'épreuve du tanguin. Le côté nord du foyer était considéré comme la place d'honneur, les anciens la réservaient pour leurs hôtes, comme étant des personnes auxquelles on devait des égards. »

Les inférieurs restent près de la porte d'entrée. Le polygame aligne du Nord au Sud, dans l'ordre des mariages, les demeures de ses épouses. Comme maîtresse de la maison, la première des femmes a droit au Nord. Celui dont le père vit, doit b tir sa case au Sud, et veiller à ce qu'elle soit plus basse que celle où vit son maître. C'est contre le pilier du Nord que le chef de famille dispose sa sagaie, insigne de commandement.

Est — L'Est est la direction dans laquelle ou prie les ancêtres et les dieux. C'est à l'Est que le patriarche bara ou le *mpanjaka sakalava* a sa case. C'est à l'Est de la maison que le chef de famille possède un pilier au culte et qu'il offre les sacrifices. C'est à l'Est, près du coin des ancêtres, qu'est en pays Sakalava, la « porte de la prière » ; seuls les membres de la famille et les alliés ont le droit de la franchir. A l'Est est également une cruche réservée aux ablutions et à la boisson (1).

Ouest. — L'Ouest est le côté de l'impur, du profane, opposé à l'Est sacré. C'est près de la cloison ouest qu'accouche la parturiante, et que couche la femme réglée. Sur les Hauts Plateaux, c'est à l'Ouest que sont les seules ouvertures de la case. Par la porte sud-ouest on balaie, on repousse au dehors les ordures et immondices. Le placenta est enterré dans la partie ouest de la maison, généralement au dehors, au Sud-Ouest.

C'est à l'Ouest que se tiennent les esclaves. D'ailleurs ne viennent-ils pas de l'Ouest. Défunts, les esclaves sont enterrés dans le sens nord-sud comme leurs maîtres, mais à l'Ouest, aux pieds de leurs maîtres.

C'est de l'Ouest que viennent les miasmes, les forces maléfiques ; au contraire, le bénéfique vient de l'Est.

Sud. — Le Sud est le côté des humbles, opposé au Nord, côté des puissants. C'est une marque de déférence que d'arriver par le Sud, Dans la case traditionnelle sakalava, la porte du Sud est réservée aux visiteurs étrangers à la famille, et les humbles restent près de l'entrée. Le Sud est également le côté des richesses matérielles ; là le silo à riz, les outils nécessaires à culture (*angady*), au pilonnage du paddy (pilon et mortier à riz), soit à l'intérieur comme sur les Hauts Plateaux, soit à l'extérieur chez les côtiers. Egalement, en pays sakalava le poulailler et le parc à bœufs sont au dehors du côté sud (chèvres et

(1) Sur les Hauts-Plateaux des ustensiles de ménages, un vaisselier trouvent également leur place accotés à la cloison est, mais nous pensons que c'est par manque de place au coin sud-ouest, du fait de la porte donnant à l'Ouest. La maison typique sakalava apparaît plus rationnelle, les ustensiles de ménage d'ailleurs réduits au minimum étant laissés près du foyer — au coin S.E. —.

cochons étaient « *fady* » jadis ; il n'y a pas de place attitrée pour eux : ils circulent librement). A noter que le coin S.E. réservé à la volaille et aux petits animaux, participe plus du Sud que de l'Est. C'est un phénomène de désacralisation du troupeau et des volailles.

Cette cosmologie authentiquement malgache est parfaitement résumée dans le chant de circoncision rapporté par COUSINS (1) dont nous extrayons le passage suivant :

*Dans toute la longueur du côté Est
Les vivants viennent prier
La largeur du côté Sud
Est un perchoir à poulets
La longueur du côté Ouest
Sert d'appui aux vivants
La largeur du côté Nord
C'est pour les hôtes qu'on honore..*

Et parlant des trois piliers de soutien de la charpente que comportent toutes les habitations bâties sur le plan traditionnel :

*Le pilier du Sud
Sert à attacher les veaux
Le pilier du milieu
Le bonheur tourne autour
Au pilier du Nord
On attache les armes...*

Cette cosmologie obéit au schéma suivant :

Sans doute, selon les provinces ce schéma peut subir des modifications mineures. C'est ainsi que dans son ouvrage sur « l'art malgache », Marcelle URBAIN FAUBLÉE a pu écrire :

« Il y a lieu de préciser avant tout que, pour les Malgaches les directions ne correspondent pas à nos points cardinaux. Elles sont établies par rapport à la maison, dont la poutre faîtière est orientée nord-sud.

La zone nord est celle du commandement. L'est est la direction vers laquelle le patriarche évoque ancêtres et dieux. Par contre, l'Ouest est une zone profane, celle du tas d'ordure. Quant au Sud, c'est la pire orientation, celle des sorciers et des maléfices. Ainsi, les zones sont développées ou réduites en fonction de leur caractère. »

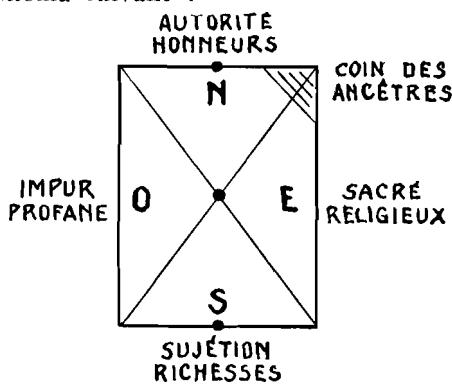


Fig. XIX Cosmologie du chant de circoncision de COUSINS

(1) COUSINS E.W. : Coutumes malgaches. 1876, p. 74 du texte malgache.

Dans la tradition betsileo, d'après le schéma de Marcelle Urbain FAUBLÉE (fig. 20) le Sud, direction néfaste, a été réduit à la portion congrue tandis que l'Est, direction faste, a vu sa portion considérablement élargie.

*
**

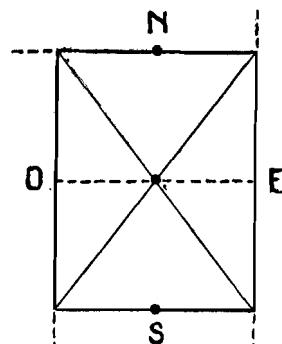


Fig. XX — Zones cardinales dans la tradition Betsileo.

La cosmologie malgache a des affinités remarquables avec celle de l'Indochine, où l'importance rituelle du N.E. a été souvent notée (1) et qui d'ailleurs doit beaucoup à l'influence culturelle chinoise.

D'après les conceptions chinoises, les quatre directions de l'espace sont exprimées à la fois par quatre animaux et quatre couleurs, en rapport au surplus avec les saisons ; ce sont :

	Correspon- dances	Couleur	Saison	Evocation
Est	dragon	vert	printemps	eau qui coule
Sud ...	phénix	rouge	été	feu et pureté
Ouest ..	tigre	blanc	automne	mort
Nord ...	lapin	noir	hiver	froid et im- pureté.

En outre, l'axe N.E.-S.O. revêt une importance particulière. En effet, le N.E. est la porte d'entrée des démons ou Ki-Mon, tandis que le Sud-Ouest en est la porte de sortie ou porte arrière « ura-Ki-Mon ».

Ainsi le N.E. est la direction des mânes, d'où ils sortent du monde des morts pour aller errer sur terre parmi les hommes. Deux gardiens, les dieux des portes de la maison, sont affectés à cette porte. Par contre, selon GRANET (La civilisation chinoise. 1929. p. 175) « le coin sud-ouest de la maison du paysan chinois à l'époque archaïque était l'endroit le plus saint de la demeure. Là étaient conservés les semences et dressé le lit conjugal ».

En Annam, le N.E. est associé au royaume des morts, comme en Chine. C'est vers le N.E. que tous les parents doivent se tourner lors de l'incinération des objets votifs, cérémonie que doit célébrer le fils

(1) PARIS : L'importance rituelle du N.E. et ses applications en Indochine. BEFEO, 1941, T. 41, fasc. 2, p. 303-333.
CHAPUS A. : La maison annamite au point de vue religieux. B.A.V.H., T. XXIV, 1937, p. 1-50.

aîné pour éviter que les restes de son père ne soient dévorés par le céleste tigre blanc (de l'ouest).

Très explicite, est l'extrait d'une lettre de M^{me} PORÉE-MASPERO, citée par Paris (p. 316, note 2) :

« ... Au sujet du rôle du N.E. j'ai remarqué dans les divers *racavat* que j'ai vus que, outre les autels aux Tevodas des quatre ou huit points de l'espace, il y avait toujours, au N.E., un autel supplémentaire en l'honneur de Yama. De plus, j'ai assisté... au festin offert aux morts et, dans les diverses maisons où je suis entrée, le festin était toujours disposé au N.E. Enfin, l'un des aliments exposés est, le lendemain matin, placé dans un *crom* fiché à l'angle N.E. de la riziére... »

Enfin, selon P. PARIS la plupart des monuments d'Angkor sont axés en direction du lever du soleil au solstice d'été, soit un peu en deçà du N.E. vrai ; et la statue du roi lépreux, le Dieux des morts est « exactement près du coin N.E. de l'enceinte royale » (p. 325).

En Chine comme en Indochine, le coin N.E. est donc le coin des ancêtres.

II — L'ORDRE D'ÉNUMÉRATION DES POINTS CARDINAUX

D'après l'exemple chinois rapporté ci-dessus, on constate que les directions cardinales sont énumérées, en partant de l'Est, dans un ordre circulaire : Est, Sud, Ouest, Nord. On peut se demander si les conceptions malgaches de l'espace obéissent à un ordre conventionnel ou traditionnel de même nature. Or, force nous est de constater qu'à Madagascar, l'ordre d'énumération suivi est éminemment variable. Suivant les cas, on peut avoir un ordre croisé : nord-sud, est-ouest (ou l'inverse) ; ou l'ordre circulaire : est, sud, ouest, nord (ou l'inverse) ; ou encore plus souvent un ordre en zig-zag : est-nord-sud-ouest.

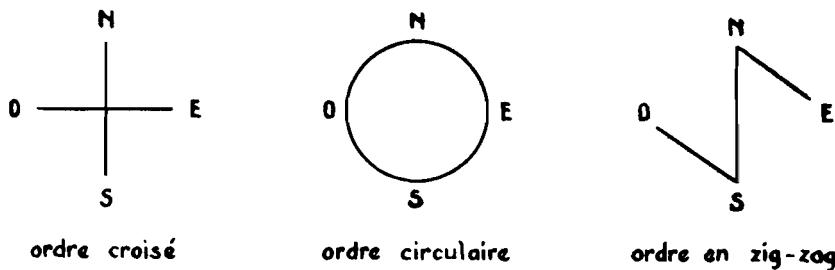


Fig. XXI — Les divers ordres d'énumération des points cardinaux.

L'ordre croisé, qui — remarquons-le en passant — est l'ordre qui vient le plus naturellement à l'esprit pour un Européen — se retrouve à Madagascar dans les formules stéréotypées d'alliance par le sang.

Dans un article sur le *fato-dra* observé chez les Hova (Merina) à la fin du siècle dernier, COUSINS notait qu'étaient pris à témoin de la convention d'alliance, Dieu, les quatre points cardinaux et un être surnaturel nommé Andriampatitra (Seigneur incision). Les imprécations à l'adresse des parjures, voués à être dévorés par les oiseaux de proie, sans sépulture, se terminent en effet par la péroraïson suivante (1) :

« Il en sera ainsi qu'ils aillent au Nord ou au Sud, à l'Est ou à l'Ouest. Voilà pourquoi nous vous invoquons, ô quatre points cardinaux du monde pour faire observer ce serment. Fais-le observer, ô Andriampatitra. »

Le même ordre apparaissait, faut-il le rappeler, dans les formules de répudiation de l'épouse légitime, en pays sakalava, et légèrement modifié, en pays bara (S-N ; E-O), tandis que l'ordre merina était E-O ; S-N.

Cet ordre est exactement inverse dans une formule de serment d'alliance, rapportée à date plus ancienne, en l'an XII (1803) par CHAPELIER. Le début de l'invocation, qui d'après l'auteur, est un serment à l'usage de nations qui se font la guerre, pour clore les hostilités, débute ainsi (2) :

« Nous vous appellons, Dieux-mères, Dieux-pères, Dieu de la terre du sud, Dieu de la terre du nord, Dieu de la terre de l'Ouest, Dieu de la terre de l'Est, nous vous invoquons vous qui êtes Dieux, qui êtes esprits, car nous allons prêter serment... »

L'ordre circulaire n'apparaît pas, semble-t-il (du moins ne l'avons-nous pas retrouvé) dans les formules couramment usitées. Pourtant, au point de vue religieux il reste très valable, et se déduit facilement des schémas que nous avons présentés pour expliquer la cosmologie malgache :

EST	direction sacrée ;
NORD	direction honorifique ;
OUEST	direction profane
SUD	direction impure

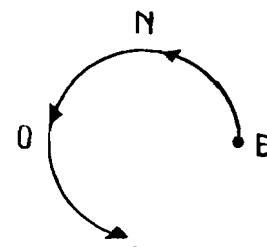


Fig. XXII — L'ordre circulaire des points cardinaux.

Soulignons ici que cet ordre circulaire inverse se retrouve dans un vieux chant polynésien, l'hymne à la Création, dont le premier couplet était dans certaines îles, autres que Tahiti, d'après MOERENHOUT (3) :

(1) James SIBREE : *The malagasy custom of « Brother-hood by bloods »*, Ant. Annual, T. VI, 1897, pp. 1-6.

(2) Lettres de CHAPELIER, annotées par JULLY, B.A.M., Vol. IV, (1905-1906) 1906, p. 44, (traduction rectifiée).

(3) MOERENHOUT : *Voyages aux îles du grand Océan*, T. I, p. 419.

« *Il était... Taaroa était son nom
Il se tenait dans le vide
Point de terre, point de ciel
Point de mer, point d'hommes,
Il appelle à l'Est, rien ne répond
Il appelle au Nord, rien ne répond
Il appelle à l'Ouest, rien ne répond
Il appelle au Sud, rien ne répond
Seul existant, il se changea en l'Univers... »*

A Tahiti, l'hymne était simplifié et ne comportait plus que « Taaroa appelle, mais rien ne lui répond... » sans l'énumération successive des quatre points cardinaux.

Cet ordre, que nous pouvons reconstituer identique à Madagascar, est l'inverse de celui de la cosmologie chinoise. Sans affirmer un rapprochement certain avec la culture polynésienne, il était utile néanmoins de le noter.

Mais, plus fréquemment encore, l'étude des formules d'invocation des points cardinaux révèle à Madagascar, un ordre disparate, en zig-zag.

Le P. DUBOIS, dans sa Monographie des Betsileo (1), rapporte une vieille formule prononcée au cours de la cérémonie du *ranovala* (eau d'argent) effectuée lorsqu'une personne n'a pas accompli un vœu promis aux ancêtres L'opérateur gratte au-dessus de la tête du patient une écorce de bois, en s'adressant successivement aux quatre directions cardinales (ou plutôt cinq si l'on considère qu'Andriamanitra, qui réside « en haut » occupe une direction primordiale).

« Soyez bénis, Andriantompo, Andriamanitra, vous qui êtes en haut, car vous êtes le maître de la vie », dit-il ;

Tourné à l'Est c'est à l'Est qu'apparaissent le soleil et la lune ;

Tourné au Nord c'est au Nord que se trouvent les princesses ;

Tourné au Sud c'est au Sud que l'on rejette le mal (les sorciers) ;

Tourné à l'Ouest c'est à l'Ouest que se trouvent les richesses : (les bœufs, les esclaves).

Ce même ordre : Est, Nord, Sud et Ouest, se retrouve dans la « Complainte de la femme stérile », rapportée par Mondain dans son livre *Raketaka* (2).

(1) P. DUBOIS : *Monographie des Betsileo*, p. 1004.

(2) MONDAIN : *Raketaka*, p. 24.

- *Irai-je vers l'Est*
Ils font semblant de ne pas me connaître
Quel malheur, ô ma mère.
- *Irai-je au Nord*
Vers les parents de ma mère ?
Ce sont maintenant des étrangers.
Quel malheur, ô ma mère.
- *Irai-je au Sud*
Chez les parents de mon oncle paternel ?
On les a tourné contre moi.
Quel malheur, ô ma mère.
- *Irai-je vers l'Ouest*
Chez les enfants de mon oncle maternel ?
Ce sont les seuls qui m'ont jeté quelques miettes
Car ils craignent les reproches des morts.

Cette complainte offre en outre l'intérêt de fournir un exemple de parenté classificatoire.

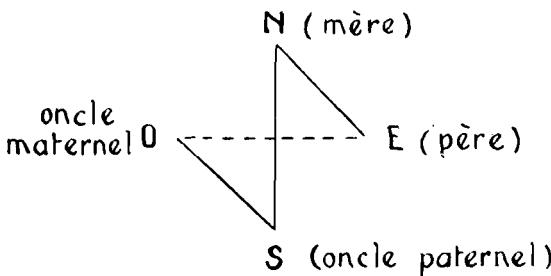


Fig. — XXIII La direction cardinale dans la complainte du livre de Raketaka.

Seuls les derniers, les parents de l'oncle maternel, craignent les reproches des morts et sont accessibles à la pitié. Etant localisés à l'Ouest, c'est pourtant eux les plus misérables ; peut-être est-ce que rejetés par la société sont-ils les seuls à pouvoir recueillir parmi eux une femme répudiée comme stérile.

Un troisième exemple nous est donné par la répartition des seize cases du *sikidy* entre les points cardinaux. La plupart des auteurs européens ont rangé les cases d'après l'ordre communément suivi dans la civilisation occidentale : Nord-Sud, Est-Ouest ; ainsi BERTHIER qui a eu le mérite de rapporter l'ordre de classification du *sikidy* antaimoro.

Mais l'ordre véritable est toujours : Est, Nord, Sud et Ouest. Le *sikidy* sakalava comporte même cinq groupes, le cinquième étant fluctuant entre l'orient et le couchant (il est censé suivre la course du soleil).

**Classements des figures en géomancie malgache
selon les points cardinaux**

CÔTE EST-HAUTES TERRES : SIKIDY			CÔTE OUEST : SIKILY				
	Toimoro Berthier (1)	Tana'a Ardent du Picq (2)	Merina Hébert	Bara Le Barbier (3)	Sak-Bongolava Douliot (4)	Sak-Ambongo Hébert	Sak-Analalava Dandouau (5)
EST	alohomora alakao y alahasaty alohotsy	alohomora alakaosy alahasady alohotsy	alohomora alakaosy alaha ^s ady alohotsy	aiahamora adabaraha alitsimahy	alihimora adabara alitsimay	alohomora adabara alitsimay	alohomara adabaran alitsimay
NORD	adalo alihizà alibeabo	adalo alimiza alibehavo karija	adalo alimiza alibehavo karija	adalo aliazaha aliviavy kariza	adalo alizaha alabiava karija	adalo alimizan alibehavo karija	adalo alihijana alabiava karija
SUD	asombola taraiky alisimà alikoasazy	asombola tareky alisimay alikoazy	asombola tareky alitsimay betsivongo	alahasady asombola tareky alakasajy	a'ahasaty asombola taraiky alikasajy	alahasaty asombola (tareky) mah'a betsivongo	soralahy asombola taraiky betsivongo
OUEST	adabara alokola alakarabo	adabara alokola alikisy alakarabo	adabara alokola alikisy alakarabo	aloko'a alikisy alakarabo alakaho y	alikola alikisy alakarabo alohotsy a'akaosy	alokola alikisy a'akarabo — —	alikola alikisy alakarabo — —
						alohoty alakosy	alihotsy alakaosy

(1) D'après BERTHIER. Notes et impressions..., Tananarive, 1963, p. 94

(2) D'après ARDANT DU PICQ, in B. A. M., vol. IX, p. 195 — 198. Ordre et transcription ont été rectifiés.

(3) D'après LE BARBIER, in Notes et impressions. de Barbier, Tananarive, 1963. p. 94 — J. FAUBLEE donne une classification Est, Sud, Nord, Ouest, avec une répartition des termes quelque peu différente, p. 130, de Techniques divinatoires et magiques chez les Bara. Journal de la Société des Africaniastes, 1951.

(4) D'après H. DOULIOT. Journal du Voyage fait sur la côte ouest de Madagascar, 1891-1892, Paris, 1895.

(5) D'après DANDOUAU, Ny famohazan' ny Sikidy (région d'Analalava) B.A.M., 1908, p. 72.

NOTA. — Les termes soulignés sont les *mpanjaka*, rois, opposés aux *andево*, esclaves. Les figures hors tableau d'ensemble sont en position fluctuante, à l'Est le matin, l'Ouest le soir, et suivent donc le mouvement du soleil.

L'ordre d'énumération suivi est donc conforme au schéma suivant (Fig. XXIV).

A la lumière de l'exemple sakalava, pris de préférence aux autres systèmes ne comportant que quatre groupes, on peut penser que la répartition en cinq groupes est l'écho de l'ancien système indonésien dont nous allons maintenant exposer les principes et rechercher les traces qu'il a pu laisser par ailleurs dans la cosmologie malgache.

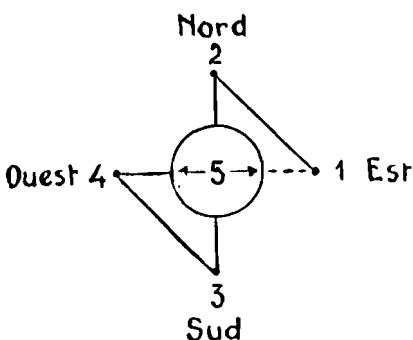


Fig. XXIV
Ordre d'énumération des points cardinaux en géomancie malgache.

III. — LES CINQ POINTS CARDINAUX.

Dans ses Notes d'Ethnographie indonésienne (1) L. DAMAIS a fait justement remarquer que l'énumération des points cardinaux est en Indonésie, non disposée par rapport au Nord, comme sur nos cartes géographiques, mais par rapport à l'Est. On a ainsi :

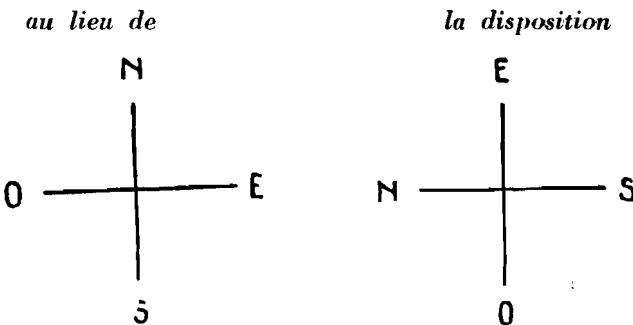


Fig. XXV. — Dispositions occidentale et indonésienne des points cardinaux.

avec l'Est en haut, et en plus, un cinquième point cardinal : le centre (c). L'énumération de cinq points cardinaux est caractéristique de la culture indonésienne.

Ces cinq points cardinaux sont associés aux cinq jours de la semaine, la semaine indonésienne ne comportant que cinq jours (*pasar*)

(1) L. DAMAIS écrit : « On fait face à l'Est, et dans l'écriture, c'est cette direction de l'espace qui se trouve occuper la partie supérieure de l'axe vertical de la feuille » Notes d'épigraphie indonésienne. BEFEO. 1958 (T. XLIX) fasc. 1, p. 23.

ou « jours de marché » (on ne sait si l'arabe *bazar* vient de l'indonésien *pasar*, ou l'inverse) ; ce système a été en usage à Java, Sumatra, Bali, et aux Phillipines ; à chacun des points cardinaux est rattachée symboliquement une couleur, ainsi que deux déités particulières — celles-ci, d'origine sanskrite — ce qui donne le tableau d'association suivant (sans les déités) :

			Jours de la semaine	Couleurs correspondantes
(1)	Est	Wetan	(b) umanis (ou legi)	blanc
(2)	Sud	Kidul	(c) pahin	rouge
(3)	Ouest	Kulon	(d) pon	jaune
(4)	Nord	Lor	(e) wagai, wagé	noir
(5)	Centre	Madya	(a) kaliwuan (kliwon)	multicolore

Si on dispose les points cardinaux sur un cercle, on s'aperçoit que le sens de rotation est horaire, toutefois, d'après des renseignements recueillis sur l'ordre des jours chez les Lampung non musulmans de Sumatra, on aurait le sens inverse, la position centrale restant inchangée (1).

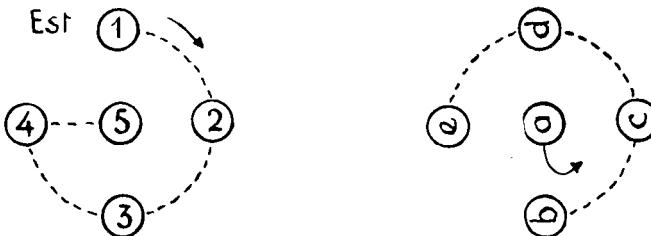


Fig. XXVI.
Sens de rotation des points cardinaux.

La différence, on le conçoit fort bien au vu de notre tableau est minime. C'est le centre qui est le perturbateur ; dans le premier schéma il se trouve à la fin de l'énumération, en position 5 ; dans le deuxième il se trouve au début, en position initiale (a).

A Madagascar une telle correspondance entre directions cardinales, jours de la semaine, et couleurs n'apparaît pas, et encore moins une relation quelconque avec des déités. On doit toutefois signaler que chaque jour de la semaine a sa couleur propre, sans qu'il soit possible de dire s'il y a là influence de la culture indonésienne puisqu'à Madagascar la semaine est de sept jours tandis qu'en Indonésie, elle n'était que de cinq.

Par contre à Madagascar comme en Indonésie, quand un autochtone dessine un plan, c'est l'Est qu'il fait figurer en haut de page,

(1) Encyclopoedie van Nederlandsch-indië, Supplément 1922, Sub calender, p. 65-79

donnant ainsi à cette direction cardinale la prééminence que nous, Européens, nous attribuons au Nord (alors que les Chinois, de leur côté, accordent prééminence au Sud ; la boussole, inventée par les Chinois, fut d'abord désignée « l'aiguille montrant le Sud ») (1).

Cette remarque importante méritait d'être faite. Contrairement aux schémas que nous avons proposés au début de cette étude, où nous avons placé le Nord en haut, c'est l'Est qui devrait occuper la partie supérieure des dessins pour être conforme à la pensée malgache. Car les Malgaches, instinctivement, placent l'Est en haut. Un exemple peut être trouvé dans l'image du ciel transmise par un informateur bara, et rapportée dans notre étude sur la cosmographie malgache (p. 136). A ce point de vue, les Malgaches ont donc la même conception de l'orientation que les Indonésiens.

Quant aux cinq directions cardinales, nous pensons les retrouver dans quelques textes, où à vrai dire, la cinquième se dissimule parfois quelque peu.

Auparavant toutefois, il paraît digne d'intérêt de mettre en parallèle le système cosmologique indonésien et le système chinois, qui sans doute a influencé le premier.

Marcel GRANET, dans son livre « La religion des Chinois » (2), souligne que les théories sur les cinq éléments, associés aux cinq directions cardinales jouèrent dans la pensée archaïque chinoise un rôle fondamental. Selon les classifications anciennes, on distinguait cinq directions cardinales : les quatre Saisons-Orients disposées en croix, la branche N-S. étant dessinée la première et commencée par le bas (Nord), la branche horizontale E-W., dessinée en second lieu, étant commencée par la gauche (Est), et le centre (qui était une réalité à la fois spatiale et temporelle).

Ces directions étaient plus souvent inscrites dans un carré, divisé en neuf cases, carré magique où chaque chiffre correspondait à une direction donnée et dont les totaux des lignes horizontales, verticales ou diagonales donnaient toujours pour résultat 15.

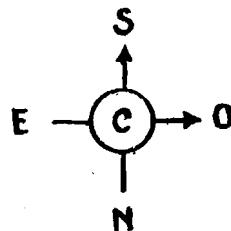


Fig. XXVII
Dispositions des points cardinaux dans le système chinois.

(1) Voir un bon résumé de l'étude de LI SHU-HUA sur les origines de la boussole (1954) dans le T.1. des *Origines de la civilisation technique*. Paris P.U.F. 1962. pp. 293-294. Cette question a été embrouillée par la confusion faite entre le « char montrant le Sud » dispositif purement mécanique déjà cité dans des annales du III^e siècle après J.-C., et « l'aiguille montrant le Sud » (*sseu-nan*) connue à la même période mais au principe basé sur le magnétisme terrestre.

(2) Marcel GRANET. *La religion des Chinois*. Paris, 1922, p. 117-118.
Voir également dans l'ouvrage récent d'André LEROI-GOURHAN : *Le geste et la parole ; II. La mémoire et les rythmes* le sous-chapitre *Microcosme et macrocosme* (pp. 159-167), Paris, 1965.

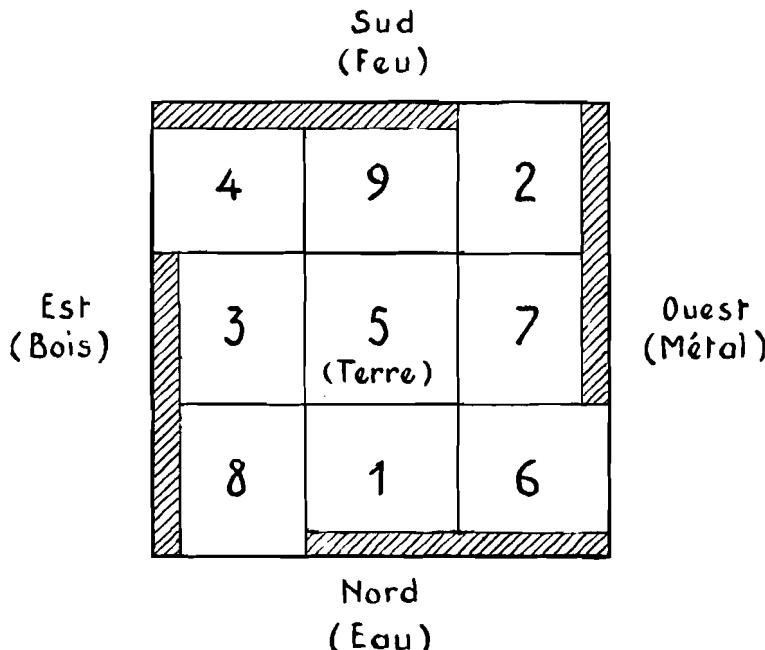


Fig. XXVIII.

Carré magique par l'inscription des directions cardinales chez les Chinois

Comme le dit GRANET (1) « les nombres congruents à cinq se trouvent répartis par couples sur chaque face du carré : chaque couple est significatif d'un orient :

1 — 6 = Nord (= Eau)

3 — 8 = Est (= Bois)

et (par suite d'une interversion qu'expliquent d'autres spéculations numériques)

2 — 7 = Sud (= Feu)

4 — 9 = Ouest (= Métal) »

Le chiffre central, 5 correspond à la Terre.

Il y avait trois procédés d'énumération des cinq éléments, — soit la numérotation classique (ordre croisé).

(1) Op. cit. p. 54.

Eau	1 (et 6 : 5 + 1) = Nord
Feu	2 (et 7 : 5 + 2) = Sud
Bois	3 (et 8 : 5 + 3) = Est
Métal	4 (et 9 : 5 + 4) = Ouest
Terre	5 = Centre

— soit, par ordre circulaire (sens horaire),

Bois = Printemps, début de l'année

Feu = Été

Terre = Centre — pivot de l'année

Métal = Automne

Eau = Hiver

les éléments étant énumérés dans l'ordre de la succession des saisons qu'ils symbolisent ; la théorie veut que cet ordre soit celui d'une succession régulière en forme de cycle. D'après cette théorie dite de la production réciproque des éléments, le Bois engendre le Feu, le Feu engendre la Terre... l'Eau engendre le Bois.

— soit en sens croisé inversé (W-E-N-S-Centre) : Métal, Bois, Eau, Feu, Terre. Dans la théorie correspondante, les éléments sont censés triompher les uns des autres dans l'ordre de l'énumération : le Métal (la vertu du Métal) triomphe du Bois (de la vertu du Bois) le Bois de l'Eau.. la Terre du Métal.

« Nous ne savons pas, poursuit GRANET, de quelle façon les techniques divinatoires, astrologiques et astronomiques ont commandé le développement de ces théories. Il est certain qu'elles prirent une grande importance dans la politique religieuse (c'était l'essentiel de la politique) au temps des grandes compétitions féodales. Une dynastie était définie par un Elément et régnait par sa Vertu. Qui prétendait à la remplacer, devait se mettre sous le patronage d'un élément régulièrement qualifié comme successeur ou triomphateur de l'élément précédemment mis en service. Les Ts'in avaient régné en vertu de l'Eau; les Han régnerent en vertu du Feu ».

Mais ce qui, pour la comparaison avec Madagascar, est d'un plus spécial intérêt, c'est que ce carré magique est aussi un calendrier, et là nous pouvons utilement le comparer (quoique avec des réserves, vu l'éloignement dans l'espace et dans le temps de ces deux cultures) avec le calendrier astrologique malgache figuré sur les quatre murs de la maison.

Ce carré magique avec ses neuf cases représente en effet pour les Chinois le Palais du Souverain ou *Ming t'ang* (salle de distinction).

Ses quatre faces sont orientées selon les points cardinaux ; dans l'enceinte du palais, les vassaux sont placés par rang de noblesse, et nul ne doit se placer au Nord, car seul le suzerain peut, en ce lieu sacré, se tourner face au Sud. Le palais est carré (car la Terre est carrée) et divisé en neuf pièces carrées, autant que de provinces dans la Chine antique, mais — et ceci est important — disposées de telle sorte qu'on puisse s'en servir comme s'il y en avait douze (car la Chine a aussi douze provinces, et l'année a douze mois). Le roi doit visiter ses provinces et promouvoir le temps ; c'est pour cela que chaque mois de l'année il doit se tenir dans la pièce qui correspond au mois. Le mois des solstices et des équinoxes, le roi se tient dans les pièces médianes orientées à l'Est, au Sud, à l'Ouest, au Nord ; les quatre pièces d'angle comptent pour deux mois chacune car elles ont vue sur deux faces : le roi se tiendra dans chacune d'elles pendant deux mois, les mois de transition entre les saisons ; ainsi les huit pièces extérieures du Carré correspondent à douze mois. Il est vrai, les douze mois lunaires ne remplissent pas les 360 jours de l'année, mais le royaume a un centre, l'année un pivot et le *Ming t'ang* une pièce du milieu. A la fin de l'été, période critique où l'on passe des saisons *yang* aux saisons *yin*, c'est du centre que s'exercera l'influence souveraine. Ainsi est parfait le cycle annuel.

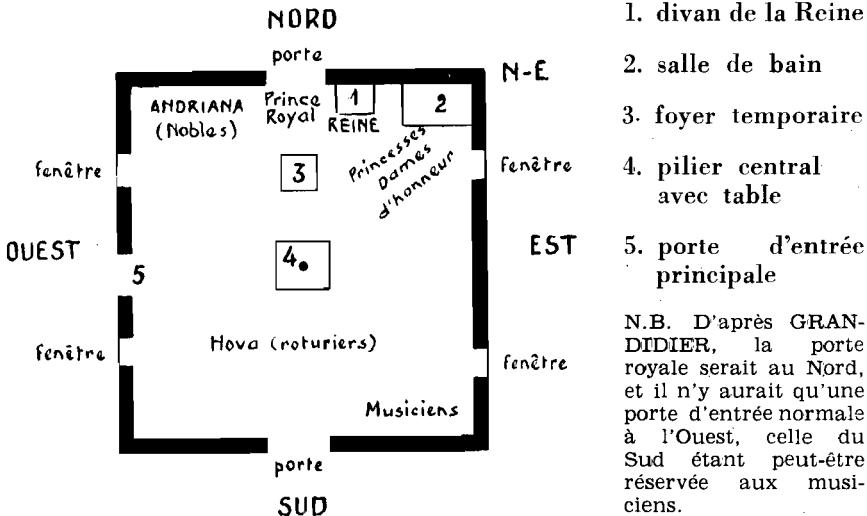
Le Carré magique explique encore que l'année est divisée en 24 périodes de quinze jours car le total des symboles numériques en tous sens est 15 ; le nombre de base est 5, car chacune des 24 périodes se subdivise aussi en périodes de 5 jours, toutes signalées par un dicton. 5 est le nombre central.

Ce qui retiendra notre attention, c'est que l'année débute au printemps, lorsque le roi se place dans le coin nord-est du *Ming t'ang* (de même, nous savons que l'année malgache débute au mois d'*alahamady* au N.-E.) ; l'hiver est là lorsque le roi se place à l'angle nord-ouest, etc... Cette coïncidence avec le système malgache est pour le moins curieuse... Ajoutons que chaque coin a une valeur double des autres pièces ; à Madagascar, nous savons que les coins sont appelés *reni-vintana*, par opposition aux autres emplacements, de moindre importance, *zana-bintana*. Ce sont là des coïncidences difficilement explicables, mais à notre avis l'argument essentiel pour rattacher un système à l'autre, c'est encore son principe même, le fait que le périmètre de la demeure traditionnelle malgache comme celui du palais *Ming t'ang* constitue un calendrier de douze mois.

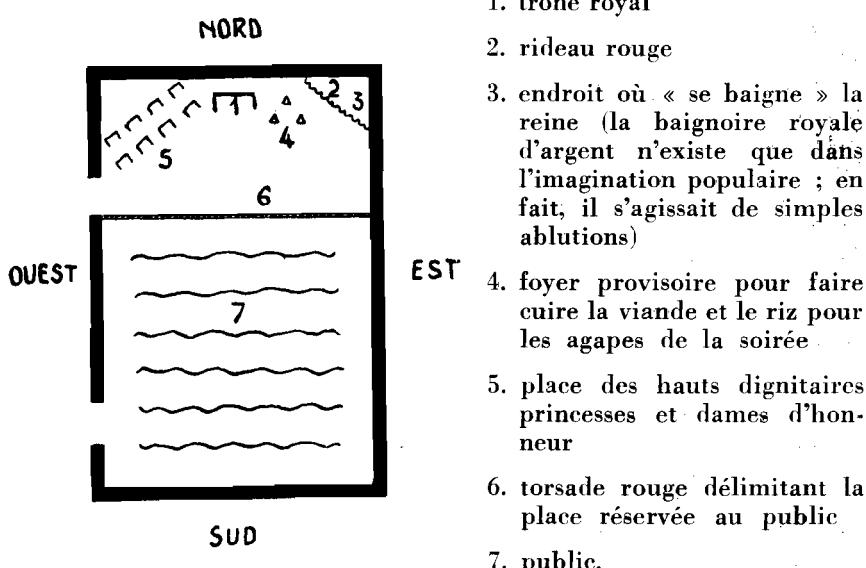
Le début de l'année au Nord-Est et la place primordiale accordée aux coins viennent confirmer l'origine commune de cette conception. Ajoutons que le souverain chinois, par ses habits, sa nourriture, ses occupations doit vivre en état de conformité avec le système du monde, chaque mois ayant ses signes cycliques associés. Rien de tel sans doute à Madagascar, où le Roi — comme on le sait — inaugure l'année nouvelle par un bain sanctificateur dans le coin nord-est de son palais.

Fig. XXIX. — Disposition protocolaire lors du Fandroana (bain royal).

1) D'après GRANDIDIER.



2) D'après RAZAFIMINO.



N.B. A son arrivée la Reine contournait la façade Nord du Palais pour rentrer par l'Ouest où se trouvait la principale porte (comme dans toutes les maisons traditionnelles de l'Imerina). Les fenêtres n'ont pas été indiquées par l'auteur.

Les deux plans sont assez différents dans le détail. On ne peut s'empêcher d'observer néanmoins qu'ils coïncident pour l'importance attribuée à l'emplacement nord du Palais et particulièrement au coin nord-est réservé au bain royal.

Mais revenons à nos cinq points cardinaux.

Un premier récit fait intervenir non les points cardinaux mais les quatre coins de la maison avec en plus un cinquième emplacement, le centre, matérialisé par le pilier central dans une première scène, symbolisé par la suie déposée sur la charpente interne du toit dans une seconde.

Il s'agit d'un texte historique, extrait des *Tantaran'ny Andriana* (1) où le sage conseiller Andriamampandry a l'intention de montrer au roi Andriamasinavalona les troubles qui résulteraient du partage de son royaume entre ses quatre fils :

« Andriamampandry apporta à Andriamasinavalona quatre coqs rouges. Il plaça l'un au coin des prières, l'autre à celui des volailles, le troisième au coin qui se trouve près de la porte et le quatrième près de la fenêtre. Puis il mit une poule au milieu de la pièce. Il coupa ensuite les cordes qui retenaient les coqs et ceux-ci se jetèrent les uns sur les autres ; Andriamasinavalona fut rempli d'étonnement et ne trouva rien à dire.

« Un autre jour, Andriamampandry vint rendre visite au roi et il était porteur de quatre aigles qu'il avait mis dans des paniers. Le roi lui dit : « Que m'apportes-tu dans ces corbeilles ? » Il répondit : « Des aigles ». Et ces aigles avaient tous de grandes ailes. « Permettez-moi de les mettre en liberté », dit Andriamampandry. Et il découvrit l'ouverture du panier. Aussitôt, les aigles prirent leur essor et volèrent dans toute la demeure royale, y faisant tomber beaucoup de poussière. Le souverain dit alors à Andriamampandry : « Pourquoi me traites-tu de la sorte ? Il font tomber une quantité de suie qui m'entre jusque dans le gosier, m'aveugle et me recouvre totalement ». Andriamampandry lui répondit : « Ce désordre et ce tapage causés par ces aigles, cette façon dont ils font tomber la suie, n'est que l'image — mais bien faible — de ce qui va survenir pour votre royaume et pour votre peuple ».

Un autre exemple est également difficile à interpréter. Dans le Bulletin des Missions luthériennes à Madagascar, de 1903, L. VIG (2) rapporte l'incantation d'une tisseuse de lamba ; lorsqu'elle a fini son ouvrage, elle compte jusqu'au chiffre onze, en prononçant à chaque fois une prière ou un vœu :

(1) Op. cit. Trad. T.1. p. 300.

(2) L. VIG. Les nombres et leur symbbolisme, in Nordisk missionstidsskrift. Juin 1906. Extrait dans Bull. des Missions luthériennes à Madagascar. 1903. p. 264-269.

1. Ecoutez, vous les quatre faces de la terre ; je n'ai pas fait ce lamba toute seule, mais avec l'aide de Zanahary (Dieu).
2. Que la splendeur du ciel et la splendeur de la terre, la clarté des nuits de saison sèche n'atteignent pas bientôt le porteur de ce lamba (ne l'exposent à la mort).
3. Que les vœux des tierces personnes ne touchent le porteur de ce lamba (les vœux des esclaves, capables de souhaiter la mort de leur patron).
4. Zanahary de chacune des quatre faces du monde, viens à moi, ne sois point en colère, tourne ta face vers moi quand je termine ce lamba, qu'il soit utile à qui adore Zanahary, à qui cherche la prospérité pour être aimé de ses père et mère.
5. Que ce lamba dure 5 cinquièmes d'années...

Nous arrêtons ici l'énumération. Le texte ne parle que des quatre faces de la terre, mais si dans l'espace il n'y a que quatre dimensions, la cinquième formule continue l'exploration de l'univers par la mention du facteur temps, cinquième dimension. La formule est d'ailleurs curieuse : cinq cinquièmes d'années font exactement une unité.

A propos du symbolisme des nombres, on peut d'ailleurs souligner avec L. VIC, que le chiffre quatre est le nombre du monde (les 4 points cardinaux), tandis que le chiffre cinq qui, écrit-il « paraît peu », est le nombre employé pour les choses considérées comme étant en dehors du monde.

Mais, c'est dans le vieux conte d'Ibonia, que la cosmologie des cinq points cardinaux se révèle de façon indéniable. Selon le pasteur R. BECKER à qui nous devons un essai de traduction et d'interprétation de ce conte (1), celui-ci serait d'origine sakalava mais il n'est connu que par la recension merina de DAHLE, en 1877, ultérieurement révisée par SIMS (2). L'histoire rapporte comment le Prince-du-Milieu, premier-né d'une dynastie céleste établi sur terre, eut à se défendre de la jalousie de ses quatre frères cadets, disposés aux quatre coins de l'horizon. Ses frères avaient une nombreuse progéniture, et l'empêchaient par des sortilèges d'avoir une postérité. Mais aidée d'un magicien, la femme du Prince-du-Milieu put réussir à concevoir un fils qui naquit assez extraordinairement en tranchant de l'intérieur le ventre de sa mère (avec un rasoir qu'elle avait avalé dans une banane). Ce fut Iboniamasiboniamanoro, plus communément appelé Ibonia.

Dans l'introduction de ce conte, les cinq frères viennent rendre

(1) R. BECKER. *Conte d'Ibonia*. Mémoires de l'Académie malgache. fasc. XXX. Tananarive, 1939.

(2) R. BECKER semble n'avoir pas connu la traduction incomplète, il est vrai, mais plus aisée sinon plus fidèle à l'esprit du texte malgache, de G.S. CHAPUS dans sa thèse complémentaire parue à Montpellier en 1930 : *Les Imeriniens dans les Contes des Anciens* (notamment p. 13 à 56).

hommage à leur grand-père Railanitra (Père-Ciel). Arrivent par ordre:

- le prince de l'Est
- le prince du Nord
- le prince de l'Ouest
- le prince du Sud.

et puis en dernier le Prince-du-Milieu : Andriambahoaka-afovoan' ny-tany, et sa femme Rasoabemanana (1) ; et l'introduction se termine ainsi :

« Railanitra sortit alors et monta sur son trône d'or ; il prit solennellement la parole en ces termes : « J'en ai fini au sujet des cadeaux de bienvenue des quatre premiers fils, et je n'en ai pas terminé en ce qui concerne ceux du Prince-du-Milieu ; il convient que nous régions cela les uns en face des autres, il s'agit de cent taureaux et de cent bœufs, etc... J'ai fait charger à coup unique les fusils et les canons, et la décharge s'est perdue dans le sol, parce qu'il n'y a pas d'enfant pour pleurer ; Rasoabemanana est stérile, et le Prince-du-Milieu n'a pas engendré. Voici donc ce que j'ai à vous dire, ô Rasoabemanana et Prince-du-Milieu : il en est bien ainsi, parfaite est à présent votre grandeur, mais il n'y a pas d'enfant pour pleurer ».

Le chapitre quatrième (« Un enfant fatal pour sa mère ») raconte les pérégrinations de la naissance miraculeuse. Ibonia n'accepte pas de naître au flanc des rochers comme un milan ou un faucon, ni au haut d'un arbre sur une montagne, ni au cœur d'une forêt, ni au milieu de l'eau, mais demande à naître dans une case du village. Il choisit d'abord la poutre faîtière de la case, puis la rejette car les soutiens (de la charpente) y sont trop nombreux et il veut être seul pour régner. Sa mère se rend alors sur le pignon sud, mais l'enfant à naître le refuse car « c'est là qu'on sacrifice les bœufs pour les morts et qu'on rejette les *faditra* (sortilèges) des vivants ». La mère se rend ensuite au pignon Nord, où l'on invoque le Créateur. L'enfant le trouve inapproprié, et se fait porter sur la sablière de l'Est. Mais à son tour, il dénigre la sablière de l'Est qui est allongée sur des piliers qui la soutiennent : il serait désobligeant de naître ainsi. Reste comme emplacement dans la charpente la ferme principale : c'est là qu'est placé le trône d'or où il consent à naître. Il tranche alors le sein de sa mère, se juche sur le trône et tourne sa tête vers l'Est.

« Aussitôt tous les êtres vivants tremblèrent sur leur base, la terre tituba, les rochers se fendirent : ainsi apparurent les tremblements de terre » (2).

(1) Cet ordre décroissant est peut-être motivé par le fait que le premier amène avec lui ses deux fils et une fille « qui vaut un homme », le deuxième deux fils, le troisième et le quatrième chacun deux fils et huit filles, tandis que le Prince-du-Milieu est sans postérité.

(2) Op. cit. p. 41 à 44.

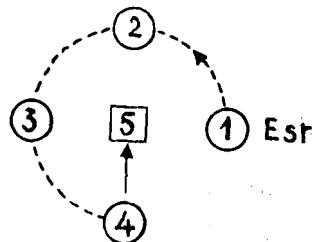


Fig. XXX.

Ordre d'arrivée des 5 frères dans le conte d'Ibonia.

Pourquoi Iboina ne sait-il pas transporté sur le pignon ouest, le récit ne le dit pas ; mais c'est parce que vraisemblablement il ne veut pas suivre la règle du commun des mortels (on sait que le lit des parturientes est toujours placé le long de la cloison ouest). Pourquoi n'a-t-il pas voulu naître sur la poutre faîtière, la plus élevée ? C'est vraisemblablement parce qu'elle est réservée à plus important que lui (à Dieu ?). Il lui suffit, pour prendre le pas sur les Princes des quatre points cardinaux de choisir la ferme principale qui se trouve dans une position centrale dans la charpente, à égale distance des pignons nord et sud et des sablières.

Ce récit nous laisse entrevoir que la position centrale s'ajoute aux directions cardinales dans le système cosmologique ancien, et que non seulement elle s'y ajoute mais qu'elle les domine.

Un autre extrait du même conte va nous convaincre de cette vérité.

Dans un passage, assez obscur — que BECKER (à tort, semble-t-il) croit être une adjonction — l'enfant Ibonia, juste avant sa naissance, s'était écrié « alors que le soleil est juste à l'aplomb du faite de la maison » :

Saka mandroba izao, Andarà, mandroba ny lanitra izao, mandroba ny atsinanana izao, mandroba ny andrefana izao, mandroba ny atsimo izao, ka dia anampiko ahy avy izao, Andarà.

BECKER a traduit :

« C'est le moment du chat qui pille, Maman, c'est le moment de piller le ciel ; c'est le moment de piller l'Est ; c'est le moment de piller l'Ouest ; c'est le moment de piller le Sud ; c'est le moment d'ajouter tout cela à ce que je possède ».

Ce paragraphe est énigmatique. Une telle traduction littérale est dépourvue de signification intelligible. C'est pourquoi, dans ce passage où intervient une fois de plus la cosmologie malgache, toujours omniprésente et encore bien plus au moment fatidique de la naissance, nous croyons pouvoir rectifier la traduction rapportée, car si la recension merina cache en réalité un conte sakalava, il est possible que des termes dialectaux aient été incompris en merina, ou mal interprétés.

S'il en est ainsi, *saka* par exemple ne doit pas désigner « un chat », dont on s'imagine mal comment il pourrait « piller le ciel » mais « la poutre de traverse » (*sakana* en merina, *saka* dans les dialectes) ; *mandroba* ne doit pas signifier « piller, voler », mais doit plutôt recéler le verbe sakalava *mandrobaka* « détruire, démolir », très peu usité en merina (avec d'ailleurs le sens différent de « percer ») ce qui expliquerait son remplacement par un verbe plus usité ; *anampiko*, forme verbale, ne doit pas se traduire, selon le merina, « que

l'on ajoute », mais selon le sakalava, à partir de la racine *ampy* « le grondement du tonnerre » (1).

Ceci permet de donner du passage cité une toute autre traduction:

« Alors les traverses se brisent ; elles démolissent le ciel, elles démolissent l'Est, elles démolissent l'Ouest, elles démolissent le Sud, et j'enfle comme le tonnerre maintenant, Maman » ; (ou bien en conservant l'acception commune de *ampy* : plein) »... et j'ai ma plénitude, maintenant... ».

On ne doit pas perdre de vue en effet que tout ceci est une image, symbolisant la naissance d'Ibonia qui éclate littéralement du ventre qui le porte.

Enfermé au sein de sa mère, l'enfant brise son enveloppe, rompt les traverses (*saka*) qui le retiennent prisonnier et apparaît au jour en regardant vers l'Est. L'ensemble de la charpen'e représente ainsi le corps de sa mère avec un anthropomorphisme évident qu'a méconnu le traducteur.

On peut ajouter que l'expression *mandroba ny lanitra*, « démolir, ou percer le ciel » est équivalente de l'expression sakalava *mamaky ny lanitra*, litt. « briser le ciel », employée dans un sens allégorique pour signifier « faire franchir la voûte du toit de chaume au cercueil royal en y pratiquant un trou », ou encore « creuser la fosse mortuaire ».

Ainsi la naissance d'Ibonia est comparée à un décès royal ; de même que la demeure mortuaire est « percée » pour livrer passage au corps, de même Ibonia « perce le ciel » pour arriver à la vie, mais alors que le cadavre royal passe au travers de la pente ouest du toit, l'Ouest étant le côté impur, réservé aux morts, Ibonia nait sur le sablier de l'Est, côté sacré.

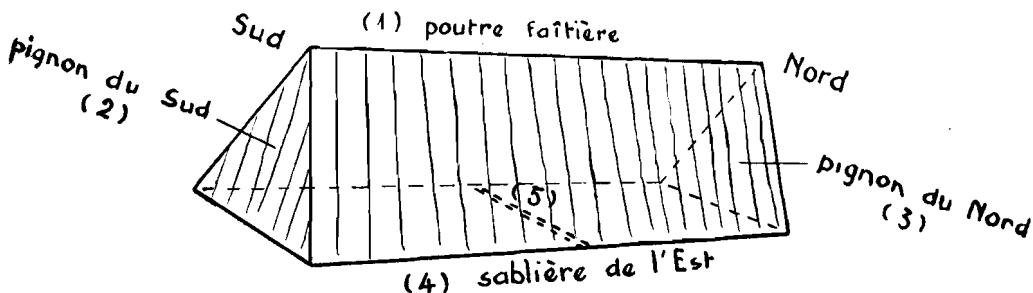


Fig. XXXI. — La charpente du toit, lieu de naissance d'Ibonia.

(1) Cette racine *ampy* « tonnerre » se retrouve d'ailleurs en Betsileo, en Antaimoro ('sorabe), en Tandroy...

Ibonia après avoir voyagé de poutre en pignon, de pignon en sablière, naît enfin sur la ferme centrale (5). Il a suivi le parcours 1-2-3-4-5.

Au moment de l'accouchement d'Ibonia, sa mère doit regarder l'Est. Ses flancs gauche et droit sont assimilés aux pignons de la maison. L'enfant ne veut pas sortir par le bas comme le commun des mortels ; il ne peut sortir par le haut où la cage thoracique lui barre le passage, refuse de se frayer un chemin par le côté, ne peut sortir par le dos (non mentionné ici ; la sablière de l'Ouest a été omise) et perce l'Est. Mais cet anthropomorphisme de la charpente s'est un peu oblitéré dans l'esprit des conteurs, d'où les quelques omissions ou erreurs que nous relevons dans le texte reçu (1).

La conclusion fournie par l'examen du conte d'Ibonia, reflet fidèle des anciennes croyances malgaches, c'est R. BECKER qui nous la donne dans son commentaire, placé à la fin du premier chapitre (p. 56) :

« A noter que rien d'important ne se passe dans ce conte sans que des honneurs ne soient rendus aux quatre points cardinaux. Nul doute qu'ils ne soient considérés comme des puissances dont le rôle paraît être d'ordonner sur la terre les cadres de la vie » et dès le début (p. 18, sous note 12) il se demandait si l'existence révélée par ailleurs des cinq points cardinaux comme chez les anciens Chinois n'était pas « un indice de plus en faveur de l'origine asiatique de la population primitive de Madagascar ».

Ce faisant R. BECKER avait vu juste et nous ne faisons que développer son propos. Mais ce cinquième point cardinal entrevu par R. BECKER quel est-il, car il est bien exact que les divers passages cités n'en mentionnent expressément que quatre, et seuls quelques indices permettent de découvrir le cinquième.

Dans le passage dont nous avons révisé la traduction, les points cardinaux énumérés sont le ciel (*ny lani'ra*), l'est, l'ouest et le sud, cela fait quatre points cardinaux ; mais comme le nord a été omis, force est bien d'admettre qu'il y en a cinq !

Une autre citation — qui sera la dernière — va venir confirmer l'existence de cinq points cardinaux dans la vieille culture malgache. Il s'agit d'une invocation qu'a pu recueillir Raymond DECARY, et qu'il

(1) La suite du paragraphe démontre bien que le texte est sakalava car on y relève un jeu de mots sur les deux acceptations du verbe *mipoaka* « tirer un coup de fusil, éclater » et « jurer » (acceptation sakalava). Également, au chapitre 6 (p. 70) on trouve l'énumération des saisons sakalava : *Nanoranorana ity asara* ; *nandrivotra ity asotry*, *nanihikihy ny lohataona...* il y eut des pluies continues en saison des pluies, des vents persistants en saison fraîche, une sécheresse accablante au printemps (début de l'année). Ce texte, incompréhensible en merina, est, dans l'édition reproduite par BECKER, mal orthographié et mal traduit.

a publiée dans son étude sur les Marofotsy de la région de Tsaratana (1).

Cette invocation était prononcée par un officiant (*mpijoro*) devant un bœuf prêt à être sacrifié, gisant les pattes liées au sol, au cours d'un *joro* ou cérémonie propitiatoire destinée à obtenir la bénédiction de Dieu et des ancêtres. Nous n'en citons que l'extrait intéressant notre propos :

« Hé, hé, hé, hé. J'appelle, j'appelle, j'appelle. Les Dieux mâles, les Dieux femelles, Dieu qui a fait que l'homme sent bon, Dieu qui a fait les mains et les pieds, les douze montagnes, les quatre points cardinaux et le milieu, cinquième point, intermédiaire entre le ciel et la terre, le Sud et le Nord, l'Est et l'Ouest. La terre et le ciel se supportent l'un l'autre. Que ce qui est en haut s'abaisse et que ce qui est en bas s'élève. Si on marche sur la terre, qu'elle ne cause pas d'entorse au pied. Si on lève les yeux au ciel qu'on n'ait pas mal au cou. Je me prosterne pour prier, car un esclave qui ne fait pas ses dévotions n'est pas admis dans le lieu sacré. Bénie soit Analavorimasina qu'on dirait d'argent quand elle est fermée et d'or quand elle est ouverte.

« On vous appelle, ô Dieux qui résidez en haut mais dont le regard est dirigé en bas, Andrianakatsakatsa, Varatranambo, Andrianabolisy, Andriantomoa, Andrianitetenitra, Andriamitetihiboka, Bokobola, Andriantaraiky, Tsiombihiboka, Mandriandanitra, Tsorabolamena, Rofitribehava ; et tous ceux qui sont en bas, Voronkobokobo maître des champs, Evaheva maître des feuilles d'arbres, Besenty maître du souffle vital, Kilalilavola, et tous ceux qui sont en bas. Ce n'est pas parce qu'on vous connaît qu'on vous appelle, mais c'est pour vous demander ce qui rend heureux, ce qui fait le bonheur ».

Et DECARY ajoute : « Suit une longue énumération de toutes les divinités secondaires, en particulier de celles qui résident du côté de l'Est, (y compris) les esprits sacrés du lieu... ; l'invocateur appelle ensuite ceux qui sont au Nord et les sept *doany* (lieux sacrés contenant les reliques des anciens rois sakalava)... ; puis viennent les côtés Sud et ouest, les douze rois de l'Imerina... etc... »

La première partie de cette invocation, très explicite, ne laisse aucun doute sur l'identification du cinquième point cardinal qui est qualifié de « milieu », et d'« intermédiaire entre le ciel et la terre, le Sud et le Nord, l'Est et l'Ouest ». Cette explication révèle le fondement même de la cosmologie malgache : le milieu est intermédiaire non seulement entre les quatre directions cardinales, sur le plan horizontal, mais aussi entre le ciel et la terre, sur le plan vertical.

L'énumération qui suit, et qui peut paraître assez longue (mais dont chaque terme mériterait explication) est également intéressante

(1) R. DECARY : *Les Marofotsy. Coutumes et croyances*. Bulletin de l'Académie malgache. T. XXVII (1946) pp. 124-135. L'invocation citée figure p. 133.

par la classification qu'elle fait entre, premièrement, divinités d'en haut et divinités d'en bas (donc sur le plan vertical) puis divinités secondaires des quatre points cardinaux (sur le plan horizontal). Il y aurait aussi beaucoup à dire sur l'ordre suivi dans ce second paragraphe :

— d'abord l'Est, avec l'énumération des ancêtres ayant occupés le pays...

— puis le Nord, avec l'énumération des dominateurs sakalava dont les reliques reposent dans les *doany*...

— enfin le Sud et l'Ouest avec l'énumération des rois de l'Imerina, région il est vrai située au Sud du pays Marofotsy.

Cela reflète bien l'ordre décroissant que nous avons déjà mentionné de l'Est (sacré), au Nord (autorité), puis au Sud et à l'Ouest, zones plus méprisables.

*
**

Nous arrêterons ici l'étude des documents concernant les cinq points cardinaux — et dont sans doute beaucoup d'autres nous ont échappé — mais nous ne voudrions pas clore ce chapitre sans avoir mentionné que l'anthropologue SILBERMAN, qui nous avait rencontré à la Grande Comore peu de mois avant sa mort prématurée, croyait même justifié de transposer ce schéma cosmologique dans le domaine sociologique. En conséquence, il opérait sur une carte de Madagascar le découpage suivant :

A l'Est les ancêtres, les premiers immigrés

Au Nord ... les islamisés, gens de caste supérieure, plus civilisés

A l'Ouest ... les esclaves Makoa et Mozambiky venus d'Afrique

Au Sud les peuples « sauvages » : Bara, Tandroy, Mikea

Au Centre ... les Merina, dominateurs.

Grosso modo, le schéma pourrait paraître exact à certains qui trouveraient tentant de l'adopter. Il est, si l'on veut, valable d'un point de vue égocentrique, pour les Merina. Mais on ne saurait alors expliquer pourquoi tous les groupes ethniques malgaches ont la même cosmologie. C'est que cette cosmologie est bien antérieure au découpage artificiel et relativement récent entre islamisés, sauvages, ancêtres et esclaves. Cette cosmologie n'est pas née sur le sol malgache. D'ailleurs on peut se demander depuis quand les Malgaches ont-ils une connaissance précise des diverses caractéristiques des groupes ethniques et de leurs

limites pour pouvoir les situer sur un plan abstrait orienté selon les points cardinaux ?

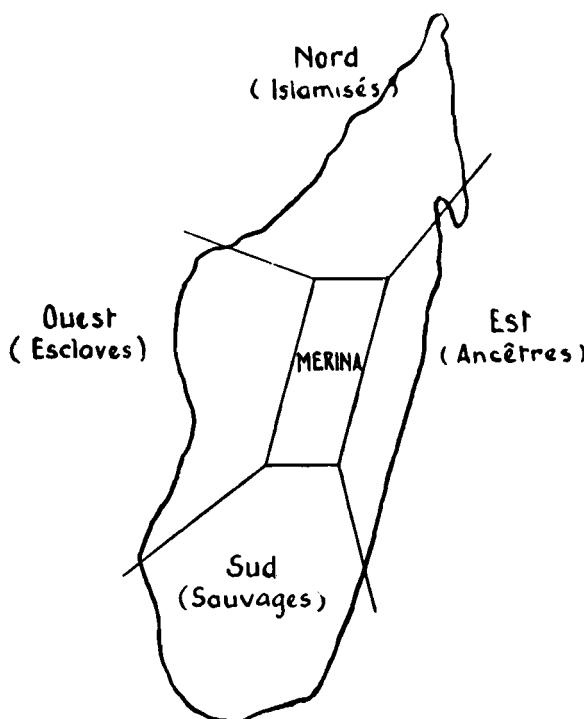


Fig. XXXII. — Schéma sociologique de Madagascar (d'après SILBERMAN).

Par contre, la division géographique de Madagascar en cinq parties, est ancienne. Sous le mot *atsimou* (*atsimo* : sud) FROBERVILLE notait déjà :

« Les naturels de Madagascar divisent leur isle en cinq parties. Ils ont emprunté cette division aux Européens qui, ayant à désigner les provinces d'une île immense, peu connue, et dont le gisement tout en latitude renferme une étendue de terre d'environ trois cents lieues sur 45 à 50 de moyenne de largeur, n'ont pu le faire que par leurs positions relativement aux quatre points cardinaux. De là les divisions primordiales en partie du Sud, partie du Nord, partie de l'Ouest, partie de l'Est, et enfin partie ou province de l'intérieur. Le Madécasse, en se conformant à ces divisions, leur a donné dans sa langue les noms d'*Atsimou*, Sud, de *Varatch*, Nord, d'*Anesignana*, Est, d'*Andrefou*, Ouest, et d'*Antane*, dans les terres » (1).

(1) FROBERVILLE, cf. Bull. de Madagascar, no 204 (mai 1963) p. 386.

Il n'est pas tellement sûr que cette distinction soit due aux Européens. Sur la côte est en particulier, les « tribus » malgaches étaient le plus souvent désignées par des appellations géographiques : ceux du Sud (Antatsimo), ceux du Nord (Antavaratra), etc.. et cela semble-t-il avant l'arrivée des Européens. De même, la dénomination des gens de l'intérieur, qui a survécu jusqu'à nos jours, était et est encore *Ambaniandro*, litt. « ceux sous le jour ». La tradition en fait remonter l'origine au roi Andriamanelo qui aurait dit : « Il faut que j'occupe tout ce pays qui est sous le jour et que seul le soleil domine (*merina* : qui domine). La région centrale, qui est également la plus élevée, aurait ainsi été désignée d'une part à cause de sa situation géographique, d'autre part du fait du désir de domination de sa dynastie régnante.

Se rattachant à la cosmologie des cinq points cardinaux on pourrait encore ajouter l'importance attribuée au pilier central de la demeure traditionnelle, qui comporte généralement trois piliers pour soutenir les fermes (1). Le pilier central a la faculté de retenir les esprits des ancêtres. Les Sakalava le nomment *hazofaly* « bois sacré, tabou ». Les Merina aussi lui reconnaissent ce caractère sacré. Selon DECARY, lors de l'intronisation d'une nouvelle demeure royale, le pilier central est oint du sang du coq sacrifié. Chez les Tsimihety, les parents enterrent à son pied le placenta du nouveau-né, avec une pierre dessus. Ces diverses cérémonies montrent l'importance rituelle du pilier central, héritée d'une très vieille tradition puisqu'on retrouve des cérémonies et croyances analogues jusqu'en Mélanésie.

Il est certain que cette cosmologie, très apparente dans l'invocation *narofotsy* citée d'après DECARY, où le « cosmos » est intégré autour d'un axe central, où se recoupent les directions cardinales, axe qui se prolonge vers le haut et vers le bas comme le pilier central d'une maison, est un archétype qui n'est plus guère connu aujourd'hui. Rares sont les textes qui mentionnent ces cinq directions cardinales, et cela par accident, sans théorie bien affirmée. L'existence de cette cosmologie ancienne cependant bien attestée par les documents que nous avons présentés rattache incontestablement Madagascar au monde indonésien. De même l'importance accordée au coin nord-est, qualifié de « coin des ancêtres » ne trouverait aucune correspondance du côté africain, preuve que le fond de la population malgache est indonésien et non africain.

Et puisque nous avons débuté cette étude en citant des extraits des *hain-teny* malgaches, nous terminerons par un dernier, de M. Flavien RANAIVO, qui oppose comme à l'habitude la femme fidèle (Rasarotrafoy, celle qu'il est difficile d'abandonner) comparée au riz

(1) Ce n'est qu'exceptionnellement que la demeure ne comporte que deux piliers comme chez les Tanosy, et aussi dans les « cases » plus rudimentaires comme chez les Tandroy...

qui seul apaise la faim, à la maîtresse d'un jour comparée au piment qui aiguise l'appétit sans le satisfaire :

NENINA

- Nandalo teto ve Rasarotrafoy ?
- Nandalo teto izy omaly,
- Nandalo teto izy afakomaly.
Tsy manenina tonga hifona,
hono, izy,
fa hanatitra fara-veloma, ka
atero sakay manta fito
hataony tsindrin-tsakafo.
- Mietre, mietre, ry bongan'
alahamady,
hitazanako ilay vao nidify.
Tsy ny sakay no tsindrin-
tsakafo
fa ny vary no odi-hanoahana,
ny olon-tiana no vahatry ny
aina.

REPENTIR

- Celle-qu'il-est-difficile-d'oublier a-t-elle passé par ici ?
- Elle a passé hier,
- Elle a passé avant-hier.
Elle n'est pas repentante pour demander pardon,
mais en ultime renoncement.
Offrez-lui (à l'amant), dit-elle, du piment vert bien fort,
pour qu'il en fasse du pousse-aliments
(pour aiguiser son appétit).
- Abaissez-vous, abaissez-vous, col ines du nord-est,
que j'aperçoive celle-qui-vient-de-disparaître.
Le piment fort n'est point un pousse-aliments
car le riz seul apaise la faim comme celle qu'on aime est la racine de la vie.

Nous y relèverons que Celle-qu'il-est-difficile-d'abandonner se cache derrière les collines d'*alahamady*, au Nord-Est. C'est la position favorable par excellence, sous l'emprise des ancêtres. Si le piment de la vie vient de l'Ouest (de la côte africaine), la « racine de la vie » ne peut venir que du N.-E., du *zoro firarazana*. La cosmologie malgache reste ainsi profondément imprégnée du culte des ancêtres. Ceux-ci dans l'au-delà, occupent toujours le coin sacré qui est déjà le leur dans la religion de la Chine archaïque, mais ce coin sacré est aussi effectivement d'après la tradition, la direction d'où ils sont venus pour aborder en terre malgache. Cette convergence ne pouvait que renforcer l'importance religieuse de cette orientation.

RÉSUMÉS

Jaraha-mahalala ny hevitra notsoahan' i DAHL amin' ny fampitahana ny anaran' ny vazantany efatra any Indonezia sy eto Madagascarika. Ny fandalinana ny kosmograffia taloha teto Madagasikara dia mety hanampy amin' ny fanavaozana ny hevitra momba ny tantaran' ny fahaizana aram-pahalalana. Hatramin' izao anefa dia mihevitra isika fa tsy nanao ahoana loatra ny fahalalan' ny taloha ny kosmograffia, satria kely dia kely ny zavatra fantatsika momba izany. Nodinian' i HEBERT tsirairay avy ny teny rehetra momba ny lanitra, ny masoandro, ny avana, ny volana, ny fanakona-masoandro, ny kintana. Ilay antokon-kintana atao hoe *Asara* sy *Asotry* dia nanampy tokoa tamin' ny fahaiza-mandeha an-tsambo taty amin' ny tapaka atsimon' ny tany ; toy izany koa ny kintana telo noho refy. Ny sasany amin' ireo dia avy amin' ny Indonezia ary be ihany ny avy amin' ny Arabo.

**

We know to what good account O. DAHL turned the names of the cardinal directions in Indonesia and Madagascar. A closer investigation of the ancient Malagasy cosmography may contribute to the establishment of new hypotheses on cultural history, but, up to date, our restricted knowledge has indicated that this cosmography was very limited. HÉBERT studies one after the other the words relating to the sky, the sun, the rainbow, the moon, eclipses and the stars. Among the latter, Magellan's clouds played an important part in the nautical art of the southern hemisphere, as did perhaps Orion's Belt ; part of the terminology is of Indonesian origin, but the Arab element is noteworthy.



QUELQUES HYPOTHÈSES FORMULÉES PAR LA LINGUISTIQUE COMPARÉE A L'USAGE DE L'ARCHÉOLOGIE

par Jacques DEZ

Il n'est peut-être pas de science qui soit plus le terrain favori d'entreprises des amateurs que la linguistique comparée. Nous ne nous attarderons guère ici à rechercher pourquoi. Peut-être parce que ses lois sont difficiles à découvrir et à formuler, exigeant la reconstruction et le rapprochement de systèmes phonologiques (ou d'éléments de ces systèmes) malaisés à déceler à travers une information généralement insuffisante sur les faits de langage. Aussi s'affranchit-on aisément de leur recherche, l'abandonnant volontiers aux linguistes à l'esprit étroit, stérilisé par la conscience qu'ils ont du caractère parfois fragile de leurs reconstructions et trop prudent pour hasarder des hypothèses qui frapperiaient l'imagination.

Justement, c'est grâce à elle que l'on affirme pouvoir suppléer à l'insuffisance d'une formation linguistique véritable et marquer une supériorité à cet égard sur les linguistes de métier. Disons tout de suite que l'on pourrait ramener l'ensemble des travaux d'amateurs en la matière à cette proposition : « Un son quelconque du langage peut se transformer en n'importe quel autre son ». La proposition, à elle seule, serait déjà très aventureuse (pour ne pas en dire plus). Mais les hypothèses formulées à l'aide des manipulations de mots auxquelles il est ainsi procédé dépassent parfois les limites de ce qui serait simplement plausible. Dans ce domaine, Madagascar n'a rien à envier à ce qui s'est fait ailleurs.

Si on fait alors le point des travaux sur lesquels on peut se fonder pour comparer le malgache avec d'autres langues, on a vite fait de les énumérer. DEMPWOLFF avait entrepris la reconstruction du langage indonésien commun duquel le malgache et les autres langues malayo-polynésiennes auraient dérivé (1). DAHL s'est servi de ces travaux pour

(1) O. DEMPWOLFF : *Vergleichende Lautlehre des Austronesischen Wortschatzes*, 3 volumes — Berlin, Dietrich Reimer — 1934-1938. Cet ouvrage demeure la base des études comparées du Malgache et des langues indonésiennes. Il peut cependant être complété sur plusieurs points. Le professeur BERG (Hollande) a introduit dans ce domaine la notion de « valeur centrale » pour expliquer diverses variations phonétiques autour de certains thèmes centraux. Nous sommes insuffisamment informé sur cette notion qui nous paraît être une extension de celle de « champ de dispersion » d'un phénomène étudiée par A. MARTINET *Economie des changements phonétiques* — Berne, Francke — 1955 — § 2-10.

reconstruire le système phonologique du proto-malgache (1) et pour comparer le malgache à une langue indonésienne non étudiée par DEMPWOLFF (2) ; il a également réétudié, après d'autres, l'élément bantou en malgache (3). Ses travaux et ceux de M^{me} THIERRY (4) indiquent les rapprochements qu'il est possible de faire avec le sanscrit. Et c'est tout. Les ouvrages des prédecesseurs, notamment ceux de FERRAND (fin 19^e-début 20^e siècles) sont aujourd'hui bien dépassés par l'évolution de la linguistique. Beaucoup (malgré le travail qu'ils ont demandé à leurs auteurs) ne méritent que peu de crédit ; ce ne sont que de simples rapprochements de mots, sans lois générales, parfois au mépris des règles les plus élémentaires de la phonétique ; on ne peut rien en tirer simplement d'à peu près sûr (5).

Dans ce qui suivra, nous aurons recours exclusivement aux auteurs que nous venons de rappeler. C'est avec leur aide que nous rechercherons la nature de la contribution que la linguistique comparée pourrait apporter à l'archéologie.

Au cours de ses fouilles, l'archéologue est susceptible de découvrir dans les gisements qu'il étudie deux sortes de choses différentes : des ossements, des objets. Les ossements peuvent provenir d'hommes ou d'animaux. Ces derniers nous révèlent, soit des habitudes alimentaires, soit des habitudes d'élevage des hommes d'autrefois. Ces ossements sont révélateurs de techniques au même titre que les objets et nous examinerons ensemble les uns et les autres. Des ossements humains, par contre, on peut se poser la question : à quelle race appartenaient-ils ? et nous examinerons ce domaine particulier à part.

I — LINGUISTIQUE ET ORIGINES DU PEUPLEMENT

L'essentiel des hypothèses sur les origines du peuplement de Madagascar s'est fondé, surtout initialement, sur des données linguistiques. Mais en même temps la prise en considération de ces données gênait la formulation de ces hypothèses. En effet, il y a une contradiction

- (1) O.C. DAHL : *Le système phonologique du proto-malgache*. Oslo, Norsk Tidsskrift for Sprogvitenskap, 1937, T. X.
- (2) O.C. DAHL : *Malgache et Maanjan*. Oslo, Egede Instituttet, 1951.
- (3) O.C. DAHL : *L'élément bantou en malgache*. Oslo. Il nous est malheureusement impossible à Tananarive de retrouver la référence exacte de cet ouvrage.
- (4) M^{me} S. BERNARD-THIERRY : *A propos des emprunts sanscrits en malgache*, Journal Asiatique — Paris, 1959 — p. 311-348.
- (5) L'absence de procédés rigoureux dans les études comparatives a entraîné beaucoup d'exagération dans les rapprochements faits, avec pour conséquence, d'un point de vue strictement scientifique, beaucoup d'incertitude sur la valeur de ces rapprochements. Notons quelques uns des défauts, les plus fréquemment relevés : découpage arbitraire des mots, aucun compte tenu de l'accentuation (qui fait cependant partie intégrante de la physionomie phonique des mots), des mutations dans toutes les directions infligées aux sons pour justifier des hypothèses (alors que les hypothèses doivent être fondées sur la régularité de certaines mutations).

apparente entre l'unité de la langue malgache et celle d'autres traits de civilisation malgache, d'une part, et la disparité des types anthropologiques dans les diverses régions de l'Île, d'autre part. On a suggéré que la conquête merina du 19^e siècle aurait été à l'origine de cette situation, mais certaines populations n'ont jamais été touchées par cette conquête et, de plus, la connaissance que l'on a de la langue et de la civilisation malgache aux 17^e et 18^e siècles (grâce aux récits des navigateurs européens) manifeste que cette unité était antérieure à l'expansion merina. Il faut donc en rechercher les origines plus loin dans le temps.

La langue malgache étant une langue dont les éléments essentiels du vocabulaire et de la grammaire ont des affinités avec les langues indonésiennes, on a voulu faire venir toutes les populations malgaches du domaine malayo-polynésien. C'était là le point de vue soutenu par A. et G. GRANDIDIER, et par bien d'autres à leur suite. Celà ne posait guère de difficultés en ce qui concernait les éléments anthropologiquement reconnaissables comme d'origine (ou d'affinité) indonésienne. Les difficultés s'élevaient à propos des éléments dits « noirs » que l'on a voulu appartenir aux Mélanésiens.

Ces hypothèses raciologiques fondées sur des faits linguistiques pouvaient être admises au 19^e siècle. Mais les linguistes savent maintenant combien il est imprudent de tirer de données linguistiques des conclusions de cet ordre. Rome n'a peuplé ni la France ni la péninsule ibérique, bien qu'on y parle des langues étroitement apparentées au latin. Les Bulgares ne sont pas des Slaves, mais si on ne connaissait leur histoire antérieure à leur slavisation culturelle, on le croirait cependant.

Si l'origine indonésienne, au moins partielle, du peuplement de Madagascar peut être affirmée, c'est pour d'autres raisons que celles d'ordre linguistique (dans le domaine de l'anthropologie et des faits de civilisation). La linguistique vient étayer les hypothèses ainsi formulées, et, en revanche, celles concernant la parenté du malgache et des langues indonésiennes trouvent dans l'observation de ces faits leur confirmation. Il demeure impossible de déterminer le point de départ exact en Indonésie duquel les Malgaches seraient issus. On a cru pouvoir formuler certaines affirmations en se fondant sur telles affinités plus grandes constatées dans un domaine particulier de la langue malgache avec telle ou telle langue indonésienne : le malais, le javanais, le tagalog, la maanjan ont servi à situer ce point de départ en Malaisie, à Java, aux Philippines, à Bornéo. Parce que ces rapprochements ne peuvent être que partiels, ils ne peuvent être concluants. Rien, en l'état actuel de nos connaissances en matière de linguistique malgache comparée, n'interdit de penser que les Malgaches d'autrefois ont quitté le groupement indonésien avant même sa diffusion à travers les îles de la Sonde. L'aire de dispersion originelle pourrait se trouver dans l'Asie méridionale ou dans l'Asie du Sud-Est.

La constatation de la présence à Madagascar d'un élément « noir » a jusqu'à présent plongé les chercheurs dans la perplexité. Instinctivement, on pense à l'Afrique, toute voisine, et il est à peu près sûr que certains éléments en sont venus à une époque relativement récente c'est-à-dire, dans le courant des deux ou trois derniers siècles, et cela contre leur gré. Ce ne sont vraisemblablement pas eux qui ont introduit dans la langue malgache divers éléments qui peuvent être rapprochés du bantou. Au fait, les Bantou n'étaient pas des navigateurs et ils ne sont parvenus qu'assez tardivement sur la côte orientale d'Afrique, à proximité de Madagascar. Ces faits suffisent à infirmer l'hypothèse d'un substrat bantou à Madagascar. Cependant, les données d'ordre linguistique ne paraissent pouvoir s'expliquer qu'en supposant un contact prolongé, sans doute en dehors de Madagascar (1) entre gens parlant le malgache et gens parlant le bantou.

L'existence de ces données n'a cependant pas empêché certains auteurs de rechercher systématiquement une origine mélanésienne à certaines fractions du peuplement de Madagascar. A ce sujet, nous nous bornerons à rappeler la conclusion donnée par DAHL à ses recherches (2) : « On ne peut pas s'appuyer sur des arguments d'ordre linguistique en faveur de l'hypothèse mélanésienne sur l'origine des Malgaches noirs ». Nous partageons cette conclusion. Ceci ne signifie pas que l'hypothèse soit fausse, mais que, pour l'instant, on ne peut pas lui trouver un commencement de démonstration.

Il est probable que l'élément noir s'est mélangé à l'élément indonésien, en dehors de Madagascar, et sur le parcours suivi par les ancêtres des Malgaches au cours de leur migration vers la Grande Ile. En l'état de la documentation même, rien ne permet de dire que les mystérieux Vazimba n'ont pas usé d'un langage qui n'aurait pas été apparenté au malgache.

Enfin, si la linguistique comparée relève des rapports entre le malgache et l'arabe, c'est à l'aide d'un certain nombre d'autres considérations qu'il est possible d'affirmer la venue ancienne à Madagascar, d'un élément blanc, vraisemblablement d'origine sémitique. Actuellement, encore, on ne parvient pas à déterminer avec certitude s'il s'agissait d'Arabes (islamisés ou non), ou de Persans ou d'Hindous (ayant subi une certaine influence de l'Islam).

La linguistique ne peut apporter de certitudes dans ce domaine où il n'y a pas encore grand'chose d'assuré. La certitude ne viendra que de la découverte d'ossements ou d'objets dans des gisements d'âge reculé.

Il ne faut pas s'en étonner. En effet, ce que la linguistique permet de saisir, comme nous allons le voir, ce sont des faits culturels. La race, elle, n'a rien de culturel.

(1) Cf. H. DESCHAMPS : *Histoire de Madagascar*. Berger Levraud, 1961, p. 24-29

(2) Cf. DAHL : *Malgache et Maanjan*, op. cit.), p. 106.

II — LINGUISTIQUE ET ORIGINES DE LA CIVILISATION MATÉRIELLE

Ici, nous sommes sur un terrain beaucoup plus sûr, encore que la prudence demeure de mise. La linguistique comparée peut alors se fonder sur cette observation fréquente qu'un objet est emprunté par une culture à une autre avec son nom dans la langue de la culture d'emprunt. Ce mot subit simplement les modifications qui sont nécessitées par son admission au titre des usages linguistiques de la culture emprunteuse.

Dans ce domaine cependant la linguistique ne peut toujours formuler que des hypothèses et elle ne parvient pas bien souvent à les formuler toutes. En effet, partons de la constatation de la présence dans deux cultures distinctes d'un même objet (ou du moins de deux objets très voisins) désignés dans l'une et l'autre par des mots apparentés. Il est possible de supposer l'existence d'une transmission directe d'une culture à l'autre sur le sens de laquelle il faudra se prononcer (la linguistique pourra d'ailleurs, en comparant les systèmes phonologiques des deux langues et en recherchant les conséquences en résultant lors de l'emprunt d'un mot, contribuer à découvrir le sens du passage). On peut encore supposer l'existence d'un emprunt à une troisième culture, distincte des deux autres, réalisé concurremment ou successivement par l'une et l'autre des deux cultures étudiées (dans certains cas, la linguistique permettra de préciser le processus exact suivi). La première supposition elle-même n'est pas exclusive de la recherche d'une origine de l'objet étudié extérieure aux deux cultures en cause. Enfin, il est d'autres situations possibles que la linguistique peut être inopérante à déceler ; la culture emprunteuse d'un objet peut lui avoir donné un nouveau nom conforme à ses usages linguistiques. Par contre, on emprunte bien plus rarement un nom pour désigner un objet existant déjà localement (1).

Ce que nous venons de dire avait pour but de situer la limite des possibilités de la linguistique comparative. En définitive, une identité de signification et de nom plaide en faveur d'une origine culturelle commune, mais l'absence de cette identité n'est pas une preuve absolue du contraire. Là encore des données matérielles peuvent venir étayer ou infirmer les hypothèses formulées par la linguistique.

Lesquelles, plus précisément, peuvent-elles être avancées dans le domaine des origines de la culture matérielle malgache ? Avant de nous livrer à cette recherche, nous écarterons tout d'abord tout ce qui a trait à l'influence technique européenne notamment au 19^e siècle.

(1) Il faut tenir compte à Madagascar du rôle joué par les interdits de langage et par les vocabulaires spéciaux dans le renouvellement du lexique. Cf. J. DEZ : *Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache*. Tananarive. Bulletin de Madagascar n° 206, juillet 1963, p. 600 et suivantes.

Les emprunts sont généralement facilement décelables, leur histoire peut en être souvent retracée (1).

Par contre, nous nous pencherons sur les rapprochements qui peuvent être faits avec les langues indonésiennes, le bantou, le sanskrit, l'arabe même. Quelle importance respective est la leur dans le vocabulaire des différentes techniques ? (2).

A) *Agriculture* — Il est possible de rattacher à l'Indonésien commun les termes désignant certaines techniques agricoles (sarclage, débroussaillage, pratique du brûlis forestier) et diverses plantes cultivées (bananier, canne à sucre, ananas, safran, patate, maïs). Le rapprochement n'est pas satisfaisant en ce qui concerne le riz. Par contre, mais peut-on conclure à partir d'un fait aussi isolé, on retrouve des formes très voisines pour ne pas dire identiques désignant le riz dans certaines langues du Dekkan. A la limite, on pourrait faire un rapprochement avec le sanskrit, mais il paraît bien certain que le mot qui désigne le riz en sanskrit doit être un emprunt aux langues de l'Inde centrale car le riz est une plante d'origine sud-asiatique et ne vient pas du domaine originel indo-européen. DAHL a rapproché certains termes dialectaux malgaches désignant la rizière d'un correspondant sanskrit (3). Peut-on s'appuyer sur l'ensemble de ces rapprochements pour supposer que les ancêtres des Malgaches ne connaissaient que la culture sur brûlis forestier (à l'instar de certaines populations indonésiennes de l'Indochine) et qu'ils ont reçu de l'Inde la technique de la rizière irriguée ? En outre, on remarque que le mot malgache désignant la récolte a dû avoir la signification initiale de « récolter en fouillant le sol pour extraire (des tubercules) », ce qui tendrait à indiquer l'existence d'une économie agricole anciennement fondée sur la recherche des ignames.

A l'actif du sanskrit, on s'accorde par ailleurs à reconnaître l'origine du nom du gingembre. Du bantou, on rapproche quelques noms de plantes cultivées (millet, melon, oignon, piment et, dans la région occidentale, manioc, qui y aurait ainsi été introduit, non par les Européens directement, mais par ricochet en provenance de la côte orientale d'Afrique).

B) *Alimentation — Cuisine* — Le vocabulaire d'origine indonésienne forme un ensemble complet (ce qui a trait au matériel nécessaire à la cuisson, comme aux modes de cuisson, à la préparation du riz, aux ingrédients nécessaires à la préparation des mets, à la boisson, aux récipients en calebasse, à la prise et au transport de l'eau, ainsi que le matériel nécessaire à la consommation des aliments : couteau, cuillier).

(1) Cf. J. DEZ : *La malgachisation des emprunts aux langues européennes*. Annales de la Faculté des Lettres de Madagascar, no 3 (1964), p. 19-46 et 4 (1965), à paraître.

(2) Il demeure bien entendu que ces conclusions sont provisoires, dans la mesure où il nous faut bien considérer que tout n'a pas encore été dit dans le domaine de l'étude de la langue malgache.

(3) Le mot sanskrit se retrouve également dans les langues indonésiennes.

~~✓~~ Du bantou (plus exactement du swahili) on peut rapprocher un nom du couteau, celui du van (dans le centre de Madagascar) et celui de la bouteille. On remarquera qu'un vieux nom du verre (de la matière ainsi appelée), connu au 17^e siècle en Antanosy (1) semble pouvoir être rapporté au sanskrit dans des conditions assez satisfaisantes.

C) *Chasse — Pêche* — On ne trouve qu'un vocabulaire réduit ayant déjà donné lieu à des comparaisons ; ce vocabulaire est exclusivement d'origine indonésienne (le terme même désignant les deux opérations, la sagaie, l'hameçon, la nasse).

D) *Ecriture* — Le nom du papier est indiscutablement d'origine arabe, ainsi que celui de l'encre chez les Antaimoro. Le terme désignant l'écriture a été rattaché à l'Indonésien commun par DEMPWOLFF ; en fait, nous devons plutôt nous trouver en présence d'un emprunt fait par Madagascar, d'une part, par l'Indonésie, d'un autre côté, à l'Arabe.

E) *Elevage* — L'essentiel des termes désignant des animaux domestiques est d'origine bantou (bœuf, mouton, chèvre, âne, chien, poule, pintade) (2). De la même origine, et cela paraît aller de soi, est le terme désignant la peau de bœuf (en dehors de l'Imerina). On a rapproché de l'Indonésien commun le terme désignant la vache, et celui désignant la clôture d'un parc à bœufs. Un terme tamoul (peut-être dérivé du sanskrit) est curieusement voisin, pour le sens et pour la forme, du terme malgache désignant le parc à bœufs circulaire. Enfin, au 17^e siècle, le cheval était connu dans le Sud-Est sous un nom d'origine arabe (ou plutôt arabo-persane).

L'origine du nom du bœuf pose d'ailleurs un problème. Il a été remarqué que le terme désignant à Madagascar le sanglier (*lambo*) semble pouvoir être rattaché de façon tout à fait satisfaisante, au moins pour la morphologie, à la racine de l'Indonésien Commun désignant le bœuf. Pourquoi ? DAHL suppose que lorsque les ancêtres des Malgaches sont arrivés à Madagascar, il n'y ont pas trouvé le bœuf et ont utilisé son nom, qui désignait pour eux le plus gros animal connu dans leur pays d'origine, pour désigner le plus gros animal trouvé dans le pays d'arrivée, le sanglier. Cette hypothèse n'est pas entièrement satisfaisante. Pourquoi n'auraient-ils pas utilisé le nom indonésien du sanglier pour désigner cet animal dans leur nouvelle patrie ? Nous présentons une suggestion. Le terme primitif aurait pu désigner le bœuf et la viande de bœuf. Il aurait été utilisé à Madagascar pour désigner le sanglier, qu'aucun interdit ne protège, dont on mangeait la viande, et parce qu'on en mangeait la viande qui tenait alors lieu de celle du bœuf. Peut-être le bœuf n'était-il pas alors connu, ou s'il était connu à Madagascar, était-il protégé par des interdits (attestés pour une époque relativement récente). Ce qui

(1) Cf. E. de FLACOURT : *Dictionnaire de la langue de Madagascar*. Paris 1658. Reproduit dans le Tome VII de la Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar (A. et G. GRANDIDIER).

(2) La racine du Bantou commun a la signification « pintade domestique ». Il est curieux de remarquer qu'en Betsimisaraka du Sud, on distingue *akanga* (qui vient du Bantou) : pintade domestique, et *vitro* (origine inconnue) : pintade sauvage. En général, les dialectes malgaches connaissent soit *akanga* soit *vitro* pour désigner toutes variétés de pintades.

ferait supposer que le pays était déjà peuplé et que les arrivants indonésiens en auraient adopté certaines coutumes (1).

Les *Tantarana' ny Andriana* (2) rapportent que, dans ce qui est actuellement l'Imerina, l'ancien nom du bœuf était au temps de Ralambo (16^e siècle) *jamoka* (3) ; il était interdit de consommer sa viande. Ralambo détaboua la viande de bœuf (en même temps que celle du mouton) et dénomma le bœuf *omby*.

Le terme bantou commun désignant le bœuf est *gnombe* (4). En malgache, on rencontre les termes *omby* (Centre de l'Imerina), *aomby* (dialectes Betsileo et de la Côte Est), *agnomby* (à des époques diverses dans le Sud et l'Ouest, et encore à l'époque actuelle dans certains dialectes de ces régions). Nous pensons que le terme malgache originel a été *agnomby* et qu'il s'est passé les phénomènes suivants. Dans certaines régions, le *gn* initial a été confondu avec celui de l'article *gny* (le, la, les) dont la voyelle s'élide lorsque le mot suivant commence par une voyelle (phénomène encore constaté dans les dialectes, et, au début du 19^e siècle, en Merina) (5). Par déglutination *gnomby*, perçu comme en réalité *gn-omby*, a donné naissance au mot *omby*. Ceci ne s'est produit que dans les dialectes du Centre et de l'Est. Sauf en Merina, il s'est développé devant ce nouveau mot un élément, apparemment prothétique, *a-*. On notera que ce *a-* se retrouve, notamment devant de nombreux noms d'animaux, parfois d'une façon constante, parfois d'une façon variable suivant les dialectes. Cet *a-* semble avoir été une sorte de démonstratif désignant, en réponse à la question « Qu'est-ce que c'est ? » « C'est un animal de telle variété ». Ce fut nettement notre impression lorsque nous l'entendîmes dans la bouche d'un paysan Betsimisaraka (du Sud) : *a sahogna* : c'est une grenouille (6).

Ce démonstratif (qui se rapproche d'un préfixe de classe) se serait agglutiné dans des conditions variables aux noms d'animaux et aurait ainsi fini dans de nombreux cas par en faire partie intégrante. L'usage de ce démonstratif serait postérieur au phénomène de déglutination évoqué plus haut, ou bien, il se serait répandu de l'Ouest et du Sud vers le Centre et l'Est, car son usage aurait pu empêcher la déglu-

- (1) D'autres hypothèses seraient encore possible. On pourrait leur consacrer un article entier. Il faut limiter le travail de l'imagination à ce qui est le plus vraisemblable en l'état actuel des connaissances sur Madagascar.
- (2) *Tantarana' ny Andriana nanjaka tetô Imerina*. Cf. Traduction publiée par l'Académie Malgache, Tananarive, T. I, 1951, p. 280 à 284 (le texte de la traduction indique les renvois aux pages correspondantes de l'édition de 1908 du texte malgache).
- (3) Mot rapporté par FERRAND au Persan *djamush*. Le rapprochement n'est pas satisfaisant en ce qui concerne l'évolution de la finale. On aurait dû avoir en malgache *jamosy* ou *jamosa*.
- (4) Pour faciliter l'impression du texte, nous utiliserons systématiquement la graphie *gn* pour représenter le *n* vélaire (et, en malgache, sa variante palatale, le *n* palatal ou *n* espagnol).
- (5) La langue officielle ne connaît pas le *n* vélaire. Cf. J. DEZ : *Quelques réflexions sur les problèmes actuels de la linguistique malgache*, Tananarive, Bulletin de l'Académie Malgache, T. XXXIV, 1956, p. 87 et J. DEZ : *Aperçus...* (op. cit.) Bull. de Madagascar n° 210, novembre 1963, p. 978.
- (6) Tandis que notre accompagnateur, Betsimisaraka du Sud également, disait en français : « le nom de cet animal est *sahogna* ».

tination de se produire. Le Merina ancien paraît l'avoir rejeté dans les cas où le nom commençait par une voyelle et ne l'avoir accepté que quand le nom commençait par une consonne (à *omby* et *ondry* on opposera *akoho*, *akanga*, *amboa*, *ampondra*). Il n'est nullement impossible qu'initialement le Merina ait connu *aomby* et *aondry* (les variantes dialectales du nom du mouton sont parallèles à celles du nom du bœuf) ; l'existence de cet usage est attesté au début du 20^e siècle dans des campagnes proches de Tananarive, au Sud de cette ville. Le refus de laisser s'opérer l'agglutination dans ces cas serait le résultat d'une tendance récente et le texte des *Tan'tara*, en citant *omby* au lieu de *aomby*, serait interpolé.

Le caractère tardif de l'arrivée de certains éléments merina, qui semble devoir faire de moins en moins de doute, semble trouver une confirmation dans ce récit des *Tan'tara*. Tout se passe comme si un groupe d'immigrants, connaissant le bœuf sous le nom de *jamoka*, et s'interdisant d'en consommer la viande, avait acquis le droit de le faire à la suite d'un acte assez courant en magie consistant à changer le nom d'une chose pour que cette chose cesse d'être elle-même. Le bœuf, désormais, désigné sous le nom de *omby* (ou *aomby*) devenait consommable. A qui le nouveau nom avait-il été emprunté ? vraisemblablement aux Malgaches qui étaient déjà installés dans le pays.

F) *Forge — Poterie* — Le terme qui signifie à la fois « travail de forge » et « travail de poterie » (en même temps que « travail d'orfèvre ») — tous ces sens recouvrent une même signification : modeler) a ses correspondants dans les langues indonésiennes. L'indonésien commun fournit un certain nombre de mots ayant trait à la technique de la forge et à celle de la poterie : enclume, étui, soufflet, charbon de bois, fer, plomb, marmite, auge, assiette. Des éléments d'origines diverses signalent des influences techniques ultérieures réduites à l'introduction de certains objets particuliers.

G) *Habillement* — L'origine de nombreux termes en la matière n'a pu encore être retrouvée. Il faut mentionner l'origine indonésienne du vocabulaire du tissage, et de divers mots ayant trait à la couture et à l'action de se vêtir. Toutefois, étant donné ce que nous savons par les auteurs anciens de la façon de se vêtir à Madagascar durant les siècles écoulés, il semble bien que les termes relatifs à la couture se soient d'abord appliqués à l'action de mise ensemble de pièces de vannerie et que ce ne soit que par une extension sémantique ultérieure qu'ils aient été utilisés à désigner des opérations analogues opérées sur des pièces d'étoffe.

Diverses améliorations du vêtement se traduisent par l'emprunt de mots swahili qui semblent révéler une influence arabo-bantou à partir de la côte orientale d'Afrique.

H) *Habitation* — L'essentiel du vocabulaire relatif à la construction de la maison est d'origine indonésienne, et le nom même de la maison. On rattache au sanskrit et au bantou des termes désignant

des demeures princières. Très peu d'éléments arabes ou swahili par contre.

I) *Mesures* — Le système de numération et celui des mesures de longueur peut être rattaché à l'indonésien. Par contre, on rattache à l'arabe des termes ayant trait à la mesure des poids et des monnaies (ce qui va de soi, la monnaie ayant été pesée jusqu'à l'introduction du système décimal français après 1895). On rattache au sanskrit un nom de nombre qui se situe en dehors de l'ensemble des termes venus de l'Indonésien commun.

J) *Musique* — On ne connaît encore l'origine que de très peu de termes ayant trait à la musique. Le nom d'une flûte et d'un tambour sont d'origine indonésienne, celui d'une flûte est arabe et celui d'un instrument à corde est swahili. On remarquera cependant que le terme désignant le chant est d'origine indonésienne.

K) *Navigation* — L'essentiel du vocabulaire y ayant trait est à rapporter à l'indonésien commun, et, c'est normal, il est mieux conservé dans les régions côtières que sur les Plateaux. Quelques termes techniques utilisés sur la côte Ouest sont à rapprocher du swahili. Le mot *sambo*, rattachable au bantou commun, semble avoir été adopté pour désigner tout type d'embarcation plus grande qu'une pirogue.

L) *Vannerie* — Les termes désignant l'action de tresser, diverses sorte de nattes ou de corbeilles, peuvent être rapprochés des termes analogues utilisés dans les langues indonésiennes.

*
**

Que conclure de cet ensemble ? Nous pensons que les ancêtres des Malgaches ont eu une culture d'origine indonésienne (par contre nous ne nous prononcerons pas sur leur race). Cette culture comprenait les diverses techniques nécessaires à leur existence, mais à un niveau généralement peu développé. Elle paraît s'être enrichie de la connaissance du riz et de la rizièrre irriguée (1) à la suite d'un contact avec l'Inde (dont la nature exacte est encore difficile à préciser) et de celle de la domestication des animaux au cours d'un contact avec l'Afrique. Ces contacts ont pu se produire alors que les immigrants n'étaient pas encore parvenus à Madagascar. Par contre, les influences culturelles arabes non négligeables (entraînant une amélioration des conditions d'existence ainsi que l'apparition d'une économie monétaire) ont indiscutablement touché les Malgaches après leur installation dans la Grande Ile.

Les découvertes que feront les archéologues confirmeront ou infirmeront ces hypothèses.

(1) Il est possible que le riz cultivé sur brûlis forestier ait été désigné originellement par un terme d'une autre provenance que celui de *vary* qui désigne actuellement toutes les variétés de riz.

LISTE DES TERMES DE TECHNOLOGIE MALGACHE AYANT DONNÉ LIEU A DES RAPPROCHEMENTS

Conventions diverses

Pour faciliter l'impression et éviter l'emploi de signes diacritiques qui mettent souvent les imprimeurs en difficulté pour la reproduction d'un texte, nous avons adopté les conventions suivantes :

1) *gn* transcrit *n* vélaire ;

2) Pour la reproduction des termes de l'Indonésien commun reconstruits par DEMPWOLFF, nous substituons au point sousscrit un *h* adscrit (exemple : *lh* pour *l* avec point sousscrit). Le son transcrit par *gamma* grec sera transcrit par *gh*. Le son transcrit par *e* renversé sera transcrit par *e* normal. Nous avons renoncé à faire figurer l'occlusion glottale initiale ou finale que DEMPWOLFF suppose avant voyelle initiale et après voyelle finale, en raison du caractère systématique de cette supposition, qui, en ce qui concerne le malgache, n'apporte aucun élément utile d'information, cette occlusion glottale ayant disparu systématiquement, si même elle a jamais existé.

Nous aurons recours également aux abréviations ci-après :

d	<i>terme dialectal malgache</i> ;
BC	<i>Bantou Commun</i> ;
INC	<i>Indonésien Commun</i> ;
Ar.	<i>Arabe</i> ;
Skr.	<i>Sanskrit</i> ;
Sw.	<i>Swahili</i> (sauf indications contraires, les rapprochements avec le Swahili sont indiqués quand ils ne peuvent être faits avec le Bantou Commun).

La signification des mots énumérés ci-après est donnée sous forme d'indication d'un thème sémantique, à l'exclusion de la signification correspondant au terme employé (par exemple : *Tetika*, déboisement — au lieu de : action de procéder à un déboisement).

Quand des variantes dialectales malgaches sont indiquées, ce sont seulement celles qui sont nettement différentes du Merina, à l'exclusion des variantes en finale (cf. J. DEZ - *Aperçus...* - op. cit. - Bulletin de Madagascar - N° 206 - juillet 1963 - p. 591 et suivantes). Ce mode de comparaison, soulignons-le, ne préjuge en rien de l'antériorité du mot merina par rapport au mot dialectal, c'est une référence, commode parce que le Merina est le mieux connu des langages malgaches, nécessaire puisqu'il est devenu langue officielle.

A. — Agriculture

Termes rapprochés de l'INC :

1. ava	<i>sarclage</i>	INC avat'	<i>diminution</i>
tetika	<i>déboisement</i>	tektek	<i>abattage</i>
tevy	<i>brûlis forestier</i>	tebat'	<i>défrichement</i>
tavy (d)			
vokatra	<i>récolte</i>	bunkalh	<i>fouiller (le sol)</i>
2. akondro	<i>bananier</i>	kundhulh	<i>calebasse</i>
fontsy (d) ...	<i>ravinala</i>	punti	<i>bananier</i>
ontsy	<i>bananier</i>		
fary	<i>canne à sucre</i>	pag'aj	<i>tige de riz</i>
tsimparifary ..	<i>herbe dont la feuille ressemble à celle du riz</i>		
lamoty	<i>prunier</i>	untaj	<i>nom de fruit</i>
mananasy ...	<i>ananas</i>	nanat'	<i>ananas</i>
ovy	<i>tubercule</i>	ubi	<i>fruit de la terre</i>
tamotamo ..	<i>safran</i>	tamu	<i>épice</i>
tsako (d)	<i>maïs</i>	t'angu	<i>moelle de plante</i>
vary	<i>riz</i>	balhi	<i>nourriture à base de riz</i>
voanio (d) ...	<i>noix de coco, cocotier</i>	nijugh	<i>cocctier</i>

Termes rapprochés du Bantou :

ampemby ..	<i>scrgho</i>	BC pemba	<i>maïs, millet</i>
mananasy ..	<i>ananas</i>	Sw mananasi	<i>ananas (plurier) (1)</i>
pilipily (d) ..	<i>poivre</i>	BC pilipili	<i>poivre</i>
mahogo (d) ..	<i>manioc</i>	Sw muhugu	<i>manioc</i>
tongolo	<i>oignon</i>	BC tungula	<i>en forme de boule</i>
voantango ..	<i>melon</i>	BC tanga	<i>melon</i>

Termes rapprochés des langues indiennes :

sakarivo	<i>gingembre</i>	Skr. Tçngavera ..	<i>gingembre</i>
sakarivo (d)			
talaha (Betsimisaraka)	<i>rizière</i>	Skr. tadhang	<i>étang</i>
talahake (Sakalava)		Pali talakam	
talahaka (Betsileo)			
vary	<i>riz</i>	Tamoul vari	<i>paddy</i>
		Malayalam vari	<i>variété de riz sauvage</i>
		Telougou vari	<i>paddy</i>
		Skr. nivara	<i>riz</i>

(1) Le mot malgache se présente comme emprunt de la forme Sw. au pluriel. On pourrait supposer que le Sw. a emprunté au malgache la forme *mananasy* (dont il resterait à trouver comment elle s'est formée exactement); DAHL a cru y percevoir l'existence d'un préfixe de classe pluriel *ma-*, a déglutiné ce préfixe supposé et a intégré dans son système de mots la racine *nanasi*.

B. — Alimentation — Cuisine

Termes rapprochés de l'INC :

1. afo	<i>feu</i>	INC apuj	<i>feu</i>
havitra	<i>tisonnier</i>	kavit	<i>crochet</i>
saly	<i>boucaner</i>	t'alaj	<i>dessécher</i>
salazana	<i>gril</i>		
tanika	<i>faire évaporer</i>	tanek	<i>affiner</i>
toko	<i>trépied</i>	tunku	<i>trépied</i>
tono	<i>rôtir</i>	tunu	<i>rôtir</i>
2. alo et			
halo (d)	<i>pilon</i>	halu	<i>pilon</i>
akalo (d)			
laona	<i>mortier</i>	let'ugn	<i>mortier</i>
leogna (d)			
empaempa (d)	<i>vanner</i>	hempa	<i>cosse, balle</i>
hofa	<i>vanner</i>	kupat'	<i>s'exfolier</i>
toto	<i>piler</i>	tutu	<i>piétiner</i>
3. akalana	<i>billot, tabouret bas</i>	t'anka!an	<i>billot</i>
halana	<i>coussinet de tête</i>	galagn	<i>support</i>
hondro	<i>calebasse</i>	kundhuh	<i>calebasse</i>
miso	<i>couteau</i>	pit'av	<i>couteau</i>
sotro	<i>cuiller</i>	t'undu	<i>cuiller</i>
tavo	<i>calebasse</i>	tabu	<i>récipient pour puiser</i>
tavoara,			
voatavo			
tsaka	<i>puiser de l'eau</i>	k'angap	<i>puiser</i>
4. hasina	<i>sel</i>	at'in	<i>sel</i>
ilo	<i>huile</i>	ilugh	<i>couler</i>
laoka	<i>mets accompagnant</i>	lauk	<i>nourriture d'appoint, poisson</i>
laoka (d) ..	<i>le riz</i>		
laro	<i>poisson</i>	lalhu	<i>procédé pour décanter les liquides en fermentation</i>
menaka	<i>graisse</i>	megnak	<i>graisse</i>
rano	<i>eau</i>	dhanav	<i>étang</i>
ro	<i>sauce, jus</i>	dughuh	<i>fluidité</i>
sira	<i>sel</i>	t'ilhah	<i>sel</i>
tavy	<i>graisse</i>	tabeh	<i>être gras</i>
toaka	<i>alcool</i>	tuvak	<i>boisson fermentée</i>

Termes rapprochés du Bantou :

kiso	<i>couteau</i>	Sw kisu	<i>couteau</i>
sahafa	<i>van</i>	safa	<i>van</i>
tavoahangy ..	<i>bouteille</i>	tawangu	<i>écrin, coffret</i>

Termes rapprochés des langues indiennes :

hatsa (d)	<i>verre</i>	Skr. kaca	<i>verre</i>
Cf.		Malais, Javanais katja ,	
		Ngadju kaja, kasa	

C. — Chasse — Pêche

Termes rapprochés de l'INC :

fintana	<i>hameçon</i>	INC pintal	<i>entortiller</i>
vintana (d) ..			
haza	<i>chasse, pêche</i>	kaja	<i>possession</i>
lefona	<i>sagaie</i>	limpugn	<i>javelot</i>
vovo	<i>nasse</i>	bubu	<i>nasse</i>

D. — Ecriture

Termes rapprochés de l'INC :

heboro (d) ..	<i>encre</i>	Ar	hebur	<i>encre</i>
soratra	<i>écriture</i>		surat	<i>écrit</i>
taratasy	<i>papier</i>		kartas	<i>papier</i>
karatasy (d)				
kiratasy (d)				

E. — Elevage

Termes rapprochés de l'INC :

fahitra	<i>clôture de parc</i>	INC pagelih	<i>clôture</i>
tamanana ..	<i>génisse, vache</i> (1)	tamanagn	<i>stérile</i>

Termes rapprochés du Bantou :

akanga	<i>pintade</i>	BC	kanga	<i>pintade domestique</i>
akoho	<i>poule</i>		kuku	<i>poule</i>
amboa	<i>chien</i>		vua	<i>chien</i>
ampondra ..	<i>âne</i>	Sw	punda	<i>âne</i>
angozy	<i>cuir</i>	BC	ghovi	<i>peau, cuir</i>
omby	<i>bœuf</i>		gnombe	<i>bœuf</i>
aomby (d)				
agnomby (d)				
ondry	<i>mouton</i>	Sw	ghu	<i>mouton</i>
aondry (d)			kundu	
agnôndry (d).				
osy	<i>chèvre</i>	BC	vuli	<i>chèvre</i>

Termes rapprochés de l'Arabe :

farasa	<i>cheval</i>	Ar.	farash	<i>cheval (de l'espèce originale de la région de Fars en Iran)</i>
---------------------	---------------	-----	---------------------	--

Termes rapprochés des langues indiennes :

vala	<i>parc à bœufs</i>	Tamoul	vala	<i>encercler</i>
		Skr.	val	<i>tourner en rond</i>

(1) A dû initialement signifier : vache qui n'a pas encore eu de veau.

F. — Forge — Poterie

Termes rapprochés de l'INC :

arina	<i>charbon de bois</i>	INC	ag'egn	<i>charbon de bois</i>
finga (d)	<i>sorte d'assiette</i>		pingagn	<i>assiette</i>
firaka	<i>plomb</i>		pilhak	<i>argent</i>
landaizana ..	<i>enclume</i>		landhat'an ..	<i>enclume</i>
tafoforana ..	<i>soufflet</i>		puput	<i>souffler</i>
tavy	<i>auge, cuvette</i>		timbilh	<i>récipient plat</i>
tefy	<i>forger, faire de la poterie</i>		tempa	<i>forme</i>
vahoho	<i>étau</i>		kuku	<i>ongle, griffe</i>
vy	<i>fer</i>		bet'i	<i>fer</i>
vilany	<i>marmite</i>		balagna	<i>récipient</i>
valagny (d) ..				

Termes rapprochés du Bantou :

bakoly	<i>faïence</i>	Sw	bakuli	<i>cuvette</i>
nongo	<i>marmite</i>	BC	nungu	<i>pot de cuisine</i>
sajoa (d)	<i>variété de poterie</i>	Sw	jua	<i>nom de poterie</i>
		Ar.	jua	
siny	<i>cruche</i>	Sw	chimi	<i>fond d'une cavité</i>
		Ar.	shini	

Termes rapprochés de l'Arabe :

tsofa	<i>scie, lime, râpe</i>	Ar.	tupa	<i>scie</i>
-------------	-------------------------	-----	------------	-------------

G. — Habillement

Termes rapprochés de l'INC :

lamba	<i>étoffe, partie de vêtement</i>	INC	lambalh	<i>étoffe, matière</i>
safy	<i>pièce ajoutée</i>		t'apin	<i>compléter</i>
salobona	<i>voile</i>		t'alumbugn ..	<i>habillement</i>
tafy	<i>s'habiller</i>		tapih	<i>pièce de vêtement</i>
vitrana	<i>couture, jonction de deux choses</i>		bindagn	<i>avoir de l'ampleur</i>
zaitra	<i>couture</i>		d'ahit	<i>coudre</i>

Termes rapprochés du Bantou :

akanjo	<i>habit</i>	Sw	kanzu	<i>habit</i>
ampety (d) ..	<i>perle</i>	BC	pete	<i>anneau, bague</i>
kiraro	<i>soulier</i>	BC	latu	<i>sandale</i>
		Sw	kiatu	
kitamby	<i>pagne</i>	Sw	kitambaa	<i>chiffon</i>
kitapo	<i>sac</i>	BC	kapu	<i>sac, poche</i>

H. — Habitation

Termes rapprochés de l'INC :

andry	pilier	INC	dhighi	être debout
fafana	étagère, planche		papan	planche
fafafa	lattis		palapah	matériel végétal
fantoka	clou		pantuk	piquer
stantsika	clou		pantik	être pointu
farafara	lit, étagère		palha	chevalet, tréneau
honkona	virole		kunkugn	tenir solidement
rindrina	paroi		dindign	paroi
tamiana (d)	...	porte		tama	pénétrer
tohatra	escalier, échelle		tukat	monter
trano	maison		dhagnav	maison
vovonana	...	poutre faitière		bubugn	faîtiage
zoro	angle, coin		d'ulhu	pointe

Termes rapprochés du Bantou :

anjomba (d)	...	demeure princière	BC	umba	maison
kidoro	matelas	Sw	godoro	matelas

Termes rapprochés de l'Arabe :

kibana (d)	...	lit	Ar.	qibban	lit
------------	-----	-----	-----	--------	-------	-----

Termes rapprochés des langues indiennes :

lapa	palais	Skr	mandhapa	pavillon, hangar, élevé à l'occasion des fêtes
			Cf.	Malais	men lapa	pavillon où l'on reçoit des hôtes
				Javanais,	pan-dhapa	pavillon devant la maison

I. — Mesures

Termes rapprochés de l'INC :

isa	un, compter	it'a	un, compter
roa	deux	dhuva	deux
telo	trois	telu	trois
efatra	quatre	empat	quatre
dimy	cinq	lima	main
limy (d)				
enina	six	enem	six
fito	sept	pitu	sept
valo	huit	valu	huit
sivy	neuf	t'iva	neuf
folo	dix	puluh	dix
zato	cent	ghatut'	cent
arivo	mille	lhibu	mille
ohatra	mesurer, comparer	t'ukat	mesure
refy	brasse	depa	brasse
zehy	empan	d'enkal	empan

Termes rapprochés de l'Arabe :

ariary	<i>piastre</i>	Ar.	er-rial	<i>piastre (espagnole)</i>
kibaha (d) ..	<i>mesure de riz</i>		qibah	<i>mesure</i>
		Sw	kibaha	
kirobo	<i>quart de piastre</i>	Ar.	roba	<i>quart de piastre</i>
		Sw	robu	
losó	<i>demi-piastre</i>	Ar.	nus	<i>demi-piastre</i>
mizana	<i>balance</i>		mizanum	<i>balance</i>
		S.W	mizani	
somony (d) ..	<i>huitième de piastre</i>	r.	thumuni	<i>huitième de piastre</i>
vatomany (d)	<i>poids</i>		mani	<i>poids d'environ 3 livres</i>

Termes rapprochés des langues indiennes :

hetsy	<i>cent mille</i>	Skr.	kothi	<i>dix millions</i>
		Cf.	Javanais kethi	<i>cent mille</i>

Malais **keti**

J. — Musique

Termes rapprochés de l'INC :

hira	<i>chant</i>	INC	hilha	<i>chanter</i>
sodina	<i>flûte</i>		t'ulign	<i>flûte</i>
soiy (d)				
tary	<i>tambour</i>		talhi	<i>danser</i>

Termes rapprochés du Bantou et de l'Arabe :

anjomara ..	<i>hautbois</i>	Sw	zumari	<i>clarinette</i>
sobaba	<i>flûte</i>	Ar.	azzamara	

subhaba

flûte

K. — Navigation

Termes rapprochés de l'INC :

andrisana (d).	<i>ancre</i>	INC	andhet'	<i>soubassement, point d'appui</i>
díma, lima (d)	<i>écope</i>		limat'	<i>puiser</i>
hamory	<i>gouvernail</i>		kamudhi	<i>gouvernail</i>
lay	<i>voile</i>		la:jagh	<i>voile</i>
salazana	<i>mât</i>			
lakana	<i>pirogue</i>		hankah	<i>embarcation</i>
voy	<i>pagayer</i>		bet'aj	<i>pagaie</i>
vey (d)				
zahatra	<i>radeau</i>		ghankit	<i>attacher ensemble, radeau</i>
zahitra (d)				

Termes rapprochés du Bantou :

sambo	<i>navire</i>	BC	ombo	<i>navire</i>
--------------------	---------------	----	-------------------	---------------

L. — Tissage

Termes rapprochés de l'INC :

any	ourdir la trame	INC hanaj	ourdir
antsody	dévider	t'ulih	drageon
fahana	trame	pakan	trame
foly	fil	pulet'	tordre
hasina	rouler en filant	gat'ign	faire un mouvement rotatif
tenona	tisser	tenun	filer

M. — Vannerie — Cordage

Termes rapprochés de l'INC :

harona	corbeille	INC kalhugn	corbeille
lafika	natte	lapik	support
lamaka	natte	lamak	natte
rary	tresser	tag'a	tresser une natte
tady	corde	tali	corde
taly (d)			
tsihy	natte	tikagh	natte
tihy (d)			

RÉSUMÉS

Raha mbola tsy vita ara-dàlana ny fihadian-tany araka ny fomba Arkeolojia mba hahalalana ny fahaizana amam-pahalalana ny razambe taloha, JACQUES DEZ dia mikarakara izany amin' ny alàlan' ny teny. Fatratra ny zavatra azo amin' ny fiaraha-miasa misy eo amin' ny mpandinika namorona ny fomba *Wörter und Sachen* sy ny arkeolojia tamin' izay nataony tamin' ny indo-europa. Tsy isalasalana fa ny fiaraha-miasa amin' izy roa tonta ireo dia hanampy antsika amin' ny fahalalana ny Malaio-Polinesiana taloha. Ny momba ny zavatra samy hafa fampiasa sy fiasana indrindra no ahitana' fanazavana mahaso amin' ny fandinhana ny teny. Noho ity fianarana ity dia be ny zavatra fantatra momba ny fambolena sy fiompiana, ny akanjo, ny fonenana, ny mozika, ny fandehanana an-dàlana ny sambo teo amin' ireo Malagasy taloha.

**

While awaiting the discovery of this Proto-Culture through the results of archaeological excavations, JACQUES DEZ is attempting a reconstruction based on language phenomena. In the Indo-European field, the successful collaboration between linguists, the inventors of the *Wörter und Sachen* methods, and archaeologists is well-known. There is no doubt that collaboration in these two branches of study will be of help in resuscitating the Malay-Polynesian past. It is especially with regard to material culture that comparative linguistics provide precise details that are of use; through them, we already possess some idea of the agriculture, the stock-breeding, the clothing and housing techniques, the music and the navigations of the early Malagasy.

L'IMPORTANCE DE L'ACTION DE L'HOMME dans les transformations proto-historiques du milieu naturel à Madagascar

par René BATTISTINI

Ille vaste et peu peuplée, Madagascar est cependant l'une des terres où l'on est le plus tenté d'invoquer l'action de l'homme pour expliquer des transformations considérables, très récentes et autrement énigmatiques, dans la faune, dans l'extension des formations forestières, enfin dans les processus d'érosion.

Il n'y a pas de véritable préhistoire à Madagascar, mais l'on peut aujourd'hui affirmer qu'il existait un peuplement humain largement réparti et implanté à la fin du premier millénaire. L'étude du gisement de Talaky (dans l'Extrême-Sud) a prouvé qu'il y a neuf siècles des populations au genre de vie maritime peuplaient les parages de l'embouchure de la rivière Manambovo ; les restes de leurs habitats ont livré, outre des objets en coquillage et en fer, des débris de coquilles d'Aepyornis dont on ne sait encore si elles ont été consommées ou utilisées comme récipients (1).

Dans l'Extrême-Nord, une mesure d'âge absolu dans la couche inférieure du site d'Irodo a donné une ancienneté comparable et même légèrement supérieure (2). Enfin, la couche inférieure du site de Vohitrandriana (3) sur les bords du lac Alaotra, probablement contemporaine de la déforestation de cette région, pourrait peut-être être du même âge.

Il y a de fortes chances pour que les recherches actuellement en cours mettent en évidence des traces d'occupation humaine encore

(1) Un échantillon prélevé dans l'un des foyers a donné une ancienneté de 840 années avec une marge d'erreur de 80 années en plus ou en moins (Gakushuin - Tokyo n° 276), in *Le site archéologique de Talaky, cadre géographique et géologique ; premiers travaux de fouille ; notes ethnographiques sur le village actuel proche du site*, par R. BATTISTINI, P. VERIN et R. RASON. Annales Malgaches. Lettres n° 1, 1963, pp. 111-156.

(2) KUNIHIKO KIGOSHI : Communication personnelle, Gakushuin — Tokyo : 980 années + 100, avant 1950.

(3) *Vohitrandriana, haut lieu d'une ancienne civilisation du Lac Alaotra*, par R. BATTISTINI et P. VERIN, à paraître dans *Civilisation Malgache*, n° 1.

plus anciennes, comme le laissent soupçonner les hypothèses formulées par les travaux linguistiques (1) et relatifs aux perles archéologiques (2).

Actuellement, la forêt n'occupe une surface notable que sur le versant oriental de l'île, caractérisé par un relief accentué et une forte pluviosité. Très attaquée par les brûlis, cette grande forêt humide ne persiste à l'état primaire que le long du grand escarpement, dans les hautes vallées, tandis que les collines plus proches du littoral portent une végétation secondaire de *savoka*.

Sa limite occidentale est aussi, de toute évidence, une limite artificielle, avec seulement de place en place quelques taches forestières conservées sur la bordure des Hautes Terres.

Les Hautes Terres de l'Ouest sont le domaine de la prairie à graminées, avec seulement quelques lambeaux forestiers plus ou moins étendus, conservés généralement dans des situations topographiques privilégiées (pentes orientales de l'Ankaratra), dans des lieux sacrés (Ambohimanga), ou sur les espaces les plus impropre à la vie agricole ou pastorale (revers des cuestas calcaires ou gréseuses, karst de l'Antsingy, etc...). Il ne s'agit plus là de la grande forêt humide, mais de formations forestières différentes, le passage se faisant progressivement vers l'Ouest et le Sud à une forêt tropophile de plus en plus sèche. Le caractère résiduel de tels lambeaux forestiers apparaît bien dans le cas de la forêt de Zomista, près de Sakaraha, qui n'a pas de position topographique ou pédologique particulière, et qui chaque année est réduite un peu plus sur ses bordures par le feu.

La forêt a-t-elle jadis couvert tout ou une partie de ces étendues actuellement vouées à la prairie ? On a de sérieuses raisons de le penser. L'existence de lambeaux forestiers résiduels est déjà convaincante. Mais il y a de plus des arguments pédologiques. La plupart des pédologues estiment, en effet, que les sols latériques qui couvrent les hautes terres et la plus grande partie de l'Ouest n'ont pu se former que sous végétation forestière. Il faut donc admettre que sur de grands espaces, la forêt a disparu, et cela à une époque relativement récente.

Peut-on invoquer l'action de l'homme pour expliquer cette destruction de la forêt ? Certains y répugnent, estimant les densités humaines trop faibles, surtout à l'époque proto-historique, pour une action aussi vaste. Il ne faut cependant pas perdre de vue que la végétation forestière détruite était sans nul doute différente de la grande forêt humide de l'Est, et beaucoup plus facile à brûler.

(1) Voir notamment les résultats obtenus par la lexicostatistique ou glottochronologie dans les travaux de I. DYEN (Revue de Linguistique « Language »).

(2) J. MILLOT, 1952 : Considérations sur le Commerce dans l'Océan Indien au Moyen Age et au pré-Moyen-Age, à propos des perles de Zanaga, Mem. I.R.S.M., série C, pp. 159-166.

Le problème consiste à dater cette disparition de la forêt. Si elle n'est ancienne que d'un millénaire en moyenne, il est probable que l'homme en est le principal artisan. Si elle date de 5.000 ou 10.000 ans, sans doute faut-il invoquer une cause climatique.

L'explication par un changement de climat s'appuie sur l'étude de la *stone-line*. Il s'agit d'épandages de blocs de quartz sur le versant, qui n'ont pu se faire qu'en l'absence d'un manteau forestier, et qui ont été ultérieurement recouverts par des colluvions sur une épaisseur parfois de plusieurs mètres. Mais cette *stone-line* est-elle contemporaine de la dernière disparition de la forêt ? On témoigne-t-elle d'un épisode climatique plus ancien ?

Plusieurs hypothèses sont à considérer. On peut admettre que la *stone-line* témoigne d'une ancienne disparition, dans certaines régions, de la végétation forestière, qui se serait réimplantée ultérieurement, pour être à nouveau détruite très récemment par l'action de l'homme. On peut penser aussi que la *stone-line* est très récente, et la conséquence de la déforestation humaine. Une position intermédiaire consisterait à admettre une modification du climat, avant le peuplement de Madagascar, ayant amené une réduction du manteau forestier, avec formation dans certaines régions de la *stone-line*, puis ultérieurement l'action de l'homme, qui aurait parachevé la déforestation.

On voit donc à quel point ce problème est encore mal débrouillé. Si des recherches nouvelles permettent un jour d'obtenir des âges absolus, par la méthode du radio-carbone, pour la *stone-line*, un grand pas sera franchi vers sa solution.

Une autre énigme réside dans la disparition très récente de la faune des grands subfossiles comprenant *l'Hippopotamus Lemeriei*, le *Crocodilus Robustus*, les *Aepyornis*, une tortue géante, *Testudo Granduiieri*, ainsi que de grands Lémuriens (*Hadropithecus*, etc...).

L'étude de ces gisements de subfossiles malgaches a fait l'objet d'un grand nombre de travaux de nature principalement paléontologique. Parmi les auteurs qui se sont penchés sur ce problème, peu d'entre eux ont toutefois essayé de rechercher les causes de la disparition de cette faune et l'âge des restes exhumés.

R. DECARY, dans sa monographie de l'Androy (1), pense que la disparition de ces grands sub-fossiles est due à une modification du climat dans le sens d'une plus grande aridité, sans exclure toutefois la possibilité d'une action de l'homme. « La faune, écrit-il, ne put s'habituer aux conditions de vie nouvelles. Lémuriens, Aepyornis, Hippopotames, après s'être concentrés aux alentours des points d'eau qui subsistèrent le plus longtemps (Ambovombe, Antsirasira, Ambovotsimahay, Ampotaka), périrent les uns après les autres au bord même de ces mares qui durent constituer leur dernier asile; leurs ossements s'y retrouvent jonchant le fond, ou enfouis dans le sol à une profondeur qui ne dépasse guère 1 mètre. Les tortues géantes également

(1) R. DECARY : L'Androy, 2 vol., Paris, 1930.

périssaient. Seuls, les crocodiles subsistaient, tout en se modifiant légèrement...

Ainsi, changement de climat, amenant un dessèchement progressif, et, comme conséquence directe, une modification dans la flore et la faune, établissement du régime sub-désertique, tel est le processus qui a conduit l'Extrême-Sud au stade actuel » (ouvrage cité, pp. 15 et 16).

La faune de grands subfossiles à *Hippopotamus Lemeriei* a été retrouvée dans d'autres régions de la Grande Ile, et on en connaît des gisements dans le Pléistocène récent qui constitue le remplissage des marais actuels, avec argiles et tourbes, de la région d'Antsirabe, postérieurement aux dernières éruptions du Sud de l'Ankaratra (LENOBLE, 1949), dans le Pleistocène récent de la partie nord du massif de l'Itasy à Tsarazaza (LENOBLE, 1940 (1)) et dans la région de Majunga. Or, il semble difficile d'invoquer, pour expliquer la disparition très récente de ces sub-fossiles sur les Hautes Terres centrales, une modification du climat. Il tombe actuellement 1448,2 mm. de pluie par an à Antsirabe, et 1879,9 mm. à Soavinandriana dans l'Itasy. On est donc bien forcé d'admettre une cause plus générale à la disparition de cette faune, même si dans l'Extrême-Sud l'assèchement des mares et des fleuves a pu aussi jouer un rôle.

Le gigantisme des espèces peut-il, comme cela est bien connu en paléontologie, avoir entraîné leur disparition ? C'est peu probable, car on ne comprendrait pas pourquoi elles ont toutes disparu en même temps, et en un temps si court.

H. PERRIER DE LA BATHIE, G. GRANDIDIER et JODOT ont pensé que la cause essentielle résidait dans l'action de l'homme. H. PERRIER DE LA BATHIE (1913) constate que cette disparition coïncide avec celle de la forêt primitive. De plus, on a récolté dans le gisement d'Ampasambazaha des ossements à demi calcinés, et d'autres portant des traces métalliques (RAYBAUD, 1902) (2). G. GRANDIDIER (1905) mentionne l'existence d'entailles « faites sur les os frais » des fémurs d'hippopotames et d'Aepyornis « à l'aide d'instruments en fer ou en acier » (3). H.-F. STANDING (1909, in JODOT, 1952), a rencontré au milieu de fragments d'Aepyornis et de nombreux lémuriens « un bâton en bois travaillé et un outil en os accompagnant un jarre en terre, absolument intacte, preuve indéniable de la contemporanéité de l'homme et de ces sub-fossiles » (4).

(1) A. LENOBLE, 1940 : *Etude sur la géologie de Madagascar, le massif volcanique de l'Itasy*, Mem. Ac. Malg., p. 43-77 ; 1949 : *Les dépôts lacustres pliocènespléistocènes de l'Ankaratra (Madagascar)*, Ann. Géol. Serv. Mines Mad. fasc. XVIII.

(2) RAYBAUD, 1902 : *Sur les gisements fossilifères d'Ampasambazimba*, Bull. Ac. Malg., I, p. 64-66.

(3) GRANDIDIER, 1905 : *Les animaux disparus de Madagascar*, Revue de Mad., août, p. 111-128.

(4) H.F. STANDING, 1909 : *Les gisements fossilifères d'Ampasambazimba*, Bull. Ac. Malg., VI, 1908, p. 3-11 ; JODOT, 1952 : *Le peuplement de Madagascar par les Mollusques continentaux*, Mem. I.R.S.M., T. IV, D, fasc. 2.

Nous avons trouvé dans l'Extrême-Sud des faits allant dans le même sens que les observations précédentes. Ainsi à Talaky, sur la basse-Manambovo, on peut observer à la base de la dune flandrienne vivante (barkhanes) ou tapissant les dunes plus ou moins fixées, des débris d'œufs d'Aepyornis fragmentés sur place côté à côté avec des débris de poteries grossières, des restes de foyers marqués par des pierres noircies, et des accumulations de coquilles (kjokkenmodding riches surtout en burgaux, dont les opercules noircis au feu jonchent le sol). L'ensemble est postérieur aux grès calcaires karimboliens et à un Lavano-nien encroûté, sur lesquels ont progressé les dunes flandriennes.

Il est curieux de constater que l'Aepyornis, dont les débris d'œufs sont relativement rares dans la base de l'Aepyornien ancien, plus nombreux dans les couches du sommet, semble s'être multiplié surtout au Karimbolien et au Flandrien, dont les dunes sont souvent littéralement truées d'œufs brisés, et que c'est justement au moment où ce grand ratite pullulait le plus, trouvant donc des conditions de vie optimales, qu'il a disparu avec une rapidité étonnante, sans doute en moins de quelques siècles. R. DECARY pense qu'il est difficile d'admettre que l'homme, étant donné les faibles moyens d'attaque dont il disposait, ait pu exterminer ces grands « oiseaux » (l'Androy, p. 16). Mais n'est-il pas plus normal de penser qu'il s'est plutôt attaqué aux œufs, ce qui était relativement facile, car la disposition des gisements laisse penser que l'Aepyornis nidifiait en grandes colonies dans la région littorale ? On comprendrait alors pourquoi l'espèce a pu disparaître aussi vite et aussi complètement.

Ce qui n'était jusqu'à présent que probable est devenu une certitude grâce à la datation absolue, par la méthode du radio-carbone, du gisement de sub-fossiles d'Itampolo, dans l'Extrême-Sud de Madagascar.

Après un premier sondage du gisement de sub-fossiles d'Itampolo, un os d'*Hippopotamus Lemeriei* (1) a été adressé au Laboratoire du Professeur KIGOSHI de l'Université Gakushuin de Tokyo, aux fins de datation. On sait que, jusqu'à présent, la datation au radio-carbone d'os n'ayant pas été anciennement carbonisés était sujette à une marge d'erreur assez importante. KIGOSHI vient d'expérimenter une nouvelle méthode (2) sur l'os d'hippopotame d'Itampolo qui lui a fourni pour cet échantillon (Gak-350 b) un âge de 980 années (plus ou moins 200). La contemporanéité de l'homme et des sub-fossiles ne peut donc plus être mise en doute.

(1) Identification faite par Mademoiselle S. RAHARIJAONA.

(2) Communication personnelle du 31 août 1964 : « The acid treatment of the bone sample is as follow : The crushed and washed bone was boiled with 1 N H_2SO_4 , about 8 hours. After this treatment, the bone remained insoluble, but almost half of the organic material in the bone was extracted into the acid solution. A clear acid solution containing the organics was evaporated to dryness, and most of organics becomes charred (by concentrated H_2SO_4 in the process of evaporation). Charred remainder was washed with water and treated as usual charcoal sample for radiocarbon dating. The bone after the treatment with diluted H_2SO_4 contains organic carbon of more than half of the original ».

Il nous semble improbable toutefois que l'homme ait pu faire disparaître directement, en les chassant, tous les grands sub-fossiles, et, en particulier, il paraît invraisemblable qu'il ait pu pourchasser l'hippopotame dans les multiples marais et rivières jusqu'à disparition complète de l'espèce. A notre avis cette action a dû être indirecte. Or, le fait essentiel des derniers millénaires, celui qui a la portée la plus générale, c'est la déforestation.

Il faut remarquer que des espèces sub-fossiles caractéristiques d'un biotope forestier, comme les grands lémurs, ont été retrouvées dans des régions des hautes terres aujourd'hui déforestées. Il est logique de penser que ces espèces ont disparu avec la forêt. La destruction de la forêt tropophile, qui couvrait la plus grande partie des hautes terres et de l'Ouest, est à l'origine du déclenchement de processus d'érosion accélérée des sols, comme les *lavaka*, sur des étendues considérables. Le milieu aquatique dans lequel vivaient l'hippopotame nain et le crocodile fossile s'est alors trouvé à coup sûr brusquement modifié par une augmentation importante de la turbidité. Les oxydes de fer en suspension, limonite et hématite, qui sans doute n'étaient livrés aux rivières qu'en quantité limitée lorsqu'existaient le couvert forestier, donneront aux fleuves la couleur rouge qu'on leur voit aujourd'hui lorsqu'ils sont en crue. Il est vraisemblable que les grands sub-fossiles aquatiques n'ont pas pu résister à cette modification du milieu.

Quoiqu'il en soit, on demeure stupéfait d'une disparition aussi soudaine et aussi totale de tant d'espèces animales.

Dans l'immédiat, l'effort de recherches doit porter sur la multiplication des mesures d'âge absolu d'os de sub-fossiles prélevés dans des gisements différents, pour chacune des espèces. Si l'on peut prouver que toutes ces espèces vivaient encore il y a un millénaire, il faudra admettre que l'homme est la seule cause, directe ou indirecte, de leur extinction. Si certaines espèces ont disparu plus tôt, il y a 5.000 ou 10.000 ans par exemple, l'homme n'aura fait que parachever une extinction amorcée par une transformation du climat, ou par une autre cause à rechercher.

L'étude des formes d'érosion accélérée sur les hautes terres se révèle aussi plus complexe qu'il n'avait semblé au premier abord. Il existe plusieurs générations de *lavaka*, les plus anciennes apparaissant dans les versants comme de vieilles cicatrices si bien colmatées que seul un œil averti peut les distinguer. Pour l'instant, il est difficile de se faire une idée de l'âge de ces vieux *lavaka*. Si l'on a des chiffres concernant la rapidité d'évolution des *lavaka* actuels, on a seulement une idée fort imprécise de leur vitesse de cicatrisation. On peut penser toutefois que ces vieux *lavaka* ont peut-être plus d'un millénaire.

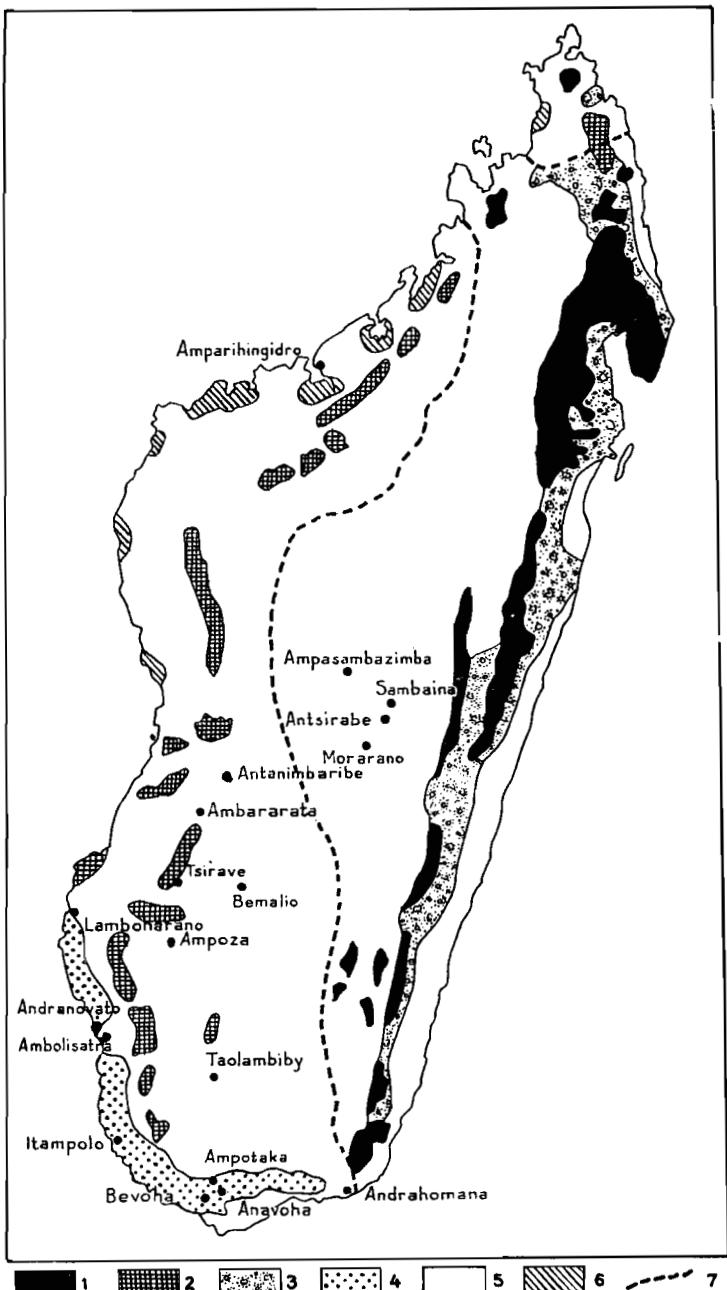
Plus que de résoudre les problèmes, l'objet de cette note est donc de montrer combien la question du rôle exact de l'homme dans les transformations protohistoriques du milieu naturel à Madagascar est

encore confuse, et l'importance des recherches qu'il reste à mener si l'on veut parvenir à en donner une vision plus claire.

L'effort devra porter sur la multiplication des mesures d'âge absolu des ossements des sub-fossiles, et sur la datation des paléosols enterrés sous les cônes de déjection des plus anciens *lavaka* (1).

Il sera important aussi de développer la paléopalynologie malgache encore dans l'enfance, afin d'identifier les paléosols forestiers dans les régions actuellement déforestées, et parallèlement d'essayer de dater par le radio-carbone ces paléosols. Le domaine de la proto-histoire malgache reste aussi presque entièrement à explorer, car il faut avouer que, pour l'instant, on ignore encore complètement à quelle époque les premiers hommes se sont implantés sur la terre malgache. Sans doute faudra-t-il effectuer un grand nombre de mesures d'âge absolu avant de déeouvrir par hasard les traces des plus vieux établissements humains qui, certes, devaient être les moins nombreux. On s'apercevra peut-être alors que l'homme existait déjà à Madagascar il y a 2.000 ou 3.000 ans. Mais nous sommes là dans le domaine des hypothèses.

(1) Au site de Vohitrandriana, sur les bords du Lac Alaotra, une coupe montrant la superposition de deux épaisses brèches à liant argileux, correspondant à deux phases d'érosion accélérée du versant, séparées par un épais paléosol noir contenant du charbon de bois, est en cours d'étude. Une mesure de l'âge absolu du paléosol permettra de connaître l'âge minimum de la brèche la plus ancienne.



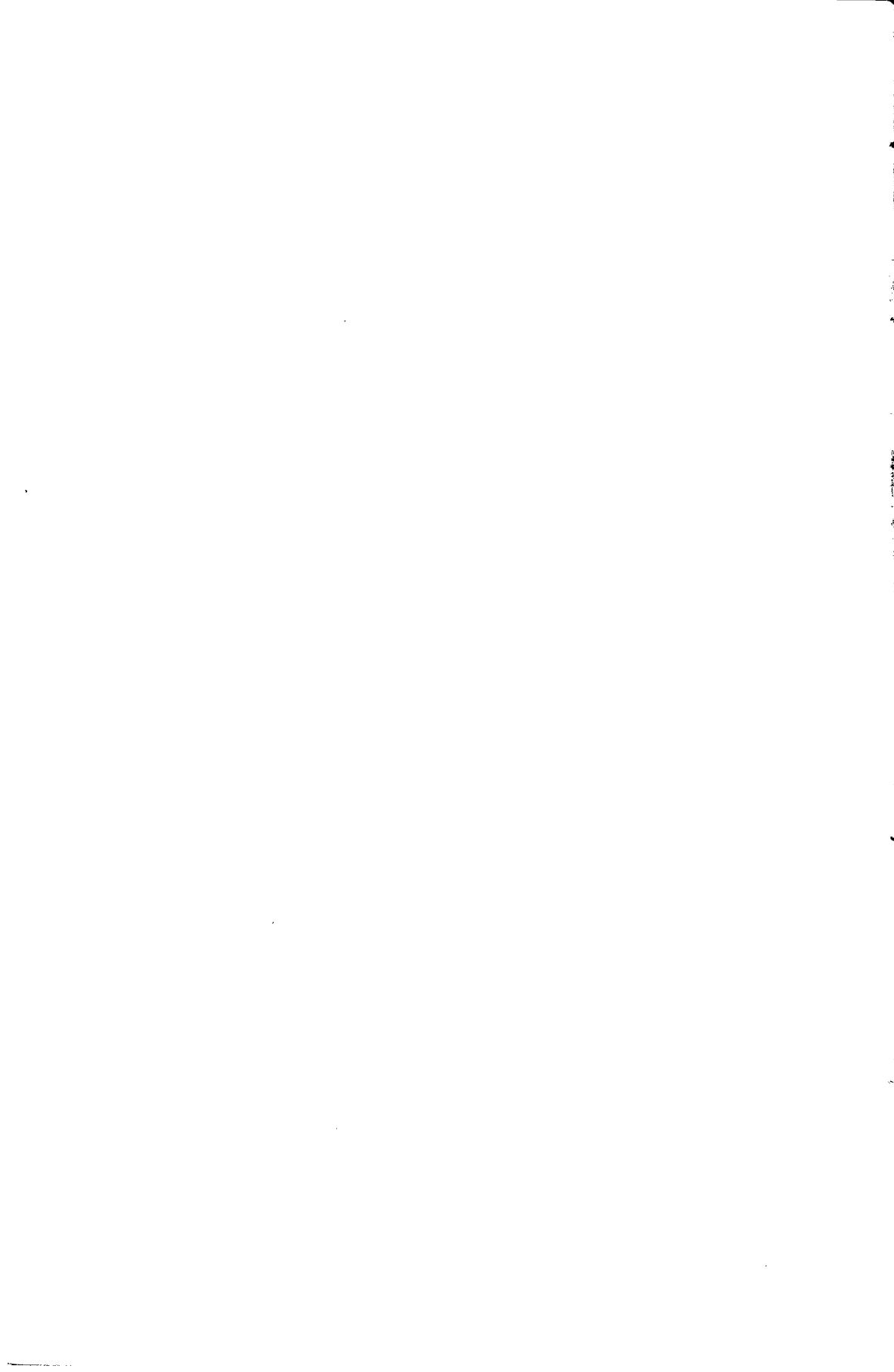
1 — Forêt pluviale. 2 — Forêt tropophile. 3 — Savoka. 4 — Bush. 5 — Savane herbeuse. 6 — Mangrove. 7 — Limite des flores au vent et sous le vent. — Chaque nom de lieu correspond à un site de subfossiles.

RÉSUMÉ

Raha tonga teto Madagasikara ireo mponina voalohany dia toe-tany hafa noho izao amin' ny andrantsika izao no hitany. Maro ny mpandinika niresaka ny fiovan' ny zava-maniry sy biby noho ny nataon' ny olona nandritra ny taon-jato maro. Samihafa ery anefa ny fanazavana nomen' izy ireo ny amin' izany toe-javatra izony. Nataon' i René BATTISTINI indray mijery ireo fandinika samy hafa ireo. Nanampiny izony ny vahatra azony tamin' ny zavatra vao hita sy ny famantarana ny fotoana nisehoan' izany amin' ny alalan' ny Carbone 14. Azo lazaina fa ny Malagasy dia nanatri-maso ny fahalevonan' ny zavatra maro, ary isan' ny mandray anjara tamin' ny fandevonana ireo.

**

When the first inhabitants of Madagascar arrived in the island, they found an environment very different from the one we know to-day. Many writers have defined the transformations undergone by the flora and fauna throughout the centuries on account of the presence of man. The interpretations of these phenomena vary however considerably, and René BATTISTINI synthesizes the different points of view. Moreover he adds the results of the new discoveries and datings due to Radio Carbon 14, which permit the assertion that the Malagasy man has witnessed and, to a certain extent, caused the disappearance of the great subfossils.



**TRAVAUX et RECHERCHES
EN COURS**



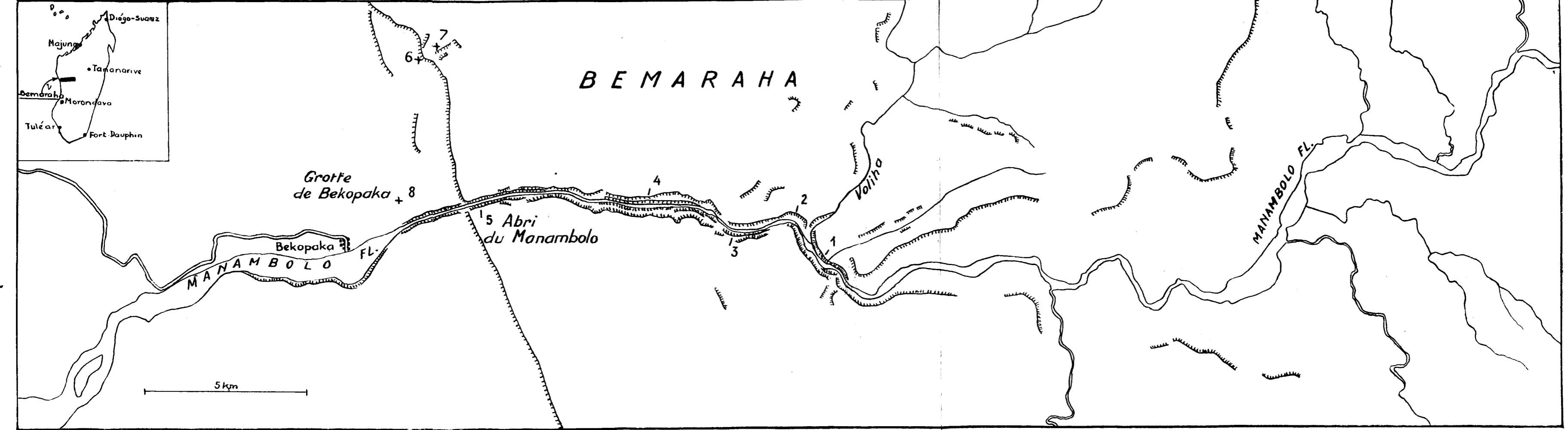


Fig. 1. — Sites découverts en 1962.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES AU MANAMBOLO

Etude des sépultures de la grotte de Bekopaka
et de l'abri sous roche du Manambolo (sites 5 et 6) (1)

par Claude CHIPPAUX

avec la collaboration de Guy BABIN et Jean-Paul KARCHE

Au cours de l'été 1962, M. POIRIER, directeur du département des Sciences Humaines de l'Université de Tananarive, eut l'amabilité de confier à l'un d'entre nous, C. CHIPPAUX un calvarium (crâne cérébral) humain découvert l'année précédente dans une grotte située en bordure Ouest-Est du plateau de l'Antsingy. La reconnaissance de cette grotte avait eu lieu l'année précédente par G. BABIN.

L'étude anthropologique et anthropométrique de ce calvarium était d'autant plus importante que les villageois des environs se considèrent descendants des Vazimba. Et d'après certaines légendes, les sépultures aujourd'hui abandonnées, situées dans les grottes qui bordent la falaise du Bemaraha et sur les plates-formes des abris sous roche au bord du Manambolo, seraient présumées celles d'ancêtres lointains.

Toutefois, l'analyse descriptive et crâniométrique du calvarium, certes intéressante, était insuffisante pour répondre avec autant d'exactitude que possible aux diverses questions concernant l'âge, le sexe, le type racial de l'individu auquel il avait appartenu, sans compter l'ancienneté elle-même du sujet par rapport à l'histoire malgache.

En bref, le lieu de la découverte du calvarium étant connu, le mieux était de nous joindre à l'équipe d'étudiants, conduite par M. G. BABIN, équipe qui devait en 1962 continuer à explorer grottes et abris sous roches dans cette région si pittoresques de Bemaraha et

(1) Une communication préliminaire sommaire des résultats de l'expédition archéologique au Manambolo a été donnée lors de la séance du 18 Juin 1964 de l'Académie Malgache.

des gorges du Manambolo (1). Ainsi, serait-il possible de voir sur place ce qui restait du squelette et de nous livrer, mandibule en main, à une analyse valable. Dans le même temps, nous pourrions examiner d'autres squelettes, qui, nous dit-on, gisaient dans une véritable nécropole.

C'est ainsi que du 13 au 24 août, nous avons pu séjourner trois jours entiers dans les grottes calcaires situées à une heure et demi de marche environ du village de Bekopaka, chef lieu de canton du district d'Antsalova (province de Majunga). De même, pendant une demi journée, il nous fut possible de procéder à quelques mensurations ostéométriques, craniométriques et à des photographies sur la plate-forme d'un abri sous roche situé sur la rive sud des gorges du Bemaraha, à trois quart d'heure environ en pirogue de ce même chef lieu de canton.

Nous décrirons ci-après successivement les grottes, (site 6) puis l'abri, (site 5) en précisant chemin faisant l'emplacement des squelettes et les remarques générales à leur sujet.

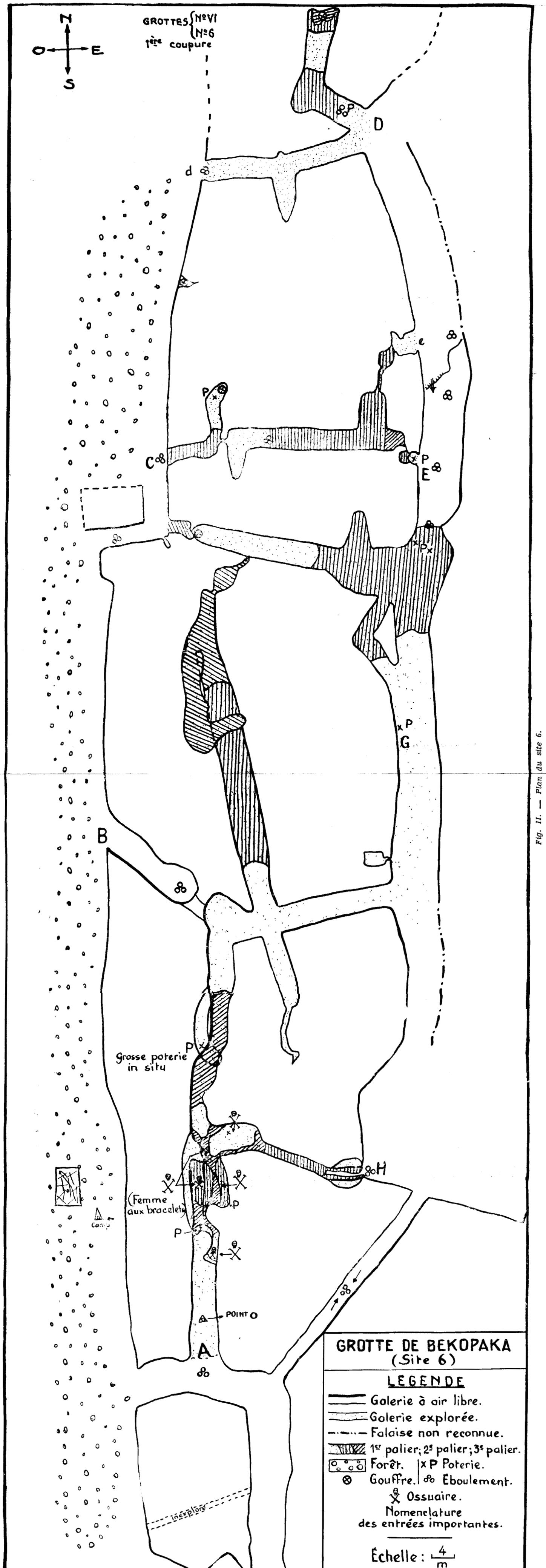
(1) A ce propos, nous extrayons d'un article paru dans la **Revue de Madagascar**, N.S. n° 29, 3^e trimestre 1965, les notes suivantes de G. BABIN (p. 35-39).

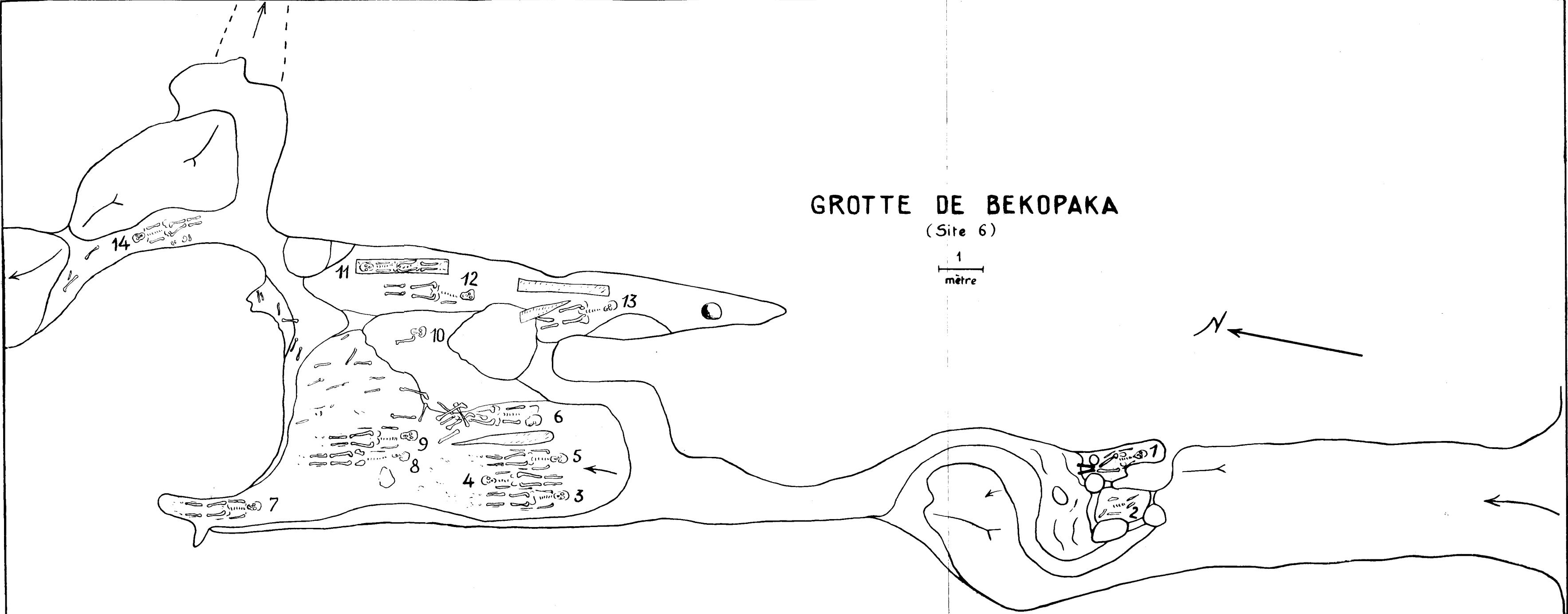
« A l'occasion d'une première randonnée dont un compte rendu a été publié dans la REVUE DE L'OFFICE DU TOURISME DE MADAGASCAR (n° 29, 30, 31 et 32 dans un article paru sous le titre : « 8 hommes dans un bateau », j'avais, en 1960, avec sept étudiants, descendu le cours du Manambolo, d'Ankavandra jusqu'à Bekopaka. La traversée des gorges, en particulier, avait fait sur chacun des membres de cette petite expédition une impression profonde. Etais-ce dû à la grandiose majesté des paysages traversés ? A l'imprévu des tabous sévèrement imposés par nos piroguiers ? Aux vieilles légendes qui courrent, tout au long des 400 kms du Bemaraha, sur le peuple disparu des Vazimbas ? Quoiqu'il en soit, nous étions bien décidés à revenir afin de pouvoir en toute liberté explorer les falaises des gorges, visiter le sommet du plateau et localiser des sites archéologiques... »

Nous sommes donc revenus et au cours de deux expéditions de prospection en 1962, avons localisé 6 sites comportant le long des gorges et dans le karst (Antsingy) à leur sortie ; ce sont : (voir croquis de localisation).

- Site n° 1 : Débris de poterie sur et dans le sable au-dessus de la plage supérieure.
- Site n° 2 : 800 mètres en aval du confluent de la Voliha, petite plage sur la rive droite en X = 772,2 ; Y = 239,25 et Z = 54 avec quelques débris de poteries.
- Site n° 3 : Grotte dite « aux chauves-souris » (avec excréments de chauves-souris abondants) en X = 772,2 ; Y = 239,25 ; Z = 60 environ. Sur rive gauche, quelques débris de poteries à l'entrée de la grotte.
- Site n° 4 : Grotte située à 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau actuel de la rivière, avec débris de poteries. Profondeur 15 mètres environ. Il a été impossible d'aller plus loin car le boyau est trop étroit. Sable et boue ont été déposés par le fleuve jusqu'au fond de la grotte, peut-être également les poteries. La grotte se trouve à l'ouest et au-dessus d'une résurgence avec belle vasque à eau calme et petite cascade. Il existe sans doute un siphon derrière cette vasque. La grotte se trouve en X = 773,08 ; Y = 236,9 ; Z = 46.
- Sites 5 et 6 : L'un est à la sortie des gorges, l'autre dans l'Antsingy au nord-est de Bekopaka. Leur description fait l'objet des paragraphes qui suivent : En outre deux autres sites ont été localisés, en plein Antsingy. Ils se situent en X = 775,6 ; Y = 229,8 et Z = 50 d'autre part.

Fig. II. — Plan du site 6.





Une troisième partie concerne les conclusions succinctes de l'étude anthropologique, elle même objet d'un travail d'ensemble à paraître ultérieurement.

I. — LA GROTTE DE BEKOPAKA (Site 6)

Ainsi que nous l'avons déjà précisé, Bekopaka est un chef-lieu de canton du district d'Antsalova dans la province de Majunga. Il est situé à un kilomètre de la rive nord du Manambolo, juste au débouché des gorges de ce fleuve imposant et capricieux. Le village s'étend au pied de la falaise, qui, du Nord au Sud, borde à l'Ouest le plateau Causse de l'Antsingy.

En partant du village et en se dirigeant vers le Nord-Est, on pénètre dans une forêt, relativement dense, réserve forestière aux animaux protégés. Cette forêt masque les abords du plateau Causse. Elle est sillonnée par de nombreuses pistes, résultant de l'érosion plutôt que du passage des hommes. Ces pistes forment un réseau inextricablement connu des braconniers, et, bien sûr, des gardes forestiers. C'est l'un d'entre eux (M. DEKOBE) qui nous guida et nous amena aux grottes après une heure et demie de marche relativement pénible en raison de la chaleur à cette époque de l'année (7 km. environ de Bekopaka à vol d'oiseau).

Arrivé à pied d'œuvre, toujours en pleine forêt, nous avons buté contre un plateau calcaire, limité par une faille à l'Ouest, vieux système karstique profondément lapiazé : un réseau de fissures profondes de 5 à 10 mètres avec éboulis chaotiques, rend l'abord sauvage et assez inquiétant dans le silence ouaté de la sylve touffue environnante. L'érosion a creusé largement ce plateau et créé des labyrinthes, avec formation de palliers et planchers, de couloirs souterrains avec « chambres » et « niches » ornées de stalagmites, stalactites et draperies. Des ouvertures en permettent l'accès les unes facilement, les autres difficilement, en raison de dépôts calcaires plus ou moins importants et récents.

L'une de ces ouvertures, larges, conduit justement à un ossuaire important dont nous avons dressé le plan coté d'une façon sommaire étant donné les moyens matériels rudimentaires et le temps réduit dont nous disposions.

L'intérêt de cet ossuaire justifiait à lui seul, les trois jours de campement sur place que nous avons consacré à son étude.

A) DESCRIPTION DE LA GROTTE DE « BEKOPAKA »

La grotte de Bekopaka est accessible par l'intermédiaire d'une faille de 8 à 10 mètres de large taillée dans le plateau karstique. Après avoir franchi un éboulis chaotique, on aborde l'entrée orientée au sud. On s'engage alors, plein Nord, dans une galerie de 5 à 6 mètres

de haut et de 2 à 3 mètres de large. Après avoir cheminé une dizaine de mètres, on bute contre la saillie d'un palier très élevée en surplomb. Il est possible de la dépasser en frôlant la paroi ouest ou en glissant au-dessous. On accède alors à une vaste grotte ou « vestibule » de 6 à 7 mètres de haut et de 4 à 6 mètres de large suivant les niveaux. Sur la face nord existe à hauteur de la poitrine un pallier, de niveau intermédiaire entre le palier mentionné ci-dessus et le sol du « vestibule ».

La description de ce dernier ne manque pas d'intérêt. Si nous nous retournons pour regarder l'entrée de la grotte (donc au Sud) on constate que le pallier en surplomb sert de plate-forme à deux niches fenêtrées par l'érosion. Chaque niche contient des débris de squelettes autrefois gisant chacun dans un cercueil, mais aujourd'hui épars à même le sol.

Pour accéder à ces niches il faut d'abord franchir le palier intermédiaire qui forme rotonde. Puis, s'appuyant sur des aspérités, comme sur les marches d'un escalier, on aborde la plate-forme des niches : on est alors à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol. Ces niches étant visitées on redescend sur le palier intermédiaire du vestibule pour se rendre à la grotte principale.

Deux façons permettent d'y accéder ; la première consiste à revenir sur le sol du vestibule et en prenant en direction du nord, à franchir 5 à 6 mètres environ au-dessous du palier intermédiaire qui, à ce niveau forme une table : on débouche ainsi au ras du sol de la chambre mortuaire ; la seconde, plus facile, conduit, étant sur la palier intermédiaire même, à contourner la paroi nord du vestibule, et à se glisser dans un couloir, sorte de boyau plat n'admettant qu'une personne. En clair, le palier intermédiaire sert de plancher au boyau et de plafond à l'espace qui, au ras du sol, conduit du vestibule à la grotte.

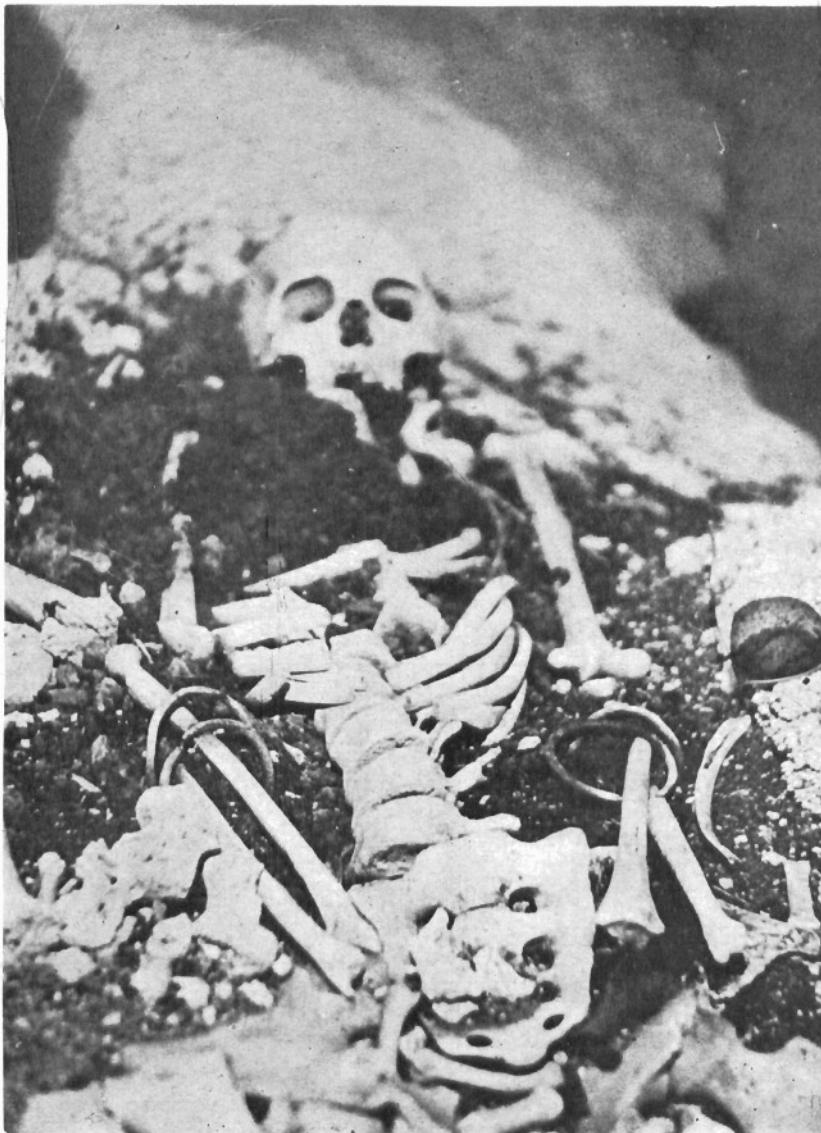
De quelque façon que ce soit, l'accès de la grotte principale n'est possible que par son angle sud-ouest. Cette grotte principale, véritable chambre, grossièrement rectangulaire, est longue de 10 mètres et large de 6 mètres en faisant abstraction des récessus au niveau des angles. Sa hauteur est de 5 à 6 mètres. Suivant l'axe nord-sud, un bloc calcaire saillant (en partie dû à la formation de stalagmites) sert de chemin et partage la chambre en deux parties ou plateformes. Ces dernières ne sont pas au même niveau : cinquante à soixante centimètres environ les séparent.

L'aire ouest, la moins élevée est aussi la plus grande. Elle est vue la première quand on accède par le boyau débouchant sur l'angle sud-ouest. Elle est en contrebas elle-même de plus d'un mètre par rapport au sol de ce boyau et, comme nous venons de le mentionner, elle communique directement avec le sol du vestibule.

L'aire est, plus petite, affecte la forme d'une plate-forme étroite.

Elle unit l'angle sud-est, où se trouve une urne funéraire, à l'angle nord-est largement ouvert sur une seconde grotte.

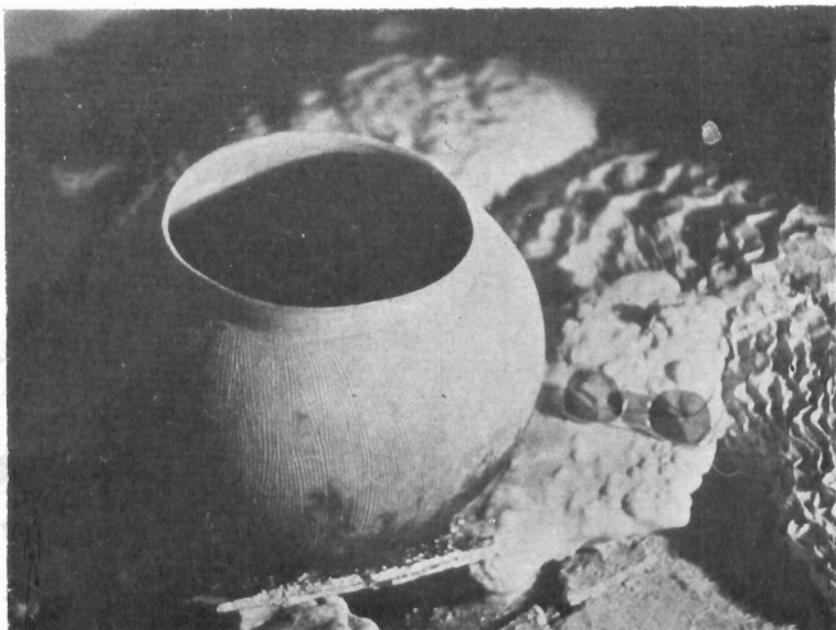
Celle-ci située donc au Nord-Est de la chambre principale, comprend deux étages séparés horizontalement par une plateforme en demi cercle sur laquelle reposent un squelette et des ossements.



IV. — GROTTE DE BEKOPAKA (*squelette 14 in situ*)

(Cliché Babin)

De cette plate-forme, on peut visiter d'autres grottes, couloirs ou galeries, disposés suivant 3 ou 4 niveaux et creusés, certains en contrebas de la grotte principale à l'intérieur du plateau karstique. Si des poteries sont découvertes ici et là, notamment en regard des ouvertures des galeries sur l'extérieur, nous n'avons trouvé d'autres niches ou chambres mortuaires que celles décrites.



V. GROTTE DE BEKOPAKA (poterie funéraire)

(Cliché Babin)

Nous terminerons ce bref exposé en notant l'aération satisfaisante de ces grottes grâce aux nombreuses ouvertures qui furent découvertes par nos coéquipiers sur toutes les faces du plateau karstique. Néanmoins, il persiste même en période chaude, un certain degré d'humidité dont nous reparlerons.

B) SEPULTURES DE LA GROTTE :

Ce qui précède permet de retenir trois emplacements funéraires :

— les deux niches du vestibule avec chacune un squelette numéroté 1 et 2 (NB 1 et NB 2)

— la grotte principale, véritable chambre funéraire avec onze squelettes plus ou moins bien conservés numérotés de 3 à 13 (NB 3 à NB 13), les uns à même le sol, d'autres gisant à côté ou au milieu de débris de cercueil. D'autres squelettes existent en sus, mais sont

épars, écrasés par des débris de paroi ou de plafond calcaire. Deux cercueils en mauvais état n'ont pas été touchés et contiennent sans doute des squelettes. L'un toutefois, éventré, laisse voir le squelette très endommagé (NB 11).

- La plate-forme de la seconde grotte avec un squelette (NB 14) de femme et à proximité, en vrac, des débris nombreux de squelettes d'adultes et d'enfants.

En bref, nous avons reconnu quatorze sujets représentés par des squelettes entiers ou par un crâne en bon état auprès duquel gisent des ossements brisés. Mais d'après notre estimation, qui doit être contrôlée, l'ensemble de cette nécropole contient les restes de plus de 25 personnes.

Tous les squelettes de cette grotte ont visiblement été amenés dans un cercueil. Certes, la plus grande partie des ossements paraît avoir été laissé à l'air libre. Mais, en fait, quand on observe le lieu de chaque gisement, on relève la présence d'une poussière brun-noirâtre, comparable à celle qui résulte de l'écrasement de fragments des cercueils existants. Petit à petit, la protection en bois a disparu sous l'effet de l'humidité ambiante, sans compter le ruissellement en saison des pluies. A cet égard, la circulation d'air paraît satisfaisante en période chaude puisqu'à l'œil nu, aucune moisissure n'est visible sur les cercueils ou les squelettes.

Malgré tout, il existe un certain degré d'humidité permanente comme en témoigne le palper des débris de cercueils et celui des parois des grottes qui s'effritent au simple toucher. De même au cours de notre enquête, le tamisage de la couche de calcaire pulvérulent recouvrant le sol, était possible, mais rapidement l'humidité imprégnait la traîne du tamis.

Il va sans dire que d'octobre à avril, pendant la période des pluies, l'humidité ambiante est certainement très élevée, ce qui explique la friabilité des squelettes et leur fragilité après un certain temps d'exposition en milieu sec.

Les cercueils ont-ils été placés dans un sens indifférent tenant compte surtout de la disposition du local ? De fait, la majorité des squelettes est orientée, la tête étant au Sud. Quelques sujets ont toutefois la tête au Nord, tels NB 4 (femme), NB 11 (homme), NB 14 (femme).

Sans que l'on puisse affirmer un ordre d'« admission », il semblerait que les premiers cercueils amenés dans la nécropole furent initialement déposés le long de la paroi ouest et alignés côté à côté, d'Ouest en Est ; depuis le fond (Nord) jusqu'à l'aplomb du palier intermédiaire au Sud. Il en a été de même sur l'aire est dont les cercueils paraissent récents : ou peut-être ces derniers doivent-ils leur état de conservation à des conditions de meilleure ventilation.

Enfin, si au départ, les cercueils ont été placés côté à côté, il est arrivé un moment où ils ont été entassés purement et simplement soit les uns sur les autres (comme sur le flanc Ouest de l'arête médiane), soit en chevauchant deux cercueils.

Quant aux cercueils eux-mêmes, d'après ce que nous avons observé à partir des débris de ceux des sujets NB 1, NB 13 et surtout NB 11, les caractéristiques sont les suivantes :

Ces cercueils sont taillés dans un tronc d'arbre. Ils comprennent deux valves. La supérieure à chaque extrémité présente un prolongement qui facilite la préhension.

Les deux valves sont indépendantes et il est probable que des liens (cordage, linges, etc...) les solidarisaien pendant le temps nécessaire aux cérémonies funéraires.

Nous n'avons relevé aucune sculpture sur les côtés, aux extrémités ou sur la valve supérieure. Signalons en terminant qu'un fragment du cercueil du sujet NB 1 a été confié à l'I.R.S.M. afin de rechercher si possible la nature du bois.

Que ce soit sur le sol ou dans les cercueils, encore existants, les squelettes gisent couchés sur le dos. Le mains paraissent avoir été placées côté à côté — sinon jointes — car les osselets du carpe sont généralement retrouvés au niveau du pubis, et des bracelets en cuivre ont souvent taché la tête fémorale.

Les cadavres étaient-ils enveloppés d'un lamba ? On peut le supposer car sous le bassin du squelette NB 1, nous avons trouvé un morceau d'étoffe (10 cm x 10 cm) grossièrement tissé, de teint brunâtre. Entre ce fragment d'étoffe et le sol le fond du cercueil avait totalement disparu ne laissant qu'une poussière brunâtre mêlée à la poussière calcaire de la niche.

M. RODERER, Directeur de l'I.R.S.M., a bien voulu se charger de l'adresser à M. le Professeur MILLOT, Directeur du Musée de l'Homme à Paris.

Voici la réponse que nous transcrivons :

« J'ai bien reçu votre lettre du 14 janvier, et le petit envoi de prélèvement de grottes funéraires. Je vous en remercie.

Il s'agit bien, comme vous le pensez de fragments de lamba brûlés et « brûlés » sous l'action de l'humidité et de substances chimiques, tels qu'on en trouve dans presque toutes les sépultures malgaches antérieures au XX^e siècle. Il est difficile de donner des précisions à leur égard : ils sont de texture très banale et il n'y a aucune raison de leur attribuer une grande ancienneté. Je me souviens de fragments identiques dans des tombes qui ne remontaient pas au-delà du XX^e siècle. Les perles que l'on trouve souvent avec les ossements permettent parfois de meilleures datations. On pourrait, bien entendu, penser à faire appel au Carbone 14 mais les rares laboratoires parisiens qui font ces expertises sont actuellement complètement embouteillés ».

Enfin si nous avons parlé surtout des squelettes dont le cercueil est encore apparent, rappelons ce que nous avons déjà dit : la majorité des ossements gît sur le sol, le bois qui les protégeait ayant disparu. Et quand les cercueils ont été placés les uns sur les autres, comme le long de l'arête calcaire médiane, il en résulte un entassement d'ossements inextricable. Dans un cas toutefois, en raison du ruissellement chargé de sels calcaires, des ossements ont été fixés sur le sol et partiellement masqués par une couche calcaire. Cet incident s'est produit à l'extrême Nord de l'arête médiane pour NB 10.

Le socle, à cet endroit est en pente inclinée; il est probable que le cercueil placé en porte à faux a d'abord disparu, abandonnant le squelette sur l'inclinaison douce. Mais le ruissellement du plafond, responsable en partie justement de cette arête centrale, a pris en charge les ossements au cours de nombreuses décades. Ainsi le crâne et l'humérus gauche de NB 10 sont partiellement inclus et dans la pénombre de la grotte, les pas du visiteur ignorant ou pressé ne peuvent les éviter.

C) LES SQUELETTES DE LA GROTTE :

Les squelettes ont été reconnus et étiquetés d'après leur situation au fur et à mesure que nous prospections la grotte. Un numéro a été attribué à chacun à la suite d'un sigle : NB (Nécropole de Bekopaka).

A titre documentaire, nous donnons ici nos constatations d'ensemble, réservant à une communication anthropologique l'étude analytique qui a conduit à nos conclusions actuelles.

Le squelette NB 1, le premier rencontré était situé dans la niche Est, en surplomb, au Sud du « vestibule ». Il fut initialement enseveli dans un cercueil, aujourd'hui presque entièrement disparu, dont il ne subsiste que la moitié de la valve supérieure suspendue entre les deux stalagmites qui encadrent l'entrée Nord de la niche.

Notoirement le cercueil était trop grand pour celle-ci. C'est la raison pour laquelle une partie correspondant aux jambes du sujet, était dans le vide.

La valve inférieure du cercueil tombée en poussière a laissé son empreinte sur le sol rocheux recouvert par ailleurs d'une fine couche de poussière calcaire.

Ainsi le squelette reposait sur le sol, les tibias dans le vide. Les os du pied furent en partie retrouvés en tamisant la fine couche calcaire recouvrant le sol du palier intermédiaire.

A première vue, le squelette était intact et entier. Mais un examen approfondi nous a montré que ce sujet masculin, âgé de 50 ans environ, était porteur d'une tumeur mandibulaire (kystique probable). De plus le squelette de l'avant-bras avait été broyé au tiers moyen. Sans doute par suite d'un accident cause du décès, car la fracture était récente.

Le squelette NB 2 est dans la niche à l'Ouest de la précédente. Ce squelette est pratiquement entièrement brisé. La présence de trois bracelets, trois jones fins en argent et quelques caractères ostéologiques permettent seulement de penser qu'il s'agissait d'une femme. Les bracelets sont de forme ovale, ouverts sur l'un des côtés. Le jone a 2,5 mm. de section. Le grand axe (intérieur) mesure 61,62 mm. et l'axe transversal 46 mm. environ.

Le squelette NB 3 est celui d'une femme âgée de 35 ans environ. Ce squelette est situé contre la paroi Ouest de la grande salle, juste au seuil de l'entrée Sud-Ouest. Il gît sur une couche de calcaire pulvérulent (d'une épaisseur de 1 à 3 centimètres suivant les endroits) et recouvrant le sol de la grotte.

Des traces brun-noirâtres sous les os longs, témoignent de la présence ancienne d'un cercueil, aujourd'hui complètement disparu.

Le squelette a le crâne orienté vers le Sud. Il est couché sur le dos et parfaitement reconnaissable. Mais il est en grande partie brisé par des blocs calcaires détachés de la paroi qui le surplombe ou du plafond de la grotte. Les os du pied ont disparu, entraînés par le ruissellement, le sol étant en pente vers le Sud. Ce fait fut confirmé ultérieurement en trouvant de nombreux petits os du pied ou de la main en contrebas jusqu'au bord du « vestibule ».

Par ailleurs, on note un chevauchement partiel du squelette NB 4 sur le côté droit du squelette NB 3. Le thorax de ce dernier est partiellement écrasé. L'hémi-bassin droit, très endommagé est incliné à droite en même temps que le fémur, ce qui laisse supposer que le cercueil de NB 4 a été placé à cheval entre NB 3 et NB 5.

La taille, autant que nous avons pu en juger d'après le fémur, et la mensuration du squelette étalé, devait être petite (inférieure à 1,60 m). L'examen du pubis a permis d'évaluer l'âge approximatif : 35 ans. Le Département des Sciences Humaines était en possession du calvarium, nous avons recueilli la mandibule et étiqueté ce squelette NB 3.

Le cadavre NB 4 couché entre le n° 3 et le n° 5, chevauche ces derniers partiellement comme nous l'avons dit. La tête au Nord, était située à la hauteur du genou des deux squelettes indiqués.

Les os longs étant en bon état, ce squelette a été relevé et étiqueté NB 4. Malheureusement le crâne défoncé par un fragment du plafond de la grotte ne peut être que partiellement exploité.

Le sol au niveau du squelette a été tamisé, ce qui a permis de trouver des osselets et des dents ayant appartenu à un enfant âgé de 3 à 4 ans. De même un petit radius chevauchait la colonne vertébrale dorsale du squelette NB 5 : la styloïde regardait vers le Nord. On peut en inférer que l'enfant était orienté tête au Sud (?) Mais nous n'avons

relevé aucun autre os humain en tamisant le gisement du squelette NB 4, ou en regardant attentivement NB 5. Fait intéressant : une dent (incisive) de mammifère herbivore a été retrouvée au milieu des ossements grâce au tamisage. Cette dent était non perforée. Pour quelle raison intentionnelle ou fortuite était-elle au milieu des ossements ? Nous ne saurions le dire.

Au sujet des restes d'animaux, notons que les ossements sont présents dans le « couloir » et le « vestibule » d'accès précédemment décrits, et conduisant à la grotte principale. Les os appartiennent à des rongeurs et sont très dispersés. Il en existe aussi dans les autres galeries. Nous avons recueillis quelques dents et ossements, mais leur intérêt est relatif du fait de leur dispersion. Il est possible qu'un inventaire attentif permettre d'en retrouver au milieu des ossements humains et cette présence nécessitera une étude particulière.

Enfin pour en terminer avec NB 4 mentionnons la présence d'un bracelet lui appartenant mais trouvé au milieu des ossements de NB 3. On peut affirmer que ce bracelet appartenait à NB 4 en raison de la position de l'avant-bras droit superposé aux ossements du membre inférieur de NB 3.

Ce bracelet (cuivre ou argent ?) de forme ovale est un jonc de 4 mm. de section. Il a 55 mm. (intérieur) dans le grand axe et 41 mm. dans le petit axe.

Le squelette NB 5, complètement détérioré par suite de chutes de fragments calcaires n'a pas été touché. On peut penser toutefois qu'il s'agit d'un squelette féminin : le fémur droit, seul os valable, a pu être mesuré, soit 379 mm. en position. Un dépôt de cuivre (bracelet sans doute, aujourd'hui disparu) a tatoué la tête fémorale indiquant ainsi la position des mains sur le pubis.

Le squelette NB 6 est le plus superficiel des squelettes superposés sur le flan Ouest de la saillie médiane calcaire qui divise la grotte principale en 2 parties. Nous avons compté ainsi les squelettes de 5 à 6 individus, entassés, mais masqués en partie par des couches de poussière brunâtre correspondant aux cercueils en voie de disparition. Le squelette de NB 6 correspond à celui d'un sujet masculin de 60 ans environ. Faute de temps nous n'avons relevé que le calvarium pratiquement en bon état.

Au-dessous du crâne de NB 6, on aperçoit un autre crâne complètement défoncé, dont le relèvement demanderait de nombreuses heures de travail.

Le squelette étiqueté NB 7 est situé dans l'angle Nord-Ouest de la grotte. Il occupe cet angle en totalité. Un cercueil l'a certainement protégé pendant un temps. Actuellement les os jonchent le sol et sont pratiquement tous fracassés par les fragments de parois qui les surplombent. Il s'agit sans doute d'un squelette de femme adulte de très petite taille (152 cm. environ). A côté du crâne, on note la présence d'un bracelet, un jonc de cuivre, tordu par la chute de pierres.

Le squelette NB 8, au milieu de l'aire Ouest, tête orientée au Sud, est complètement écrasé. Du sommet du crâne aux malléoles péronières, il ne mesure que 150 cm. La denture encore visible est celle d'un sujet adulte, jeune. Elle présente l'usure normale par friction des mangeurs de riz ou de maïs.

A côté, le squelette du NB 9, tête orientée au Sud est dans un état plus alarmant. Le sujet, féminin (?) est encore plus petit puisque du sommet du crâne aux malléoles il n'atteint que 140 cm. Deux bracelets en cuivre, lui appartenant, gisent à côté du genou gauche de NB 8.

Du sujet NB 10, nous ne voyons que la tête et l'humérus gauche, encastre sur le socle calcaire. Les autres os, écrasés, plus ou moins par les blocs calcaires ou les visiteurs, gisent épars. Cependant, le radius et le cubitus gauche ayant échappé aux détériorations, nous ont permis de recueillir une donnée intéressante : respectivement d'une longueur maximum de 247 mm. et 277 mm., ils permettent de penser que NB 10, sujet masculin, était de taille élevée, en tous cas sur-moyenne.

Quand au crâne lui-même recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de calcaire, toute recherche métrique est vaine.

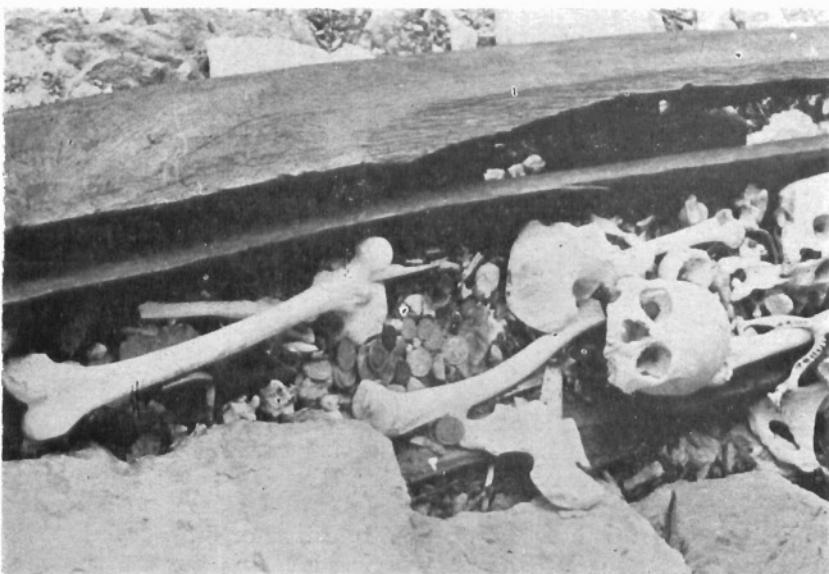
On peut dire seulement qu'il s'agit d'un individu adulte et par sa denture lui accorder 40 ans environ. Celle-ci est apparemment saine : les cuspides de M2 et M3 ont disparu mais par suite de l'abrasement par trituration des mangeurs de riz ou de maïs.

Nous avons attribué le matricule NB 11 au squelette encore dans son cercueil près de l'ouverture Nord-Est de la grande grotte. Mais ce cercueil (177 cm. de long) est très abîmé par des blocs calcaires. Ce squelette orienté tête au Nord serait très intéressant à étudier, mais en prévoyant une restauration du crâne, défoncé en même temps que le cercueil : toutefois la denture est intacte.

Le sujet NB 12, situé entre d'une part le crâne de NB 10 sur son socle calcaire, et d'autre part le cercueil NB 11, est très détérioré. Le crâne orienté au Sud, est défoncé. Seule sa denture est valable et justifierait une étude. De même quelques os longs sont intacts ; en particulier le membre supérieur gauche avec un bracelet au milieu de l'avant-bras.

Le squelette NB 13 a été très endommagé par des fragments calcaires tombés du plafond de la grotte. De plus, de son cercueil (longueur du couvercle : 188 extérieur) placé en porte à faux sur des accidents de terrain, il ne subsiste que le couvercle. Le fond, non soutenu, est tombé rapidement en poussière et les ossements, non préservés, ont souffert.

Ici encore, la denture et quelques os longs sont utilisables. D'après nos estimations il s'agissait d'un homme, et la mensuration des os des membres inférieurs permet de lui accorder une taille moyenne autour de 1,65 m. C'est au milieu de ces ossements qu'une médaille



VI-VII. — SEPULTURES DU SITE 5 (*abri du Manambolo*)
(Clichés Babin)

en argent fut trouvée. Il s'agit d'un écu portugais daté de 1775. Sa situation, parmi les os du bassin ne peut absolument rien vouloir dire, le squelette s'étant disloqué en tombant sur le sol. Cette pièce est aujourd'hui au Département des Sciences Humaines.

Enfin le sujet NB 14 sur la plate-forme de la grotte secondaire mérite une mention particulière. Son squelette est en très bon état, mais les os sont extrêmement friables et nous nous sommes contentés de les photographier. Il s'agit d'une femme, les os grèles et les bracelets (en cuivre) jones très fins à l'avant-bras permettent de l'affirmer. Des ossements d'enfants gisent à proximité.

II. — L'ABRI SOUS ROCHE DU MANAMBOLO (Site 5)

A trois quart d'heure environ en pirogue, en amont de Bekopaka, dans les gorges du Manambolo, on peut visiter un abri sous roche qui servit de lieu funéraire au siècle dernier. D'après les habitants du lieu, cet abri-nécropole ne serait pas le seul dans les gorges, mais ce serait le plus important. Il est situé au tiers inférieur environ de la hauteur de la muraille sud. Celle-ci, en été, domine de quelques cinquante mètres, les eaux boueuses et jaunâtres du fleuve. Ces eaux montent de 5 à 6 mètres au moment des crues et le cours du fleuve, impétueux, torrentueux roule entre les deux murailles de la gorge, large d'environ 50 à 80 mètres sur plusieurs kilomètres lors de la traversée du plateau du Bemaraha. Arrivé en pirogue au bas de la muraille, il faut escalader une pente abrupte pour atteindre l'abri sous roche. Un sentier accidenté sert de fil d'Ariane ; et des arbres, des arbustes, des souches, facilitent l'ascension vers la plate-forme.

A) *L'abri sous roche et les cercueils.* — L'abri visité mesure environ une trentaine de mètres de long et n'a que 5 à 6 mètres de large. L'abri proprement dit atteint à peine la moitié de ces dimensions et sa hauteur n'est que de deux mètres environ aux points les plus élevés. Sur cette plate-forme, une trentaine de cercueils sont disposés parallèlement à la muraille. Tous sont ouverts. Ils sont constitués, comme ceux de la grotte de Bekopaka par deux troncs d'arbre creusés et taillés suivant la stature du sujet. Il existe quelques cercueils d'enfants. Le couvercle manque souvent, ou gît à côté. Ces cercueils sont dépourvus d'ornementation, sauf le couvercle de l'un d'eux (ph. VI).

Ce couvercle affecte la forme d'un toit avec deux pentes latérales séparées par une sorte de crête axiale, médiane qui court tout le long. C'est cette « crête » qui est sculptée en créneaux sans pour autant que l'on puisse reconnaître un motif ou un sujet. Il s'agit donc d'une ornementation simple, ce qui ne lui en confère pas moins un intérêt certain au point de vue ethnologique.

Notons enfin l'état médiocre de conservation de plusieurs de ces cercueils, certains d'entre eux étant taraudés par des parasites.

B) *Les squelettes* : Initialement chaque cercueil devait contenir un squelette mais visiblement les ossements ont été « mélangés » par les visiteurs. Cet abri sous roche est en effet notoirement connu comme un lieu de curiosité et de promenade pour les « Vazaha » et les habitants du pays. Ajoutons à cet égard, qu'il s'agit pour ces derniers plus d'une habitude que d'un rite, car aux dires mêmes de habitants de Bekopaka, les squelettes en question ne représentent aucune famille actuellement vivante dans la région. Ceci dit, notre étude anthropométrique et anthropologique envisagée en vue d'une meilleure connaissance des tribus malgaches a été gênée, voir même en partie neutralisée par la confusion des squelettes.

Il est inutile d'ajouter que ces derniers ont été très abîmés par les « curieux » qui viennent les examiner avec plus ou moins de doigté. Une coutume autochtone veut que tout visiteur vazaha ou malgache se doit de donner une obole. Celle-ci est déposée dans le cercueil. Mais certains ont jugé plus « efficace » de se servir du crâne comme « tirelire », le trou occipital se prêtant à cette intention. D'où la dégradation de nombreux ossements et, après examen, dix calvarium seulement purent être étudiés. Nous n'avons pas eu le temps de rechercher leurs propres mandibules, ou plus exactement nos essais ont été infructueux ce qui vu le nombre de mandibules recueillis (environ une vingtaine) nous laisse penser que de nombreux crânes ont disparu. Quoiqu'il en soit, notre étude ostéologique est forcément incomplète.

Malgré la dégradation, les squelettes, exposés à l'air, sont dans un état de conservation excellent, contrastant singulièrement avec l'état des squelettes de la grotte de Bekopaka, rudement mis à l'épreuve par l'humidité ambiante au cours de la saison des pluies.

III. — ÉTUDES ANTHROPOLOGIQUE DES CRANES

Cette troisième partie en réalité correspond aux conclusions d'un travail anthropologique à paraître ultérieurement, travail au cours duquel nous avons essayé de répondre aux questions précises suivantes :

En dehors du sexe et de l'âge des sujets examinés, quelle ancéneté peut-on leur attribuer par rapport à l'histoire malgache ? Enfin et surtout à quelle ou à quelles tribus appartenaient-ils ?

Dans le travail anthropologique à paraître, nous rapportons donc l'étude des dix calvarium de l'abri sous roche du Manambolo ; celle des trois crânes en bon état de la grotte de Bekopaka ; et de plus l'étude de deux crânes et de deux calvarium provenant des abris sous roche du Manambolo, crânes et calvarium qui nous furent confiés par M. l'Administrateur Charles POIRIER en 1962.

Soit au total dix-sept crânes ou calvariums, recueillis dans une même région, en deux lieux distants de quelques kilomètres à vol d'oiseau, ce qui confère une certaine homogénéité au lot.

L'étude anthropologique et anthropométrique nous a montré que ces crânes appartenaient à des sujets d'âges divers de 20 à 60 ans, ceux de l'abri sous roche étant mieux groupés autour de 35 à 40 ans.

Sur les dix-sept crânes, neuf concernaient des sujets féminins.

D'après nos recoupements, ces squelettes appartenaient à des individus décédés au cours du siècle dernier. Le fait d'avoir trouvé au milieu des ossements de l'un deux une pièce portugaise de 1755, très usée, permet d'avancer comme date limite la plus éloignée de nous la fin du XVIII^e et plus sûrement le début du XX^e siècle. Comme date la plus proche de nous, on peut retenir l'obligation d'ensevelir les morts, décidée par GALLIÉNI dès sa prise de commandement vers 1895-1900.

Une étude du squelette au Carbone 14 n'est guère utile car « la précision moyenne pour les échantillons récents ne dépasse guère 200 à 500 ans » (M. le Professeur COURSAGUET, chef du département de Biologie au Commissariat de l'Energie atomique).

Par contre un examen des conditions microclimatiques dans la grotte et sous l'abri, seraient plus valables pour dater exactement l'ancienneté des squelettes, mais ce serait alors avoir recours à un travail de recherche énorme, disproportionné au résultat attendu, les squelettes étant de toutes façons « historiques » et proches de nous.

Pour l'appartenance à un type racial nous pouvons dire que les crânes étudiés sont très disparates et largement métissés.

A titre documentaire, les caractéristiques générales sont les suivantes :

L'indice crânien horizontal est dispersé avec toutefois tendance à la mésobrachycranie.

Les indices de hauteur, avec l'hypsocrânie et la métrocrânie, notées aussi bien à partir du basion que du porion, orientent vers des crânes de hauteur « moyenne », ou moyen haut.

La valeur du volume crânien correspond à celle connue pour la race noire en général.

Le front est large (eurymétopie) pour plus de la moitié du lot, et moyen pour le reste, ce qui rejoint les données du travail de Madame CHAMLA pour l'ensemble des crânes des Malgaches.

Les indices faciaux fournissent l'impression de faces généralement basses et larges. L'orifice nasal est platyrhinien pour plus de la moitié, mais on trouve des cas de leptorhinie. L'indice orbitaire est moyen à la limite du type chamaeconque dans de nombreux cas, ce qui milite en faveur de la tendance à l'orbite basse en général.

Le prognathisme facial supérieur, recherché suivant le procédé de RIVET, est net pour plus de la moitié des sujets.

Le prognathisme alvéolo-sous nasal est constant même chez le mésognathe.

L'indice mandibulaire est dispersé.

Au point de vue descriptif enfin les caractères négroïdes sont dominants pour la moitié des squelettes étudiés, mais les caractères mongoloïdes ne sont pas rares en plus.

Enfin, deux sujets (NB 1 dans les grottes et le calvarium 26 sous l'abri) tranchent nettement sur l'ensemble du lot, avec des arcades sourcilières très marquées (surtout 26) et une glabelle saillante, alors que tous les autres crânes ont un rebord orbitaire mince sans saillie médiane.

Quoiqu'il en soit, mis à part, ces deux sujets NB 1 et 26, malgré la dispersion des indices et la discordance entre les caractères descriptifs chez un même sujet, nous avons retrouvé dans l'ensemble les traits sakalava du crâne et de la face mentionnés déjà par Madame CHAMLA dans son travail d'ensemble sur les crânes malgaches (1).

Ce fait écarte l'hypothèse — pour les squelettes étudiés — de l'étiquette vazimba, attribuée par les habitants de Bekopaka.

Il n'en reste pas moins que le mythe vazimba étant détruit, l'origine Sakalava de certains des squelettes ne répond pas au fond du problème: celui de l'origine des « autres squelettes » très métissés.

Faute de temps, nous n'avons pas exploité tous les documents en place à Bekopaka et sur les rives du Manambolo. Notre étude meritait donc d'être reprise et poursuivie par une équipe qui passerait sur place plusieurs semaines, ou effectuerait plusieurs missions, afin de procéder une étude anthropologique plus en profondeur.

En attendant, nous émettons le vœu que ces grottes et cet abri soient mieux protégés et que des « promeneurs du dimanche » ne viennent éparpiller ou écraser ces ossements, précieux pour la recherche des origines des tribus malgaches.

CONCLUSION

Les grottes mortuaires de Bekopaka et l'abri sous roche du Manambolo sont signalés depuis longtemps. Cependant, à notre connaissance aucune description n'en avait été faite. Il nous a paru utile de les faire connaître. La description des sites et les observations recueillies à l'occasion de notre passage complètent l'étude anthropologique, objet d'un autre travail dont nous avons communiqué ici les conclusions générales.

(3) M.C. CHAMLA — Recherches anthropologiques sur l'origine des Malgaches. Mémoires du Museum, Paris 1958.

RÉSUMÉS

Ireo zohy ao Manambolo sy ny « tsingy » ao amin' ny faritanin' i Bekopaka dia misy fasana izay lazain' ny mponina any fa an' ny Vazimba. Ao anaty lakana no ahitana ny taolan' olona miaraka amin-javatra hafa indrindra ny firavaka. Tao amin' ireo toerana roa notsi-dihana, dia nodinihana lalina ireo taolan' olona ireo araka ny fomba antropolojika tsy dia mbola fampiasa loatra eto amintsika. Tsy dia tranainy loatra akory nefä ny taolana hita tao dia an' ny foko tsy dia mbola fantatra loatra ary tsy anisan' ireo efa fahita eto ankehitriny.

**

The high grottoes in the gorges of the Manambolo and the karst in the region of Bekopaka contain burial-places that the local inhabitants attribute to Vazimba ancestors. The skeletons are laid in dug-out canoes with a few objects, particularly ornaments.

In the two sites that have been visited, the skeletons have undergone a detailed anthropological investigation which contributes invaluable material to a field of study that is still very neglected in Madagascar. The burial-places are not ancient, but the remains they contain belong to an unusual ethnic group of which little is known.

ANNEXE

Rapport sur la composition minéralogique de perles trouvées dans les sépultures dites Vazimbas de Bekopaka (a)

Grosses perles rouges : « cornaline », variété de « jaspe » ; dureté 6,5 (rayée par le quartz) ; densité : 2,5 ; quelques-unes zonées, rouges à brunes.

Grosses perles translucides : opale calcédonieuse (ou calcédoine-opale). Par chauffage vers 800°, la perle de translucide devient blanche et ceci prouve qu'il s'agit bien d'opale. Densité : 2,5 environ.

Petites perles vertes et jaunes ou blanches : « verre » mais sa densité supérieure à 2,7 tendrait à prouver qu'il s'agit d'un verre préparé d'une façon spéciale (au plomb, au chrome, etc...) ce qui augmenterait la densité normale du verre (2,54). Fond en dessous de 800°.

Grosse perle verte : sans doute du verre (pas d'essai de chauffage car cette perle est unique) mais beaucoup plus légère que les petites perles vertes (densité inférieure à 2,7 et certainement voisine de 2,5).

(a) Analyses effectuées par MM. KARCHE et BEHIER au Laboratoire de Géologie de la Faculté des Sciences de Madagascar.



L'ANCIENNE CIVILISATION DE L'ISANDRA

par Pierre VERIN

avec la collaboration de René BATTISTINI et
de Daniel CHABOUI

I. — LE CADRE NATUREL DU SITE (1) :

— Le site de l'Isandra se trouve à 21 km. à vol d'oiseau au Nord-Ouest de Fianarantsoa, dans un paysage de hautes collines bien caractéristique de cette partie centrale du pays betsileo (voir fig. 1 et 2). On y accède depuis Fianarantsoa par une route empierrée (28 km.) jusqu'à la vallée de la rivière Isandra, où se trouve le principal vignoble du Betsileo. Une piste de 2 km, utilisable seulement par les véhicules tous terrains, mène ensuite jusqu'à la grande falaise granitique dont le pied est encombré par les énormes éboulis qui recèlent les « grottes ».

— Le relief s'explique par une érosion différentielle dans les migmatites et les granites du socle cristallin. La vallée de l'Isandra, large en cet endroit de 1 à 2 km., est évidée dans des embréchites profondément altérées. La chaîne du Vohibasia et de l'Isoranina (1.523 m.), qui domine la vallée d'environ 400 mètres, correspond au contraire à l'affleurement des granites porphyroïdes andringitréens, qui ici comme partout ailleurs à Madagascar donnent des reliefs vigoureux.

— Une coupe topographique à travers la vallée montre une évolution cyclique caractérisée par l'existence d'un haut niveau (30 à 40 m. d'altitude relative) profondément latéritisé découpé en petites collines à sommet plat, dominant une basse terrasse de 4-5 mètres non inondable le long de l'Isandra et de ses affluents.

— Les villages entourés de verdure (surtout manguiers et oranges) se sont installés soit sur ce niveau de 30-40 mètres (Tsiendidika), soit à la base des collines latéritiques au contact de la terrasse de 4-5 m. (Isandra, Ambalamarina, etc...).

Les terroirs, d'un type commun dans le Betsileo central, comprennent de larges étendues de rizières dans les bas fonds (basse terrasse), et des cultures sèches sur les pentes des collines latéritiques. Le vignoble s'est largement étendu sur les plus grands éléments subhorizontaux conservés du haut niveau au Sud du village d'Isandra.

— Vue de la vallée, la chaîne granitique apparaît à l'Ouest comme une impressionnante falaise verticale, dominant un grand talus d'éboulis à énormes quartiers de roche qui se raccorde avec le haut niveau

(1) Ce premier paragraphe a été écrit par R. BATTISTINI.

latéritisé. Le talus d'éboulis, et le revers occidental en pente plus douce de la chaîne granitique, sont des zones actuellement répulsives au point de vue humain. Si les anciens Betsileo s'y sont jadis installés, ce fut uniquement à cause des possibilités défensives offertes par la disposition, nous le verrons, très particulière des énormes pans rocheux éboulés de la falaise.

Dans le secteur du site archéologique, la grande falaise présente un escarpement vertical d'environ 150 mètres façonné en majeure partie dans les granites massifs à très gros cristaux, mais avec à la base une intercalation gneissique au contraire finement litée, reposant elle-même à nouveau sur les granites pegmatiques qui affleurent au contact du talus d'éboulis basal. Cette intercalation gneissique a son importance, car ce sont essentiellement ses parties éboulées qui ont fourni les petites pierres plates utilisées pour la construction des nombreux muretins de l'ancien village et des anciennes terrasses perchées.

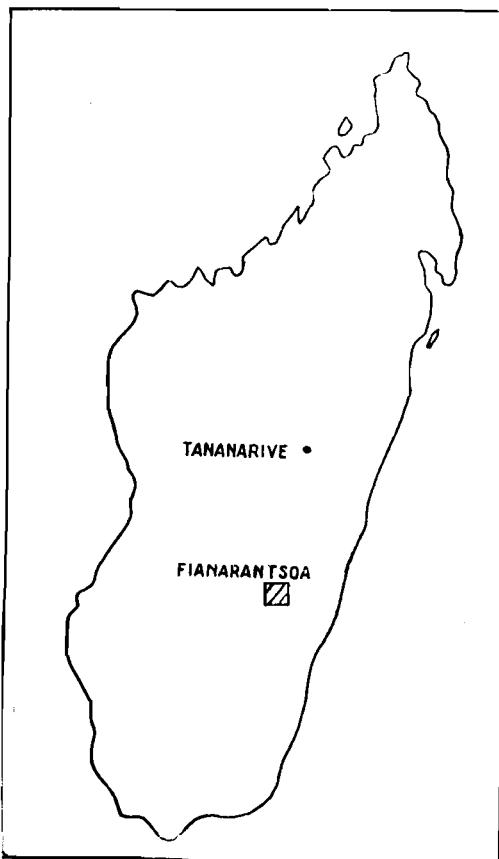


Fig. 1. — Croquis de localisation (région)

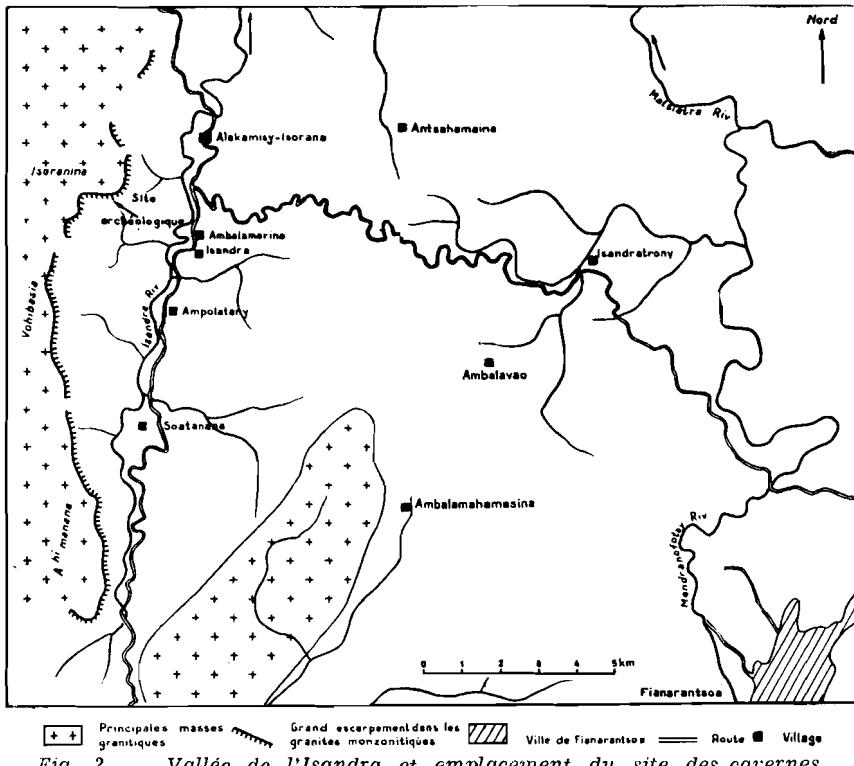


Fig. 2. — Vallée de l'Isandra et emplacement du site des cavernes.

— Les formes d'érosion de la grande falaise sont, d'une part, des cannelures de ruissellement suivant le sens de la plus grande pente, présentes surtout sur les dalles courbes ; d'autre part, des perforations en taffonis pouvant atteindre une taille parfois importante (2 à 3 mètres d'ouverture et autant de profondeur) en essaims, surtout dans les parties en pente forte de l'escarpement.

Mais le recul de la falaise s'est fait surtout par détachement d'enormes pans de roche en fonction d'un système de diaclases verticales ou légèrement courbes. Dans certains secteurs il s'agit d'éboulements anciens : les quartiers de roche, parfois de grande dimension ne présentent plus d'angles vraiment vifs, et sont actuellement en voie de dégagement d'un épais manteau d'altération latérale dans lequel ils semblent avoir et plus ou moins soliflués (ainsi à l'Ouest de Tsienidika), ce qui est un indice d'une évolution climatique complexe du grand versant.

Dans le secteur des « grottes », au contraire, il s'agit d'un ou de plusieurs grands éboulements relativement récents, et particulièrement spectaculaires, qui ont créé un énorme entassement de blocs granitiques

au pied de la falaise. Les deux grandes surfaces de décollement des pans éboulés apparaissent en teinte claire dans la muraille et surtout se distinguent les autres parties plus anciennement exposées à l'action des agents météoriques par l'absence de taffonis. Les quartiers de roche éboulés et brisés présentent des angles encore vifs, et n'ont pas été, comme ailleurs, empâtés dans la latérite. Mais ils viennent eux-mêmes en recouvrer sur des éboulis antérieurs.

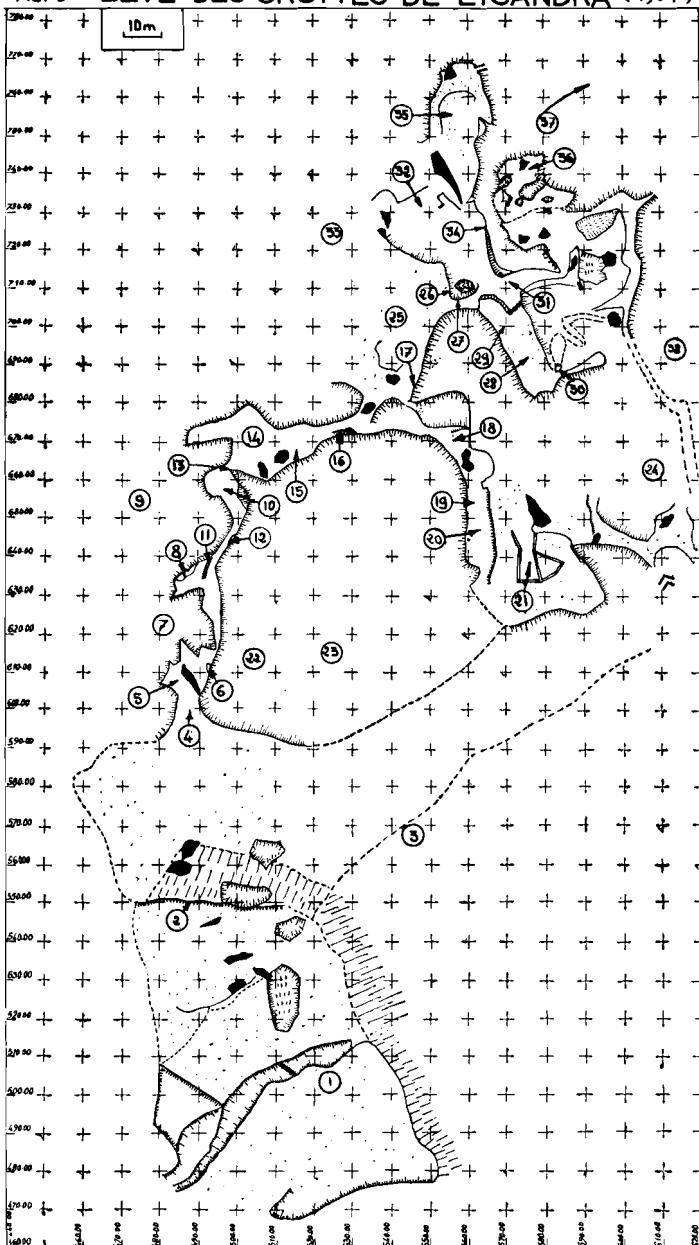
Les anciens Betsileo ont tiré profit de cet impressionnant chaos de blocs granitiques, dont certains de plusieurs dizaines de mètres de grande dimension, pour organiser le village fortifié. Tout le parti possible a été tiré de la disposition des blocs pour créer une ou plusieurs enceintes protectrices. Partout où cela était possible, on a construit des terrassettes d'habitat étayées par des muretins en pierres sèches. La disposition naturelle des blocs a permis d'aménager aussi un grand nombre d'abris sous roche. L'un des aspects les plus curieux réside dans le dédale de cavités correspondant aux interstices entre les blocs du chaos, cavités parfois impressionnantes dont la visite complète demande un équipement de spéléologue. Le réseau en est incomplètement obturé, soit par le l'argile, soit par d'épais dépôts d'une poudre noirâtre d'origine probablement organique (fientes d'oiseaux ou de chauve-souris, débris végétaux ?) mélangée de milliers de débris de poteries. Les parties inférieures recèlent une circulation souterraine des eaux. Des parties de ces grottes étaient utilisées comme voies d'accès à certains lieux d'habitat isolés au milieu du chaos. Mais elles semblent avoir servi aussi de dépotoirs pour la population, apparemment nombreuse, du site fortifié.

II. — HISTORIQUE DES RECHERCHES ET METHODOLOGIE:

La monographie du R.P. DUBOIS, si complète sur la vie traditionnelle et la culture matérielle des Betsileo, inclut bien une photographie des pittoresques rochers de la région d'Isandra mais ne mentionne pas l'utilisation des cavernes par les anciens habitants ; ou peut être surpris que cet auteur n'ait pas eu connaissance du vaste village refuge de l'Isandra alors qu'il décrit en détail la grotte dans laquelle se cachaient les habitants d'Antranolozoka (à l'Ouest d'Andoharanomaitso) lorsqu'ils redoutaient les incursions des brigands bara (2). La monographie inclut cependant de précieux renseignements sur les sépultures royales perchées de la falaise plus à l'ouest (au lieu-dit de Vohitsisaky) ainsi que sur l'histoire du royaume de la vallée d'Isandra dont faisait partie le village-refuge.

(2) H.M. DUBOIS : *Monographie des Betsileo*. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie XXXIV, Paris 1938, p. 48-49.

Fig. 3 - LEVE DES GROTTES DE L'ISANDRA (1964)



(Plan levé par A. Randriamanjaka et H. Rakotondrasoa)

Légendes de la figure 3.

(1) fossé externe ; (2) muretin externe ; (3) zone terrassée ; (4) entrée sud-ouest ; (5) couloir du surplomb ; (6) coul. 1 son. 1 ; (7) coul. 1 son. 2 (8) sépulture ; (9) zone non encore étudiée; (10) salle Il 1; (11) Is 1 son. 1; (12) Is 1 son 2 ; (13) chaos rocheux entre Is 1 et Is 2 ; (14) Is 2 (*Tsirenenantsina*) ; (15) éboulement de pierres calibrées ; (16) effondrement ; (17) entrée de la salle *Maikandro* ; (18) zone terrassée ; (19) abri sous roche sondé; (29) cour « *Ramilisonina* »; (21) terrasses d'habitat avec murettes ; (22) abri sous roche aménagé au-dessus du surplomb ; (23) abri à plusieurs compartiments; (24) issue vers l'extérieur ; (25) cour du « do »; (26) abri « *Radedy* »; (27) plan incliné aménagé; (28) cour 3; (29) cavité aménagée; (30) salle « *Saboy* »; (31) cour 4; (32) cour V; (33) cour 2; (34) entrée de *Tsirembitsika*; (35) cour 6; (36) cour « *Rapato* »; (37) vers *Andranomitsa*; (38) emplacement des salles « *Piévet* ».

M. Gérard FIEVET, qui exploite le vaste domaine viticole situé au sud-ouest du village d'Isandra, a le premier compris l'intérêt que présentait le site archéologique ; sous son impulsion les *fokonolona* (collectivités villageoises) ont effectué le débroussaillage de l'épaisse végétation qui obstruait les entrées et procédé à des cérémonies propitiatoires permettant l'accès. Ultérieurement, les grottes de l'Isandra sont devenues un lieu d'excursion et ont même été au centre des préoccupations d'un « week end culturel » à la fin du mois d'octobre 1962 (3).

En avril 1964, l'un d'entre nous, Pierre VERIN, accompagné de E. RAMILISONINA, a prospecté le site et reconnu son intérêt archéologique, en même temps que d'autres hauts-lieux de la région de Fianarantsoa (tombeau royal *tranomena* de Mahazoarivo, sépultures perchées de Tomagny et de Vohitsisaky, grottes d'Antranolozoka et village de la colline d'Ifandàna).

Les relevés et sondages dont le compte-rendu fait l'objet du présent rapport ont été menés du 20 au 31 décembre 1964 par l'équipe du Centre d'Archéologie (VERIN, D CHABOIS, RAMILISONINA) avec l'aide de participants bénévoles (M^{me} CHABOIS, S. ANDRIANASOLONIRINA) et de deux topographes du Lycée technique du Génie civil de Tananarive (A. RANDRIAMANJAKA et H. RAKOTONDRAZOA).

Les travaux ont porté sur le relevé général des grottes au tachéomètre en indiquant sur le plan obtenu des courbes de niveau tous les 25 cm. La carte topographique incluse dans le présent rapport (fig. 3) n'est qu'une réduction très simplifiée de ces relevés détaillés déposés au Centre d'Archéologie.

Des sondages ont été ouverts dans le couloir d'accès au surplomb (coul 1, son 1, levée 6, et coul 1, son 2, levée 7, qui est une terrasse perchée). Dans la salle d'entrée (Is 1) sous forme d'une tranchée longitudinale (Is 1, son 1, levée 11) et d'un puits pratiqué à partir d'un effondrement (Is 1, son 2, levée 12) ; la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis de faire le sondage de la salle « *Saboy* » (levée 30) dont le plan a été soigneusement levé ; dans la cour « *Ramilisonina* » d'une part l'effondrement du mur d'une terrasse a offert une coupe com-

(3) Voir le Courrier de Madagascar du 6-11-62.

mentionnée plus loin (levée 18), et d'autre part, un abri sous roche situé un peu plus haut (levée 19) a été sommairement sondé.

Seul le site Is 1 son 1 présentait une stratigraphie quelque peu complexe et l'enlèvement de la terre a été effectué couche par couche. Dans Is 1 son 2 où la succession des horizons est beaucoup moins nette, la fouille a été conduite par niveaux de 0,20 cm. chacun. L'intégralité du sol fouillé a été tamisé à l'aide de tamis aux mailles de 5 mm qui conviennent très bien dans ce terrain parfois humide et quelque peu agglutiné.

La collection de pièces découvertes est abondante ; elle comprend les objets retrouvés en fouille, ainsi que ceux ramassés en surface lors des prospections dans les diverses salles et cours. A cela se sont ajoutées une série de pièces recueillies par M. et M^{me} Gérard FIÉVET (4) ; certaines sont entières.

Outre le secteur des grottes proprement dites, d'autres secteurs de la falaise cristalline ont été visité ; la petite plateforme naturelle qui s'étend à l'ouest du point géodésique sur une cinquantaine de mètres est couverte de vestiges architecturaux semblables à ceux des grottes à ceci près qu'un certain souci d'alignement semble avoir guidé la construction des murettes et des terrasses. La petite vallée qui sépare à l'ouest la falaise contigüe aux grottes des sommets voisins révèle des aménagements tout au long du cours d'eau qui l'occupe sur une distance d'environ 2 km. Ces aménagements consistent toujours en muretins de pierres calibrées disposés parallèlement au ruisseau. Il s'agit de terrasses d'habitat anciennes très analogues à celles que l'on remarque plus à l'ouest auprès des tombeaux royaux de Vohitsaky, immédiatement au pied de la falaise et au-dessous du village actuel de Tambohobe.

Des prélèvements destinés aux analyses palynologiques ont été opérés dans les sondages par D. CHABOIS qui a également procédé à des récoltes sur des fleurs des abords du site. Il est intéressant de constater que dans les zones les mieux protégées naturellement de la falaise, il existe des lambeaux de forêt peu dégradée, ce qui est tout à fait exceptionnel pour cette région du Betsileo complètement déboisée à une époque qui reste encore à préciser.

Après la campagne de fouilles de décembre 1964, R. BATTISTINI s'est rendu sur le site pour en faire une description géographique (voir la première page). Il était accompagné de J. DUFLOS et de C. RAVELONANOSY du Club de spéléologie; ces deux spécialistes sont descendus à l'intérieur du trou de Tsirembitsika et ont exploré les chaos souterrains les plus profonds de la salle Maikandro.

(4) Ils ont fait don de cette collection personnelle au Centre d'Archéologie de l'Université de Madagascar. Cette générosité n'est d'ailleurs qu'un aspect de l'aide si désintéressée qu'il ont fourni à l'équipe de l'Université et sans laquelle celle-ci n'aurait pas pu mener à bien cette première campagne de fouilles dans le délai si court qui lui était imparti.

III. — DESCRIPTION DES GROTTES :

Celles-ci se présentent sous forme d'un labyrinthe chaotique dans lequel on distingue des parties à ciel ouvert que nous appelons cours, des zones protégées par des surplombs et enfin de véritables salles ayant une ou plusieurs entrées. Certaines de ces salles possèdent d'ailleurs des noms locaux: Is 2 (Tsireninantsina (levée 14), Is 3 (Maikandro (levée 17), Tsirembitsika (trou profond, levée 34) et Andranomitsa (levée 37) lieu d'approvisionnement en eau. La salle Ankavia n'a pu être localisée avec précision. Les noms des autres salles ont été donnés par nous lors du relevé. Aussi, sont-ils indiqués entre guillemets.

On accède aux sites après avoir franchi un fossé sans doute artificiel (levée 1); un fossé externe creusé autrefois pour compléter le système de protection semble avoir été sur ses prolongements ouest fortement raviné par l'érosion qui a créé des éboulements de grande ampleur par suite de l'extension des *lavaka*. Lorsqu'on se dirige depuis ce fossé vers l'entrée sud-ouest, on gravit un talus au sommet duquel se trouvent des muretins qui comblent les intervalles entre d'énormes roches (levée 2). Ce talus se prolonge parallèlement à la muraille naturelle externe sur une centaine de mètres environ et à 20 mètres de celle-ci (levée 3); il y a là une véritable esplanade dont l'aménagement a été complété par endroits, mais qui plus au nord à l'extérieur de la cour « Rapato » (levée 36) et des « salles FIÉVET » (levée 38) s'était installé à la fin du XIX^e siècle un véritable village ; il en subsiste quelques murs de maisons du type *tamboho*, c'est-à-dire en terre pétrie séchée au soleil. Il semble que ce soit là l'emplacement du village d'Ambatobe dont parle le document du Syndicat d'Initiative de Fianarantsoa (5).

A Ambatobe vivaient les habitants qui cultivaient les rizières de la vallée en contre-bas et se réfugiaient en temps d'insécurité dans les cavernes immédiatement proches d'eux.

Le couloir d'accès principal s'ouvre au sud-ouest (levée 4); long de 35 mètres, il est assez encaissé et humide par endroits en dépit de l'important surplomb qui domine. Il offre toutefois des emplacements secs comme celui sur lequel était installé une terrasse d'un grenier à riz (levée 7). Le couloir se prolonge au nord par la salle Is 1 mais sur sa partie ouest il est bordé d'un vaste chaos rocheux couvert d'une épaisse végétation et non encore exploré. Il reste là bien des découvertes à faire. Auprès du début de ce chaos non loin de l'entrée de Is 1 une concavité de la muraille abrite une sépulture (levée 8). Des fragments d'os longs en parsèment la surface sur laquelle il a également été remarqué un vase aux bords droits réservé aux offrandes d'alcool (Is 64-11, voir fig. 18).

(5) Manuscrit préparé par le Dr J.M. RAZAFINDRALAMBO pour le « week-end culturel » de 1962.

L'entrée de Is 1 était recouverte d'un épais tas de sol contenant des déchets et des poteries. Une tranchée de 7 m. de long et de 1 m. de large a été fouillée au travers de ce tas et le compte rendu de ce sondage est donné dans les paragraphes descriptifs des fouilles (Is 1, Son 1, levée 11). La salle Is 1 est formée par une gigantesque diaclase dans le fond de laquelle les infiltrations se poursuivent activement. Par suite d'une sorte de succion interne vers les profondeurs des eaux qui s'infiltrent, il se produit des éboulements le long des parois. Is 1 Son 2 (levée 12) est un sondage fait dans une des cavités naturellement éboulée, dont le fond ne dépassait toutefois pas 0,85 cm. de profondeur avant l'excavation.

Un amas chaotique de blocs (levée 13) sépare Is 1 de la salle Is 2 appelée Tsireninantsina (levée 14), littéralement là où on ne sent pas la puanteur. Le document préparé par les soins du Dr RAZAFINDRALAMBO propose plusieurs explications pour ce toponyme ; mais il est probable qu'il se justifie par la bonne ventilation du lieu.

Dans le sud-ouest de la salle on remarque un entassement de pierres calibrées dont la dimension moyenne de chacune est de 30 à 40 cm. Celles-ci sont tombées d'un mur au niveau supérieur qui en a conservé encore quelques unes *in situ* (levée 15).

La partie nord de Tsireninantsina a un plancher particulièrement irrégulier : il y existe en effet trois étages de blocs entassés ; de multiples tessons de poterie ont été retrouvés entre ces blocs et la paroi nord qui s'élève graduellement selon un angle de 45 degrés.

Le mur sud est subvertical. Le plafond atteint une hauteur maximum de 10 à 12 mètres et il est ouvert au-dessus du couloir de communication avec Is 1. Vers la sortie sur la « cour du do » un affaissement qui s'est opéré selon la même processus que pour la cavité Is 1 son 2 occupe une partie du passage (levée 10). A cet endroit le sol très sec et mêlé de cendres atteint une hauteur de près de 6 mètres. C'est là que de multiples tessons de bols à pied, graphités et ornés d'intéressants motifs géométriques ont été découverts en surface. Une fouille à cet endroit donnera probablement des résultats très intéressants, encore que la stratigraphie ait été bouleversée par des multiples usages des touristes de l'Isandra.

La sortie donne accès à la « cour du do » (levée 25) et vers le Sud à la « cour Ramilisonina ». Dans le fond sud de la cour 1, dite du *do*, s'ouvre l'entrée de la salle Is 3 (levée 17) appelée par les anciens Betsileo : Maikandro, littéralement celle qui est sombre en plein jour (*mazina andro*). Pour y pénétrer, il faut se glisser par un puits de 3 à 4 mètres. Le Nord et l'Est possèdent des zones assez plates qui ont été manifestement utilisées à en juger par les tessons de poterie et une perle rouge (Is 64-70) qui ont été ramassés là. Les parties ouest sont inhabitables ; les spéléologues J. DUFLOS et C. RAVELONANOSY, y sont descendus assez profondément.

Le document du Syndicat d'Initiatives que nous avons précédemment mentionné indique : dans les cavernes Maikandro et Tsireninantsina on a trouvé « une grande marmite que cinq individus ne peuvent soulever d'un poids de 200 kgs et pouvant faire cuire un taurillon » ainsi qu'un fusil de modèle ancien. Nous n'avons pu voir ni l'un ni l'autre de ces objets (6). Mais ce renseignement confirme bien que les grottes ont été utilisées jusqu'à une époque tardive, probablement même à l'aube du XX^e siècle.

La « cour du do » ou cour 1 est limitée à l'Est du rocher par une muraille naturelle, verticale haute de 30 mètres. Vers l'Ouest il y a une immense diaclase subparallèle à la grande falaise et encore non exploitée. Dans la partie nord de la cour à l'intersection des cours 1, 2, et 3 apparaît un abri sous roche dit « Radedy » (levée 26) long de 9 mètres profond de 2,50 mètres et haut de 5 mètres. La partie latérale nord ouest contiguë à la cour 2 est barrée par un mur de pierres qui en renforçait l'étanchéité. Sur la surface des emplacements de foyers sont visibles; ils ont été installés par les paysans qui mettent actuellement en cultures les cours de l'intérieur des cavernes (cafétiers, bananiers, haricots, maïs, patates douces). Dans l'Est de l'abri sont accumulés les gros blocs entre lesquels s'ouvrent des cavités ramifiées.

Le passage entre la cour 1 et la cour 2 se fait par un véritable plan incliné (levée 27) qui adoucit une dénivellation d'environ 3 mètres. Un mur construit de 3 mètres de haut fait la séparation avec la cour 4 il est composé de 17 couches de blocs parfois assez soigneusement retaillées.

La cour 3 au Sud (levée 28) contient une ruine de maison en terre pétrière et séchée de type *tamboho*. Des vestiges de maisons de ce type ont été aussi édifiées dans la cour 2 et dans la cour 3. La cour 2 (levée 31) véritable enclos naturel complété par des murettes aux points de sortie, pouvait être un enclos à bestiaux et la maison à l'intérieur paraît bien postérieure. Un plan de rocher détaché du rocher de la cour 3 abrite sans doute une sépulture (levée 29) car l'emplacement se présente de la même façon que celui à l'entrée de Is 1 et possède les mêmes vestiges en surface. De grands *hasina* (*Dracaena*) poussent tout auprès.

Au Sud-Est où l'on domine un abri sous roche, s'ouvre une petite salle complètement fermée et de forme ovale dite « Saboy » (levée 30). L'entrée est restreinte par une muraille qui ne laisse qu'un étroit passage de 70 centimètres de large et 1,30 mètre de haut. L'extrémité nord-est est également fermée par un mur. Il n'est pas pour l'instant possible de dire si cette petite salle a servi de sépulture ou d'habitat. Une fouille seule nous permettra de conclure.

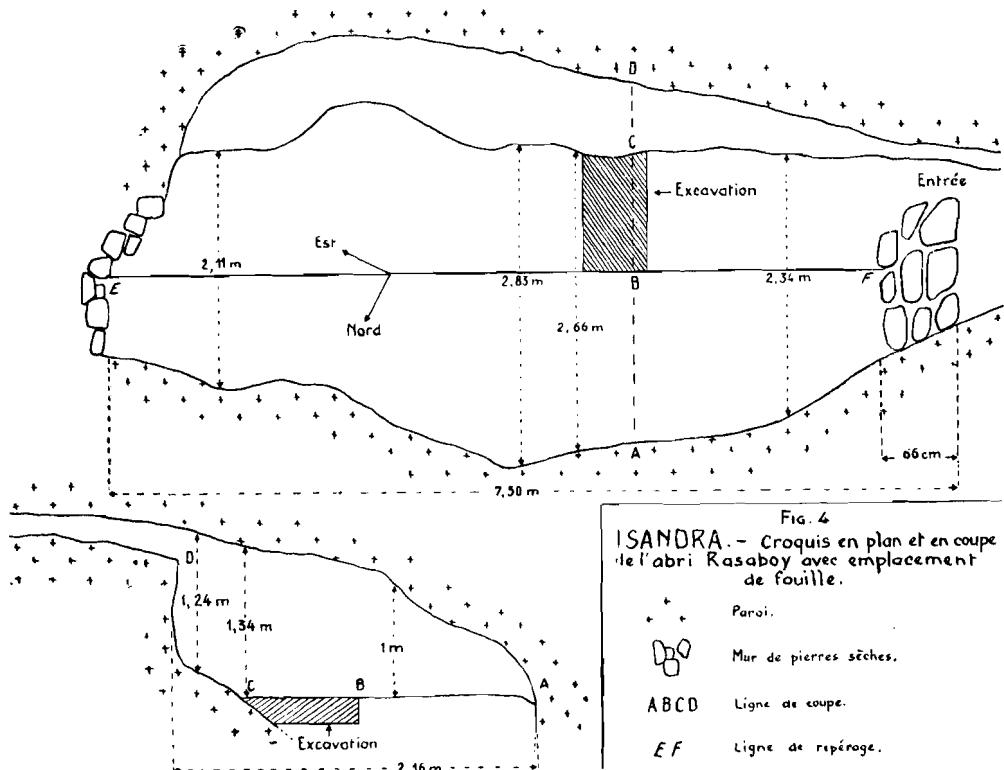
Au Nord-Est de la cour 2 s'ouvre le trou profond de Tsirenimbitsika (levée 34). Les traditions recueillies par le Syndicat d'Initiatives le

(6) et cela malgré nos recherches. La marmite aurait un temps été déposée au presbytère catholique d'Isorana.

décrivent de la façon suivante : « trou insondable. Jusqu'ici on n'a pu connaître sa profondeur exacte ; ANDRIAMANALINA II aurait fait tresser une corde de 28 *refy* (environ 120 mètres de long). Il aurait fait attacher un panier au bout de cette corde et y fit placer un homme. La corde descendit et l'homme n'a jamais touché le fond de la grotte, mais il fut remonté mort et tout mouillé, asphyxié après avoir été immergé ».

L'exploration spéléologique a ramené les données de la légende à celles de la réalité. J. DUFLOS descendu au fond du trou y a retrouvé une nappe vers 20 mètres de profondeur seulement.

Les cours de la partie Nord (cours 4, levée 33) offrent des emplacements assez plats qui ont pu être utilisés pour l'habitat des hommes ou la protection des troupeaux. La cour 5 (levée 32) communique avec la cour 6 (« cour Ramiagy », levée 35) par un passage fort bien aménagé identique à celui des pares à bœufs que l'on voit encore aujourd'hui dans les villages. Beaucoup de ces pares sont décrépis par suite du manque d'entretien.



Au Nord-Est du parc à bœufs de la « cour Ramagy » on débouche sur une zone couverte de végétation dans les environs de laquelle s'ouvre la salle souterraine dite Andranomitsa (levée 37) par les anciens Betsileo. L'entrée permet à peine le passage d'un homme mais l'intérieur assez obscur est spacieux. Dans la partie la plus basse de la grotte se trouve la nappe aquifère.

Dans cette zone Nord-Est, il existe une autre sortie qui fait communiquer le labyrinthe des salles et des cours avec l'extérieur. Elle est matérialisée par une porte naturelle dominée par un linteau, également installé sans l'intervention de l'homme. Cette porte fait communiquer la « cour Rapato » (levée 36) avec Ambatobe, le village abandonné aux maisons en terre pétrie.

Lorsqu'on parcourt le haut du talus et au pied de la petite falaise Est faisant la limite du complexe rocheux entre les « cours Flévet » et la « cour Rapato », on note ça et là sur le haut de cette falaise des muretins qui correspondent à des terrasses d'habitat, des greniers à riz, mais aussi sans doute à de véritables fortifications ou postes de guet.

Le portion Sud-Est des grottes est accessible par deux entrées, l'une à l'Est de Is 2, au carrefour de communication avec la « cour du do », l'autre vers la limite Est du complexe rocheux, sur le talus d'éboulis qui va la « cour Rapato » à la terrasse de l'entrée Sud-Ouest. La « cour Ramilisonina (levée 20) constitue la partie occidentale de cette zone ; elle inclut du côté de l'accès vers Is 2 une terrasse artificiellement construite (levée 18) dont la stratigraphie est donnée plus loin et un abri sous roche sondé en avril 1964 (levée 20). Plus à l'Est s'étagent des terrasses d'habitat retenues par des murettes de 1,20 mètre de haut (levée 21). Dans la partie la plus élevée existent deux abris sous roche aménagés dont l'un domine le couloir du surplomb (levée 22) et l'autre a été compartimenté en trois parties (levée 23). Aucun sondage n'a été encore opéré dans ces abris sous roche dont l'utilisation est également inconnue, comme dans le cas de la « salle Saboy ».

Bien que l'organisation générale de l'ensemble des cavernes de l'Isandra ne nous soit que très imparfairement connue ainsi qu'en témoigne la description sommaire qui précède, il convient d'ores et déjà d'insister sur la nature des aménagements parfois remarquables que les anciens occupants ont réalisés.

Les vestiges construits sont essentiellement les suivants : terrasses d'habitation et de grenier, parcs à bœufs et murs d'enclos abris sous roche et sépultures aménagés. Les terrasses d'habitation les mieux édifiées se trouvent à l'Est de la « cour Ramilisonina » où elles prennent l'allure d'étages successifs; la terre est soigneusement nivelée et retenue par des murettes rectilignes de pierres calibrées, parfois d'assez grosses dimensions. La terrasse la mieux caractérisée a 6 mètres de largeur maximum. L'existence d'une bordure de pierre en rectangle au ras du sol, et ayant constitué le soubassement d'une maison, indique qu'il s'agit bien d'un plan aménagé pour l'habitat. Ailleurs, dans la « cour du do » et les cours au Nord-Est de cette dernière, le terrain est moins irrégulier et n'a pas nécessité des murettes aussi importantes.

Les greniers à riz que l'on rencontre dans des lieux abrités par le surplomb d'une falaise ou d'un rocher (site coul 1 son 2, « salle Fiévet ») sont constitués par des terrasses aménagées horizontalement par un remblaiement installé dans la concavité de deux blocs de rochers dont les surfaces obliques se rencontrent à la base inférieure de la zone remblayée. Sur de grosses pierres sont posés des cailloux de grosseur décroissante au fur et à mesure qu'on va vers le plancher du grenier. Sur celui-ci, un revêtement de terre épais de quelques centimètres a le plus souvent été disposé ; peut-être incluait-il une quantité de bouses de zébus destinées à prévenir le mélange du paddy avec de minuscules pierres de la surface. Ce type de revêtement est encore couramment pratiqué dans certaines campagnes des hautes terres de Madagascar. Sur ces greniers, des balles de riz désséchées sont préservées.

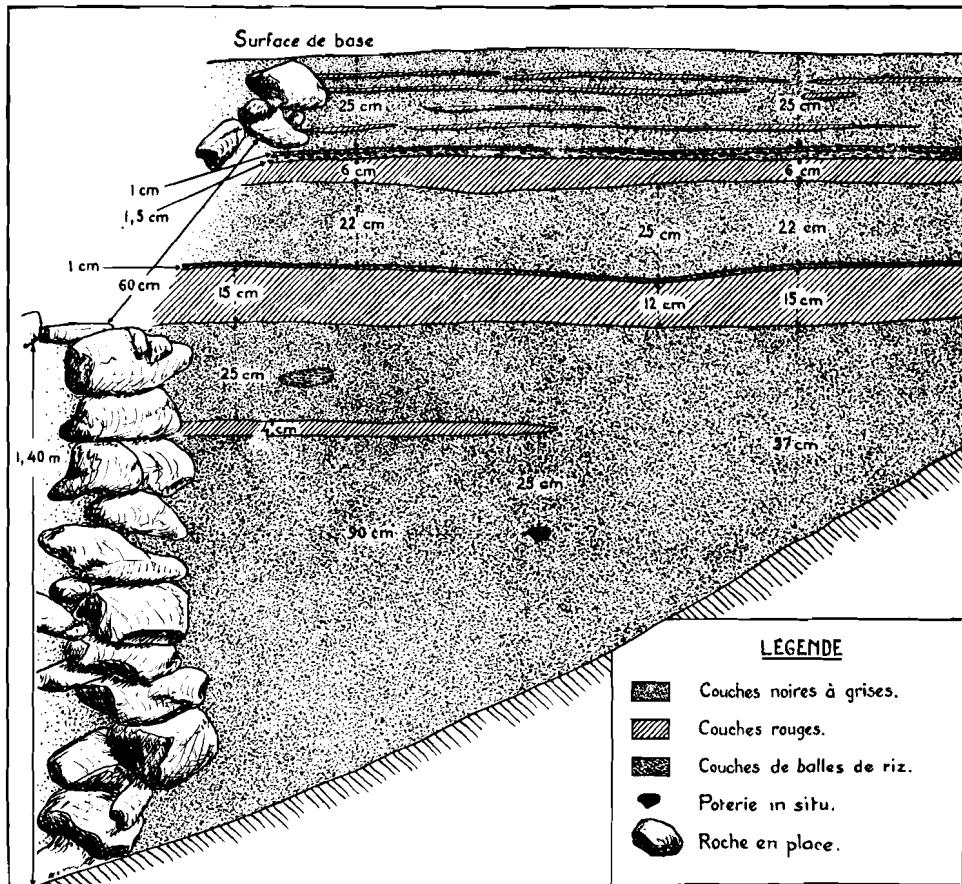


Fig. 5 — Coupe de la terrasse de l'entrée de la cour Ramilisonina.

Le site de la terrasse qui domine le couloir d'accès entre Is 2 et les « cours Ramilisonina » représente un cas très intéressant de terrasse-grenier (voir fig. n° 5). Dans sa partie la plus épaisse, le remblaiement atteint 2,30 m. de haut. Un mur de retenue sur la façade de la terrasse longue de 5 m. s'est effondré et il ne reste plus de pierres en site que sur l'extrémité nord. Cet effondrement naturel du mur de retenue a fort opportunément laissé apparaître la stratigraphie de la terrasse dont on peut ainsi inférer le mode d'édification. Sur une terre de remblai prélevée dans des parties déjà habitées (ainsi qu'en témoignent des tessons de poterie inclus) une couche horizontale d'argile rouge, épaisse de 15 cm. a été disposée. C'est sur sa surface qu'on retrouve une épaisseur de balles de riz dont l'état de conservation a de quoi étonner. Au-dessus d'un nouvel horizon de terre noire et grise, on note une nouvelle couche d'argile compacte installée horizontalement et recouverte de balles de riz. La partie supérieure du site est plus enchevêtrée. En l'absence de fouilles, nous sommes portés à croire que cette terrasse a servi à conserver du riz et sans doute en même temps a été un lieu pour le pilonnage et le vannage de cette céréale.

Les murs d'enclos qui séparent certaines cours en comblant les intervalles entre quelques uns des obstacles naturels ont été vraisemblablement aménagés pour enfermer les troupeaux de zébus dont l'appropriation était un des objets principaux de la convoitise des ennemis qui faisaient des incursions dans la région.

La cour 6, dite « Ramagy » (levée 35), ne diffère guère des pares à bœufs des autres villages betsileo. Le parc est en contre-bas par rapport à la cour 5, entouré de murs faits de couches empilées assez régulièrement. Les portes larges seulement de 75 cm., possèdent aux coins de leurs extrémités de magnifiques dalles dressées verticalement. Ce type de construction possédant des couches superposées de pierres calibrées qui interrompent des dalles verticales toujours présentes dans les coins des édifices est caractéristique de l'ancienne architecture malgache en pierre sèche et se retrouve par exemple dans les vieux tombeaux d'Alasora et les portes de l'enceinte externe d'Ambohimanga.

L'aménagement des abris sous roche consiste dans un terrassement du plancher et dans l'édition de murs latéraux. Parfois, un mur a été édifié sur le devant ne laissant qu'une entrée plus ou moins étroite. Ce type d'abri sous-roche aménagé pour l'habitat pendant des périodes prolongées est connu ailleurs en pays betsileo. Nous l'avons noté près du village de Sahalava non loin de la route secondaire qui relie Andoharanomaitso à la voie nationale Fianarantsoa-Ambalavao. Le fait d'obturer partiellement l'entrée de l'abri correspond sans doute à une nécessité de se prémunir contre les frimas de la saison froide particulièrement rigoureuse sur les hautes terres du pays betsileo.

La cour 3 possède dans la façade ouest de la muraille naturelle qui la surplombe une petite cavité constituée par un pan détaché par l'érosion et appuyée contre la paroi (levée 29). Les deux extrémités de

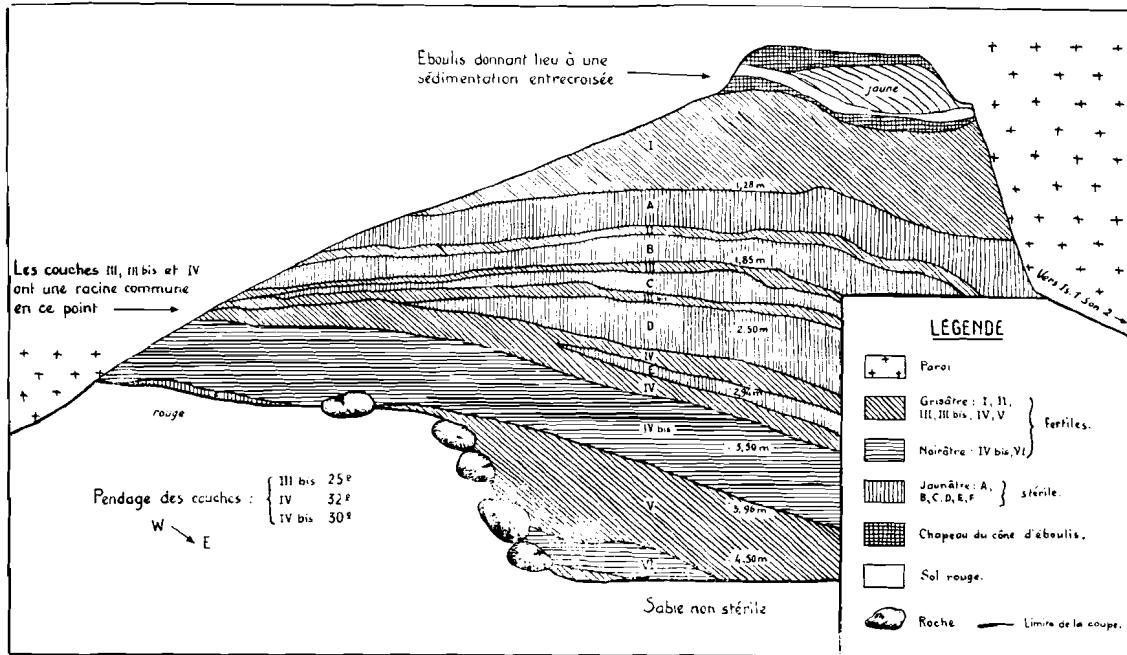


Fig. 6. — ISANDRA : Is. 1, Sondage 1.

ce toit naturel, long d'environ 2 m., sont fermées par de petites murailles ; l'une s'est éboulée et laisse voir à l'intérieur des tessons de poterie. Par analogie à la cavité située à l'ouest de l'entrée d'Is 1, nous supposons qu'il s'agit, sans doute, d'une sépulture.

IV. — FOUILLES ET SONDAGES :

Coul. 1 — Son 1 (Levée 6) : Un éboulement naturel contre la paroi a été examiné et sa coupe rafraîchie jusqu'à 1,50 m. de profondeur. Le sol ne contenait aucun tesson de poteries et il est probable que cette partie des grottes a été un lieu de passage et non de séjour.

Coul. 1 — Son 2 (Levée 7) : Il s'agit d'un sondage fait dans une terrasse perchée sur le rocher au point de l'étranglement du couloir du surplomb. Cette terrasse remblayée dans des conditions que nous avons indiquées plus haut se présentait sous la forme d'un entassement créé à l'intérieur de l'entonoir naturel fourni par l'obliquité de chacun des rochers qui se touchent 1,30 m. plus bas. Le plancher long de 1,80 m. et large de 1,20 m., était composé d'une couche rouge-noir de terre pulvérulente mêlée de balles de riz et épaisse de 30 cm. ; en dessous de cette profondeur, on rencontrait les premiers cailloux du remblaiement.

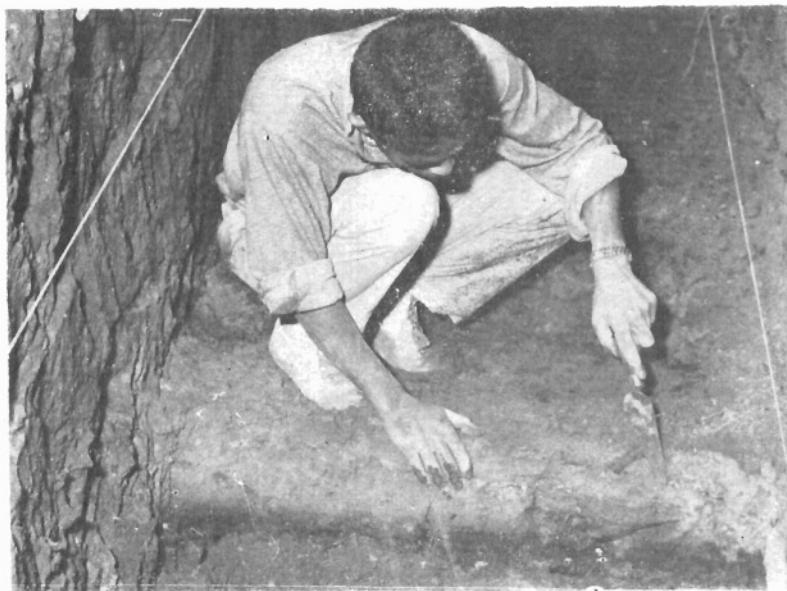
Is 1 — Son 1 : Le site consiste en un amoncellement obstruant partiellement l'entrée de Is 1 (levée 11). Une tranchée de 8 m. de longueur orientée dans le sens du passage a été fouillé. Les travaux ont commencé par l'extrémité sud de la tranchée où les couches dans le sens nord-sud ont une allure horizontale ou subhorizontale. L'enlèvement des matériaux contenus (objets, déchets) s'est fait par couches successives. Le sol rouge latéritique stérile a été rencontré assez rapidement à la base de la partie sud de l'excavation. Cependant, 3 m. plus loin, le pendage de ce niveau rouge compact prend une inclinaison de 45 degrés. Des roches semblent avoir été disposées intentionnellement sur cette pente (voir fig. 6). Il ne nous a pas été possible d'atteindre le sol stérile à la base dans la partie centrale et nord de la tranchée, car compte-tenu de l'étroitesse du sondage (1 m. de large) il eut été dangereux de descendre en-dessous de 4,50 m. du sommet sans étayer solidement les parois pour prévenir les risques d'éboulement.

Le sondage de la partie superficielle des couches du tas de Is 1 Son 1 présente jusqu'à une profondeur de 4,50 m. une stratigraphie extrêmement intéressante :

— au sommet, des éboulis récents donnant lieu à une sédimentation entrecroisée ;

— ensuite, une série de couches fertiles noirâtres ou grisâtres alternant avec des couches jaunâtres parfaitement stériles.

Les horizons noirs et gris correspondent à des périodes de séjour et les horizons jaunes peuvent être rapportés à des moments de délaissement du site.



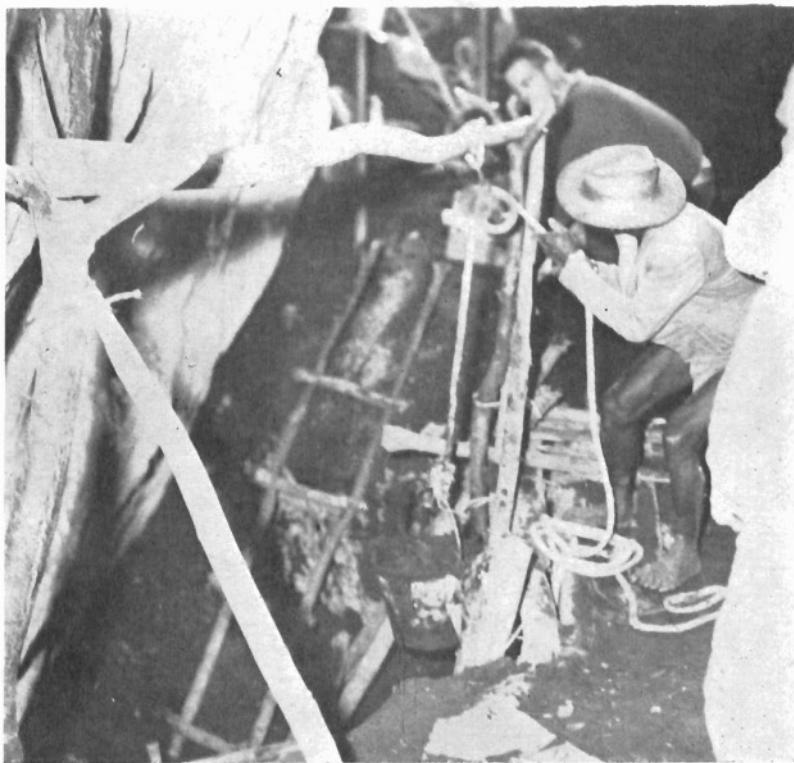
Ph. 1 Dégagement d'une cuiller dans Is 1-Son 1 (Cl. Chabouis)



Ph. 2 Dégagement d'une cuiller (détail) (Cl. Chabouis)



Ph. 3 Partie inférieure de la fouille de Is 1 Son 2 (Cl. Chabouis)



Ph. 3 Hâlage des matériaux hors du puits de Is 1 Son 2 (Cl. Chabouis)

Il est difficile d'avoir par la seule épaisseur des couches une idée des durées d'occupation ou d'abandon. Cependant, il convient de constater que la sédimentation est dans les cavernes fort rapide par suite de la décomposition chimique constante des parois, de l'érosion dans les diaclases et de l'apport de matériaux organiques animaux de la part des chauves-souris et végétaux en raison de l'importance de la flore avoisinante.

L'examen des objets découverts révèle que dans toutes les couches se retrouvent des tessons de poteries de tous types (épaisse fruste ou peu décorée, fine sans décor ou ocree et graphitée), des objets en os, des jouets d'enfants (surtout des figurines zoomorphes et anthropomorphes) et des petits récipients, quelques pièces en métal. Au sommet

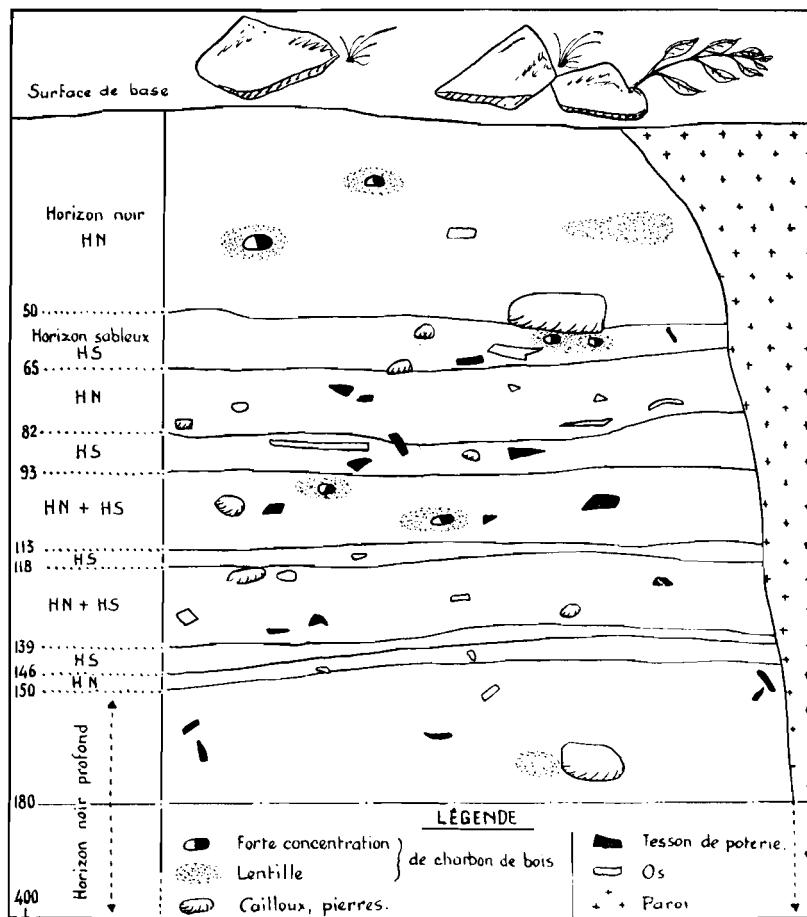


Fig. 7 — ISANDRA . Is 1, Sondage 2.

on a retrouvé une paire de ciseaux d'importation assez récente ; à la base les objets en os paraissent plus abondants. Entre la couche IV et le sol rouge dans la partie sud du tranchée, des fragments de nattes non décomposées (*rognantsihy*) mêlés de débris de fougères (*ampanga*) ont été retrouvés sur 1,20 m. de largeur. Cette natte avait été certainement utilisée à l'endroit où elle a été découverte ; elle est faite en jone (*harefo*) selon un modèle un pris, un sauté) encore courant à l'heure actuelle dans la région.

Is 1 — Son 2 (levée 12) : Ce sondage large de 1,50 m. de côté a été tracé sous forme d'un puits dans un éboulement naturel de long de la paroi. L'orifice supérieur du puits était lui-même en contre-bas de 3 m. par rapport à la racine du tas de *Is 1 — Son 1*. Nous espérons pouvoir relier la stratigraphie de *Is 1-Son 2* à celle de *Is 1 — Son 1*.

La succession des couches dans *Is 1 Son 2* se présente sous forme d'une série d'horizons noirs, riches en objets, en déchets alimentaires (os de zébus très abondants) et en pièces archéologiques alternant avec des horizons sableux assez fertiles (fig. 7). La stratigraphie possède ainsi des analogies avec celle du site voisin que nous avons étudié antérieurement mais elle a été bouleversée par des tassements et des apports venus de la salle *Is 1* et du tas de *Is 1 — Son 1* qui se trouvent en position haute par rapport à *Is 1 — Son 2*.

Il est probable qu'à l'origine, cette entrée de grotte était occupée par une vaste cavité qui s'est comblée peu à peu par suite de la sédimentation naturelle et de l'occupation humaine ; l'impossibilité d'atteindre la base du site lors de ce premier sondage ne nous permet pas d'affirmer que cette occupation fut pluriséculaire. La découverte d'épis de maïs brûlés au fond des deux sondages suggère une occupation assez récente du site qui ne pourrait être antérieure au XVI^e siècle. On s'est donc abstenu d'envoyer des échantillons de charbon au labora-

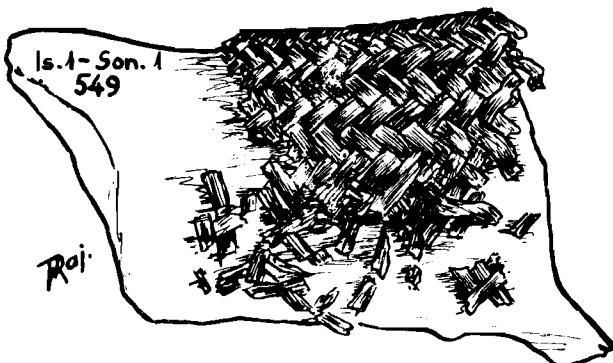


Fig. 8 — Fragment de la natte non décomposée découvert entre la couche IV et le sol rouge dans *Is. 1 — Son. 1*.

toire pour la datation au carbone 14, ce qui n'aurait pas présenté ici un grand intérêt.

Sites de la Cour Ramilisonina

Outre la terrasse de l'entrée qui a fait l'objet d'au moins deux aménagements successifs et que nous avons déjà décrite, nous avons remarqué un abri sous roche (levée 20) dans le centre duquel a été fait un sondage sous la forme d'un carré de 1 m. de côté. Le sol stérile est apparu à 40 cm de profondeur sous une terre grisâtre, médiocrement riche en poterie et contenant à 8 cm de profondeur une lentille charbonneuse de 3 cm. d'épaisseur.

V. — ETUDE DES OBJETS DECOUVERTS :

Ceux-ci proviennent des sondages ou bien ont été recueillis en surface lors des prospections et des relevés des cavernes. L'ancienneté manifestement faible des pièces retrouvées lors des sondages nous autorise à étudier en même temps toute la collection qui représente un échantillonage intéressant de la culture matérielle betsileo du XVIII^e-XIX^e siècle.

La collection comprend un fragment de natte, des objets domestiques en os ou en corne, des jouets très variés, des récipient et tessons de poterie nombreux, quelques objets en poterie d'usage mal déterminés, des instruments tranchants en fer, des affutoirs en pierre et un percuteur de la même matière, des bijoux en verre, en métal, en poterie et en os.

Objets en corne ou en os d'usage domestique

Les cuillers (*sotro*) forment une intéressante collection (fig. 9). Toutes sont en os de bovidés à l'exception d'une en corne (Is 1 - Son 1 - 84 -). La présence d'une ébauche (Is 1 - Son 1 - 85 -) nous éclaire sur la méthode de fabrication. L'os long, fendu dans le sens de la longueur est ensuite dégrossi dans la partie centrale qui constituera le manche. L'extrémité destinée à prendre la nourriture met à profit la concavité naturelle de l'os. Le haut est, dans trois cas, décoré de motifs. Is 1-Son 1-1 possède une ornementation particulièrement intéressante qui rappelle celle des montants décorés *aloalo* du Sud-Ouest ou *volahety* de l'Ouest.

Les os de zébus ont été également mis à profit pour confectionner des spatules à poterie avec lesquelles les femmes égalisaient la surface des récipients montés au colombin (fig. 10). Les pièces en forme de croissant ont été reconnues par les ouvriers comme étant des lissoirs à vannerie (*fikaoka* ou *famontsorana*), surtout employés pour assouplir les pièces en raphia. L'un (Is 1 - Son 1 - 12 -) est percé d'un trou pour faciliter la suspension ; Is 1 - Son 1 - 14 -, épais et de forme rectangulaire, serait plutôt destiné à parfaire la souplesse des nattes en junc.

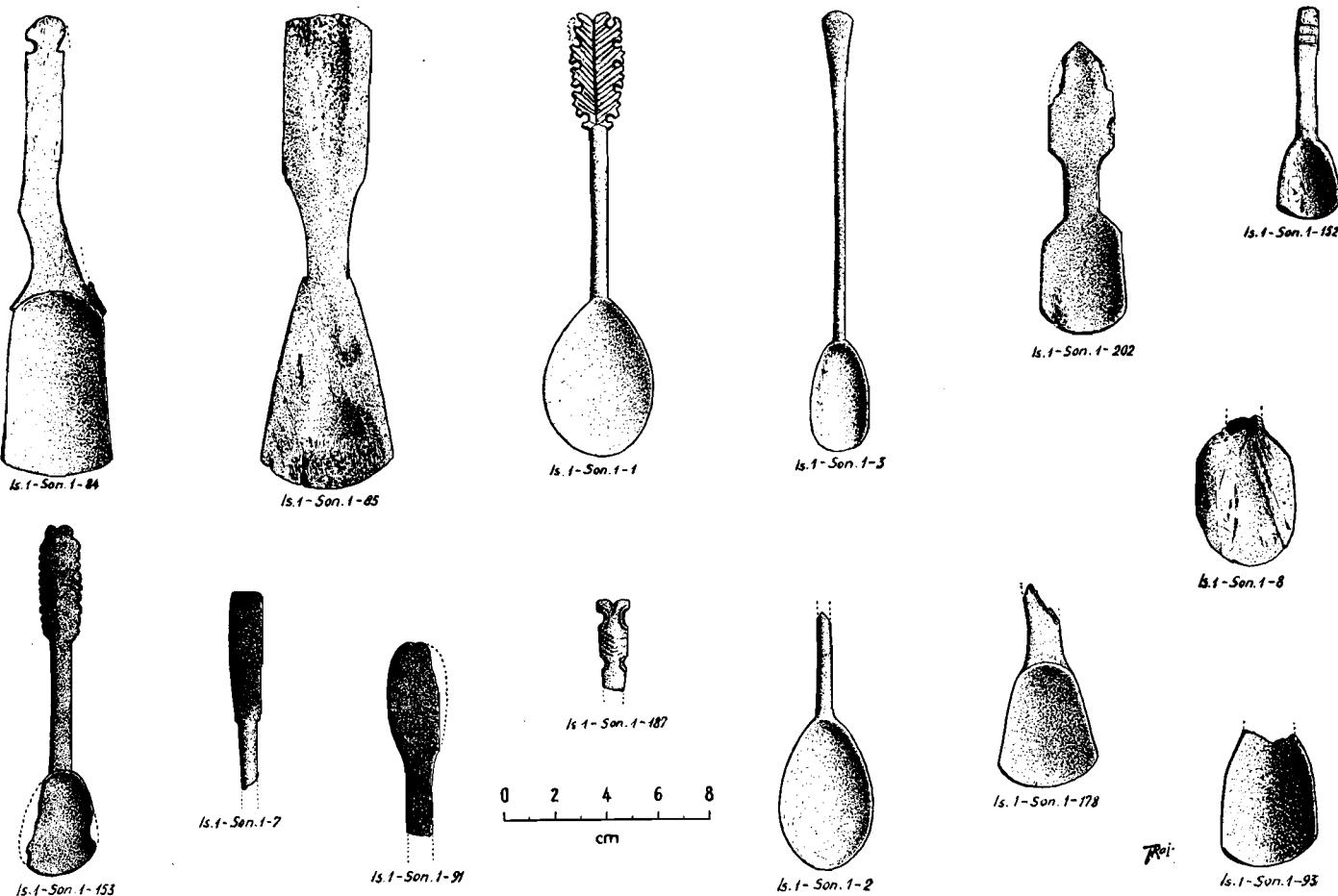


Fig. 9. — Ebauche, cuillers et fragments.

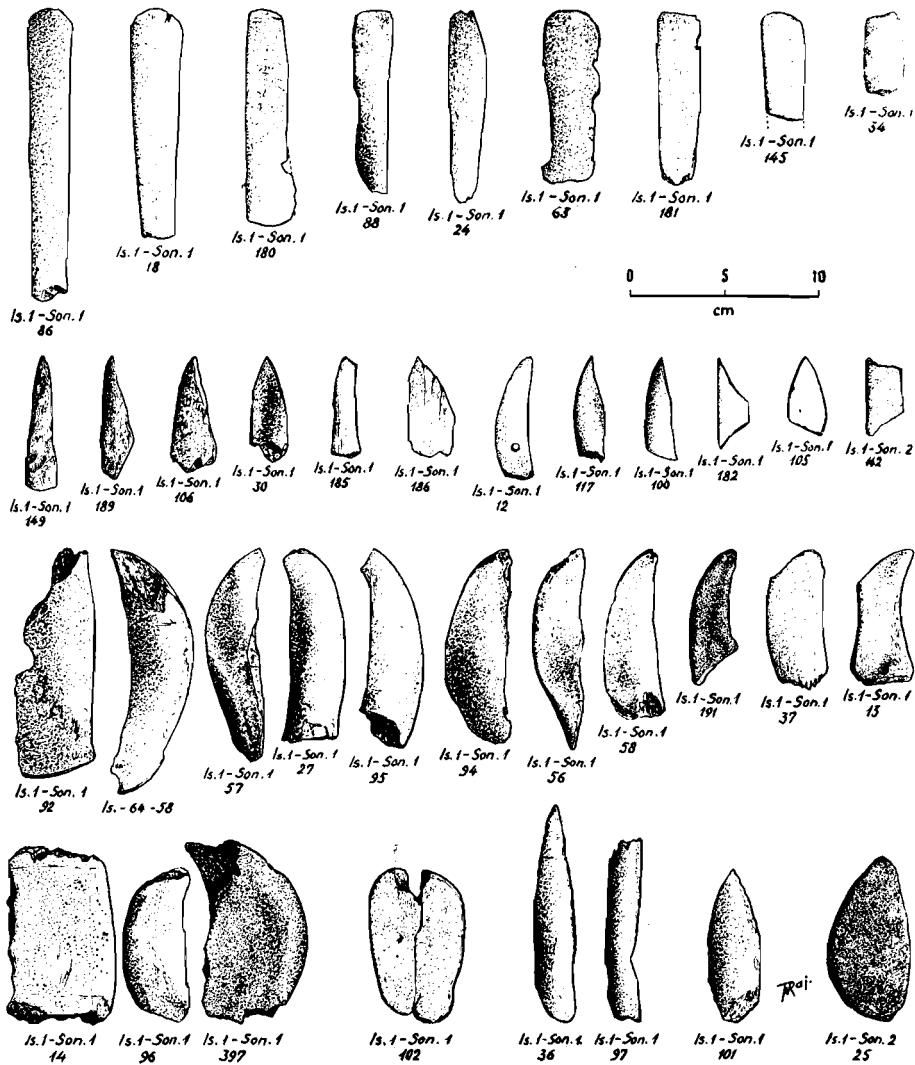


Fig. 10. — Spatules à poterie et lissoirs à vannerie.

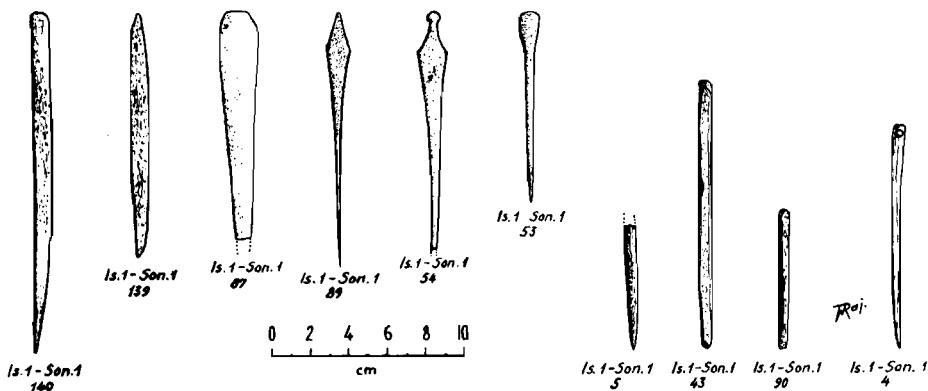


Fig. 11 — Pointes-déméloirs et aiguilles.

La figure 11 représente des points et aiguilles ; les 6 les plus à gauche sont des pointes démeloirs (*fagnorim-bolo*) à l'aide desquelles les femmes divisaient leur chevelure en secteurs carrés avant le nattage.

Les sites ont aussi livré des disques (ou des ébauches) pour les tuseaux à filer appelés *fanindreana* (voir fig. 12 : Is 1-Son 2-44 -, Is 1 - Son 1 - 72 - et Is 1 - Son 1 - 175 -), ce dernier sommairement décoré ; ils étaient concurrencés par des disques en poterie ; parmi ceux qui sont représentés, l'un (Is-64-59) reprend la forme des pièces en os, en tronc de cône, tandis que les deux autres (Is 1-Son 1 - 39 et Is 1 - Son 1 119 -) sont symétriques.

Les jouets

Les représentations des zébus (*kiaombiomby*) sont les plus nombreuses. Les cornes sont la plupart du temps été brisées, mais elles étaient sans doute valorisées tout comme la bosse qui, dans la conception malgache, constitue une partie hautement prisée de l'animal. Les deux figurines sans numération de la figure 13 sont des jouets d'enfants faits récemment dans la région de Fianarantsoa ; ils diffèrent fort peu de ceux faits aux époques antérieures. Is 1 - Son 2 - 64 - est une figurine humaine dont la tête et les extrémités des bras ont été brisées ; le personnage avait vraisemblablement été façonné les bras écartés pour se saisir de la bosse des zébus (*mitolon' omby*), un passe-temps encore fort en honneur chez les jeunes gens betsileo lors du pétinage des rizières ou dans l'intérieur des parcs.

Is - Son 1 - 170 et Is - Son 1 - 136 sont des chiens représentés, l'un assis, l'autre dressé sur les quatre pattes, tandis que Is - Son 1 171 figure un animal difficile à identifier par suite des atteintes ultérieures qui l'on endommagé.

Parmi les jouets anthropomorphes, les poupées de femme (*kiolona*) paraissent les plus curieuses. Très schématisée Is - Son 1 - 82 - évoque une déesse néolithique. Toutes les quatre possèdent deux seins nettement marqués.

La série des récipients (fig. 14) comprend des marmites (*kibilagny*) plus ou moins évasées, des plats, une petite jarre (Is-331) et au moins une lampe (Is Son 1-168-). Les dimensions réduites des objets atténuent pour les marmites les différences entre celles réservées à la viande, au poisson et aux légumes d'une part, et au riz d'autre part. Les couvercles (fig. 15) sont extrêmement intéressants par la variété des poignées. Certaines sont bien évidées (Is 64-61), d'autres remplies (Is 1 - Son 1 - 43), d'autres encore possèdent trois excroissances aggrégées au sommet.

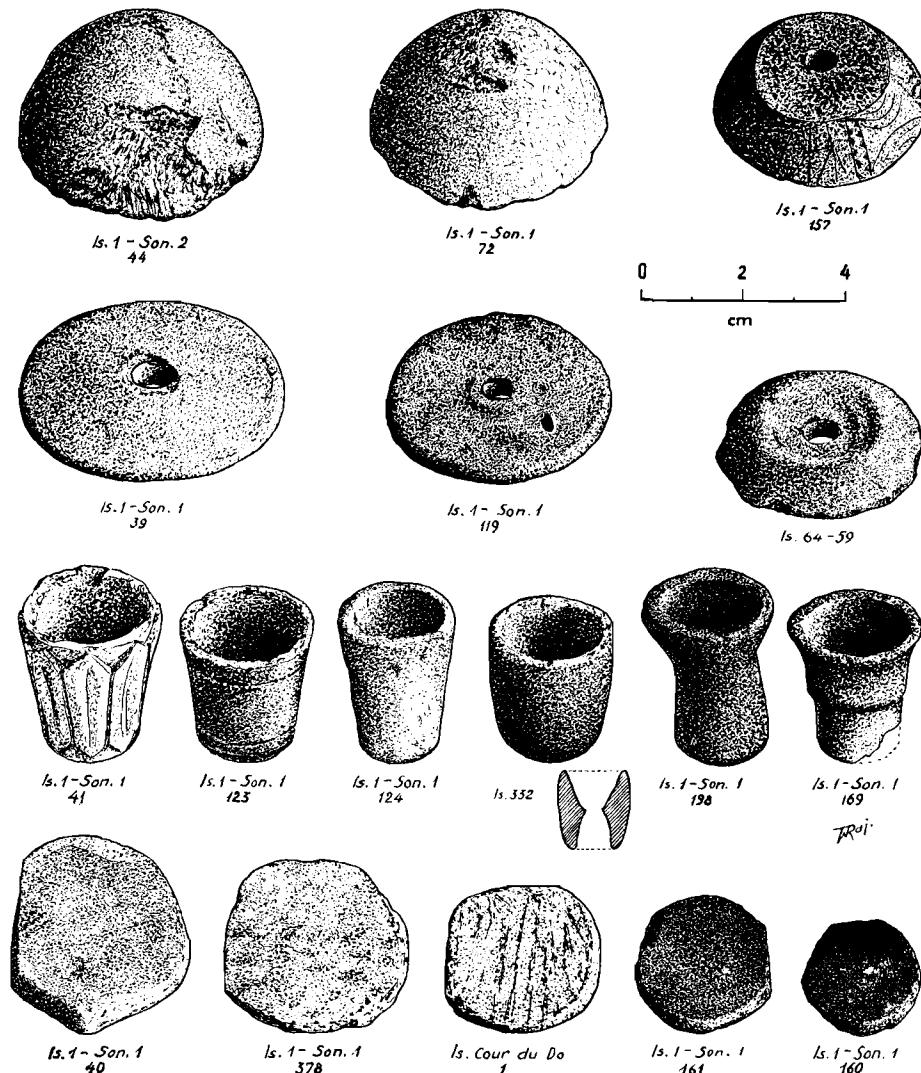


Fig. 12 — Disques de fuseau, petits fourneaux et disques de poterie découpée.

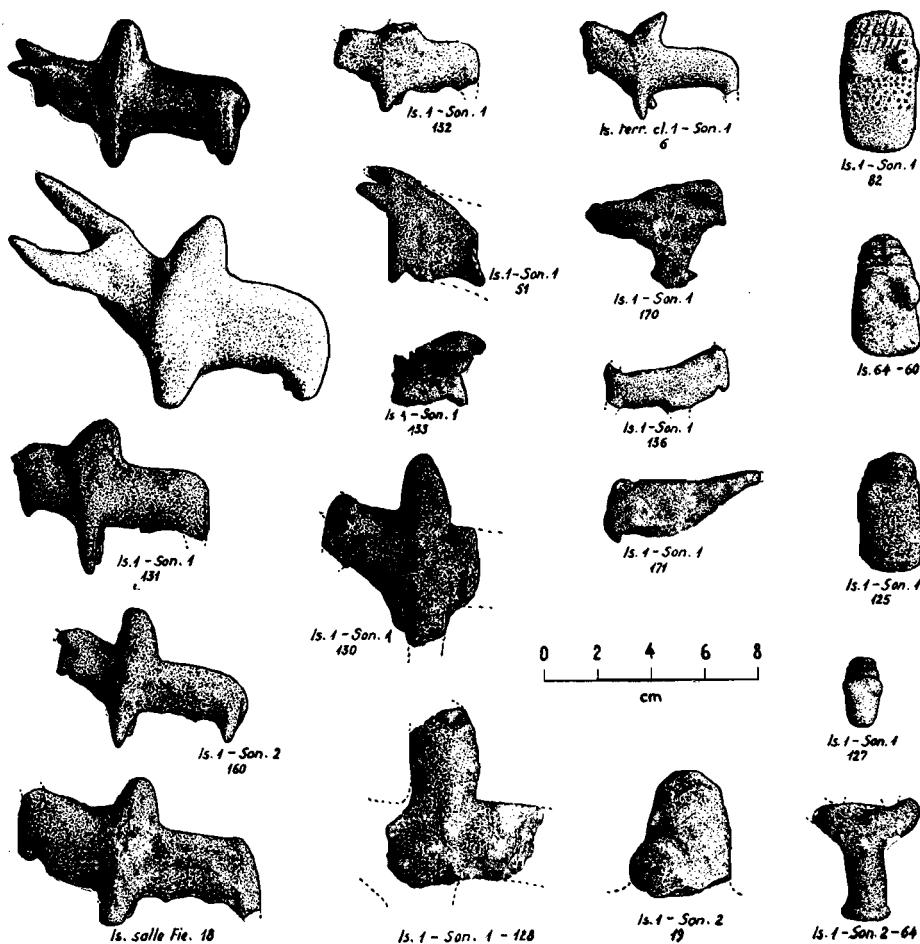


Fig. 13 — Jouets zoomorphes et anthropomorphes.

Il faut certainement ajouter à cette liste de jouets les disques en poterie découpée représentés au bas de la figure 12. Nous en avons trouvé d'analogues dans le site de Vohitrandriana sur les rives du Lac Alaotra (7). Nous croyons aujourd'hui pouvoir affirmer qu'ils sont destinés à des jeux car l'usage de découper des disques dans des tessons de poterie et même de faïence importée survit à l'heure actuelle dans de nombreuses régions de Madagascar. Les enfants se servent de ces disques pour jouer à une sorte de marelle (*sabaka*) ou comme pièces de monnaie, ou encore même pour figurer les joueurs de match de sports introduits de l'Occident.

(7) *Vohitrandriana*, haut-lieu d'une ancienne civilisation du Lac Alaotra par René BATTISTINI et Pierre VERIN. Civilisation malgache, série Sciences Humaines N° 1 à paraître aux éditions Cujas.

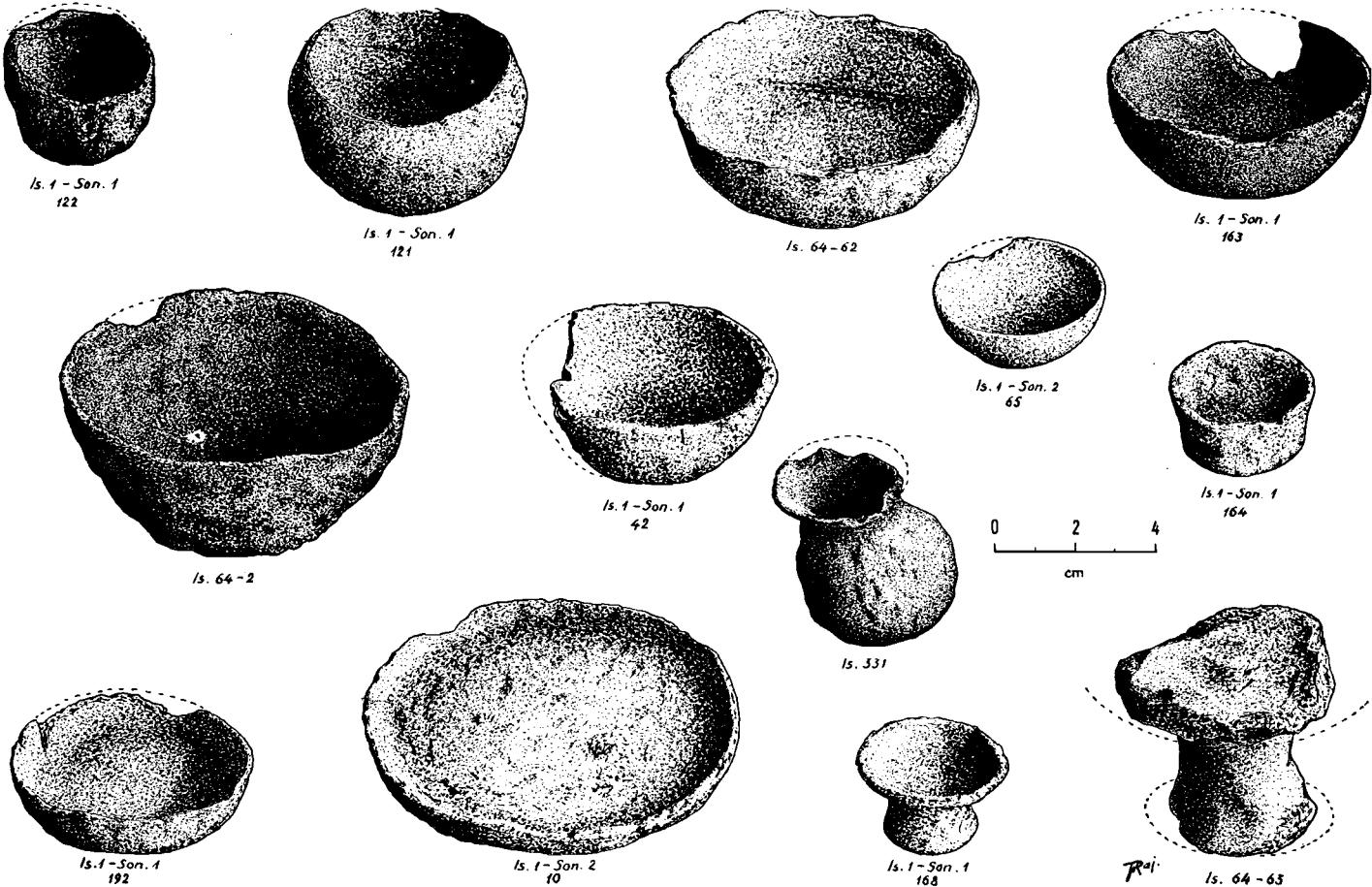


Fig. 14. — Jouets : récipients.

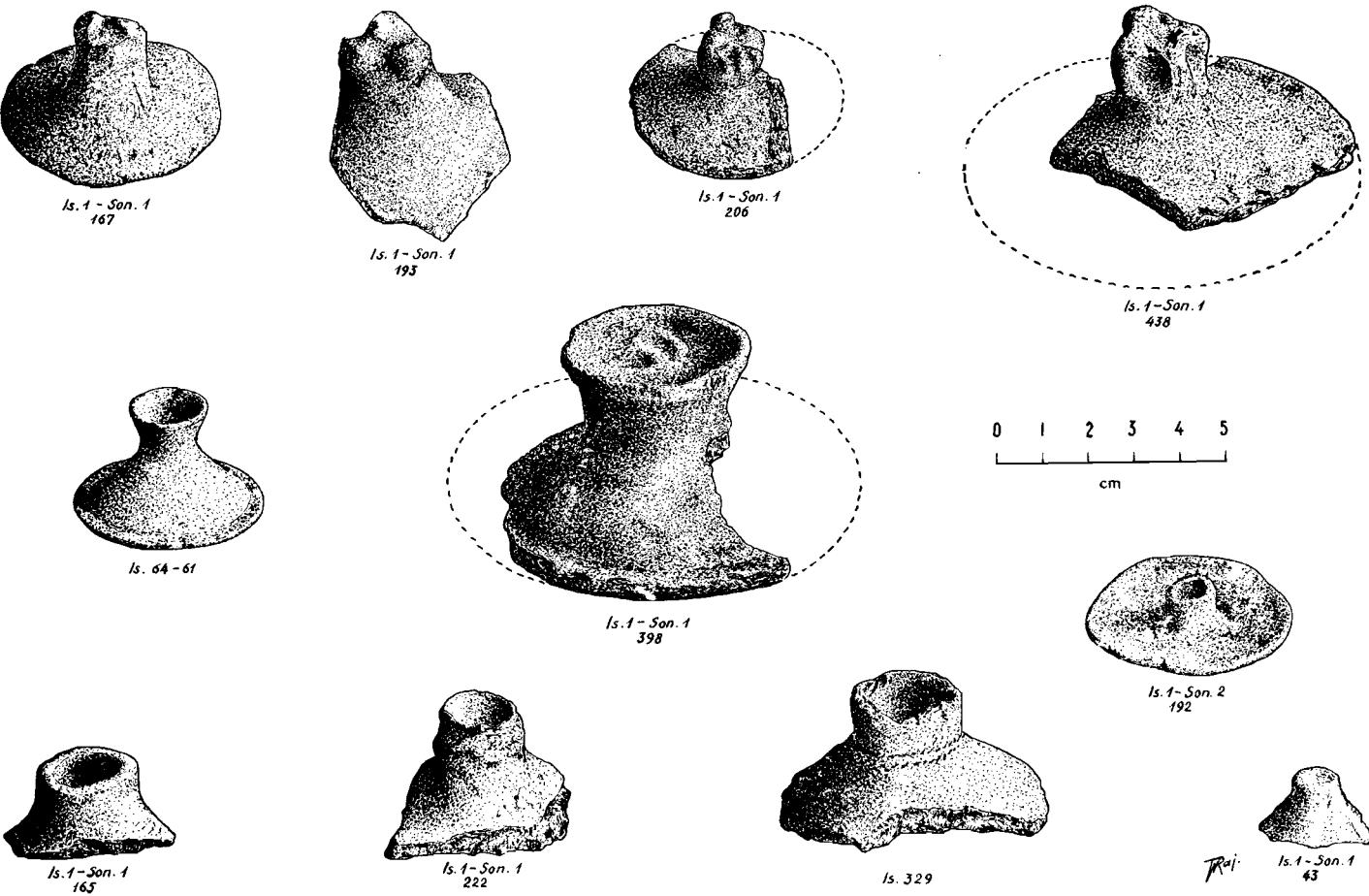


Fig. 8 — Fragment de la natte non décomposée découverte entre la couche IV

Les récipients en poterie

En Imerina, on distingue traditionnellement les marmites à fond très évasé pour la cuisson du riz (*vilagnim-bary*) de celles pour les autres mets et presque globulaires au col plus ou moins resserré appelées *nongo*. L'ancienne culture betsileo prévoit également deux catégories de marmites : l'une pour le riz, l'autre pour le *traka* (viande, poisson, légumes appelés *troka* en Imerina). La comparaison s'arrête là, car les marmites anciennes betsileo pour le riz ont une forme semi-globulaire qui tend vers les *nongo* imériniens. Is - Fie - 2 ressemble aux *vilane hitsoka* ou *mariry* signalées par le R.P. DUBOIS dans sa monographie des Betsileo (fig. 79, p. 340) et les marmites à bords droits (Is 64-82) sont appelées par cet auteur *vilane seaka* (*vadin-tsomy*). La comparaison avec les marmites actuelles de la région d'Isorana (64-13-1 et 64-13-4) montre le changement intervenu et l'alignement récent sur les formes imériniennes. Toutes les marmites anciennes dessinées (fig. 17) sont des marmites à riz très similaires à celles décrites par DUBOIS et bien différentes de celles faites aujourd'hui. En revanche, une marmite pour la cuisson du *traka* dénommée *takoboka* (fig. 18 n° 64-13-2) achetée au marché d'Isorana ne semble pas s'écarte de la tradition ancienne (comparez avec le *takoboka* de la fig. 79 de DUBOIS). Notre collection archéologique de l'Isandra ne paraît pas contenir de *takoboka*, mais seulement des jarres (*boboka*), ou des cruches (*siny*) dont l'orifice est à peine plus étroit que celui des *takoboka*. (Voir fig. 18).

Outre les marmites et les récipients à eau, la collection comprend un grand nombre de calottes et de bols à pied (fig. 16). Les plus remarquables sont enduits soigneusement de graphite et décorés de motifs géométriques. Seul en son genre, Is 64-11 est un vase droit à base renflée, trouvé dans la cavité marquée en 8 sur le relevé. Le Centre d'Archéologie possède deux pièces analogues provenant d'autres régions de Madagascar: l'une de la région de l'Ikongo (8) l'autre rapportée du pays zafimaniry où la poterie est également désuète. Selon des informateurs de ces régions plus orientales, ce genre de vase serait réservé pour déposer des offrandes d'alcool sur les sépultures.

Les motifs décoratifs d'allure géométrique sont très communs sur les récipients graphités qui sont principalement des bols à pied. Les trois rangées de tessons les plus hautes sur la figure 19 appartiennent à cette catégorie. On constate combien l'entrecroisement des bandes est réalisé avec soin (en arête de poisson, en losange, en croisillon de vannerie ou bien en losanges isolés disposés parallèlement).

(8) La Poterie malgache. Catalogue de l'Exposition organisée à Tananarive en février-mars 1964 par le Département d'Art et d'Archéologie, p. 52, n° 62-3-22-Ta,

— 278 —

L'ANCIENNE CIVILISATION DE L'ISANDRA

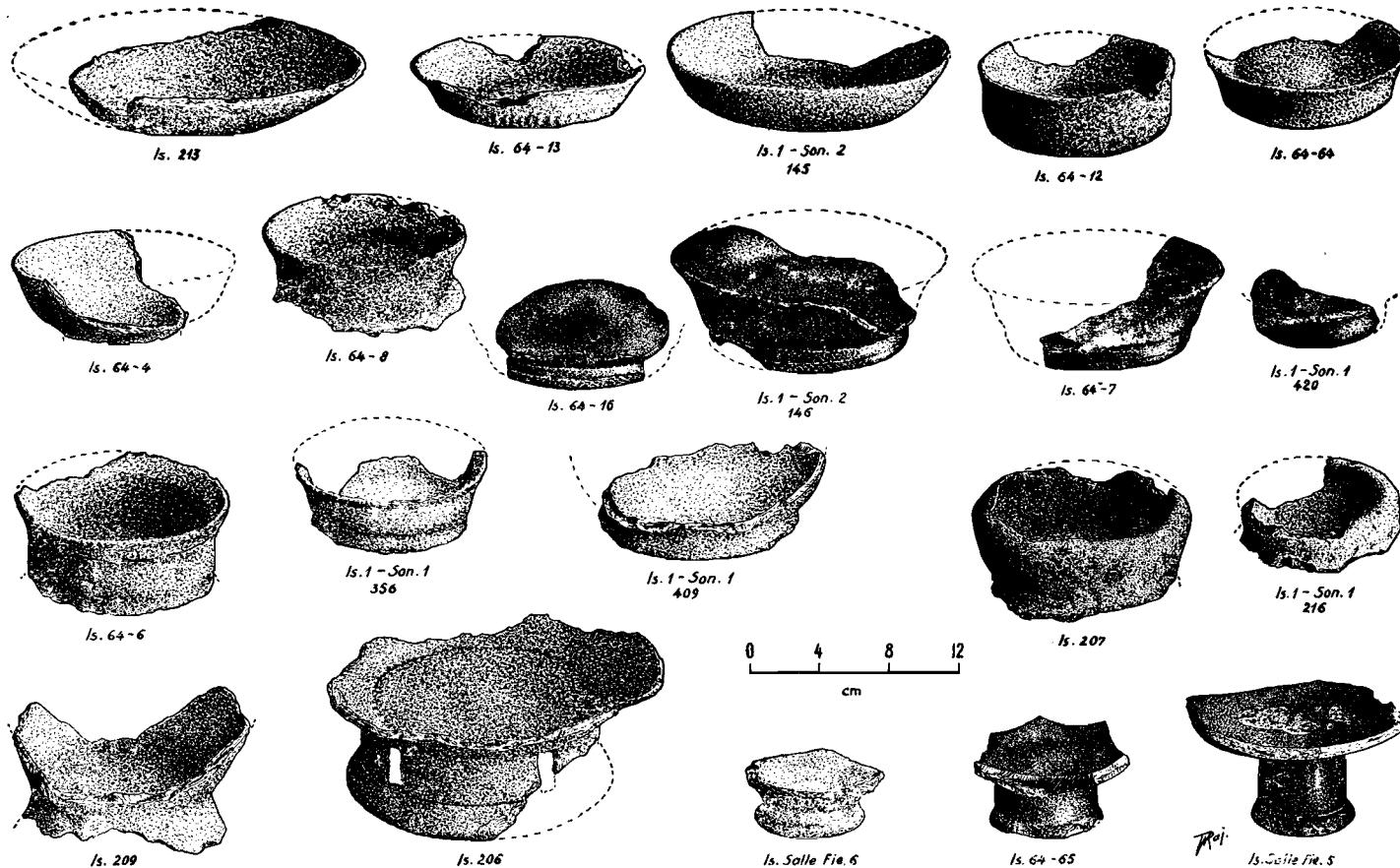


Fig. 16. — Assiettes, bols à pied et éléments tubulaires faisant pied ou poignée.

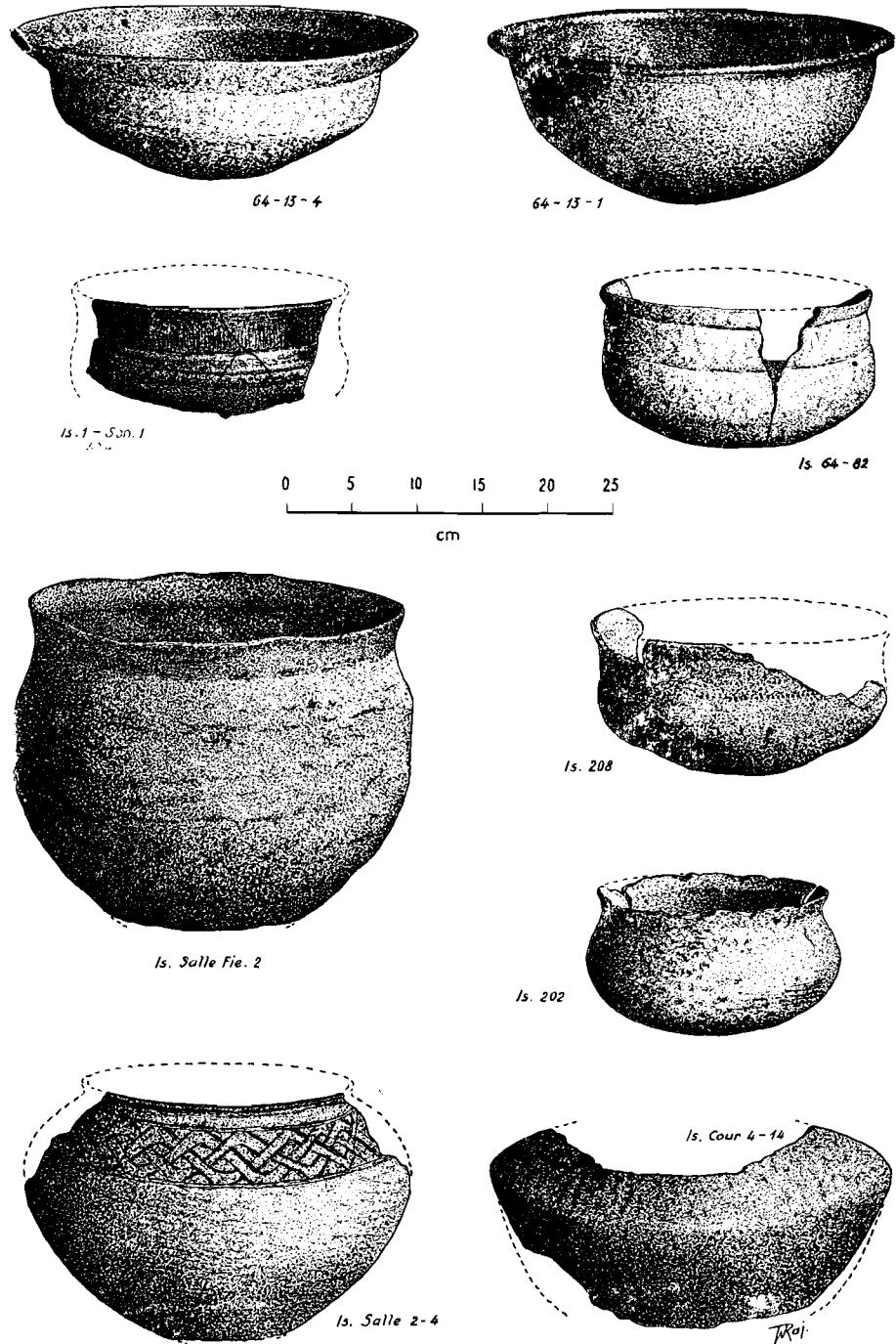


Fig. 17. — Marmottes actuelles de la région d'Isorana et anciennes d'Isandra.

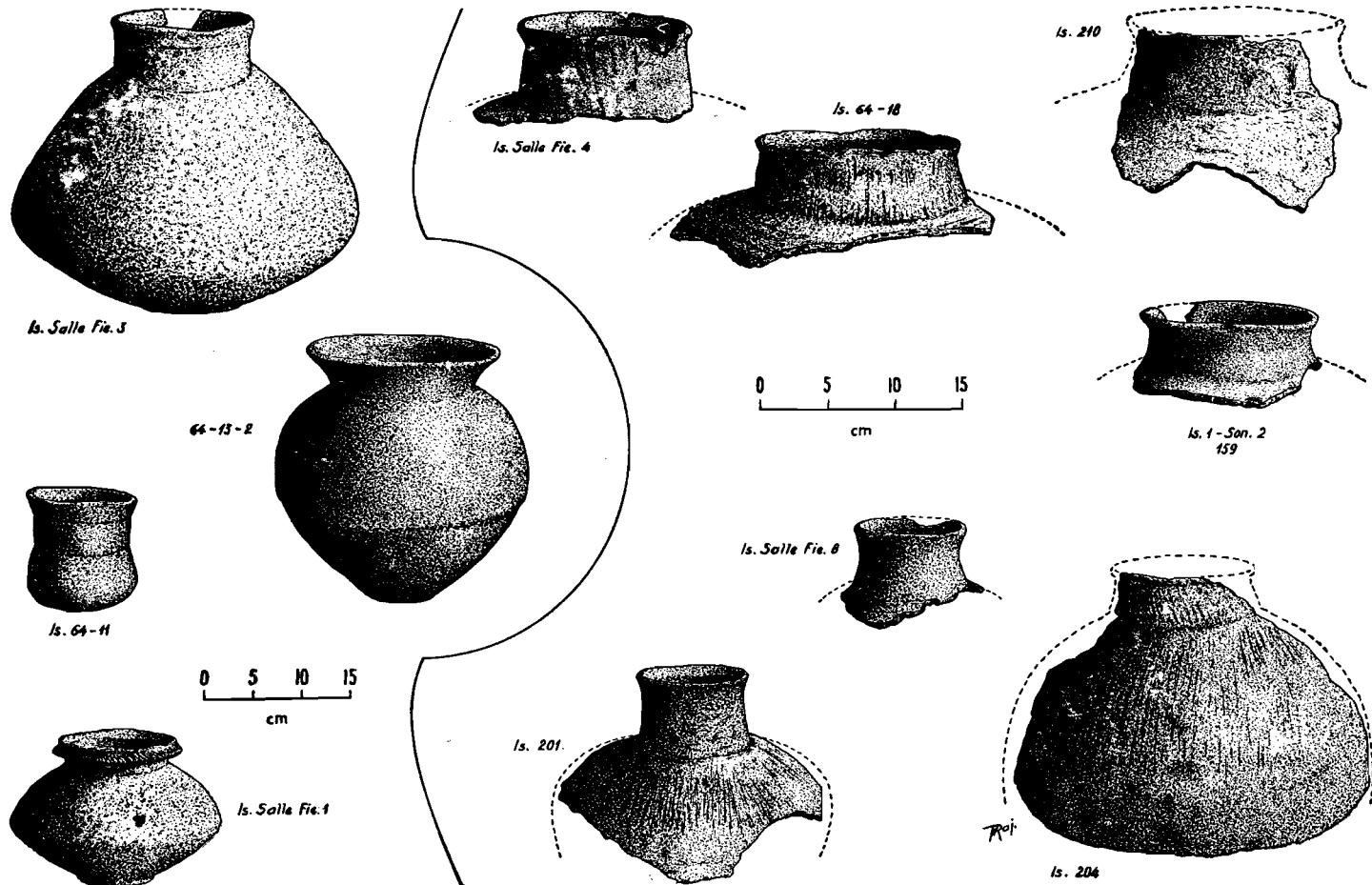


Fig. 18. — Jarres (dont une actuelle) cruches et vase droit à base renflée.

Sur les récipients ocrés ou non les motifs sont organisés autour et à partir de la bordure du col (soulignée par un ou deux traits ou par une ligne de triangles imprimés) ; dans les intervalles des lignes et en-dessous s'organisent fréquemment des secteurs peignés verticalement ou horizontalement, des entrecroisements ou des chevrons (Is 1 - Son 1 - 346).

La poterie isandrienne se définit par plusieurs caractères : — *sa couleur* : graphitée, noircie, rouge et noire, sans enduit ; — *son épaisseur et sa texture* : certaines marmites à riz, d'apparence assez fruste ont une épaisseur moyenne assez commune si on la compare à celles d'autres récipients à Madagascar (8 à 12 mm). En revanche, certaines pièces rouges ou non et tous les bols à pied graphités possèdent

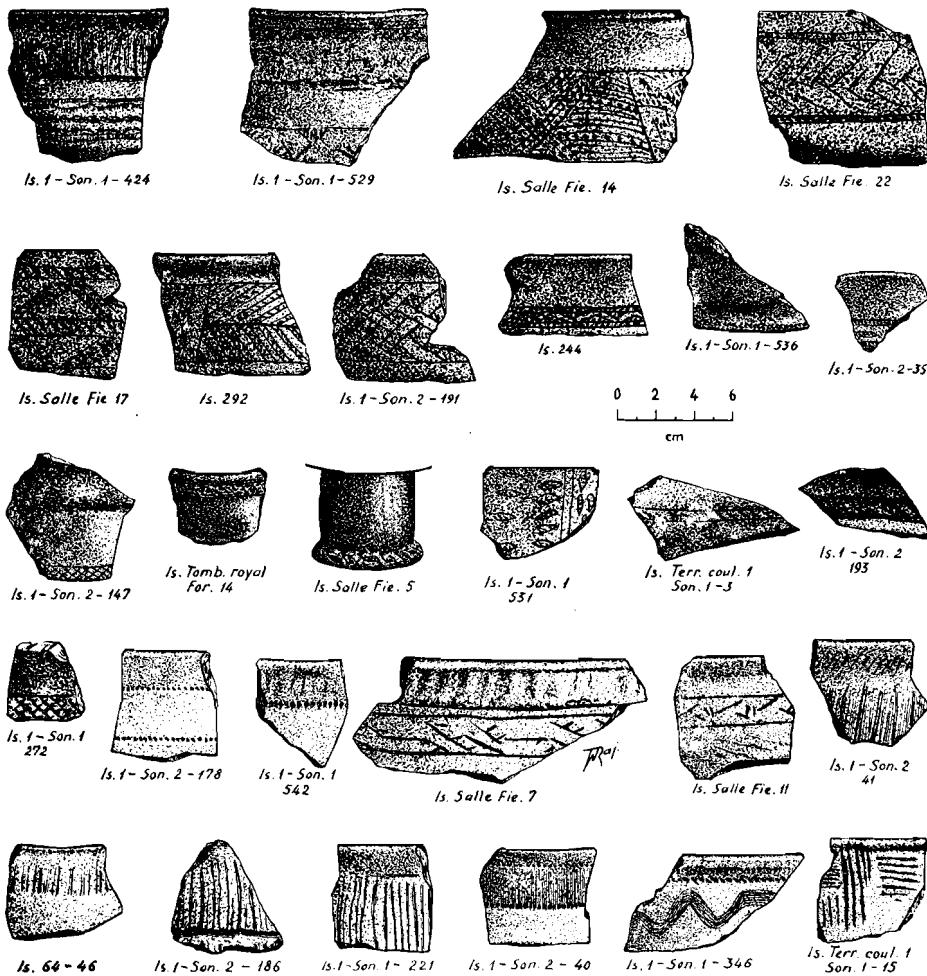


Fig. 19. — Motifs décoratifs de poterie.

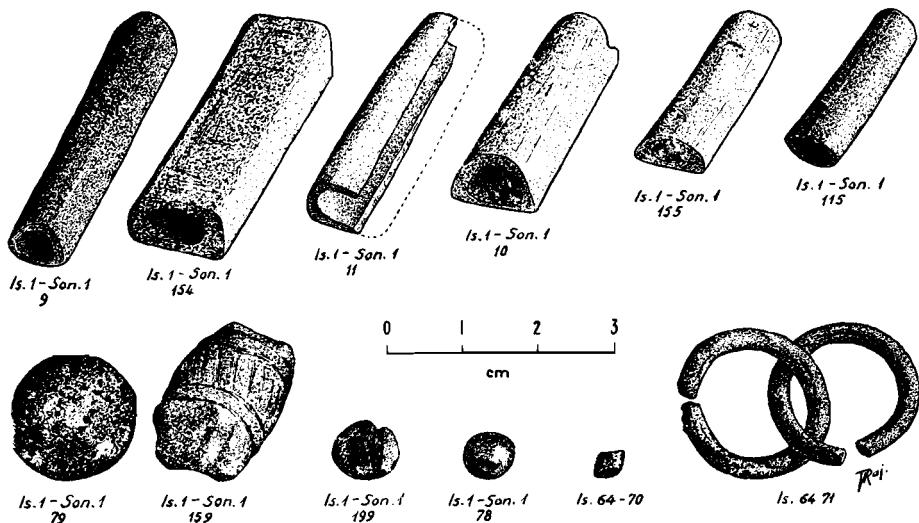
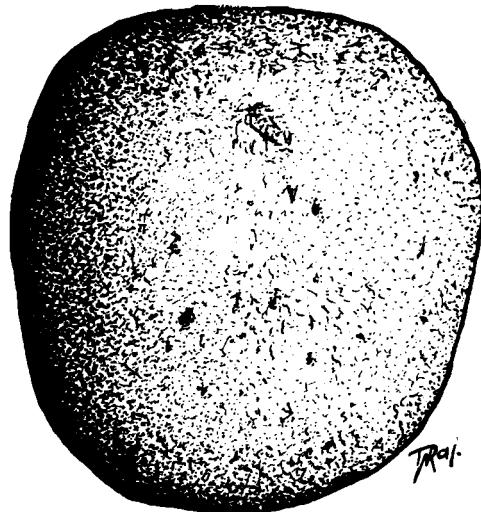


Fig. 20. — Bijoux.

des parois d'une grande finesse (4 à 5 mm) faites d'une pâte dénuée de dégraissant à gros éléments et dans laquelle tout semble parfaitement homogénéisé. Nous n'avons rencontré nulle part à Madagascar



Is. Cour Rmlsn. 1

Fig. 21 — Marteau en pierre.

jusqu'ici de grands récipients possédant de parois aussi peu épaisses qu'à Isandra. La tradition semble s'être maintenue, car on est frappé de l'aspect fragile des poteries encore aujourd'hui fabriquées dans la région d'Isorana.

— Les formes très originales constituent enfin le troisième aspect de cette poterie. Nous l'avons suffisamment souligné en définissant les divers types morphologiques.

Objets en poterie d'usage mal déterminé

Il s'agit essentiellement des petits fourneaux de la figure 12. La partie supérieure de Is 1 - Son 1 - 41 - porte des traces d'usage au feu. Des habitants de la région prétendent avoir vu jadis utiliser ces fourneaux comme pipes au bout de tubes en bambou et disposées en prolongement. M. VERNIER pense qu'il pourrait tout aussi bien s'agir de micro-creusets pour la fusion de métal (9).

Sur la figure 20 consacrée aux bijoux, nous avons inclus une petite pièce en forme de baril (Is 1 - Son 1 - 159 -) dont la fonction ne nous est pas connue.

Bijoux

Les perles allongées en os, parfois d'assez grande taille (3,50 cm) n'ont jamais été signalées jusqu'ici. Elles ont naturellement été faites sur place, tout comme la perle en argile ronde, ornémentée de lignes de petits triangles imprimés (Is 1 - Son 1 - 79 -). En revanche, les perles en verre sont d'importation. Leurs couleurs sont les suivantes : bleu foncé (Is 1 - Son 1 - 199), rouge (Is 1 - Son 1 - 78) et blanchâtre (Is 64-70).

Elles font actuellement l'objet d'une identification de la part de M. Van Der SLEEN et leur âge sera indiqué dans une publication ultérieure.

Is 64-71 est formé de deux anneaux en métal, ayant appartenu à un collier ou à une manille. D'après J.P. KARCHE, ils seraient en alliage d'argent.

Objets en pierre et en métal

Is 1 - Son 1 contenait plusieurs couteaux dont un brisé présentait un élargissement peu ordinaire de la lame tout près de la naissance de la soie ; cette pièce ressemble aux actuels couteaux traditionnels de circoncision. Les autres lames sont similaires à celles employées actuellement.

Plusieurs affutoirs de forme quadrangulaire similaires à ceux découverts à Vohitrandriana au Lac Alaotra ont été retrouvées en divers

(9) Communication personnelle faite le 29 mai 1965 au Département de Madagascar du Musée de l'Homme de Paris.

endroits des cavernes ; mais l'objet en pierre le plus intéressant est sans nul doute, un morceau ovoïde de pegmatite portant de traces d'usage (fig. 21) à ses deux extrémités. Il ne s'agit pas d'un spécimen d'une industrie lithique ancienne ; nous croyons que ce percuteur découvert en surface, a pu être employé pour frapper des objets en fer.

CONCLUSION

Les premiers travaux à Isandra nous ont appris que les cavernes avaient été, jusqu'à l'aube du XX^e siècle, utilisées et aménagées comme lieu de refuge par des Betsileo. Parmi les gens qui cherchaient asile se trouvaient un nombre sans doute important de femmes et d'enfants à en juger par l'importance du nombre des ustensiles domestiques et des jouets qui ont été découverts dans les sites. Les Isandriens étaient cultivateurs ; ils stockaient et vannaient du riz dans les cavernes ; ils produisaient également du maïs. Ils possédaient en outre des troupeaux de zébus et consommaient leur viande. Quelques arêtes de poissons ont été aussi retrouvées ; les analyses de déchets n'ont pas encore été faites sur des quantités suffisantes pour savoir si le porc était interdit comme dans de nombreuses autres régions du Betsileo. Le fer était connu et utilisé ; les anciens habitants débitaient la pierre pour leurs constructions et selon les traditions taillaient le bois pour bâtir les murs de leurs maisons.

Leur poterie présente certaines analogies avec celle des Sihanaka de la même époque retrouvée à Vohitrandriana. Les ressemblances portent sur certains types d'objets, sur les enduits et sur quelques-uns des motifs employés, cependant, on ne trouve nulle part au Lac Alaotra des poteries aux parois aussi fines qu'à Isandra.

Les fouilles archéologiques, et secondairement les traditions qui font état de l'insécurité d'autrefois, ont permis de retrouver bien des aspects de la culture betsileo des « temps malgaches » du XIX^e siècle et peut être du XVIII^e. Mais nous n'avons pas jusqu'ici trouvé de vestiges plus anciens ; c'est d'autant plus regrettable que les traditions du pays betsileo relatent qu'à l'origine le pays fut occupé par des populations sur lesquelles on ne sait rien si ce n'est qu'elles portaient les noms énigmatiques de Ngola ou Taindrironony ou encore Taimbalimbaly (10) et vivaient dans les cavernes. Les cavernes de l'Isandra n'ont pas, pour l'instant, livré de substrat plus ancien correspondant à ce mystérieux peuplement de Ngola.

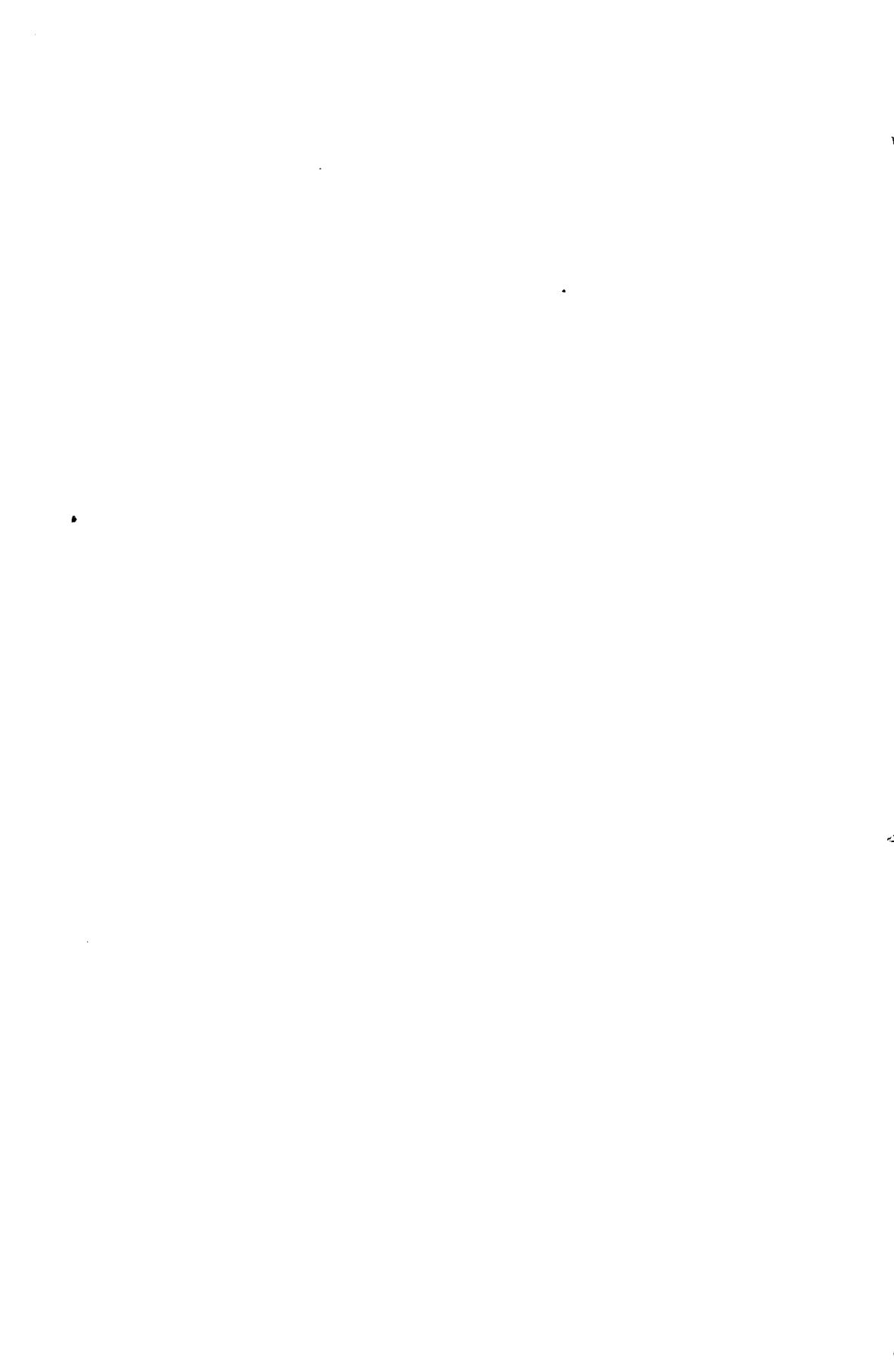
(10) Voir Lovan-tsotina, Vol. 1 **Tantara betsileo** par Rainihifina. Imp. Cath. Fianarantsoa, 1958, p. 17-18.

RÉSUMÉS

Anoriamatoa Pierre VERIN sy Daniel CHABOIS dia mampahalala ny vokatry ny asa nataqny tao amin' ny lava-bato ao Isandra, 21 kilao-metatra ao andrefan' i Fianarantsoa. Ireo Ntaolo betsileo dia nananganana tanàna fierena tao anatin' io lava-bato io izay nisy valan' omby sy fitahirizam-bary, etsetra, etsetra... Hita fa mitovitovy ireo vilany tany vitan' ny Betsileo sy ny Sihanaka tamin' ny faramparan' ny fahatany gasy.

*
**

Pierre VERIN and Daniel CHABOIS have prepared the preliminary report on the site of Isandra, at a distance of 21 km. from Fianarantsoa. In a huge accumulation of rocks and cliffs, the Betsileo had built in ancient times a refuge village of which dwelling areas, cattle-pens and rice granaries can still be seen. A comparison between pottery styles of Isandra and Alaotra shows interesting similarities.



TRAVAUX D'HISTOIRE CULTURELLE A L'ECOLE NORMALE DE TANANARIVE

Contribution des Norma iens et Normaliennes de Tananarive
aux recherches d'Histoire et de Civilisation malgaches

par Simon AYACHE

En classe de Formation Professionnelle (F.P. — 4^e année de scolarité) tous les élèves de l'Ecole Normale doivent rédiger un court diplôme ou « monographie », sur un thème de leur choix. Cette épreuve est l'une des plus importantes de leur examen final, le Certificat de Fin d'Etudes Normales (C.F.E.N.). Ces travaux, par principe, exigent un effort de recherche personnelle et d'originalité, excluant recopiage et compilation. De sorte que les sujets choisis ne peuvent être que des sujets de culture malgache, susceptibles d'observation directe ou d'étude originale à travers des documents précis, encore inexploités, sinon inédits. Dans ce pays de la fidélité, où tant de riches traditions gardent leur saveur entière, où la jeunesse de l'indépendance suscite un profond besoin de connaître le passé et de comprendre le présent, pour l'action urgente, une telle orientation de travail peut être une chance pour la recherche. Quels que soient leurs défauts ou leurs maladresses, parfois même leur naïveté, ces monographies aideront à combler les trop nombreuses lacunes de nos connaissances d'histoire et de civilisation malgaches.

Dès à présent, leur intérêt apparaît certain : d'autant plus que le recrutement de l'Ecole est d'une grande variété géographique ou sociale, et que les normaliens prennent rapidement conscience des grands problèmes de l'heure, comme du rôle qui leur incombe nécessairement dans la nation.

Depuis sa création en 1897, l'Ecole Le Myre de Vilers (1), chargée de former des serviteurs de l'Etat — fonctionnaires de toutes sortes autrefois, instituteurs aujourd'hui — recrute obligatoirement ses élèves dans toute l'île. Actuellement chacune des six provinces de Madagascar fournit dix normaliens, inscrits en classe de seconde après con-

(1) Une des monographies (de M. RAKOTOMIZAO Albert, 1963-64) expose justement l'histoire de l'Ecole Normale, depuis le décret du 2 janvier 1897, qui créait l'Ecole Le Myre de Vilers, jusqu'à nos jours, et esquisse l'évolution du recrutement, des horaires, des programmes. C'est en 1958 que fut organisée l'Ecole Normale actuelle, sur le modèle des E.N. de France. En 1962 fut créée l'E.N. de Jeunes Filles, à Avaradrova. Cette E.N. n'a pas encore de classe de F.P.

cours. Là se rencontrent donc et travaillent ensemble des jeunes gens venus de tous les horizons du pays. Pour les élèves des « centres extérieurs » qui ne se destinent pas aux lycées de Tuléar, de Tamatave, de Diégo-Suarez ou de Majunga, l'Ecole Normale de Tananarive est un réel instrument de promotion sociale et intellectuelle. Ils n'oublient pas leur contrée d'origine, qu'ils font connaître, au nom de laquelle ils s'expriment, dans les travaux que nous leur demandons. Pour la connaissance de Madagascar, leur témoignage multiple est donc exceptionnel et infiniment précieux.

Qu'ils viennent des pays côtiers ou des hautes-terres, les normaliens représentent toutes les classes sociales, tous les milieux économiques de Madagascar : nous lisons les monographies de tels descendants de rois antaimoro, d'un fils de pêcheur vezo, de jeunes filles nées dans les plus anciennes familles de la bourgeoisie merina... Mais les plus nombreux de nos élèves sont fils de paysans, ou d'instituteurs de la campagne malgache. Comme en France, l'Ecole Normale leur permet de faire valoir leurs capacités, sans que le contact soit coupé avec le terroir natal. Presque tous, même s'ils espèrent se fixer un jour à Tananarive, iront exercer de nombreuses années dans les écoles rurales, ou plutôt, désormais, dans les cours complémentaires de province. Leurs monographies nous donnent le portrait des quartiers de la capitale, des villes de la côte, des mille villages malgaches. Travaux, urbains, travaux des champs, croyances, coutumes, revivent dans leurs pages : leur témoignage gagne encore en variété, en authenticité.

La conscience de leur rôle social, inévitable, les aide à mieux voir autour d'eux. Il ne faut pas les flatter. Le courage de tel ou tel pourra sans doute faiblir. Mais l'école obéit à cette sorte de loi des pays — jeunes ou vieux — qui entame un nouveau développement matériel, intellectuel, politique. Comme tout doit commencer par l'enseignement, éducation de la masse et formation d'une élite, les futurs instituteurs et professeurs sont nécessairement parmi les premiers, avec quelques hommes politiques déjà engagés dans l'action, à prendre conscience des réalités humaines de leurs pays. Ils sont aussitôt « embarqués », obligés de comprendre et d'agir, de décrire une civilisation pour assurer son progrès. L'époque héroïque de l'enseignement français, toute semblable, se situe entre 1880 et 1914 : c'est alors que Péguy appela les instituteurs : « les hussards de la République ».

L'utilité particulière de ces monographies, aussi modestes soient-elles, encourage les professeurs chargés de les corriger (1) et leur Directeur, M. Placide ANDRIAMAMPANDRY. Au Directeur de l'Ecole Normale, nous rendons hommage avec plaisir, en le remerciant de

(1) Chaque professeur assure la correction des monographies qui relèvent de sa spécialité : pédagogie (M. DUBOIS) — psychologie de l'enfant (M. MICHELOT) — géographie (M. ROYERE) — littérature (M. PAPILLON). L'histoire et la civilisation de Madagascar nous reviennent.

son appui. Nous devons à sa confiance d'avoir pu organiser systématiquement certaines recherches d'histoire malgache, en choisissant même, parfois, des sujets en apparence surprenants, comme l'analyse des documents d'archives que nous présenterons plus loin. A tout moment, les élèves peuvent solliciter ses conseils et ses directives, selon la plus ancienne tradition de l'Ecole.

Directeur et professeurs ne sont pas seuls à guider ces travaux ; nos élèves sont toujours bien reçus dans les Ministères, au Service des Archives, que dirige M. Jean VALETTE, à la Faculté des Lettres, où ils ont gagné le précieux appui de M. J. POIRIER, Directeur du Département des Sciences Humaines, de Madame LE BOURDIEC, Maître-Assistant au Laboratoire de Géographie, de M. VERIN, directeur du Centre d'Archéologie, de M. P. LE BOURDIEC, Assistant de Géographie.

La présentation des monographies rédigées ces trois dernières années (près d'une centaine) permettra d'évaluer la contribution de l'Ecole Normale aux recherches actuelles des Sciences Humaines de Madagascar. Il est bien certain que tous ces travaux doivent encore être décantés, contrôlés les uns par les autres, ou par des enquêtes d'origine différente. Nous ne pouvons prétendre dresser déjà un bilan des résultats acquis, mais seulement indiquer les méthodes de travail, les directions d'étude, les espoirs autorisés.

*
**

Les enquêtes que nous avons lues ou corrigées se répartissent ainsi : Littérature (trois) ; Psychologie de l'enfant (vingt) ; Géographie économique (dix) ; Education et enseignement: problèmes posés à Madagascar (onze) ; Société malgache: groupes économiques et mentalité (treize) ; Coutumes et croyances: vie quotidienne des provinces malgaches (onze) ; Etudes de villes et de villages (quinze) ; Histoire (dix) ; Dépouillement d'archives: histoire et civilisation de Madagascar (dix).

Les sujets littéraires sont peu nombreux. Ils n'intéressent qu'indirectement notre recherche. Mais nous espérons beaucoup d'un travail en cours sur les *kabary* royaux (de Radama I^{er} et de Ranavalona I^{ère}) tels qu'on les trouve dans les *Tantarana ny Andriana* ou dans les manuscrits de Rainandriamampandry. Il existe peut-être une liturgie du discours royal, qu'il serait nécessaire de préciser (1) — Nous devons passer aussi vite sur les études de psycho-pédagogie et de géographie, en raison de leur caractère assez « technique ». Signalons cependant que les premières offrent de bonnes analyses des milieux scolaires ou familiaux, car on suit l'enfant choisi dans son école, dans

(1) Monographie de M^{lle} RAHARIMALALA (1964-65). Des études sur *Le Théâtre malgache* (M^{lle} RAHARISOA Yvonne) ou *Les grands thèmes de la poésie malgache à partir de 1914* (M^{lle} RABEMOLALY — 1963-64) esquissent une analyse des goûts littéraires du public actuel, et témoignent d'une grande ferveur pour une littérature nationale, aux thèmes principalement religieux et patriotiques.

son quartier, dans sa maison, dans ses jeux (1) — Les meilleures recherches de géographie économique dépassent aussi la description technique, pour aborder les problèmes humains de l'emploi, du syndicalisme, de la difficile pénétration chez les travailleurs malgaches des informations professionnelles. Des études sur la vanille, l'aleurite, la station de recherche agronomique du lac Alaotra, le marché aux poissons de Tuléar, l'élevage du bœuf dans le Sud-Ouest (2) décrivent les réactions des pêcheurs ou agriculteurs malgaches devant les tentatives de vulgarisation des méthodes, les ambitions du plan, les scrupositudes d'un marché mondial si éloigné d'eux. Ces pages sont émaillées de témoignages vivants, comme celui-ci, d'un ancien berger, décrivant l'éducation toute spartiate des gardiens... et voleurs de bœufs: « En 1949, j'ai failli me faire enlever par les voleurs, un soir... A cette époque, le gardiennage était un véritable risque... on vous guette toujours ». La monographie de M. RANDRIANARIMANANA (1963-64) sur les *Problèmes de la monoculture du riz dans la région d'Anororo* donne un bel exemple de « structuration culturelle » en décrivant l'action de la SOMALAC (3) dans une petite agglomération à l'Ouest du lac Alaotra. Le village sihanaka d'Anororo s'ouvre aujourd'hui assez brutalement sur l'extérieur; mille problèmes se posent à la fois: enregistrement officiel des propriétés, formes nouvelles de métayage, nécessité d'éventuelles mesures autoritaires contre les adversaires de l'expérience tentée, lutte contre les *fady* collectifs et individuels... C'est une mentalité bien fruste qui nous est décrite: le moindre changement suscite la division à l'intérieur des familles, une haine implacable contre les novateurs... L'auteur, qui est né dans le pays, met son espoir dans une lente initiation, touchant principalement les jeunes agriculteurs: c'est le rôle, pense-t-il, de l'instituteur.

Les problèmes de l'enseignement attirent évidemment, et passionnent les normaliens. Surtout la malgachisation de l'école et de la culture les tourmente. Il est aisément de le comprendre. Et il est agréable de voir avec quelle prudence ils abordent, à vingt ans, un sujet aussi complexe, aussi brûlant et propice aux développements démagogiques. Leurs conclusions, appuyées sur des études précises de milieux humains et sur une analyse exacte du contexte scolaire actuel, sont empreintes d'un sage réalisme (4). On les retrouve dans les instructions officielles de 1965, qui définissent la part du malgache, et le rôle du français, dans l'enseignement futur. On prend ainsi conscience du problème

(1) cf. p. ex.: *Etude psychologique d'une enfant typique rencontrée au cours du stage pédagogique*, de M. RABESON Samuel (1963-64).

(2) Monographies de M. KASAKA Marcel (1963-64), M^{me} BAILLY Marie-Jeanne (1962-63), M. RANDRIAMANANTENA Gilbert (1963-64), M^{me} FRANCOZ Mireille (1962-63), M. TINAHY Edouard (1963-64).

(3) Société Malgache d'Aménagement du Lac Alaotra.

(4) Citons en particulier M. RASAMOELINA William (*Les grands problèmes de l'Enseignement à Madagascar* — 1962-63). Puisque, dit-il, « nous ne sommes pas prêts », il faut admettre que le malgache devienne lentement langue de culture et d'enseignement : il remplacera très progressivement le français, comme jadis le français lui-même supplanta le latin.

culturel fondamental de Madagascar, au lendemain de l'indépendance. C'est l'évolution profonde, dans ses structures mêmes, de toute une mentalité, qui se trouve engagée. Les inévitables transformations seront particulièrement sensibles, et difficiles à conduire, dans les campagnes, où elles toucheront à la fois les modes de penser, les techniques et les genres de vie. D'où le vif intérêt suscité par la scolarisation des milieux ruraux (1).

Telle étudiante, douée en lettres, qui n'a peut-être jamais quitté Tananarive, n'hésite pas à consacrer sa monographie au problème de *L'enseignement technique agricole* (2). Nombreux sont aussi les normaliens qui décrivent les conditions de l'enseignement public ou privé dans des localités précises : Arivonimamo, où les parents étaient encore hostiles à toute scolarisation en 1952; Mandanivatsy (à la limite Sud-Ouest du pays Sihanaka), où l'école publique, en 1947, fut respectée à l'égal de l'église ou du temple; le Sud Sakalava, où la méfiance des parents, privés de leurs enfants-bergers, n'est pas encore vaincue... (3).

Avec l'étude du *Centre aéré d'Ilafy* (4), qui pose le problème de la délinquance juvénile et des loisirs éducatifs, nous abordons les divers milieux sociaux de Madagascar, et leur mentalité. Les paysans d'abord: qu'est-ce que *L'animation rurale*? *Les paysans merina ont-ils des possibilités de modernisation*? Deux questions parmi tant d'autres (5). Il est clair que dans un pays rural comme Madagascar, tout progrès réel doit commencer par l'évolution du travail agricole. On étudie alors avec soin la pénétration des idées nouvelles, et le circuit emprunté, le degré d'efficacité de la propagande orale (« opération transistor ») ou écrite, la vertu des exemples réels et vécus (le repiquage du riz en ligne), l'action de l'animateur rural, qui doit rester un paysan parmi les autres. — Les ouvriers ensuite: quelle est leur vie réelle, dans les entreprises et chez eux? (6). On prend l'exemple des salariés de l'Imprimerie Nationale, des rizeries de Tananarive, des manufactures de cigarettes d'Antsirabe, enfin de la SOSUMAV (7) où s'ébauchent quelques réalisations sociales. Les ouvriers ont une faible

(1) cf. M. RAJAOBELISON Harivelo (1962-63) : *L'instituteur malgache et le milieu rural*. L'instituteur, conscient des problèmes locaux, est décrit comme « le pionnier du développement ». Il s'intègre dans un milieu humain au niveau de vie souvent très bas.

(2) Mme RAHARINJANAHAARY Janine (1964-65).

(3) Monographies de MM. RAMAROTAFIKA, RAZAFINDRABE Daniel, RAZANAMASOANDRO (1962-63) — A Mandanivatsy, l'école publique fut ouverte en 1934. Elle signifia tout à la fois : nouveauté, instruction et reboisement. Elle dut vaincre mille difficultés, en particulier le sentiment de terreur qui suivit la mort d'un « excellent élève », déclaré maudit.

(4) De Mme RANDREMANANTSOA (1962-63).

(5) Monographies de MM. RAMAROJAONA Jean-Pierre et RAMAHEFARINAIVO Félix (1963-64).

(6) Monographies de M. RAVOAVY RAMAROSANDRATANA Pierre : *Les ouvriers d'usine malgaches : conditions de vie* (1962-63) et Mlle RATOVOARISOA Suzette (1962-63) : *Les chômeurs à Tananarive*.

(7) Société Sucrière de la Mahavavy.

conscience de leur situation; ils pensent mal à leur avenir. Le chômage les surprend toujours, avec son cortège de misères: enfants nus, quittant bientôt l'école, etc... Un prolétariat naît ainsi, douloureusement, dans la banlieue de quelques villes. Enfin, *Les petits commerçants* (1). Dans le domaine des relations commerciales, le Malgache apparaît curieusement individualiste, hostile à tout esprit d'association. Il lui faut apprendre encore à se plier aux goûts de ses clients, tout en suscitant chez eux des habitudes nouvelles de consommation, à se rendre compte des nécessités de la comptabilité.

Cette société malgache vit aujourd'hui de difficiles épreuves morales, auxquelles les normaliens se montrent particulièrement sensibles. Ce qui était jadis simple liberté de moeurs devient dans les villes proxénétisme et prostitution (2). Trop d'enfants non scolarisés vivent livrés à eux-mêmes, toujours au bord de la délinquance. Une normaliennne de la promotion 1962-63, M^{me} L. Chr. RAHANIRINA, nous a fourni un beau travail, riche de conscience et de sensibilité, sur *Les enfants en danger moral au Zoma*. Son enquête a porté sur 120 mineurs, rencontrés chaque jour au marché central de Tananarive. Soixante d'entre eux étaient âgés de moins de 16 ans. Les parents ignoraient tout de leur existence quotidienne, abandonnée au hasard, et sans avenir rassurant... Deux monographies actuellement en chantier viendront grossir ce dossier; elles concernent *Le Yé-Yé malgache* (Blousons noirs ou dorés de Tananarive) et *Les budgets familiaux et la sous-alimentation* (3). Nous insisterons, pour finir, sur deux autres études, qui offrent à la fois des enquêtes très sérieuses, et des témoignages personnels, directs, sur deux problèmes mille fois débattus, mais encore si peu éclaircis. La première, de M. Théophile RANDRIANOELISON (1962-63) analyse *L'affrontement du Christianisme et des croyances ancestrales dans le quartier de Manohilahy* (à l'ouest d'Anjozorobe); la seconde, de M. JEAN RENÉ (1962-63) dépeint *La jeunesse malgache devant la civilisation occidentale*.

A Manohilahy, pense notre élève, fils du pasteur protestant du pays, « le christianisme est mal parti... » Et de décrire le rôle et l'influence du « mpanatsara » local, dans ce milieu rural au niveau de vie particulièrement bas: au moindre incident, le « prêtre zanahariste » met en accusation le modernisme; si quelqu'un est malade, il vient demander: « L'avez-vous soigné à la malgache ? ». Le christianisme n'est donc pas encore ici, à 80 km de Tananarive, le ferment d'évolution qu'il devrait être. Sans prétendre aucunement généraliser, M. RANDRIANOELISOA tente une explication psychologique: « Le messianisme, le rôle propre de Jésus-Christ n'est pas assez expliqué. Si bien que le Malgache confond involontairement christianisme et zana-

(1) De M^{me} RAKOTOMALALA Jeannine (1963-64).

(2) *La prostitution à Tananarive* donne à M. RANDRIANASOLO Jean-Flor (1963-64) l'occasion d'une pittoresque description des quartiers d'Isotry et de Besarety.

(3) De M. RAMPANANA Georges et M^{me} MANANTSIALONINA Lucile (1964-65).

harisme, et les pratiques du mianjaka (synonymie de tromba, ou séances de spiritisme), le culte des ancêtres, les reliques subsistent aussi ».

(1) Même sentiment de se trouver entre deux mondes chez M. Jean RENÉ. Il faut bien, aujourd'hui, abandonner ces coutumes auxquelles les jeunes Malgaches ne croient plus. Mais par quelle foi les remplacer ? La querelle des générations n'entre pas seule en jeu; le débat est plus profond: que faire de la liberté acquise ? Comment édifier une civilisation nouvelle, encore authentiquement malgache ? (2).

Plus classiques, plus facilement utilisables pour un prochain travail de synthèse sont les monographies qui portent sur les mœurs, coutumes, traditions des diverses populations de la Grande Ile. Pour le pays merina, on s'attache encore principalement aux contes et légendes, que l'on veut traiter en documents historiques et géographiques (3). Mais nous inaugurons cette année, grâce aux directives de la Faculté des Lettres, une nouvelle série de recherches: des biographies significatives. Nous commençons par la *Biographie détaillée d'une femme merina*, une personne de grand âge, parente d'une de nos élèves (4). En pays betsileo, deux enquêtes ont été conduites : sur les activités quotidiennes du Fokon' olona d'Ampembohitra, village à 12 km d'Ambohitra, et le rôle du bœuf dans la mentalité locale, son importance psychologique, esthétique, sa valeur de symbole. Il ne s'agit pas de vagues généralités, mais d'observations précises, dans quelques familles proches de l'auteur (5). Chez les Bezanozano, c'est à *L'évolution de la construction des maisons* que l'on s'est intéressé; tout est minutieusement décrit: les matériaux, les plans divers et surtout les rites de fondation ou de prise de possession (6). Nous voyons aussi comment sont vécus, aujourd'hui même, les fady du pays sihanaka, dont les origines sont recherchées avec patience (7). Dans le Sud enfin, M. ELOI Amédée (1963-64) a interrogé ses vieux parents pour mieux décrire un village vezo de la banlieue de Tuléar et nous expliquer, en particulier, la récente conversion d'un pasteur au lucratif métier d'ombiasy (8). Les travaux en cours (1964-65) s'attachent aux traditions d'un

(1) Ces réflexions s'accompagnent toutefois d'un embarrassant aveu : « Pour le Malgache, le Christ n'est pas le Dieu ; il est le fils de Dieu. On donne beaucoup plus d'importance à Dieu qu'au Christ. Cela est dû au profond enracinement du zanaharisme dans notre esprit » ; « moi-même, qui me prends pour un bon chrétien, je tiens compte beaucoup plus de Dieu ».

(2) Avec la réflexion et la conviction des instituteurs, l'action officielle contre les fady, cause de paralysie économique, portera plus efficacement sur l'esprit des masses. L'une de nos élèves revient encore cette année sur le problème des : *Fady alimentaires et habitudes de consommation* (M^e RATALATA Zalia).

(3) *Sens véritable des légendes et contes merina*, de M. RABENANTOANDRO Roger : titre peut-être ambitieux, mais pages remplies de fervente nostalgie des rêves du passé (1962-63).

(4) De M^e RAZAFINDRAMIADANA Jeanne (1964-65).

(5) cf. *Le Fokon' olona dans mon village*, de M. RAKOTONINDRINA Herménégilde (1963-64),
et *Le bœuf dans la famille Betsileo*, de M. RAKOTONDRABE René-Alphonse (1962-63).

(6) Monographie de M. RASOANAIVO Roland (1962-63).

(7) *Problèmes posés par les jours en pays sihanaka*, par M. RALITASON Norbert (1963-64).

(8) *Comment je vois les Vezo*.

autre groupe Vezo, de Tanala de l'Ikongo, et du pays Antemoro (à partir d'un sora-be conservé dans la famille même de l'auteur) (1).

Les études de petites villes et de villages sont encore plus précises. Leur but est de fournir, d'une modeste agglomération et de la vie de ses habitants, un tableau le plus complet possible. La description porte généralement sur le village natal: on le connaît bien, on y passe toutes ses vacances, on peut y recueillir les témoignages les plus directs. Formes de l'habitat, variété des ressources, vêtements, croyances et traditions, mentalité des générations, légendes ou religion locale, origine des roitelets, histoire des lieux sacrés: on s'efforce de tout analyser. Le village bezanozano d'*Anosibe* fut reconstruit selon des rites bien particuliers, dans la forêt, après la destruction de 1947. La banlieue de *Diégo-Suarez*, aux multiples hôtels arabes, grouille d'une population cosmopolite, dont les coiffures typiques peuvent faire soupçonner l'origine mélangée. Dans le canton de *Tsarazaza*, non loin d'*Amtsirabe*, c'est une partie de chasse à la pintade, fort mal terminée, qui est à l'origine de l'interdiction actuelle, religieusement observée, de tout mariage entre habitants d'*Ambohidravaka* et d'*Andranoraikitra*... (2).

Cette année, huit villages nouveaux ont été choisis: Ankadinandriana (à 20 km de Tananarive), Ifalimanjaka (50 km), Ivoamba (près de Fianarantsoa), Fandriana (près d'Ambositra), Ambohijafy, Behenjy (40 km), Amerimerina (Ambositra) et Andorodosy (Tananarive) — A Mantasoa, Ambositra et Antsirabe, l'étude se limitera aux problèmes de l'alimentation, ou des relations ville-campagne (3). L'enquête géographique se fera sous la direction de M. et Mme LE BOURDIEC (Faculté des Lettres), qui ont fourni à nos élèves plans de travail détaillés et questionnaires précis. Pour l'histoire locale, nous avons établi un autre questionnaire, d'après les résultats d'une enquête préliminaire. Nous en donnons l'essentiel dans l'annexe I.

**

Les monographies d'histoire malgache (histoire politique ou religieuse; histoire de la civilisation) exploitent des documents originaux et inédits, généralement des manuscrits en langue malgache, conservés au Service des Archives, ou chez des particuliers.

-
- (1) Monographie de : M. FELISTE Jean
Mlle RAZAFITSARIVO Pâquerette (sur les Tanala), travail dirigé par M. P. VERIN (Faculté des Lettres).
M. TSARAFIAVY Casimir.
 - (2) Monographies de MM^e RANDRIANAVAHY Clarisse, M. DJAOJOMA et M^{me} RAZANAMANANA Albertine (1962-63).
 - (3) Monographies de MM. RAKOTOMALALA Miaramanana, RABENASOLO Georges, RAMAROSANDRATANA Justin, RAZAKARIVONY Philippe, RAJAORISON Raymond, M^{les} RAMASOMANANA Laure, RAVELOARIZANANY Juliette, et MM. ANDRIANANTOANDRO Aiglon, RABEANTOANDRO Jean-Pierre, RAKOTOMAHARO Philibert, RAKOTOMAVO Georges.

Nous avons insisté, jusqu'ici, sur l'histoire religieuse de Madagascar au XIX^e siècle, en particulier sous le règne de Ranavalona I^e (1828-1861). L'an dernier, Mme ANDRIANANTENAINA Marie a tenté l'esquisse d'une *Histoire des persécutions religieuses à Madagascar* en partant de documents confiés par certains descendants des martyrs malgaches de 1835-37, ou retrouvés aux Archives (1). Cette année, M. RASAOVELOMANDROSO Manassé traite des *Persécutions religieuses à travers l'œuvre de Rabary*: il s'agit essentiellement de retrouver les sources authentiques du *, grâce aux archives personnelles de l'auteur, révélées en 1964 par l'exposition Rabary (2). En histoire politique, M. ANDRIAMANANTSILAVO Seth tente la même recherche pour les *Daty malaza*, en se limitant au règne de Ranavalona I^e. *Les événements de 1845* (le bombardement de Tamatave et ses suites) ont été retracés par Mlle ANDRIAMANGA Sahondra (1962-63), à partir de la correspondance de Ranavalona I^e, des dépêches du gouverneur de Tamatave RAZAKAFIDY (3) et du rapport de l'amiral Romain DESFOSSÉS aux autorités de BOURBON. En puisant dans les mêmes séries de documents, on peut retracer l'histoire militaire de la monarchie merina, et aborder tous les problèmes humains de l'organisation d'une armée et de la conquête : problème social du recrutement des soldats et du commandement; problème matériel du paiement des troupes et de leur ravitaillement; géographie des itinéraires, contacts avec les populations vaincues... Nous avons choisi les campagnes de 1830-31 (en pays sakalava) et celles de 1836-38 (en pays sakalava encore, et dans le Sud) (4). Aux officiers, qui gonflent leurs rapports de flatteries à son égard, Ranavalona I^e répond en attribuant des noms triomphants à leurs expéditions (5), en couvrant d'injures les ennemis du moment, en organisant le cérémonial du retour à Tananarive et en ordonnant surtout d'honorer l'idole Ramahavaly, qui a permis la victoire.*

Les événements contemporains ont aussi leur part: avec *Les répercussions au soulèvement de 1947 dans un petit village de brousse* (entre Fénérive-Est et Vohipeno), M. Etienne MARCEL (1963-64) donne « un reportage de faits particuliers vécus », et décrit l'étonnante apparition, dans le pays en effervescence, d'un « roi betsimsaraka », prenant possession des villages désemparés et organisant les massacres. Le récit est nourri de souvenirs personnels, mais il s'appuie également sur un re-

-
- (1) Série SS : SS2 : Histoire concernant les persécutions des chrétiens (29 fol.) -- SS3 : Suite de l'histoire des persécutions (35 fol.).
 - (2) cf. Catalogue de l'exposition Rabary (1864-1947) édité par la Bibliothèque Nationale — Tananarive — Imprimerie Nationale — 1964 — 72 pp.
 - (3) Archives — Séries BB (Correspondances avec les Provinces) et CC (Documents relatifs aux Provinces — Lettres des Gouverneurs).
 - (4) Monographies de M. RANDRIANASOLO (1964-65) et M^{me} RAVAOARIVELO Bodosoa (1963-64).
 - (5) Celle de RAINIMAHARO (1836, vers Karianga, à l'ouest de Vohipeno) est appelée « Mahazavo » : qui rend joyeux ; celle d'ANDRIANTSALAMA (1838, sur Tuléar) « Mahafaly » : qui ravit.

marquable document: le carnet personnel, simple et naïf, rédigé en ces tragiques semaines par le secrétaire du chef de canton, chef de la section locale du M.D.R.M. (1).

Enfin, nous avons voulu tirer profit de précieux manuscrits, œuvres d'historiens malgaches authentiques, curieusement restés inexploités jusqu'à présent, malgré le prestige de leurs auteurs: Rainandriamampandry (le ministre de Ranavalona III, fusillé en 1896) et l'ombiasy de Ranavalona I^{re}, à qui A. GRANDIDIER, vers 1864-66, demanda de rédiger une « Histoire » de Madagascar (2). De tels témoignages du passé malgache, de telles sources historiques ne pouvaient être négligées plus longtemps. Nos élèves ont accepté la tâche ingrate d'en faire l'analyse et d'en entreprendre la traduction en français.

Le manuscrit de 1866 est aujourd'hui presque entièrement traduit, grâce au dévouement de M. et M^{me} Charles ANDRIANJARY et de M. RANDRIAMBOLOLONA Célestin (1963-64). La table des matières que nous avons établie de ces 410 pages manuscrites suffit à prouver la richesse du document. Nous la donnons en Annexe II. (3).

Les dix-neuf volumes de Rainandriamampandry (4) se présentent dans un désordre inextricable : à l'exception de trois d'entre eux, il ne s'agit que de brouillons (5). Il fallait donc commencer par un classement général, et procéder ensuite à une analyse minutieuse, page après page. Une première lecture nous a permis de repérer les volumes les plus importants, qui ont été distribués aux normaliennes et normaliens les plus décidés: M. RAZAFIARISONY Emmanuel (SS 8: Géographie physique, et surtout humaine de Madagascar) — 1963-64; M. DANIEL (SS 7: Le Sud: Histoire et Géographie — SS 15: Courte autobiographie) — 1964-65; Mlle Marie-Louisette YOCK-LANE (SS 6: Les origines de la royauté merina) 1963-64; M. RABE ANDRIANAIVOSOA Jean (SS 11 : Andrianampoinimerina et Radama I^{re}) — 1964-65 ; M^{me} RALALAHARIJAONA Florence (SS 23: Ranavalona II: histoire religieuse) — 1964-65; M. RAZANAKOTO Victor (SS 12: le règne de Ranavalona I^{re}) — 1963-64; Mlle RABODOVOLOLONA Henriette (SS 13: Règnes de Rasoherina et Ranavalona II) — 1963-64 — Ces monographies obéissent à un plan très simple: établissement d'une table des matières; distinction des grands thèmes ou événements traités; appréciation de la valeur historique du volume: son apport à nos connaissances.

- (1) Mouvement de la Rénovation Malgache, parti nationaliste le plus influent à l'époque.
- (2) Ces textes sont pourtant signalés, soit par G. GRANDIDIER (*Bibliographie de Madagascar*, Paris, 1905-1957 — 2ème partie — pp. 730 et S — MSS de l'ombiasy); soit par E.F. GAUTIER (*Trois Héros*, Paris, 1931 — pp. 65-139 — MSS de RAINANDRIAMAMPANDRY).
- (3) Nous avons précisé et complété les tables fournies par GRANDIDIER et par le Dr Jean RAHARIJAONA (in : *Madagascar Regards vers le passé. Exposition 10-20 Nov. 1965, Tananarive, Imprimerie Nationale*, pp. 121-123).
- (4) Série SS : 4 à 15 et 20 à 26.
- (5) cf. S. AYACHE : Pour un enseignement de l'histoire de Madagascar in *Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences humaines*, n° 4, à paraître.

Notre projet est d'achever la traduction du manuscrit de l'ombiasy et de poursuivre jusqu'au bout l'analyse de l'œuvre monumentale de RAINANDRIAMAMPANDRY, très inégale, et dont il ne faudra publier avec traduction que des extraits choisis. Nous devons aussi multiplier les enquêtes locales, en particulier dans le cadre des villages, afin de nuancer et contrôler toujours les conclusions partielles de chaque monographie. Enfin nous comptons inviter les étudiants d'Histoire de la Faculté des Lettres, dans le cadre de l'enseignement de l'histoire malgache, à participer au même travail, pour enrichir à leur tour cette contribution des normaliens aux recherches des Sciences humaines.

RÉSUMÉS

Ary farany dia manambara amintsika ny tantara ny fiainana taloha sy ny ankehitriny Andriamatoa Simon AYACHE miaraka amin' ireo mpampianatra-mpianatra izay ao amin' ny Ecole Normale eto Antananarivo.

*
**

A good instance of what can be done with the help of Madagascar schoolteachers in the field of Culture History is provided by Simon AYACHE.

ANNEXE I

MONOGRAPHIES DE VILLAGES

Etude historique

I. — *Les origines, historiques ou légendaires, du village.*

Date approximative de sa création ? — Village ancien ou récent ? — Légendes, récits, qui transmettent le souvenir de sa fondation ou du moins de ses débuts. — Textes (villages récents) ou souvenirs précis de ces origines. — Les habitants actuels donnent-ils un nom au fondateur ? — Ce fondateur : un chef (une famille) de quel peuple, quel clan, groupe social, etc... ? (nom du groupe) (ses origines). — Est-ce que l'on évoque un fondateur même inconnu ? — Fondation par un seul groupe social ou plusieurs ? ensemble ou successivement. Distingue-t-on un groupe de chefs à côté d'autres différents ? — Division en classes (jadis et aujourd'hui).

II. — *Le peuplement.*

Migrations ? Garde-t-on le souvenir de migrations qui auraient permis le peuplement du village ? — D'où venaient les premiers habitants ? — Tenter d'apercevoir s'il y a eu des peuplements successifs, (conquêtes par groupes différents, successifs ? Les habitants actuels sont-ils descendants des premiers habitants ?).

III. — *La construction des cases.*

Date de construction des cases actuelles ? — construites sur d'autres cases détruites (dates en remontant) ou sur terrains libres ? — Nombre de cases : extensions successives — village qui a tendance à augmenter ou diminuer ? — ou stationnaire : depuis longtemps ?

IV. — *Histoire administrative et démographique.*

Date de construction de la Mairie actuelle ? — Inventaire des archives ou papiers quelconques de cette mairie (nom des registres...) etc... — Dates des premiers mariages enregistrés : idem naissances, décès, administrativement enregistrés) — Rythme (nombre par année) des mariages, naissances, décès enregistrés ? — Naissances enregistrées viennent-elles des mariages enregistrés sur place ? — Mariages enregistrés donnent-ils aussi enfants sur place ? — Où et quelle administration locale, avant mairie actuelle ? — Les **Fokonolona** : anciens ou récents : dates — composition — Traces de modification des pouvoirs ou fonctions des **Fokonolona** — Origines d'une organisation communautaire, lâche ou rigoureuse ?

V. — *Evolution économique.*

Economie stationnaire depuis très longtemps, ou évolution repérable ? Phases de cette évolution — Dates où les rendements ont augmenté — où les quantités brutes de produits ont augmenté ou baissé — où le troupeau a été augmenté en nombre, ou diminué — Se souvient-on de périodes de plus grande richesse ? — ou de grande pauvreté — de famine (causes) — de maladies du troupeau ? — Y-a-t-il eu introduction de nouvelles cultures ou de nouvelles techniques ? — quand ? par qui ? — Innovations maintenues ou abandonnées ?

VI. — *Histoire religieuse.*

Noms des idoles les plus anciennes (ou actuelles) — Légendes qui s'y rapportent — Les gardiens de ces idoles : noms dont on se souvient ? — Leur rang ? leurs activités ? — Rites anciens plus ou moins conservés — L'église ou le temple, du village, ou du village voisin : — date de construction ? par qui ? prix ? financement ? — Les premiers missionnaires : — quand sont-ils arrivés, installés, (ou installés dans le voisinage) — qui ? (noms, sectes, ordres) — d'où venaient-ils ? — La conversion : facile ou non ? — résistances : de qui ? (résistance générale ou dispersée : le sorcier par exemple) — Attitude des sorciers locaux : lutte ouverte contre le christianisme, ou résistance passive — Se souvient-on d'un prêtre décédé mystérieusement ? — où fut-il enterré ? — Proportions : protestants, catholiques, païens avoués — Y-a-t-il des gens qui se disent « sans religion » ?.

VII. — *Evolution intellectuelle ou psychologie.*

Date de la première école, ou école la plus proche — privée (religieuse, non religieuse), officielle — les premiers instituteurs : noms, origine, formation... — Certains appartenaient-ils à la même famille ? — Progrès de la scolarisation : classes nouvelles (en nombre et niveau) — quelles relations entre les différentes écoles (officielles, privées...) — L'école actuelle : sur place ? — voisine ? — combien de km. ? — peut-on s'y rendre en toute saison ? — Les journaux : à quelle date arrivent-ils ? Quels journaux ? — Les transistors : à quelle date arrivent-ils ? — Quelle idée se fait-on de l'« an-dafy » : l'Europe, l'Amérique, l'ONU — Quelle idée se fait-on de la capitale (nationale, régionale) ? — Quelle idée se fait-on de la mer ? — etc...

VIII. — *Echos de l'histoire politique.*

Histoire reculée :

Habitation royale : dans le village ou village voisin — Quels rois ? famille ? — Y-a-t-il encore sur place des descendants ? — Garde-t-on le souvenir du passage ou séjour d'un roi ? — Lequel ? — date ? — circonstances ? — Kabary ?

Histoire coloniale :

Quand apparut l'Européen, voyageur, commerçant, administrateur, soldat. — L'administrateur, venu avant ou après le missionnaire ? — Souvenir des problèmes d'impôts (taux, mode de paiement, résistances) — Occupation militaire : souvenir d'une occupation réelle, ou passage des troupes, combats ou non ? — Rapports avec Européens : relations faciles, indifférence, hostilité ? — Souvenirs de la période coloniale (faits, psychologie).

Événements contemporains :

Souvenirs sur place d'un mouvement nationaliste — Quand se fait la prise de conscience nationale ; l'idée d'indépendance ?

Événements de 1947 :

Y-a-t-il eu sur place quelque chose ou rien ? — A-t-on suivi les événements, en cherchant à avoir des nouvelles ? — des combats ? — des morts ? — Exécution d'Européens ou de Malgaches par rebelles ? — A-t-on vu passer les forces de répression ? — passer seulement ou agir. — Les habitants du village ont-ils fui ? — A-t-on vu passer les fuyards (tableau) ? — nombreux ou peu nombreux ?

Faits actuels :

Quand a-t-on entendu parler des chefs politiques actuels ? — Quand est connue et comprise, l'indépendance, la République, l'accession à l'O.N.U. ?

En gros, de quels événements historiques, grands ou petits, a-t-on gardé le souvenir ?

ANNEXE II

HISTOIRE DE MAGASCAR

par un « indigène » (en malgache)

Copie de vieux manuscrits recueillis par G. GRANDIDIER (1864-66) (37 x 25 cm — feuilles manuscrites. 410 pp., collées à la face recto de chaque feuille du volume).

Don de Guillaume GRANDIDIER à l'Académie Malgache, en souvenir de son père, mai 1954.

TABLE DES MATIERES

- Origines du peuple de l'Imerina.
- Collines où sont ensevelis tous les princes invoqués dans les prières.
- Message laissé par Andrianampoinimerina à ses sujets en 1810.
- Les enfants d'Andrianampoinimerina.
- Origine du Tanguin.
- Rites du mariage.
- Les formes légales du mariage.
- Les bœufs sacrés des princes.
- Manière de prier des Anakongatsy et Tanosy.
- La prière chez les Tanosy de Fort-Dauphin.
- Inauguration d'une maison chez les princes.
- Rites du Lefonaomby, du Velirano, et du Sotro-Vokaka.
- Toute la liturgie du Tanguin.
- Horoscopes des 12 mois et des 7 jours.
- Les bébés — La première coupe des cheveux.
- Pourquoi les princes aimaient les chiffres, 3, 5, 7 et 9.
- Au sujet du Nord-Est et du Sud Ouest.
- Les jours néfastes et les mois.
- Les idoles.
- Texte (ou dessins) des 16 petits sikidy.
- Origine du premier bain royal (Fandrcana).
- Le trône des princes et la caste des nobles.
- Ce qui fait la souveraineté des Rois.
- La circoncision.
- Sikidy et Voady (vœux) populaires.
- Chants.
- Contes — Légendes.
- Ikotofetsy et Imahaka.
- L'origine du sikidy.
- Autour du nouveau-né.
- Avant la construction d'un tombeau chez les Princes.
- Villes célèbres en Imerina ; Causes de leur célébrité ; Les 12 montagnes sacrées.
- Ceux qui travaillent pour les Princes.
- Arbres et racines médicinales.
- Les rites de la construction d'une maison royale.
- Inauguration d'une maison princière.
- Construction et inauguration d'une maison dans le peuple.
- Nombre des Eglises, des écoles anglaises et des élèves à Tananarive.
- Le recrutement des soldats par les princes.
- Le paiement des impôts.
- Les marchandises et leur prix au marché.

L'riz et les diverses cultures.
Les oléagineux.
Les plantes textiles.
Avec quoi et comment on fabrique le tissu.
La forge.
Les produits d'exportation.
Lois sur la traite des esclaves.
Ce qu'on faisait pour les sampy des souverains.
Cultes des Vazimba et pierres sacrées.
Chanson du peuple quand le prince va en guerre.
Sens des noms : Radama, Ranavalona, Rascherina.
Ce qu'il faut faire quand la maison prend feu.
L'abandon des enfants.
Lorsque meurt le prince.
Le haut-mal (épilepsie, tremblement...).
Histoire d'Andrianampoinimerina : son règne — ses guerres.
Radama 1er.
Règne de Ranavalomanjaka.
Règne de Rakoton-d'Radama.
Règne de Rascherimanjaka.
Règne de Ranavalona II (fille).
Lieu où s'installe l'armée avec ses chefs et ses batteries.
Lieux soumis à la douane ; objets soumis aux taxes.
Impôt de capitation.
Coutumes des Menabe (grands princes) et des Menakely (petits princes).
L'interdiction des religions (1834) — Lettre du 27 asombola 1870.
Comment la batterie est apparue dans la construction des pts.
Recrutement des armées (1831) — Construction de Mahamasina.
Route vers Marcantsetra et Iharambazaha (Vohémar), etc....
Rencontre du Lac Itasy et de la mer.
Origine des Manendy et leurs coutumes.
Histoire et noms des Vazimba.
Rajeto et Rasaoalao.
Contes.
Ranavalomanjaka (mère).
Conquête d'Ankarana par Ramboasalamasy et Rainimaharo.
» d'Anosy et Indriambo par Rainivoninahitriniony.
L'épreuve du tanguin et ses causes.
Dialectes merina, betsileo, bezanozano, sihanaka.
Les castes merina.
Première généalogie des rois qui régnèrent jadis.
Colère de Radama contre les officiers qui ont abusé des biens des soldats.
Journal de Radama pour le peuple.
Discours de Lahimijila (colonel).
Contes.

TABLE DES FIGURES ET DES PHOTOGRAPHIES

G. DONQUE — *Le contexte océanique des migrations malgaches :*

I. Carte de l'Océan Indien	p. 45
II. Pressions et vents au sol en janvier et juillet	p. 48
III. Isothermes de février et d'août à la surface de l'Océan Indien	p. 51
IV. Courants de surface de l'Océan Indien	p. 53

J. POIRIER — *Données économiques et démographiques de la mise en place des Proto-malgaches :*

I. Carte de répartition de la population	p. 68
II. Territoires phytogéographiques	p. 69

J.C. HEBERT — *La cosmographie malgache suivie de l'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est.*

I. Les directions cardinales chez les malgaches d'après Topalle	p. 85
II. Répartition linguistique du mot « étoile »	p. 101
III. Appellations de la voie lactée	p. 103
IV. Clichés des nuages de Magellan	p. 112
V.-VI. Cartes du ciel de Madagascar avec les positions des nuées de Magellan	p. 113 et 114
VII. La constellation d'Orion vue au zénith	p. 119
VIII. Appellations données à la constellation d'Orion	p. 122
IX. Orion et les Pléiades dans le ciel malgache	p. 124
X. Evolution des termes vernaculaires désignant les Pléiades	p. 126
XI. Appellations de Vénus, étoile du matin	p. 129
XII. L'ordre des planètes selon les Arabes	p. 134
XIII. La voûte stellaire et les principales étoiles d'après un informateur bara	p. 137
XIV. Une portion du ciel face à l'Ouest selon un informateur antandroy	p. 140
XV. Les deux nuages de Magellan parmi les 10 étoiles de première grandeur du ciel austral	p. 145
XVI. Les directions astronomiques, ethnologiques et les différents points de l'horizon	p. 158
XVII. Les directions cardinales astrologiques	p. 159
XVIII. Plan des anciennes cases des Hauts Plateaux	p. 160
XIX. Cosmologie du chant de circoncision de Cousins	p. 170
XX. Zones cardinales dans la tradition betsileo	p. 171
XXI. Les divers ordres d'énumération des points cardinaux	p. 172
XXII. L'ordre circulaire des points cardinaux	p. 173
XXIII. La direction cardinale dans la complainte du livre de Ra'ketaka	p. 175
XXIV. Ordre d'énumération des points cardinaux en géomancie malgache	p. 177
XXV. Disposition occidentale et indonésienne des points cardinaux	p. 177
XXVI. Sens de rotation des points cardinaux	p. 178
XXVII. Disposition des points cardinaux dans le système chinois	p. 179
XXVIII. Carré magique pour l'inscription des directions cardinales chez les Chinois	p. 180
XXIX. Disposition protocolaire lors du fandroana	p. 183
XXX. Ordre d'arrivée des cinq frères dans le conte d'Ibon'a	p. 186
XXXI. La charpen'e d'i toit, lieu de naissance d'Ibon'a	p. 188
XXXII. Schéma sociologique de Madagascar par Silberman	p. 192

R. BATTISTINI — *L'importance de l'action de l'homme dans les transformations protohistoriques du milieu naturel à Madagascar* :

I. La végétation forestière et les sites de subfossiles à Madagascar	p. 222
--	--------

Cl. CHIPPAUX (avec la collaboration de J. BABIN et J.P. KARCHE) — *Recherches archéologiques au Manambolo* :

I. Sites découverts en 1962	p. 228
II. Plan général de la grotte de Bekopaka	p. 230
III. Plan des chambres funéraires de la grotte avec emplacement des sépultures	p. 231
IV. Grotte de Bekopaka (squelette 14 in situ)	p. 234
V. Grotte de Bekopaka (poterie funéraire)	p. 235
VI.-VII. Sépulture du site 5 (abri de Manambolo)	p. 242

P. VERIN (avec la collaboration de R. BATTISTINI et D. CHABOUILS) — *L'ancienne Civilisation de l'Isandra* :

I. Croquis de localisation de la région d'Isandra à Madagascar	p. 250
II. Vallée de l'Isandra et emplacement du site des cavernes	p. 251
III. Levé des grottes de l'Isandra	p. 253
IV. Salle Saboy, croquis en plan et en hauteur	p. 259
V. Terrasse de la cour Ramilisaonina	p. 261
VI. Coupe de Is 1 — Son 1	p. 263
VII. Coupe de Is 1 — Son 2	p. 267
VIII. Fragment de natte non décomposé	p. 268
IX. Ebauche, cuillers et fragments	p. 270
X. Spatules à poterie et lisoirs à vannerie	p. 271
XI. Pointes démêloirs et aiguilles	p. 272
XII. Disques de fuseau, petits fourneaux et disques de poterie découpée	p. 273
XIII. Jouets zoomorphes et anthropomorphes	p. 274
XIV. Jouets : récipients	p. 275
XV. Jouets : couvercles de récipients	p. 276
XVI. Assiettes, bols à pied et éléments tubulaires faisant pied ou poignée	p. 278
XVII. Marmites actuelles de la région d'Isorana et anciennes d'Isandra	p. 279
XVIII. Jarres (dont une actuelle) cruches et vase droit à base renflée	p. 280
XIX. Motifs décoratifs de poterie	p. 281
XX. Bijoux	p. 282
XXI. Percuteur en pierre	p. 282

C1.

1. Is 1 — Son 1 : dégagement d'une cuiller dans Is 1 — Son 1 ..	p. 265
2. Is 1 — Son 1 : dégagement d'un cuiller (détail)	p. 265
3. Is 1 — Son 2 : partie inférieure de la fouille de Is 1 — Son 2 ..	p. 266
4. Is 1 — Son 2 : halage des matériaux hors du puits de Is 1 — Son 2 ..	p. 266

RÉALISÉ SOUS LES PRESSES
DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE
DE L'IMPRIMERIE CENTRALE

Sous la direction technique
de
M.M. P. PERRIER ET H. PHILIP

*Dépôt Légal de la République Malgache
Nº 874-7-65 (16339)*

ANNALES DE L'UNIVERSITE DE MADAGASCAR
SERIE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

SOMMAIRE DU N° 3, 1964

<i>Madagascar</i>	J. POIRIER	— Les rites de la naissance chez les Bezanozano.
	J. DEZ	— La malgachisation des emprunts aux langues européennes.
	J. VERIN	— Observations sur les monuments funéraires des Antanosy Avaratra et les poteaux commémoratifs du village d'Antsary.
	E. APPOLIS	— Une épidémie de « ramanenjana » à Madagascar (1863-1864).
<i>Afrique</i>	L. F. FLUTRE	— De quelques termes de la langue commerciale usitée sur les côtes de l'Afrique occidentale aux XVII ^e et XVIII ^e siècles d'après les récits des voyageurs du temps.
	P.-R. GAUSSIN	— Les anciennes dominations en Afrique Noire (2ème partie).
<i>Littératures étrangères</i>	A. MAVROCORDATO	— La notion de péché dans l'œuvre de Graham Greene.
	R. DEFEZ	— Traduction de trois poèmes du Romancero Gitano de Federico Garcia Lorca.

CIVILISATION MALGACHE

SOMMAIRE DU N° 1, 1965

<i>Civilisation traditionnelle</i>	H. DESCHAMPS	— Les sciences humaines à Madagascar.
	J. MILLOT	— L'éthno-botanique malgache.
	J. FAUBLEE	— Quelques interdits <i>faly</i> du Sud-Ouest de Madagascar.
	L. MOLET	— L'origine des Malgaches.
	R. BATTISTINI et P. VERIN	— Vohitrandidriana, haut lieu d'une ancienne culture du lac Alaotra.
	J. DEZ	— Le nom de personne dans la tradition malgache.
	J. HEBERT	— Les tatouages sakalava dans l'éthnie culturelle malgache.
	A. RASETA-RAVELOMANANTSOA	— Le <i>tromba</i> et la vie traditionnelle des Betsimisaraka.
	R. RASON	— Le <i>tromba</i> chez les Sakalava du Boina.
	J. POIRIER	— Les hétéronymes malgaches.
<i>Civilisation contemporaine</i>	A. RAMANGASOAVINA	— Le Code civil malgache.
	J. W. LAPIERRE	— Les transformations de la société rurale dans la région du lac Alaotra.
	P. OTTINO	— La crise du système familial et matrimonial des Sakalava de Nosy-Be.
	B. RAZAFIMPANAHANANA	— Problèmes méthodologiques de l'enquête en milieu malgache.
	M. CLAPIER	— Personnalité de base et adaptation professionnelle et sociale chez les jeunes malgaches.
<i>Notes, documents, recherches en cours.</i>	L. F. FLUTRE	— La toponymie de Madagascar.
	J. T. HARDYMAN	— La pirogue géante de Didy.
	J. HEBERT	— Les noms d'animaux à Madagascar.
	M. RAHANIVOSON	— Les Hira-Gasy.